

Callirhoé, par Maurice Sand...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Sand, Maurice (1823-1889). Callirhoé, par Maurice Sand.... 1864.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

CALLIRHOÉ

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

SIX MILLE LIEUES A TOUTE VAPEUR

PAR

MAURICE SAND

Deuxième édition. — Un volume grand in-18.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ENFERTU, 1.

CALLIRHOÉ



PAR

MAURICE SAND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

Y²

65317

CALLIRHOÉ

PREMIÈRE PARTIE

Je ne suis pas le héros , je ne suis que le compilateur de l'histoire qu'on va lire.

Je m'étais lié au collège avec Marc Valery, plus jeune que moi, mais plus précoce et relativement plus avancé dans ses études. J'aimais son caractère franc et désintéressé, son esprit vif, son humeur enjouée et sa figure pleine d'expression ; mais dès lors j'avais remarqué chez lui certaine tendance à un état d'esprit que, faute d'une meilleure définition, j'appelais l'*illuminisme*, et que je ne saurais guère mieux qualifier aujourd'hui. Je ne pourrais m'expliquer sur ce point mystérieux, maladif ou exalté, sans avoir résumé son histoire. Nous chercherons donc, le lecteur et moi, à la fin du récit, et peut-être, à nous deux, trouverons-nous la clef qui ouvrira le mystère de cette âme tourmentée.

Il faut avant tout que je remonte un peu loin dans le

passé, afin de mettre le lecteur au courant de la situation de famille de mon ami.

Né en 1750, son arrière-grand-père, Urbain Valery, protestant et bourgeois de Sancerre de père en fils, fit un riche mariage en 1771 et vint se fixer à Lignières. Son fils Barthélemy embrassa la profession d'avocat à Bourges et s'y maria. Il fut envoyé comme représentant au Corps législatif, et revint, à l'époque du Consulat, reprendre son état et surveiller l'éducation de Jean, son unique héritier ; mais, un beau matin de l'année 1807, il apprit que son père convolait en secondes noces à l'âge de cinquante-sept ans. L'année suivante, il fit une légère grimace en apprenant la naissance d'une petite sœur, qui reçut le nom de Thérèse et qui annonçait devoir partager la succession future du vieux jeune marié. Il fit une grimace plus prononcée quand il vit partir son fils comme conscrit de 1815.

Enfant gâté s'il en fut jamais, Jean Valery ne quitta qu'en rechignant le toit paternel pour aller faire le coup de fusil en Saxe ; mais les batailles de Lutzen, de Leipzig, et toute la campagne de France en firent un homme et un bon soldat. Licencié après Waterloo, il revint chez ses parents, qui eurent quelque peine à reconnaître dans ce *brigand de la Loire*, à l'uniforme souillé de fange et de sang, au teint noirci par la poudre et le soleil, à l'œil enflammé de colère et de vengeance, l'enfant rose et blanc parti depuis trois ans.

Après la mort de Barthélemy, Jean épousa mademoiselle Amélie Dargan, fille d'un notaire de Bourges. C'est là que Marc vint au monde en 1828.

Le grand-père Urbain Valery montait encore à cheval malgré ses soixante-dix-huit ans, et courait toujours les foires du pays. Tout en vendant des bestiaux et trafiquant sur les blés, il fit connaissance avec Silvain Désormes,

paysan enrichi par l'achat des terres, domaines et château de Saint-Jean, situés entre Ardentes et Issoudun, vendus en 1794 et payés en assignats. La connaissance devint bientôt plus intime entre ces deux vieux richards; le mariage de Thérèse Valery avec Julien Désormes cimentait leur amitié et réunit leurs fortunes, évaluées alors, en 1831, à plus de deux millions. Deux ans après, M. et madame Julien Désormes faisaient part à leurs amis et connaissances de la naissance de mademoiselle Marguerite, leur fille.

Un jour, Marc, qui venait passer à Lignières une partie de ses vacances auprès de M. Urbain, trouva le bonhomme, alors âgé de quatre-vingt-neuf ans, assis au fond de son jardin, la tête penchée sur la poitrine, les mains croisées sur sa canne : il semblait dormir. L'enfant n'osa pas le réveiller. Quand la gouvernante Rosalie Boc, qui avait été la nourrice de Thérèse, vint le chercher pour dîner, elle reconnut qu'il était mort. Marc fut envoyé à Saint-Jean, auprès de sa grand'tante Thérèse Désormes, et les scellés furent apposés en attendant l'ouverture du testament.

Le vieux Valery avait toujours marqué une préférence pour sa fille; aussi l'avait-il avantagée de tout ce dont la loi lui permettait de disposer, sans compter les sommes considérables que Julien Désormes avait reçues de la main à la main depuis son mariage. Enfin, tout compte fait, madame Thérèse hérita d'un million, tandis que Jean Valery n'eut que cinq cent mille francs. A cette époque, il perdit sa femme, et sa raison parut ébranlée. Il se hâta de convertir ses biens en argent comptant, partit pour Paris, mit son fils au collège Henri IV, — c'est là que je l'ai connu, — et ne tarda pas à se ruiner. Voulant augmenter ses revenus, il risqua le capital dans une spéculation, et en 1844 tout avait disparu. Il sembla supporter ce revers

avec résignation; mais au fond il en fut très-affecté, et je crois que le chagrin fut pour beaucoup dans la maladie qui l'emporta.

Il fallut que Marc, orphelin à l'âge de seize ans, songeât à embrasser une profession qui le mit à même de vivre. Il ne devait pas compter sur la générosité de M. Désormes, nommé son tuteur. Madame Désormes, qui, en sa qualité de grand'tante, lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection, fit de son mieux pour l'aider; mais elle ne tenait pas les cordons de la bourse. Marc entra comme secrétaire chez un savant allemand, le baron de Weisberg.

Madame Thérèse Désormes mourut en 1845. Cette perte fut aussi sensible au pauvre Marc que l'avait été celle de sa propre mère. Ce fut alors qu'il se sentit seul et se donna plus avidement au travail. Ses goûts le portant vers l'histoire, l'archéologie et l'étude des langues mortes, il était bien l'homme qu'il fallait au laborieux Allemand.

Marc — ce dernier des Valery — était ce qu'on appelle un beau garçon: droit comme un pin, large d'épaules et mince de ceinture, adroit et agile comme un Indien; une forêt de cheveux bruns ondulés; des yeux bleu foncé d'une douceur angélique dans le calme, mais pleins de feu dans l'émotion. J'ai toujours d'autant plus admiré la beauté de mon ami que je suis fort laid et assez mal bâti. Je m'appelle Cadanet, je suis grand, maigre, j'ai le nez gros, les yeux petits, la moustache rousse, et il me manque trois dents, par suite de leur rencontre avec une balle à travers ma joue; mais peu vous importe! je n'ai qu'un rôle très-secondaire dans ce récit.

J'avais toujours eu le rêve de la vie militaire et un grand besoin de mouvement. En sortant du collège, je partis

pour l'Afrique. C'est là que j'ai reçu les premières lettres de Marc. Je les ai conservées, ainsi que ses notes et divers écrits qui m'aideront à combler les lacunes de notre correspondance. Il en est d'autres auxquelles je ne pourrai suppléer que par le récit fidèle de ce qu'il m'a confié verbalement à diverses époques, et par quelques lettres de personnes mêlées à son existence plus ou moins intimement; ces lettres étaient revenues, je ne sais comment, entre ses mains. Mais ce qui jettera plus de lumière sur cette histoire étrange, c'est le journal qu'à cette époque Marc tenait assez régulièrement de ses faits et gestes. Pour expliquer une pareille habitude chez un jeune homme aussi actif, je dois indiquer dès à présent l'état de son esprit tel que je le constatai au moment de notre première séparation.

Marc était d'un caractère très-enjoué, qui contrastait avec des pensées bizarrement et habituellement tournées vers la mort. Quand il me voyait m'étonner de cette anomalie, il me disait :

— C'est que tu ne comprends rien ni à la mort ni à la vie.

Et il m'expliquait tout un système qu'il avait puisé, je crois, dans ses rêves, et auquel, je l'avoue, je ne comprenais alors pas grand'chose.

J'avais remarqué qu'il écrivait beaucoup sur un carnet, et, quand je lui demandai sur quel sujet intéressant il pouvait prendre tant de notes, il me répondit :

— Beaucoup de choses insignifiantes qui m'arrivent ont pour moi de l'importance, parce qu'elles se présentent à moi comme des réminiscences d'une vie antérieure; mais, comme je ne veux pas être dupe de moi-même, je note, autant que possible, tout ce qui me frappe, afin de m'y reporter plus tard et de voir si des impressions que je crois

dater d'une autre vie ne me sont pas déjà venues dans le cours de celle que je traverse aujourd'hui.

Quand Marc me parlait ainsi, j'avais peur qu'il ne fût fou; mais sa belle santé, la justesse de son appréciation, ses remarques sur les personnes, sa fidèle observation des faits, surtout son intarissable gaieté, un peu railleuse, me rassuraient vite, et, après l'avoir traité d'original, je le laissais sans inquiétude à ses rêveries.

LETTRE DE M. DÉSORMES A MARC VALERY

Saint-Jean, 20 mai 1850.

Mon cher neveu, j'écris à M. le baron de Weisberg en même temps qu'à toi, pour le prier de t'accorder un congé d'un mois ou six semaines, afin que je puisse régler avec toi les comptes de tutelle que je dois te remettre à ta majorité, selon la loi. Voilà près d'un an que cela devrait être fait, et, si j'ai tant tardé, il faut en accuser mes nombreuses occupations, les tracasseries de la propriété et les hommes d'affaires, qui n'en finissent à rien. Aujourd'hui, tout est prêt, grâce aux soins de M. Chassepain, mon notaire. Je dois pourtant te prévenir que les cent mille francs sauvés de la débâcle de ton père ont été un peu entamés pour les frais de ton éducation. J'ai dû payer un arriéré de deux années de collège. Il y a aussi différentes sommes que je t'ai envoyées depuis que tu es chez le baron. Enfin nous réglerons tout cela, pièces en main.

J'aurais bien pu aller à Paris; mais, outre que cela me nécessiterait des frais, je ne serai pas fâché de te présenter à mes amis. Apporte donc une belle provision d'amabilité.

Je me porte aussi bien que mes cinquante-huit ans me le permettent. Ma goutte me laisse tranquille, et Margot ne me tracasse pas trop. Elle a remporté cette année tous les prix à sa pension, voire celui de croissance; mais, comme je trouve qu'elle est assez grande et en sait assez long pour une campagnarde, je l'ai réintégrée au domicile paternel.

Elle te prie de lui apporter, non une poupée, elle n'y joue plus, mais un livre de botanique, *la Flore du Centre*, de M. Boreau. La fille d'un agriculteur doit connaître les herbages. Elle veut aussi deux robes, mais pas trop chères, entends-tu? l'une en gaze de Chambéry, rose, et l'autre en mousseline, à bouquets Pompadour. On s'en rapporte à ton goût. Ouf! ces détails de toilette sont du chinois pour moi. Ces jeunes filles n'ont que des chiffons dans la tête!

Viens le plus tôt possible. Écris-moi le jour de ton arrivée, pour que j'envoie Dolin, mon domestique, à la gare d'Issoudun.

JULIEN DÉSORMES.

P. S. — N'oublie pas d'apporter un habit noir.

MARC VALÉRY A M. DÉSORMES

Paris, 25 mai 1850.

Mon cher oncle, je serai à Issoudun le 30, à quatre heures du matin. Je vous apporterai les livres et les robes en question. Si vous avez quelques autres commissions à me donner, disposez de moi. Je ne doute pas que nos affaires de famille ne soient parfaitement en ordre, et je m'en rapporte complètement à vous sur ce point. J'ai fait la plus sottise figure du monde en choisissant des étoffes pour ma cousine. Heureusement, le monsieur, barbu jus-

qu'aux yeux, qui faisait valoir sa marchandise, savait mieux son affaire que je ne savais la mienne.

Mes compliments respectueux à mademoiselle Marguerite, et à vous mes amitiés dévouées. MARC VALÉRY.

MARC VALÉRY A AUGUSTE CADANET, LIEUTENANT
DE SPAHIS, EN AFRIQUE

Paris, 27 mai 1850.

Mon cher ami, si tu dois m'écrire d'ici à un mois, adresse tes lettres au château de Saint-Jean, par Issoudun (Indre), chez M. Désormes, l'oncle dont je t'ai parlé maintes fois. Il m'appelle près de lui pour régler nos affaires et me remettre une somme qui sera pour moi une fortune. Cela me dérange bien un peu des recherches que je fais en ce moment pour M. de Weisberg ; mais j'emporterai quelques livres et je continuerai mes travaux là-bas.

Tu sais que mon patron est un savant allemand, un grand chercheur, et qu'il me fait travailler à son profit, car tout l'honneur lui en reviendra. Je prends note sur note sur tout ce qui a rapport aux races humaines. Je fouille les commencements ténébreux de l'histoire, j'épluche les textes des livres saints, je compulse les symboles religieux de l'Inde et de l'Égypte, je fais des extraits de tous les auteurs qui traitent de ces matières, je vais jusqu'à demander aux entrailles de la terre de me révéler les origines de l'humanité. J'en ai souvent la tête à l'envers, et, s'il ne me rend pas idiot avec son ethnogénie, il m'aura au moins forcé, par les recherches que je fais, à me douter d'où je viens et où je vais, puisque notre âme immortelle ne fait que passer ou repasser sur cette terre.

Rappelle-toi mes idées là-dessus. Tu en riais un peu ; à présent, je te forcerai bien de les prendre au sérieux, car elles n'ont fait que croître et embellir.

Ça n'empêche pas, mon cher, que je ne sois fort aise d'aller respirer l'herbe fraîche du printemps. Voilà six ans que je suis cloué à Paris, et je sens que j'ai besoin de grand air et de soleil. Je me fais l'effet d'un de ces tubercules qui passent l'hiver dans une cave et qui, le printemps venu, poussent leurs tiges pâles vers le soupirail, seul endroit qui leur apporte un peu de vie. Voilà bien des printemps que je vois passer ; tu dois comprendre quels rejets j'ai poussés vers la lucarne de dame Nature !

Je ne me plains cependant pas de ma position, qui s'est encore améliorée depuis que je ne t'ai écrit. Je suis devenu bibliothécaire du baron, avec augmentation d'appointements. Combien d'hommes très-distingués, très-savants, ne gagnent pas autant que moi ! et je n'ai cependant que vingt-deux ans ; mais je ne me fais pas d'illusions, je dois ma nouvelle position à la bonté du baron bien plus qu'à mon mérite personnel.

Bonsoir, mon cher Cadanet ; donne-moi de tes nouvelles et porte-toi bien.

Tout à toi.

MARC VALÉRY.

JOURNAL DE MARC VALÉRY

Le 30 mai, à quatre heures du matin, arrivée à *Exoldunum*, lisez Issoudun, *Uassel-dun*, en langue celtique : la haute montagne. Nos ancêtres, habitants des plaines, honoraient du titre de *dun* (d'où vient le mot *dune*) les moindres reliefs de leurs grands steppes. J'aime, quant à

moi, ces contrées centrales qui furent, dès l'origine des temps, occupées d'une manière stable par les tribus gallo-lyques. Tous les noms des localités y parlent à l'esprit... et qui peut dire que l'esprit ne soit pas la mémoire même?

Je n'ai pas eu de peine à deviner le domestique qui m'attendait. Il piétinait dans la boue, sous une pluie battante, à côté d'une sorte de char à bancs que j'avais déjà vu à Saint-Jean, dans mon enfance. A mon appel : « Êtes-vous Dolin ? » ce brave Berrichon répond par une question analogue, manière de procéder de nos paysans méfiants :

— C'est-il pas vous le petit-neveu à *défunt* votre grand-tante ?

— Oui, mon garçon.

— Et, comme ça ! monsieur, ça va bien ?

— Merci ; prenez les bagages, et en route !

— Je veux bien, dans un petit moment, dit-il en traînant la voix sur la dernière syllabe.

Son petit moment fut un peu long ; car, pour charger ma malle et ajuster ses harnais, il lui fallut un grand quart d'heure ; après quoi, debout sur le devant de la carriole, il pousse un *Hi!* en fausset, accompagné d'un claquement de fouet qu'eût envié le plus fin postillon. Le petit cheval se détend comme un ressort et part au grand trot.

La pluie a cessé, et les rayons du soleil levant teintent en rose la cime des peupliers. Les pies, déjà réveillées à cette heure matinale, sautillent sur la route couverte de flaques d'eau, nous attendent effrontément, puis s'envolent sous les pieds du cheval pour aller recommencer leur danse saccadée à cent pas plus loin.

— Ça fait beau temps, pas vrai ? dit mon cocher, toujours debout comme un conducteur de char antique.

Je ne sais pas où mon oncle a pêché ce chrétien-là, mais

j'en ai peu vu d'aussi laids. Une figure de polichinelle, grêlé, avec un œil plus petit que l'autre, et louchant tellement, qu'il voit de côté comme les poules ; une grande bouche de travers qui sourit disgracieusement à gauche ; une paire d'oreilles plates ornées d'anneaux d'or et de deux petites mèches blondes qui frisent au vent ; de taille médiocre, une épaule beaucoup plus haute que l'autre, des mains à assommer un bœuf et des pieds à ruiner un cordonnier : voilà Dolin.

— N'allez-vous pas vous asseoir ? lui dis-je.

— Dame ! si vous voulez que je *dispose* vos affaires sur la route, je le veux bien aussi.

Ma malle, qui occupait sa place, m'expliqua sa posture. Je marmottai une sorte d'excuse pour l'embarras que je lui causais et je me tus ; mais j'avais gagné les bonnes grâces de maître Dolin, et il se hâta de me faire remarquer de nouveau la beauté du temps, ce qui voulait dire : « Puisque nous voici en tête-à-tête, nous allons causer. » J'espérais me soustraire à la conversation en feignant de n'avoir pas entendu ; mais il revint à la charge en me criant comme à un sourd :

— Le temps n'est point vilain !

— Sans doute.

— Plait-il ?

— Ça ne souffre aucune objection.

— Ça se peut, monsieur Valery, ça se peut...

Dolin n'avait pas compris un mot de ma réponse, il ne dit plus rien et me bouda. J'aimais mieux cela. J'apercevais son œil de travers qui me reprochait de m'être moqué de lui. Le mouvement régulier de la voiture me porte toujours à la rêverie : je ne pris plus garde à Dolin. Mes yeux suivaient machinalement le long sillon creusé sur le chemin par les roues des voitures, ruban

argenté qui fuyait indéfiniment devant moi. Mon imagination s'envolait sur les ailes de la fantaisie en me reportant dans le passé. Je revoyais ma grand'tante telle qu'elle était dans mon enfance, avec ses yeux noirs et sa taille élégante. Je me rappelais ses gestes, le son de sa voix et jusqu'aux moindres gâteries dont j'étais l'objet. J'avais alors douze ans, je venais de perdre mon arrière-grand-père. Tout ce qu'elle me disait de bon et de sensé pour me consoler me revenait en mémoire. L'image de la mort ne se présente pas très-triste aux enfants, et je me souviens que ma petite cousine Margot, qui n'avait que six ans, ne comprenait pas pourquoi sa mère avait du chagrin. Ce fut une fête pour elle d'être vêtue de noir. Je me revoyais encore la promenant, avec sa robe trop courte et son chapeau de paille trop grand, sous les vieux arbres du parc.

J'étais si fier alors de la confiance que ma tante me montrait, si pénétré du rôle de protecteur dont j'étais investi, que j'aurais servi d'exemple aux bonnes d'enfants. Il faut avouer que la petite fille m'écoutait comme un oracle. Toujours riant, chantant, sautant, perchait partout, belle et souple, avec ses grands yeux noirs qui tenaient la moitié de sa petite figure rose, et ses cheveux blonds tout ébouriffés au vent, elle avait l'air d'un petit chat.

Dans mon rêve, qui peu à peu se faisait vision nette du présent, Marguerite avait grandi. C'était une belle jeune fille, qui me regardait avec un sourire doux comme un rayon de printemps. J'en devenais amoureux; elle m'aimait aussi, et je voyais bien que M. Désormes ne m'appelait chez lui que pour nous dire de nous aimer toujours. Je faisais ma demande en mariage, et tout allait pour le mieux; j'étais même en train de choisir des robes

pour ma future, quand cet animal de Dolin me rappela brusquement à la réalité en me disant :

— V'là le château!

Le cœur m'a battu de plaisir en revoyant les vieilles tours et la façade neuve poindre au milieu d'un océan de verdure. La lande ou plutôt la *brande*, comme on dit ici, s'étendait comme un grand tapis au milieu des forêts qui finissaient dans le bleu de l'horizon. En ce moment de l'année, c'est un bouquet de genêts en fleur, de marguerites, de bruyères roses et d'herbes folles que le vent courbe et fait onduler comme une grande houle.

— Dans une petite heure, nous serons chez nous, reprit Dolin, qui paraissait disposé à rompre le silence coûte que coûte. Ah! si vous aviez vu ce pays il y a sept ou huit ans, comme je l'ai vu, moi, c'est ça qu'était vilain! Tout bruyères! Mais, à cette heure, ça n'est plus ça! Quasiment tout prairies, bois ou froment. Il y a bien encore un bon bout de brande; mais notre maître ne veut pas tarder à *dévirer* tout ça. Comme il *dit dit-il*, la terre est pas ingrate, elle paye celui qu'a confiance en elle. Ah! dame, c'est qu'il s'y entend, M. Désormes! A vingt lieues à la ronde, n'y a pas de plus fin connaisseur en culture. Et en bestiaux donc! Il se fait pour plus de cinquante mille francs de profit par an, rien que sur les bêtes. Ah! diantre! savez-vous que mademoiselle Marguerite sera riche un jour? Elle ne peut pas manquer d'épouseux, bien sûr!

— Je sais tout cela, mon ami; je connais le pays.

— Ça se peut, monsieur, ça se peut! Vous venez peut-être à des fois pour mademoiselle?...

— Quelle imbécillité! lui dis-je ne pouvant réprimer un mouvement d'impatience en entendant ce drôle s'immiscer dans les pensées qui m'occupaient un instant auparavant.

— Excusez-moi, monsieur : si je vous ai offensé, c'est que je suis curieux comme une fouine. Du temps que j'étais chez madame d'Astafort...

Il allait entamer une histoire, quand un chien noir sortit d'un buisson et traversa la route en aboyant. Le cheval prend peur, fait un écart et donne une telle secousse au char à bancs, que Dolin perd l'équilibre. Il serait tombé sous la roue, si je ne l'eusse rattrapé par le collet. Il se remet et en est quitte pour replacer ma malle, qui lui avait roulé sur les reins ; mais la peur engendre la colère chez les sots.

— Que le diable emporte le chien et le maître ! C'est un chien sorcier, monsieur ! Et toi, méchant bidailon de quatre sous, je vais t'apprendre à regarder autre chose que les cailloux du chemin !

Et le voilà de rosser malgré moi son cheval à coups de manche de fouet. La bête rue, se cabre, casse un trait et entre si bien en colère à son tour, qu'elle nous emporte sur le talus en contre-bas de la voie, et s'abat en nous versant dans le fossé. Je vois passer par-dessus moi Dolin et ma malle, lancés comme par une catapulte. J'évite la rencontre en sautant sur l'autre bord du fossé, où je me maintiens sur mes jambes, en dépit du choc violent de ma tête contre un arbre qui n'a pas voulu se déranger pour moi.

C'était à mon tour de me fâcher, et j'apostrophais déjà mon malencontreux conducteur, quand je le vis se relever, enduit de la tête aux pieds d'une couche de vase verte, avec une figure si comique, l'air si penaud en regardant le désastre, qu'il me fallut rire de la mésaventure.

— C'est la faute au chien du père Carnat, disait-il en essuyant les genoux écorchés du pauvre bidet. Le vieux

sorcier m'a jeté un sort ! C'est le pays du diable pour les sortilèges.

Je le réconfortai du mieux que je pus en lui disant que j'allais lui envoyer du secours.

— C'est ça, dit-il. Saint-Jean n'est pas loin ; suivez la route jusqu'après l'étang, prenez le second chemin à gauche, coupez à travers bois, et *vous tomberez* en face l'avenue qui conduit au château.

Vous tomberez ! singulière expression qui devait se réaliser dans toute l'acception du mot cinq minutes plus tard.

J'entrai bientôt dans un bois de pins que j'avais vu en semis et dont les tiges s'élancent aujourd'hui à trente pieds en l'air. Le soleil était déjà haut sur l'horizon, et la chaleur faisait éclater les pignons, qui envoyaient, avec un petit craquement, les graines au loin dans les fougères. L'odeur des arbres résineux et les émanations de la terre encore humide de la pluie de la nuit étaient délicieuses : j'aspirais la campagne à pleine poitrine. Des millions d'insectes bourdonnaient sur les fleurs dans les clairières inondées de soleil ; des oiseaux se poursuivaient dans le fourré ; un rossignol chanta à mon approche, comme pour me souhaiter la bienvenue.

Je reconnais la vieille grille rongée par la rouille et couverte de lichens qui termine la grande avenue et donne accès dans l'enclos. Un des battants sorti de ses gonds repose contre un pilier dont le chapiteau git dans l'herbe ; l'autre est maintenu par un pied de lierre qui l'enlace comme un serpent.

Le cœur me battait violemment ; je ne saurais dire si c'était d'avoir marché vite ou du plaisir de me retrouver en ces lieux où j'avais passé les plus heureux moments de mon enfance : le fait est qu'en voyant au bout de l'avenue les tours et les toits pointus de Saint-Jean, je fus

pris d'une émotion qui me força de m'arrêter près du pilier. Le sang me bourdonnait dans les oreilles comme un carillon ; mais tout à coup je me sentis faible et comme surpris par un étrange dégoût de toutes choses. J'eus envie de mourir, et je m'évanouis.

... Je suis revenu à moi couché dans un grand lit à colonnes et à rideaux de damas cramoisi. J'entendais chuchoter dans un coin de la chambre, et je vis d'abord confusément une multitude des personnages bizarrement accoutrés, qui semblaient se mouvoir dans un rayon de soleil couchant projeté le long de la muraille. Je compris peu à peu que c'était une vieille tapisserie dont je ne me charge pas d'expliquer le sujet. Un berger en perruque blonde, vêtu comme un héros mythologique à la mode du xvii^e siècle, est assis au pied d'un grand arbre, dont le branchage débonnaire s'écarte avec complaisance pour laisser voir la silhouette d'une ville bleuâtre sur un ciel rose. Le berger joue de la sourdeline et fait danser trois jeunes filles aux poses maniérées. Un gros Zéphire joufflu, caché derrière un nuage, souffle et soulève les plis de leurs tuniques fanées.

Derrière le berger musicien, un grand chien gris boit dans un filet d'eau qui jaillit d'une urne au milieu des joncs. L'animal semble avoir été transporté du premier plan au second, sans aucun égard pour les lois de la perspective, car il lui serait impossible de passer, tant il est hors de proportion, sous la porte de la ville placée à côté de lui, tandis qu'un cavalier, nullement étonné de la présence de ce chien plus grand que son cheval, y pénètre facilement. Au premier plan, sur l'herbe roide et pointue comme des fers de flèche, deux Amours bouffis tressent des couronnes à une licorne blanche déjà enguirlandée jusqu'à la queue.

Il paraît que le coup que j'ai reçu contre un arbre en sautant de la voiture était grave, puisque il a fallu me saigner pour m'épargner l'ennui d'aller me promener sur une autre planète.

MARGUERITE DÉSORMES A FANNY D'ASTAIORT

Saint-Jean, 2 juin 1850.

Il y a bien longtemps, chère Fanny, que nous n'avons babillé ensemble. Nous ne sommes qu'à dix kilomètres l'une de l'autre, et pourtant on dirait qu'un bras de mer nous sépare. Où est le temps de la pension où nous ne nous quittions jamais? Il me semble que j'ai vieilli de dix ans depuis l'année dernière. Sais-tu que je vais avoir dix-sept ans? C'est effrayant comme les jours s'envolent, et cependant tous les matins j'aspire à voir arriver le soir bien vite. L'existence est très-monotone à Saint-Jean. Je n'aperçois mon père qu'aux heures des repas, tant il est occupé de son agriculture et de ses défrichements. Il est partout, excepté chez lui, et je crois bien être la personne qui le voit le moins. Heureusement que l'arrivée de notre *petit neveu* est venue faire diversion à la régularité de mon ennui.

Je te vois d'ici ouvrir tes grands yeux noirs et chercher d'où m'est tombé cet enfant-là. Tu crois peut-être que c'est un tout petit garçon qu'il faut amuser et faire manger? Point. Il mange seul, parle couramment et ne demande qu'à rire. Tu le trouveras même un peu avancé quand je t'aurai décrit sa personne. Sa figure est avenante, ses manières sont pleines de distinction. Il a cinq pieds cinq pouces au moins. Enfin c'est mon cousin Marc Valery! J'étais bien petite la dernière fois qu'il est venu à

Saint-Jean, il y a une dizaine d'années ; mais , à mesure qu'il me parle du passé, je me rappelle tout : nos promenades en bateau, nos jeux sur la terrasse, nos longues causeries dans le parc, où nous allions dénicher les oiseaux, nos parties de cache-cache avec Nanniche, aujourd'hui ma femme de chambre, et jusqu'à une escapade sur la brande, où nous avons été un jour, à l'insu de maman, faire des bouquets pour sa fête. En cueillant une fleur, j'avais mis la main sur une vipère qui s'était redressée en sifflant devant ma figure. Je n'oublierai jamais sa gueule ouverte, d'où s'exhalait une odeur fétide. J'avais fermé les yeux, et, en sentant comme un coup de fouet autour de mon front, je m'étais évanouie ; mais je n'avais été atteinte que par le corps froid du reptile ; Marc l'avait tué en l'air d'un coup de baguette, au moment où il s'élançait sur moi. Il me rapporta plus morte que vive à la maison, et jamais nous ne nous sommes vantés de l'aventure, de crainte d'être grondés. Depuis ce temps, j'ai une frayeur horrible des serpents. Je me rappelle bien aussi que j'aimais beaucoup mon cousin, mais je n'ose plus le lui dire, il est trop grand maintenant.

Il faut que je te raconte comment il a fait son entrée ici. Avant-hier, papa l'attendait vers huit heures du matin avec Dolin, qui, par parenthèse, n'est pas plus adroit chez nous que lorsqu'il était à votre service. Mon père, qui n'aime pas à attendre, surtout quand le déjeuner refroidit, allait et venait comme un gros écureuil en cage.

A dix heures, ne voyant arriver personne :

— Mets ton chapeau, me dit-il, et allons au-devant de ces *clumpins*.

C'est son mot.

Nous étions presque au bout de la grande avenue, quand

nous vîmes quelqu'un étendu dans l'herbe auprès de la grille.

— Quel est donc l'ivrogne qui se permet de venir cuver son vin chez moi ? dit mon père en marchant sur le dormeur.

Il était de si mauvaise humeur, que je craignais quelque dispute ; mais, en approchant, je vis un beau jeune homme, les yeux fermés, la figure ensanglantée, et froid comme un mort. Je faillis me trouver mal.

— Allons ! allons ! pas de faiblesses, pas de bêtises ! me dit mon père. C'est mon neveu ! Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qu'il fait là seul et blessé, ou mort peut-être ?

Je courus à la maison, j'envoyai chercher le docteur Thibaut à Ambrault, et le métayer et son fils rapportèrent mon cousin toujours évanoui. J'avais une émotion, un chagrin dont je ne me croyais pas susceptible pour quelqu'un que je connaissais si peu ; la parenté sans doute ! mais je faisais bonne contenance.

Tous nos soins furent inutiles pour le rappeler à lui. Le docteur Thibaut fit une grimace de mauvais augure en lui tâtant le pouls. Je me suis retirée chez moi... J'avais les nerfs si excités, que j'ai pleuré je ne sais combien de temps, probablement jusqu'à ce que la fatigue m'ait endormie, puisque Nanniche m'a réveillée en me disant que *le monsieur* était sauvé, qu'il avait parlé et qu'il dormait. Hier, il s'est levé et a passé une partie de la journée avec moi. Nous avons fouillé dans la bibliothèque. Que de livres et que de poussière ! Je lui ai montré aussi quelques ferrailles anciennes, de vieilles monnaies et des débris de vases que l'on trouve de temps en temps dans la propriété. Il admire tout cela, et, quoique savant, il n'est pas ennuyeux comme ce M. Pillepuce, soi-disant antiquaire, qui

est venu de Bourges il y a trois mois, et dont, tu te souviens, nous nous sommes tant moquées. Je comprends tout ce que dit Marc, et, ce matin, il m'a promenée en imagination au milieu d'une ville antique. Sais-tu ce qui m'a procuré le plaisir de ce voyage? Tu ne le devinerais jamais. C'est ce bracelet en or que papa a trouvé en faisant faire des travaux d'irrigation du côté de la Motte. Ce vieux bijou a été le point de départ de tout un voyage dans le passé. Marc a été amené à parler du luxe des dames grecques et romaines, couvertes de riches étoffes de gaze et de soie, les bras, les doigts et le cou chargés de bijoux précieux, coiffées de plumes dans leurs cheveux poudrés d'or, et suivies d'esclaves, dont les unes portaient de grands parasols et les autres balançaient des éventails de plumes de paon. Il parlait si bien, que je me promenais dans la foule antique avec lui, bras dessus, bras dessous, comme deux amoureux de village; c'étaient des marchands de fruits en plein air sous des auvents de toile rayée, des jongleurs accompagnés de joueurs de flûte, des tavernes où les esclaves venaient oublier la perte de leur liberté en buvant outre mesure, des théâtres de marionnettes, ni plus ni moins qu'aux Champs-Élysées, à Paris, avec Polichinelle et son gros bâton; des esclaves, hommes et femmes, vendus à la criée; des dames portées en litière par des Éthiopiens dont les vêtements blancs font ressortir la peau d'ébène. D'autres lionnes de ce temps-là étalent des toilettes éblouissantes dans des chars à quatre roues, précédés de coureurs qui font ranger les badauds. Des jeunes gens à cheval viennent caracolier aux portières des voitures et font les beaux devant ces dames; cela se passe comme au bois de Boulogne. Les trompettes sonnent, la foule se précipite : voici les licteurs et les hérauts sur des chevaux blancs caparaçonnés de violet; un haut person-

nage, vêtu de pourpre, escorté des enseignes, s'avance sur un char de triomphe; on se pousse, on se presse, les instruments de cuivre répondent aux cris et aux saluts du peuple, les chevaux frappent de leurs pieds dorés les dalles sonores, les chars roulent avec fracas dans la poussière, et nous deux de nous ranger, d'admirer et de fuir la grosse cavalerie bardée de fer. Oh! que j'étais heureuse! Pendant qu'il parlait, je brodais au métier, mais je t'avoue qu'il m'a fallu couper et refaire bon nombre de points. Je m'étais tellement identifiée à ses récits et j'avais si bien perdu la notion du temps, que je lui demandai naïvement s'il était allé à Rome dans ce temps-là? J'ai bien senti que j'avais dit une bêtise quand il m'a répondu, pour se moquer de moi : « Cela se pourrait bien! » Aussi l'ai-je boudé toute la soirée parce que j'avais tort.

A propos, il m'a apporté de Paris deux jolies robes : il y en a une pour toi; mais je veux que tu choisisses, et je te les porterai un de ces jours à Dressais. En attendant, je t'embrasse bien fort comme je t'aime. MARGUERITE.

JOURNAL DE MARC VALERY

5 JUIN. — J'ai refait connaissance avec tous les petits coins du château et du parc où j'avais laissé mes souvenirs d'enfance.

A trente kilomètres au sud d'Issoudun, Saint-Jean est situé au milieu des brandes et des bois de cette partie du Berri appelée autrefois le Boischaut, qui est bornée au nord par des plaines immenses désignées ici sous le nom de Champagne (*Campania*).

Le château, rebâti en partie sous Louis XIV, est flanqué de deux corps de logis latéraux formant un massif carré ; chaque angle est occupé par une tour, dont la principale, qui est le donjon ou beffroi avec ses mâchicoulis, son échauguette, ses toits pointus, ses cheminées élancées, ses fenêtres à meneaux, date du xiv^e siècle. Du côté de la cour d'honneur, on pénètre dans le manoir par un perron de huit marches ébréchées et par un grand vestibule.

A gauche, la salle à manger ; à droite, le salon, décoré dans le goût Louis XV, avec boiseries peintes en blanc et dorées, panneaux de tapisserie et dessus de porte représentant des chasses, cheminée en marbre blanc avec glace et candélabres. Le donjon, contigu au salon et converti depuis longtemps en bibliothèque, communique avec la chambre que j'occupe dans l'aile gauche ; mais je peux sortir de chez moi sans passer par le rez-de-chaussée du beffroi. M. Désormes et sa fille habitent le premier étage.

J'ai été agréablement surpris de trouver la bibliothèque composée d'une assez grande quantité de bons ouvrages. Je ne m'attendais guère à cette bonne fortune chez mon oncle, qui ne se pique ni d'érudition ni de littérature. J'ai su que cela provenait des anciens propriétaires du château. Tout est bien rangé ; Marguerite est instruite, elle lit beaucoup et a le goût des choses sérieuses.

A cinquante pas du château, la ferme et les écuries donnent sur une grande pelouse. C'est là que débouche, en face de la porte d'entrée, la longue avenue d'ormes séculaires au bout de laquelle je me suis évanoui en arrivant. Des pièces de toile, des draps et tous les témoignages d'une lessive récente étendus sur les haies, sur les piles de bois, fagots, planches fraîchement débitées qui

encombrent les gazons, dénotent peu de goût et peu de soin chez le propriétaire de Saint-Jean.

Le jardin n'est pas mieux tenu. J'avais vu les plates-bandes soigneusement cultivées par ma tante, qui adorait les fleurs. Aujourd'hui, les chardons, les orties et la ciguë sont les seules plantes d'ornement; elles poussent avec rage jusque dans les allées. La terrasse, où les pots de fleurs exotiques s'alignaient autrefois avec méthode, est maintenant envahie par les pampres grimpants de la vigne et du houblon. Une douzaine d'orangers dans leurs caisses de bois vermoulu et quelques pieds de géraniums rabougris, vestiges d'une collection précieuse, se rôtissent au soleil dans leurs faïences ébréchées.

Je me rappelai un berceau de clématite à l'ombre duquel madame Désormes venait lire et coudre durant une partie de la journée. Je vois encore cette excellente femme, ne levant guère les yeux de sa broderie que pour les reporter sur sa fille et sur moi. Parfois cependant elle regardait l'horizon bleu qui se montre au-dessus des arbres de la forêt; elle soupirait et reprenait son ouvrage avec résignation. Ce soupir fréquent me frappait. Je me demandais pourquoi ma tante n'était pas heureuse. Les enfants ne savent ce que c'est qu'une maladie de langueur. Ma tante se mourait sous nos yeux depuis que Marguerite était au monde. Aujourd'hui, le treillage de la tonnelle est pourri ou brisé, les bancs sont convertis par le jardinier en séchoirs à oignons, et l'odeur de l'ail et de la ciboule a remplacé le parfum des chèvrefeuilles et des roses. Une paire de vieux sabots, un arrosoir, un pot où des escargots attendent l'honneur de figurer sur la table du maître, une botte de liens, une souricière, gisent épars sur le sol parmi les débris et les feuilles sèches.

Le jardin en contre-bas est devenu un potager; car, en

fait de fleurs, je n'y ai vu que des choux. Les allées, sillonnées d'ornières par les eaux de pluie, n'ont plus pour bordure que de l'oseille ou du persil.

Je n'ai pas à critiquer la conduite de mon oncle ; mais, en voyant une telle incurie, on croirait qu'il n'est que le fermier de sa propriété, et l'abandon où je retrouve tout ce qui ne rapporte rien m'attriste. Marguerite a pourtant le goût de l'ordre et de l'élégance, et l'intérieur de la maison est bien tenu grâce à elle ; mais il paraît que là se concentre et s'arrête son autorité.

La pêcherie a rongé ses rives et s'est étendue jusque dans les allées d'ormes et de tilleuls. En revanche, ces beaux vieux arbres se moquent maintenant du ciseau savant qui les taillait jadis en perruques. Ils étendent leurs longs bras et trempent leur chevelure dans l'eau. Le bateau sur lequel je m'essayais à la navigation était resté dans mon souvenir aussi beau et aussi grand qu'un vaisseau de haut bord ; le voici dans la vase, le ventre ouvert, au milieu des joncs et des nénufars.

Tous les escaliers et bancs de gazon sont éboulés ou aplanis par les bestiaux qui pacagent partout, et on ne peut s'asseoir nulle part sans rencontrer le résultat du séjour des poules, des moutons et des vaches.

Le parc, dessiné jadis dans le goût de Marly, n'est plus qu'un bois où l'on retrouve encore quelques traces d'allées envahies par les rejets et les fougères. La partie située autour de la ferme, côté utile de la propriété, est moins négligée. On n'y voit que carrés de luzerne, trèfle, pommes de terre, betteraves, etc. Au siècle dernier, un des anciens possesseurs de Saint-Jean, voulant garder ses chasses, avait pris soin d'entourer sa réserve d'un mur de six pieds de haut ; mais M. Désormes, qui au delà de cette enceinte n'a d'autres voisins que lui-même, et trouve

trop coûteux de relever ses murailles, préfère laisser libre l'accès de son enclos aux sangliers et aux loups, qui viennent, la nuit, lui manger ses pommes de terre ou ses chiens.

.

Marguerite m'a montré dans la journée quelques monnaies antiques et objets curieux trouvés aux environs. J'ai proposé à mon oncle d'en dresser un catalogue et d'en faire un rapport à la Société des antiquaires de France ; mais cela a paru lui faire médiocrement plaisir.

— Tu peux bien cataloguer tout ce que tu voudras pour ton compte, m'a-t-il dit ; mais j'aime autant que le public ne se mêle pas de ce que j'ai ou de ce que je n'ai pas. Amuse-toi, si tu veux, à arranger dans la bibliothèque toutes les vieilleries qui en valent la peine, et jette-moi dehors tous ces tessons de pots.

Quand je lui eus démontré la valeur de beaucoup de ces curiosités, et que Marguerite lui eut dit qu'elle s'intéressait à tout cela :

— Rangez donc ces bric-à-brac comme vous l'entendrez ; moi, je vais un peu voir à mes fauchailles.

Et il sortit, me laissant en tête-à-tête avec ma cousine. Nous nous sommes mis à l'œuvre, et notre musée commence à prendre tournure. Haches et pointes de flèche en silex, instruments celtiques, monnaies gauloises, grecques et romaines, lames de poignard, anneaux de cuivre et de bronze de dimensions variées, plaques de bronze qui semblent provenir d'une cuirasse, un casque en fer malheureusement très-endommagé, statuettes, vases, dont un très-bien conservé et rappelant par sa forme les vases grecs, fioles en verre dites urnes lacrymatoires, qui ne sont réellement que de petits flacons à essence, tous objets trouvés ici.

Ma cousine prenait un véritable plaisir à ce travail. Elle m'adressait de sa jolie voix, dont le timbre me trouble et me plaît, des questions à propos de tout, et ouvrait de grands yeux curieux et intelligents à chacune de mes réponses. Ce cours d'archéologie, avec une aussi jolie élève, avait pour moi un charme extrême.

Je ne sais pas si Marguerite est véritablement jolie ; il y a des moments où je la trouve adorable, et cependant, à première vue, elle n'a rien qui frappe, si ce n'est le contraste de son abondante chevelure blonde et frisée avec ses sourcils et ses yeux bruns, qui ont une remarquable expression de douceur et de bonté ; mais, à la bien détailler, elle est charmante : son nez est petit et sa bouche garnie de dents si pures et si blanches, qu'elle a bien raison de les montrer en riant de ce bon rire franc et naïf des enfants. Elle a les mains fines et les pieds petits, la taille élégante, la démarche gracieuse et assurée. Chez elle, pas un geste qui ne soit juste et plein de naturel. Enfin ce n'est pas seulement une personne distinguée, c'est encore une femme très-séduisante, ... bien faite pour inspirer une vraie passion... si on se laissait aller !

Pourquoi a-t-elle été si froide et si réservée avec moi dans la soirée ? Ai-je dit quelque chose qui lui ait déplu ? Pourquoi M. Désormes m'a-t-il fait venir pour ces affaires qui étaient si faciles à conclure par lettres ? Aurait-il quelque projet sur moi à propos de sa fille ? Cette recommandation d'apporter un habit noir, costume très-inusité chez lui, m'intrigue plus que de raison. Aurait-il sérieusement des idées de mariage ? ... Non, je suis trop pauvre ! C'est une folie. Si cela ne doit pas être, il a grand tort de nous laisser en tête-à-tête comme il le fait. N'importe ! je veillerai sur moi : je suis trop honnête homme pour

vouloir troubler la vie de cette enfant ; j'imposerai silence à mon cœur et à mes sens. Je ne veux ni ne dois céder à ce charme infini qui m'attire vers Marguerite. Marguerite ! quel joli nom !

Il faut me remettre au travail...

FANNY D'ASTAFORT A MARGUERITE DÉSORMES

Dressais, 4 juin 1850.

Ma petite Marguerite, j'ai lu et relu ta longue lettre, et j'ai tâché d'y démêler le fond de ta pensée. Je crois y être parvenue. Laisse-moi te dire que tu ne le connais pas encore toi-même, ce sentiment qui se montre malgré toi à chaque page de ta lettre, et tu seras bien étonnée, n'est-ce pas, quand je te dirai en deux mots que tu aimes ton cousin Valery ?

Oui, Marguerite, c'est comme cela ; mais ce qui va t'étonner bien davantage, c'est que M. Marc ne vient dans le pays que pour m'être présenté comme futur époux. Depuis quelque temps, ma mère me prônait sans cesse le mariage, et, bien qu'elle me montrât un avenir couleur de rose et assez riche en comparaison de l'étroite médiocrité où nous vivons, moi, je craignais d'échanger ma liberté et mes tranquilles habitudes contre une position plus brillante ; mais, puisque tu l'aimes, ma chère, il doit t'aimer aussi, toi, si gentille et si bonne ! et alors... je n'ai que faire d'avoir peur, et tu me délivres d'un grand souci.

Pendant que tu me destines gracieusement une robe, ma mère m'en fait faire une superbe pour le jour où viendra, comme simple visiteur, celui que déjà elle ap-

pelle en riant son gendre. Elle m'exhorte à me montrer dans tous mes avantages, et veut me coiffer et m'habiller elle-même ce jour-là. Pauvre mère, si elle savait comme c'est en pure perte ! Seulement, Marguerite, je dois t'avertir de ne pas te laisser entraîner par ton bon cœur. As-tu songé que ton cousin n'a pas de fortune, et ton père consentirait-il jamais à cette union ? Je suis beaucoup plus âgée que toi, par conséquent beaucoup plus raisonnable. J'ai donc le devoir de te dire : Réfléchis aux chagrins que tu te crées dans l'avenir, si tu échoues près de ton père, qui doit avoir en vue pour toi quelque richard.

Tiens, vois-tu, Marguerite, il vaudrait mieux regarder Marc seulement comme un parent, sans apporter dans votre amitié un sentiment plus tendre qui te rendra bien malheureuse, j'en ai peur. Ne va pas croire, au moins, que je te fasse cette belle morale afin de garder pour moi M. Marc ! Le pauvre garçon ! je ne pourrais pas m'enflammer pour lui à première vue, et surtout sachant que son cœur est déjà battu en brèche par ma meilleure amie. Trêve de plaisanteries. Je lui souhaite de devenir un jour ton mari ; mais, s'il me demandait conseil, je lui dirais de ne pas t'aimer autrement qu'on n'aime sa sœur.

En attendant, tu as piqué ma curiosité en me parlant de celui qui, le premier, a fait battre le petit cœur de ma Marguerite, et j'attends votre visite avec impatience pour examiner ce beau petit neveu.

Pense à ce que je te dis et crois en celle que tu nommes ta sérieuse amie.

FANNY D'ASTAFORT.

MADAME D'ASTAFORT A M. DÉSORMES

Dressais, 4 juin 1850.

Mon cher voisin,

Comment ! M. Valery est arrivé à Saint-Jean et vous ne m'en dites rien ! Vous êtes bien un vrai Berrichon pour la lenteur ! Vous attendez six mois pour entamer cette affaire qui me convient beaucoup, et, quand il n'y a plus qu'à se voir, vous ne m'en prévenez même pas ! Quel lambin vous faites ! Je voudrais tant voir notre pauvre Fanny mariée ! Savez-vous qu'elle aura cette année vingt et un ans et qu'il n'y a pas de temps à perdre !

Si vous jugez convenable d'en parler tout de suite à votre neveu, vous connaissez mes intentions à l'égard de ma fille. Je lui constituerai en dot deux mille cinq cents francs de rente sur mes propriétés, qui m'en rapportent cinq mille, et je lui donnerai un trousseau convenable ; je ne peux pas mieux faire. Allons, mon vieux, sortez de votre torpeur et amenez-moi M. Valery, mon futur gendre, pour qui j'ai déjà la tête montée.

Recevez mes ainités sincères.

BLANCHE D'ASTAFORT, née TOURTIAUX.

P.-S. — Ne serait-il pas prudent d'avertir M. Chassepain pour le contrat ?

M. DÉSORMES A MADAME D'ASTAFORT

Saint-Jean, 5 juin 1850.

Chère madame,

Si je suis lambin, comme vous dites, je vous trouve,

moi, un peu bien pressée. Donnez au moins à mon neveu le temps de se remettre d'une chute qu'il a faite en arrivant. Craignez-vous donc qu'il ne s'envole? et voulez-vous que M. Chassepain dresse le contrat de mariage avant que les jeunes gens se soient seulement rencontrés? Pourquoi n'avertirions-nous pas aussi le maire et le curé de se tenir prêts? A votre place, j'enverrais les lettres de faire part tout de suite.

Ne vous impatientez donc pas. Demain jeudi, je vous présenterai mon neveu, à qui je n'ai encore rien dit. Vous ferez bien de laisser ignorer notre projet à Fanny, afin qu'ils se voient sans prévention.

Quand j'aurai rendu mes comptes à Marc, il aura environ quatre mille francs de rente. C'est très-joli pour un garçon. Vous faites à votre fille deux mille cinq cents francs de pension; on peut très-bien vivre avec ça, d'autant plus qu'on est libre, quand on veut s'y donner, de doubler en trente ou quarante ans le rendement de ses propriétés. Fanny n'a jamais eu des goûts de luxe, c'est une fille sérieuse qui fera le bonheur de Marc, et réciproquement.

Ainsi, tout étant pour le mieux, il ne s'agit plus que de se rencontrer. En attendant ce grand jour de demain, chère madame, recevez toutes mes amitiés sincères et dévouées.

DÉSORMES.

JOURNAL DE MARC VALERY — NOTES

4 JUIN. — A quelle époque géologique l'homme est-il apparu? Probablement à la même époque que ces mastodontes gigantesques dont les espèces sont aujourd'hui

détruites et dont on retrouve les restes fossiles dans l'é-tage miocène des terrains tertiaires.

L'homme antédiluvien, dont on avait nié la possibilité, existe-t-il? Les haches et les instruments en silex mêlés à des ossements d'animaux fossiles découverts par M. Boucher de Perthes, les flèches en silex ou à pointe d'os dans les tourbières, l'animal fossile d'espèce éteinte frappé d'une flèche de pierre gisant auprès de l'os entamé, les ossements humains trouvés près du Puy par M. Aymard, etc., prouvent que l'homme existait à une époque bien antérieure au *diluvium*, qu'il est contemporain des volcans d'Auvergne, et a peut-être vu surgir les Alpes et les Pyrénées. Si cela est prouvé, pourquoi aller chercher nos origines celtiques dans celles de la race mongole et laponne sur les plateaux de l'Altaï et des monts Célestes?...

.
Il y a un ménage de rossignols installé dans le massif de verdure, sous ma fenêtre. Le mâle a chanté pendant tout le temps de mon travail. Il s'inquiète peu du rossignol antédiluvien, lui! Toute son affaire, c'est l'amour.

5 JUIN. — Mon oncle et moi avons été à Ardenes pour régler nos affaires de famille chez le notaire, M. Chassepain, un tout petit homme maigre avec une grosse voix, un long nez, une cravate blanche, une paire de lunettes d'or et un faux toupet blond.

Mais, à mon grand désappointement, le notaire s'excusa de n'avoir pas encore eu le temps de rassembler les pièces, de vérifier les comptes, etc. Voilà bien la lenteur berrichonne! on a toujours le temps dans ce pays-ci. M. Désormes n'a point paru surpris de ce retard, et s'est contenté de prier le tabellion de s'occuper plus activement

de mon affaire ; après quoi, nous sommes revenus à Saint-Jean. J'ai perdu ma journée, mais demain je me remets au travail.

6 JUIN. — En déjeunant, Marguerite m'a parlé de deux camps romains — ou gaulois — assez près d'ici, l'un du côté de Corny, l'autre à Brives, puis des *tumuli* de Maron et de Presle, qui sont remarquables. Nous avions projeté d'aller visiter ce dernier, mais mon oncle Désormes en a décidé autrement.

— Il nous faut aller voir madame d'Astafort, dit-il ; nous sommes en retard avec elle.

J'ai demandé à ne pas être de la partie ; mais Marguerite m'a si bien traité d'ours, de sauvage, et s'est tellement moquée de moi, que j'ai dû aller endosser le fameux habit noir. Ma cousine, habillée deux heures d'avance, était ravissante dans sa robe rose. Selon elle, nous n'en finissions pas de déjeuner ; dans son impatience, elle nous accusait de voracité, d'intempérance ; enfin nous n'aurions jamais le temps d'aller à Dressais et d'en revenir : c'est ainsi que s'appelle le château où nous devons nous rendre, et où demeure la plus intime amie de Marguerite. Ceci m'expliqua sa joie et sa bruyante gaieté.

Maitre Dolin est installé sur le siège ; il a arboré son gilet rouge, sa casquette en toile cirée et ses gants de tricot blanc. Il est si fier du haut de son siège, qu'il regarde à peine son maitre.

— Si tu as le malheur de nous rompre le cou, je te casserai ma canne sur les reins, lui dit M. Désormes avec une colère feinte qui est chez lui un indice de belle humeur.

— Oh ! ça, monsieur, c'est les deux grises, qui sont douces comme des agneaux.

Après avoir traversé Ardentes, l'antique *Aleria*, nous suivîmes un large chemin qui traverse la forêt de Châteauroux et va se perdre dans les brandes d'Arthon. Cette voie antique, appelée ici *levée de César*, est une route gauloise qui allait d'Argenton (*Argan-dun*, la belle montagne) à Bourges (*Avarik*).

La voiture s'arrêta au milieu d'une cour, devant un petit perron de quelques marches. Mon oncle me présente à une dame d'une cinquantaine d'années, petite, toute ronde, le visage cramoisi. Ses cheveux, c'est-à-dire ses faux cheveux, couleur chocolat, surmontés d'un bonnet à rubans roides et d'un jaune prétentieux, sont roulés comme des boudins de chaque côté de ses tempes. Cette chère dame s'empresse de nous faire entrer au salon; elle se dit très-surprise de nous voir, prétend qu'elle n'attendait pas notre visite; cependant sa robe de soie puce à volants, son col à dents, sa chaîne de montre, ses bagues et un médaillon trop grand pour une broche, trop petit pour un tableau, représentant un monsieur au daguerréotype, cloué au milieu de sa vaste poitrine, dénotent assez qu'elle était sous les armes. Elle va et vient, pousse les meubles, accroché ses jupes dans les portes, veut nous faire rafraîchir; elle ne sait qu'imaginer pour être aimable et prévenante. Sa fille, grande brune aux cheveux noirs bien lissés, paraît très-liée avec Marguerite, et je trouve qu'elle l'embrasse trop. Ces caresses démonstratives entre femmes me font l'effet d'amitiés qui ont besoin de se battre les flancs pour paraître sincères.

A la muraille, deux affreux portraits qui louchent et n'ont pas la bouche sous le nez reproduisent les traits de feu M. d'Astafort et de madame. Il paraît qu'elle était blonde avant de devenir chocolat. Un piano droit dans un

coin, quelques cahiers de musique, une table à ouvrage dans l'embrasure d'une des fenêtres ornées de rideaux à ramages; par terre une natte neuve, qui se roule sur elle-même quand on pose le pied dessus; un rang de chaises de paille devant une rangée de fauteuils en acajou garnis de velours d'Utrecht rouge; sur la cheminée, une pendule représentant un troubadour en or vêtu d'une tunique à crevés, chaussé de bottes à entonnoir, et pinçant de la lyre devant une dame à la mode de la Restauration... Deux vases de fleurs en coquillages sous des globes et une paire de candélabres à branches garnis de bougies sont placés de chaque côté de la pendule.

Dès que nous sommes assis autour de la table, une grosse servante, vraie maritorne, apporte des gâteaux, des fruits, de la bière, de l'eau-de-vie, des cigares : évidemment cette dame ne nous attendait nullement.

— Monsieur Désormes, dit-elle, ne vous gênez pas; vous savez, faites comme chez vous.

Puis, se tournant vers moi :

— C'est que nous sommes de vieux amis, monsieur... Prenez donc un cigare et un verre de bière! Vous pouvez fumer, ne craignez pas de m'incommoder, mon pauvre mari m'y a habituée, Dieu merci! Il ne *décessait* pas, monsieur!... Fanny, offre donc un fruit à monsieur... J'ai entendu parler d'une chute que vous avez faite en arrivant à Saint-Jean; on dit que c'est la faute à Dolin, il est si maladroit! Il a été à mon service et m'a versée deux fois, ce qui m'a bien dégoûtée de lui : c'est un domestique bien fidèle, mais bien sot; je l'ai cédé à M. Désormes sans lui demander du retour... Est-ce le docteur Thibaut qui vous a soigné? C'est un bon médecin, il a une nombreuse clientèle... Fanny, offre donc un gâteau à monsieur... Comment trouvez-vous le pays?

On dit que vous vous occupez d'antiquités. Vous trouverez beaucoup de vieilleries dans nos environs... J'espère que nous aurons l'honneur et le plaisir de vous revoir... Vous habitez Paris toute l'année?... Il fait bien beau temps depuis trois jours, etc., etc.

La brave dame m'avait pris pour but de son éloquence. Ses questions banales étaient débitées avec une telle volubilité, que le commencement d'une phrase n'attendait pas la fin de la précédente. C'était un véritable revolver à paroles. Marguerite vit probablement que je succombais sous cette mitraille de mots, elle se leva et proposa un tour de jardin. S'emparant du bras de mademoiselle Fanny, elle alla s'ébattre comme un oiseau au milieu des fleurs et des herbes folles dont elle se mit à faire un gros bouquet. Je sentais que je devais gêner mon oncle et madame d'Astafort, qui se parlaient bas à quelques pas de moi; je mourais d'envie d'aller aider Marguerite à saccager la prairie, mais je n'osais pas : je craignais de paraître trop empressé auprès d'elle, et je faisais une sotte figure tout seul, emboitant le pas derrière les parents dans l'allée sablée. Madame d'Astafort me tira d'embarras :

— Eh bien, monsieur, vous n'allez pas rejoindre ces demoiselles ? Vous n'êtes pas encore d'âge à préférer la société des personnes graves à celle de jeunes et jolies filles.

Je ne demandais qu'un prétexte ; je saluai et je volai plutôt que je ne courus vers Marguerite.

— Marc ! me cria-t-elle, venez me porter mes fleurs...

J'ai commencé ce récit en riant ; j'ose à peine le continuer... Il le faut ; je dois noter tous les faits de ma vie présente.

C'était la première fois depuis mon retour que Margue-

rite ne me disait pas *monsieur*. J'en fus si ravi, qu'en recevant cette botte d'herbages de sa jolie main, j'oubliai toutes les belles promesses que je m'étais faites. Entraîné par une émotion plus forte que ma volonté, j'appuyai mes lèvres sur son bras. Marguerite resta muette, mais elle devint rouge comme les coquelicots qu'elle tenait. Mademoiselle Fanny nous tournait le dos. Je crois qu'elle ne vit ni le trouble de ma cousine ni le mien, car j'étais si ému de mon audace, que la tête me tournait, et je tremblais comme si j'eusse commis un crime. Après un long silence, pendant lequel je n'osai pas regarder Marguerite :

— Vous n'êtes guère aimable avec mon amie, me dit-elle tout bas, vous ne lui avez pas encore parlé ! Elle est bien belle pourtant !

— Je m'inquiète fort peu de mademoiselle Fanny et je ne vois que vous, lui dis-je d'un ton qui semblait lui reprocher l'aveu que je lui faisais.

Elle me regarda en face ; ses yeux voulaient lire jusqu'au fond de mon cœur. A-t-elle vu tout l'amour, tout le dévouement, tout le respect qu'elle m'inspire ? Elle baissa ses longs cils bruns, comme pour me dire : « En voilà assez ! Vous venez de m'offenser grandement. » Et, arrachant avec un mouvement de colère les longues graminées à la portée de sa main, elle se rapprocha de son amie.

Que n'aurais-je pas donné pour n'avoir rien dit ! Je voulais courir après elle, obtenir mon pardon ; mais son intolérable compagne était toujours là. Si mademoiselle Fanny savait comme je l'ai donnée au diable, elle ne me le pardonnerait jamais.

Je les suivis à distance dans la prairie, bornée d'un côté par la forêt de Châteauroux, qui se dressait comme

une haute muraille de verdure, et de l'autre par un rideau de peupliers et de saules à travers lequel on apercevait les eaux bleues de l'Indre. J'étais triste, en colère contre moi-même... L'idée d'avoir offensé Marguerite me serrait tellement le cœur, que j'avais envie de pleurer. Et pourtant ce que je lui ai dit ne peut pas m'avoir attiré sa haine. Elle que j'aime plus que tout au monde ! elle pour qui je voudrais mourir ! Non, c'est impossible, j'ai mal compris le sens de son regard. Et moi qui me croyais raisonnable, moi qui ai fait les plus beaux projets d'indifférence, de calme et de froideur, me voilà follement épris !

Marguerite m'a rappelé et m'a chargé d'une nouvelle brassée de fleurs sans me dire un mot. J'ai cru lui voir les yeux humides.

— Ma cousine, lui dis-je, vous, ma seule parente, la seule personne que j'aime en ce monde, pardonnez à un pauvre garçon qui se donne à vous corps et âme pour toujours.

— Dites donc quelque chose à Fanny, répondit-elle, sinon elle vous prendra pour un sauvage.

J'obéis. Que n'eussé-je pas fait pour plaire à Marguerite ! Je m'efforçai d'être aimable auprès de son amie tout le long de ce diable de pré qui n'en finissait plus. Cette demoiselle a dû me trouver bien stupide ! La visite se termina enfin, à ma grande satisfaction, et nous sommes revenus à Saint-Jean par un temps lourd et orageux. Marguerite était si sérieuse, que son père lui en fit la remarque à plusieurs reprises.

— Voilà l'effet que te produisent tes amies ? disait-il. Tu sembles avoir perdu tous les parents !

Marguerite essaya de reprendre sa bonne humeur, mais elle était préoccupée. Je rencontrai deux fois son regard

inquiet et curieux. Je ne sais ce qu'elle comprit dans mes yeux ; mais elle se mit à pleurer.

— La ! dit mon oncle, il ne manquait plus que ça ! Qu'est-ce qui lui prend ? Voilà bien les petites filles ! Elles rient, et puis elles pleurent ! Elles sont folles comme le temps !

Je fis de mon mieux pour la distraire ; mais je ne savais que dire, ne comprenant pas la cause de son chagrin. Elle me répondit brusquement : « Laissez-moi tranquille ! » cacha sa figure dans son mouchoir et fonda en larmes.

Après dîner, nous avons été au salon. Il pleut. Marguerite se retire de bonne heure en disant que l'orage lui a donné la migraine. Est-ce vrai ? est-elle malade ? est-elle indignée ?... Je ne sais que penser. Je suis troublé, je ne sais ni ce que je dis ni ce que je fais. Je vis comme dans un rêve où j'agis malgré moi, où je parle contre ma volonté, où je m'élançai sur la route que je devrais fuir, où j'étreins ce que je redoute d'approcher. — Et pourtant j'ai conscience de ce danger qui m'attire et me fascine. — Est-ce que je n'ai plus conscience de moi-même ? L'amour est-il une fatalité ?

MARGUERITE A FANNY

Saint-Jean, 7 juin.

Je viens à toi, Fanny, parce que j'ai besoin de consolations, et qu'il n'y a que toi qui puisses m'en donner. Depuis quelques jours, je ne me connais plus ; je sens un trouble et un ennui qui me dévorent ; il me semble que j'ai la fièvre, et que, si je pouvais bien pleurer auprès de

toi, je serais soulagée... Mais tu ne comprends rien, n'est-ce pas, à ce lugubre commencement? Je le crois. Hier au soir, je me suis sentie si triste, que je me suis interrogée; j'ai retourné dans ma mémoire tout ce qui s'est passé depuis quelques jours, et peu à peu j'ai déchiffré un nom au fond de mon cœur, et ce nom, c'est *Marc*. Depuis lors, j'ai compris que tu avais raison de me dire que j'aimais celui qu'on te destine! Je me suis rappelé les plus petits incidents de cette promenade d'hier dans le pré, quand j'ai voulu lutter contre le charme et renvoyer vers toi celui qui devait t'épouser... Et quand, pour m'obéir, il t'a offert son bras et que vous vous promeniez devant moi, en causant de je ne sais quoi, oh! alors, Fanny, j'étais comme folle, je t'en ai voulu, je t'ai accusée de cruauté... J'ai cru dans ce moment-là que tu voulais m'enlever l'amour de Marc! Après, j'ai eu honte de mes mauvaises pensées, et c'est pour m'en accuser que je t'écris et en même temps pour t'en demander pardon. Oh! dis-moi encore, dis-moi toujours que tu ne l'aimes pas, que tu ne veux pas de lui et que Marc ne t'a dit aucune parole d'amour!... Je ne voulais pas vous écouter, je n'écoutais pas, et j'étais furieuse de ne pas entendre!

Écris-moi donc, ou viens, si tu peux, m'apporter un peu de calme. Console-moi et aime ta MARGUERITE.

JOURNAL DE MARC

8 JUIŒ. — Hier, Marguerite a été préoccupée, triste. Elle s'est enfermée chez elle; je l'ai à peine vue. Mon oncle m'a emmené voir faucher; quelle singulière partie de plaisir! Aujourd'hui, M. Désormes est parti dès le matin

pour toucher ses fermages à Lignières. Il ne doit revenir que demain.

Ce tête-à-tête de deux jours où il me laissait avec sa fille m'a fait croire qu'il avait en moi une confiance sans bornes, ou que... Mais à quoi bon me nourrir de vaines espérances? Mon oncle ne songe point à voir en moi le fiancé de Marguerite, ou il sait de reste que Marguerite n'est point disposée à seconder ses vues. Elle n'est pas descendue déjeuner, et je ne l'ai pas rencontrée de la journée. J'espérais lui parler au moins ce soir; mais, comme je l'attendais pour dîner, Dolin m'a prévenu que *mademoiselle* avait été à Dressais, chez son amie Fanny, et qu'elle ne reviendrait que demain soir.

Je vois bien qu'elle me fuit. Je lui déplais... Chère enfant, que je voudrais tant voir heureuse! Il faut que ce soit moi qui lui cause un ennui, le premier de sa vie peut-être! Je ne puis rester davantage auprès d'elle, c'est trop souffrir. Je partirai dès que M. Désormes sera de retour. Elle ne peut m'aimer, et pourtant je me figure qu'elle doit avoir gardé quelque chose de notre amitié passée; mais il y a de cela si longtemps, qu'en réalité elle ne me connaît que depuis huit jours. Peut-être aime-t-elle quelqu'un qu'elle va voir à Dressais. Cette supposition m'exaspère. Je suis jaloux d'elle comme si elle devait être à moi. Si j'allais à Dressais! Je veux savoir... Mais quel droit ai-je donc de m'immiscer ainsi dans la vie de *mademoiselle* Désormes? J'ai la tête en feu et je souffre beaucoup.

J'ai essayé de travailler un peu au résumé ethnogénique que m'a demandé M. de Weisberg sur les races celtiques; mais que sont ces recherches arides où les érudits nous égarent peut-être? Quel autre fil conducteur la mémoire nous tendrait dans ce labyrinthe des faits primitifs, si

nous savions exercer les facultés du souvenir comme nous exerçons celles de l'induction !

Chacun de nous a pourtant vécu dès les premiers âges du monde, et a dû être frappé d'événements prodigieux dont le contre-coup l'a transformé en un homme toujours nouveau d'âge en âge, et toujours le même dans son *moi* éternel.

Si je me souvenais du déluge!... Et qui me prouve que je ne m'en souviens pas? Pourquoi se défier sottement de ces réminiscences qui sont la conscience de l'âme, et les traiter de vaines hypothèses créées par l'imagination? La folle du logis ne serait-elle pas la seule sage du logis ?

9 JUIN. — Me voilà tout seul à la maison. Essayons sérieusement de travailler.

NOTES

Les premières notions sur notre race ne remontent pas à plus d'une quarantaine de siècles avant l'ère chrétienne. Les Grecs donnèrent le nom de Celtes (hommes des forêts) à toutes les tribus gauloises indistinctement, lesquelles se disaient descendues de Gaidhel, fils de *Némedh*. Qu'est-ce que *Némedh*, personnification de la race? Serait-ce le *Νομάδες* (nomades) des Grecs ?

Le mot *race* me gêne. Pourquoi les savants n'ont-ils pas accepté le mot *famille* comme dans toute l'histoire naturelle? Cette *famille* se diviserait en *genres*, *espèces*, *variétés*, *sous-variétés*, *individu* et *sexe*... Mais l'orgueil de l'homme ne veut pas même que son enveloppe soit confondue avec les autres animaux. Disons donc : *races*,

rameaux, types, sous-types et caractères. Marguerite, avec ses cheveux blonds naturellement ondulés, ses yeux noirs tout étonnés d'être si grands, sa peau blanche, ses extrémités fines, sa taille gracieuse, sa stature moyenne, appartient à la famille indo-polynésienne, genre caucasien, espèce celte, variété gallo-kimrique, sous-variété berri-chonne; individu : blonde, aux yeux et sourcils noirs.

Mais je m'aperçois que j'ai complètement perdu de vue mes notes ethnogéniques, et que ma cousine occupe seule ma pensée...

Le mot Êden est un mot celte qui signifie le *pays de l'homme*.

Je ne sais plus où j'ai lu que le premier semis humain fut fait dans la Celtique, et qu'il sortit tout formé des mains de Dieu.

Qu'importe la place où « l'Éternel planta un jardin, » soit en Gaule ou aux environs d'Erzeroum? Il n'en est pas moins positif pour moi que le Celte, le Germain, le Slave, le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, l'Égyptien et l'Hindou sont les enfants de la même famille, — la famille arienne. On retrouve dans les vocabulaires de ces différents peuples une foule de racines communes provenant d'un langage primitif. Il en est de même pour les traditions et les idées spiritualistes. La religion druidique est peut-être supérieure à celle de Moïse et au paganisme grec. La Judée représente dans le monde l'idée d'un Dieu absolu, la Grèce et Rome l'idée de l'homme et de la société, la Gaule l'idée de l'immortalité.

La mort est le milieu d'une longue vie, disaient les druides, et les âmes de ceux qui meurent doivent passer à une existence plus heureuse, ou *ab aliis post mortem transire ad alios*, dit César. Le dogme de la préexistence est bien précis chez eux; moi, je crois, avec le barde

Taliesin, que « nous avons existé de toute ancienneté dans les océans, » et que l'âme est contemporaine de la création. Pour ma part, ai-je été « serpent tacheté sur la montagne » ou « vipère dans le lac » avant d'être moi ? Ai-je été « dans la barque avec Dylan, le fils de la mer, alors que, semblables à des lances ennemies, les eaux tombèrent du ciel dans l'abîme ? »

Qu'est-ce que Dylan, sinon le Noé de la Genèse hébraïque et le Xixouthros chaldéen ? Les Celtes avaient-ils rapporté ou reçu de l'Orient la notion ou le souvenir de ce cataclysme destructeur d'une grande civilisation ?

Les idées de Pythagore sur la métempsycose, idées systématiquement développées chez les Indiens, mais étrangères aux Grecs, étaient empruntées aux Égyptiens. Nos druides les avaient-ils puisées à la même source avant que la grande famille arienne se divisât ? Une triade du mystère des bardes, précieux monument de nos croyances celtiques, me fait comprendre que mon âme n'est encore que dans *Abred*, le cercle des transmigrations, et que je ne peux *me souvenir*.

« Trois calamités primitives dans *Abred* : la nécessité, la perte de la mémoire et la mort, » et pourtant je dois m'efforcer de me ressouvenir de toutes choses pour mériter de participer au bonheur promis dans *Gwynfyd*, la région des bienheureux... Oh ! alors, ma pauvre âme, tourmentée du désir de se rappeler, pourra donc ne plus penser qu'à Marguerite... Ai-je déjà aimé Marguerite dans une existence antérieure ?... Je le crois. — Voilà que je me suis encore laissé égarer.

.
Elle est revenue ce soir. Ces deux jours m'ont paru d'une longueur mortelle. Dès que j'ai entendu le roulement de la voiture sur le sable, j'ai couru au-devant d'elle

et j'ai ouvert la portière en lui disant : « Enfin vous voilà ! » comme si je ne l'avais pas vue depuis six mois. Elle m'a fait un joli sourire en rougissant, et a posé sa petite main rose sur mon épaule pour descendre de voiture.

— Vous vous êtes donc bien ennuyé sans moi ?

— Ennuyé, non, mais désolé !

— Ma foi ! je ne me suis pas amusée non plus... Papa est-il revenu ? Ah ! tenez, madame d'Astafort m'a donné cela pour vous.

Et elle m'a remis une petite boîte contenant quelques monnaies romaines ; puis elle a grimpé lestement le grand escalier.

Pendant le diner, mon oncle a parlé récoltes et agriculture, mais il s'adressait bien plutôt à Dolin, qui lui donnait la réplique, qu'à nous autres.

A quelle race se rapporte donc le type de mon oncle ? Il est de taille moyenne, un peu replet. Il a le front large, le crâne chauve, les yeux bleus très-vifs, ombragés d'épais sourcils grisonnants ; le nez un peu tombant, arrondi vers l'extrémité et couvert d'un bouquet de poils. Ses lèvres minces indiquent, d'après Lavater, un esprit caustique mélangé d'un certain degré d'égoïsme. Ses favoris contrastent par leur blancheur avec le ton de sa peau, rougie par le hâle. Ses manières sont brusques par suite de la fréquentation des paysans, et cependant pleines de bonhomie. D'humeur insouciant, il se résigne à être mal servi plutôt par horreur du changement que par attachement pour ses domestiques. Il négligera d'entretenir son parterre, laissera les orties pousser dans sa cour, mais défrichera la brande avec rage et ne souffrira pas un chardon dans ses blés. *Faire suer la terre*, comme il dit en belle humeur, est son unique passion et son unique sujet de conversation. bercé par le mouvement et le grand air,

il s'endort dès qu'il s'assied. Levé dès quatre heures du matin, il passe sa matinée à surveiller ses ouvriers, rentre déjeuner à dix heures, passe au salon, où il allume un cigare, développe son journal et s'endort régulièrement au milieu du *premier Paris*. Il rallume son cigare vers midi, fait deux ou trois fois le tour de la chambre, consulte le baromètre et sort pour ne rentrer qu'à six heures.

Julien Désormes est fils d'un paysan enrichi dans la Révolution par l'achat de Saint-Jean et de vastes brandes vendues comme biens nationaux. Son père, que j'ai connu dans ma jeunesse, était un homme très-fin, très-méfiant en affaires, mais le plus honnête homme du monde. Il n'eut qu'un but : économiser pour acheter des terres et s'arrondir. Mon oncle fut élevé dans ces principes ; il reçut une assez bonne éducation et devint un *monsieur*. Il a l'orgueil des parvenus et dit à qui veut l'entendre qu'il se fait gloire d'être fils d'un laboureur, ce qui n'empêcherait pas sa fille d'être comtesse ou marquise le jour où elle le voudrait, l'argent étant tout dans ce monde, et la noblesse peu de chose.

Il remettra à huit jours une visite à faire ou une lettre à écrire. Sans sa fille, il n'irait nulle part. Il est avare et généreux tout à la fois ; il se refusera un vêtement, il liardera sur un marché pour gagner trente sous, et le lendemain il dépensera ses économies de six mois dans un repas donné à des amis. Je me souviens de l'avoir vu refuser une robe de vingt-cinq francs à sa femme, et le lendemain revenir d'Issoudun avec un châle de dentelle de cinq cents francs. C'était une occasion, disait-il.

10 JUIN. — J'aime à venir m'étendre sur l'herbe verte et fraîche qui pousse sous l'ombre constante des vieux ormeaux de l'avenue ; l'un élance ses grands bras desséchés au-dessus d'une masse de feuillage ; l'autre, brisé

à sa cime par la foudre, déploie ses branches en éventail et cherche à pousser ses voisins. Leurs grands troncs, couverts de mousse et de lichens, se dressent comme des piliers pour soutenir cette voûte de verdure et de rameaux entrelacés.

Marguerite vient de mon côté sans m'apercevoir, tant je suis bien caché derrière le mur de charmille qui longe l'allée. Quelle grâce charmante dans tout son être !

Forma placet, niveusque color, flavique capilli.

Heureuses les fleurs que sa jupe blanche frôle en passant ! elles s'inclinent sur son passage et lui rendent hommage comme à leur souveraine, et toutes ces petites mouches d'or qui voltigent autour de sa chevelure lui bourdonnent à l'oreille : « Bonjour, Marguerite ! laisse-nous baiser ta nuque dorée par le soleil. » Les deux gros chiens l'ont aperçue, ils accourent vers elle, et cherchent à attirer son attention par leurs agaceries ; mais elle marche sans leur donner une caresse, sans même les regarder ; ce n'est pas son habitude. Est-ce qu'elle pleure?... Une voiture qui arrive du bout de l'avenue lui fait rebrousser chemin. Elle disparaît derrière la charmille. Je ne peux résister au violent désir d'aller la rejoindre, lui parler. J'ai son pardon à obtenir, si je suis cause de son chagrin ; dans le cas contraire, je tâcherai de la consoler comme lorsque, dans son enfance, elle me confiait ses petits soucis... Mais, en me levant, je me suis trouvé nez à nez avec madame d'Astafort et sa fille. Ces femmes-là sont décidément gênantes ! Il a fallu les aider à descendre de leur espèce de calèche, haut montée sur roues, et subir les cascades de paroles de la grosse dame, qui me traite déjà comme une vieille connaissance.

— Eh bien, monsieur Marc, dit-elle en me prenant le bras, comment ça va-t-il depuis tantôt quatre jours que nous ne nous sommes vus? Margot vous a-t-elle donné de ma part des vieux sous? Oh! il n'y a pas à m'en remercier, je n'y connais rien. Eh bien, Fanny, tu ne dis rien à M. Valery? Quelle fille sotte j'ai là! Je ne comprends vraiment pas l'éducation qu'on donne aux demoiselles à présent dans les pensions! Elles sont d'une retenue ridicule. Je ne sais pas si c'est dans les romans qu'elles apprennent à être si sauvages... Tiens! voilà que tu traînes un *épinat* avec tes volants! Dites donc, monsieur Marc, vous savez ce qu'on dit à cette occasion?... C'est un amoureux qu'on traîne à sa suite. Si ça ne vous fait rien, je vous appellerai Marc tout court; oh! moi, je suis sans façons avec les gens qui me plaisent. A propos, cet endormi de Désormes n'est pas chez lui, je parie? Savez-vous que ce n'est guère amusant pour Marguerite tout de même, d'avoir un père comme ça? Il l'aime bien, cela ne fait pas de doute; mais il ne s'occupe pas beaucoup d'elle. Moi, à sa place, j'aurais laissé Margot en pension jusqu'à son mariage. Et puis la petite est encore trop jeune pour tenir une maison comme Saint-Jean: il faudrait une femme de tête ici, et jamais feu madame Thérèse n'a eu d'autre volonté que celle de son mari. Ce n'est pas moi qui aurais laissé toutes ces ordures se prélasser devant le château! ça fait mal au cœur. Depuis que j'en ai fait honte à Désormes, c'est un peu moins sale; mais...

Dolin vint me délivrer, la casquette à la main, riant d'un côté à madame d'Astafort, jetant de l'autre un regard gracieux à mademoiselle Fanny.

— Comme ça, leur dit-il familièrement, vous voilà chez nous, et ça va bien, madame, et la demoiselle pareillement?

On entra au salon. Dolin apporta des rafraichissements.

— Ce n'est pas de trop, mon bon Dolin, disait la grosse bourgeoise en s'éventant; il fait une chaleur étouffante aujourd'hui! Et M. Désormes est-il toujours content de vous?

— Oh! madame, nous sommes assez contents de moi, répondit Dolin.

Marguerite est enfin arrivée, gaie, souriante et gracieuse. Je m'étais trompé, elle n'a pas pleuré, ou elle sait surmonter son chagrin avec un grand courage. M. Désormes est entré ensuite en paletot de toile blanche, le chapeau sur la tête, les pieds poudreux.

— Ah! ah! dit-il, vous arrivez bien! Je vais vous faire manger du fruit défendu: un joli lapereau et des cailles vertes! En attendant, j'ai mouillé ma chemise au champ de *la Morte* avec mes terrassiers.

Et, se tournant vers Marguerite :

— On va t'apporter quelques brimborions pour ton musée d'antiquailles. — Mesdames, faites donc un tour de jardin en attendant le diner, ça vous ouvrira l'appétit.

— Il est joli, votre jardin! lui dit madame d'Astafort d'un ton de reproche. Est-ce que les vaches y pacagent toujours?

— Non, non, elles n'y vont plus!

— Et le jardinier? Avez-vous enfin un jardinier?

— J'en attends un à la Saint-Jean.

— Quel homme! mon Dieu! Vous verrez, disait madame d'Astafort en s'adressant à moi, que je serai obligée de lui en chercher un!

— Ma foi, je vous prends au mot! lui dit M. Désormes en sortant.

On descendit vers la pièce d'eau. J'avais grande envie

d'aller au champ de la Morte pour voir le terrain où les ouvriers avaient fait leurs découvertes ; mais la politesse me retint, et d'ailleurs la dame d'Astafort commençait à m'amuser avec ses coups de boutoir.

Elle parlait fort, elle riait, s'asseyait, se levait, marchait vite : c'était le bouquet d'un feu d'artifice. Enfin elle prit mon bras pendant que sa fille courait avec Marguerite, et, quand nous fûmes à quelque distance :

— Nous vous avons dérangé, monsieur Valery, dit-elle ; avouez que vous êtes très-préoccupé.

— Si je n'étais près de vous, madame, je vous répondrais que c'est mon habitude.

— Vous avez tort de vous *engloutir* comme ça dans les bouquins ! On dit que, pour vous autres savants, la vanité d'attacher son nom à la découverte de quelque vieux pot fêlé, voilà la vie et le bonheur !

— Vous n'êtes guère indulgente pour les savants !

— Je ne dis pas cela pour vous, car vous n'êtes pas un savant ennuyeux, et c'est pour ne pas tomber dans ce défaut que vous feriez bien de vous distraire un peu. C'est nécessaire à votre âge et à la campagne. Nous serions bien heureuses, ma fille et moi, de vous voir quelquefois à Dressais.

— Vous êtes bien aimable, et, puisque vous le permettez...

— Je le désire, dit-elle avec une inflexion de voix presque tendre. — Auriez-vous de la répugnance à vivre en province ? reprit-elle après quelques moments de silence.

— Mais pas du tout ; au contraire, je n'aspire qu'à quitter Paris pour venir respirer l'air des forêts et des landes.

— Ah !... Alors pourquoi ne cherchez-vous pas à vous marier par ici ?

— Me marier !... Mais il me semble que, quand on n'a pas de fortune, on doit songer avant tout à s'assurer une position indépendante.

— Vous n'êtes pas absolument sans fortune ; d'ailleurs, l'argent ne fait pas le bonheur, et je plains les jeunes filles qui, comme Marguerite, ne seront jamais épousées que pour leurs écus.

— Mais mademoiselle Désormes est assez belle, assez intelligente et assez bonne pour mériter d'être aimée pour elle-même.

— Avec quel feu vous parlez d'elle ! Ne dirait-on pas qu'il n'y a que Marguerite au monde ?

C'était l'occasion de lui faire un beau compliment sur sa fille ; mais j'eus la stupidité de ne rien trouver qui eût de l'à-propos, et je ne sus qu'insister sur les charmes et les mérites de ma cousine.

— Ah ça ! vous avez l'air d'en être amoureux, savez-vous ? Prenez garde ! son père a de grandes ambitions pour elle.

— Aussi, répondis-je bien vite, je n'ai pour elle que les sentiments d'un frère.

Madame d'Astafort se contenta de ma réponse, et je vis qu'elle n'avait pas de curiosité malveillante. Quelques instants après, nous étions assis sur un banc avec Marguerite et Fanny. Madame d'Astafort se leva bientôt et emmena Marguerite pour aller voir je ne sais quoi. J'allais les suivre.

— Fanny est lasse, me cria la grosse personne, attendez-nous ici.

Je restai seul avec Fanny, qui ne me parut nullement étonnée des façons de sa mère et se mit à causer avec une grande liberté d'esprit.

Je lui ai trouvé du jugement, du savoir-vivre et une

certaine instruction pour une demoiselle de province ornée d'une mère si vulgaire et vivant dans un milieu si borné. Je la crois très-intelligente, mais gâtée déjà ou arrêtée dans son essor par l'esprit d'étroite personnalité qui l'entoure. Elle est déjà sinon méchante, au moins dénigrante, envieuse peut-être, car elle a trouvé moyen, tout en me faisant l'éloge de Marguerite, de me signaler les petits défauts qu'elle lui attribue.

— Marguerite est une enfant, disait-elle, et une enfant sans volonté. Oh ! je la connais bien ! elle a cinq ans de moins que moi. A la pension, elle était ma petite fille, et je la dirigeais comme je l'entendais. C'est une cire molle, qui garde l'empreinte du dernier qui lui parle jusqu'à ce qu'un autre vienne y apposer le sceau de sa volonté. Son père, qui l'aime parce qu'elle ne le contredit en rien, a déjà déteint sur elle. C'est un vrai paysan, fin et rusé, qui n'a qu'une idée : arrondir ses héritages ; un égoïste qui sacrifiera tout à cette passion, même sa fille. Du reste, il n'aura pas grand'peine à la plier à sa fantaisie, car la petite tient beaucoup de lui : elle est aimable, bonne, charmante ; je l'adore, moi, mais je la plains d'être destinée à un mariage d'argent, et de n'avoir aucune énergie pour s'en préserver. Son cœur est froid, voilà ce qui l'empêchera d'être bien malheureuse.

Il m'a semblé que la mère et la fille s'étaient donné le mot pour me décourager. Je n'ai point cherché à contredire mademoiselle d'Astafort. Je voulais deviner ce qui la faisait ainsi médire de son amie et de l'ami de sa mère ; mais la femme la plus bête battrait l'homme le plus malin à ce jeu-là, et mademoiselle Fanny se reprenait ou s'arrêtait à propos. Je ne pus donc savoir si elle avait une arrière-pensée pour son propre compte, et je dus me contenter de croire que ces réflexions ou ces avertissements

étaient une de ces marques d'intérêt déplacées qui cachent mal la curiosité provinciale.

Après dîner, on apporta les trouvailles faites par mon parrain : quelques fragments de poterie rouge, un morceau d'ambre percé, faisant probablement partie d'un collier, un fragment de vase couvert de filets en ronde bosse, une coupe en cuivre bien conservée dont le fond, de forme évasée, est orné d'un médaillon qui représente une figure de femme à demi nue assise sur une chimère et tenant un serpent dans sa main droite (la déesse Hygie?).

J'aurais déterminé l'époque de ces antiquités à l'aide de mes *vieux bouquins*, comme dit madame d'Astafort, si elle m'en eût laissé le loisir ; mais il a fallu rentrer au salon et jouer aux cartes. C'est en province l'occupation des gens qui ne font rien. Mon Dieu ! les oisifs devraient bien se contenter de perdre leur temps sans le faire perdre aux autres. Marguerite se mit au jeu pour être agréable à ces dames ; au fond, elle ne s'intéressait nullement à ce qu'elle faisait. Elle cherchait toujours à perdre pour en avoir plus tôt fini ; mais la fortune, qui semble courir après ceux qui la fuient, s'est acharnée à la faire gagner. Mademoiselle Fanny enrageait de perdre : l'animation qu'elle mettait à mêler les cartes lui avait réveillé le teint. C'est une belle fille, à la peau blanche, aux cheveux bruns, avec un profil de Junon. Elle ne me plaît pas. Elle me déplaît même avec ses yeux fixes. Je la crois très-passionnée pour son compte et peu compatissante pour celui des autres.

11 JUIN. — J'ai été avec M. Désormes à l'endroit où l'on a trouvé les curiosités d'hier. C'est un grand champ d'avoine entouré de haies et de quelques ormes rabougris. Vers une des extrémités, le terrain s'élève assez brusque-

ment et forme un talus sablonneux surmonté d'un banc de pierre calcaire. Le dessus de ce talus présente une espèce de grosse bosse couverte de bruyère et de genêts.

Cette dénomination de champ de *la Motte* ou de *la Morte*, comme disent les vieillards du pays, semblerait indiquer la place d'un tombeau. Les noms doivent toujours être regardés comme une révélation; ils retracent un événement, un monument disparu ou une légende. Beaucoup de localités de ce pays portent des noms celtiques ou romains : l'orte (*hortus*, jardin), chastre (*castrum*, camp), les dordères (druidères), les brennes (les arbres), la sépulture, Dressais (le village des chênes), etc. Les ouvriers avaient trouvé les vases à cinquante pas de l'escarpement. La terre, rejetée de côté, était pleine de ces briques antiques que l'on regarde toutes comme de l'époque romaine, et qui sont souvent de fabrique gauloise. Dans mon enthousiasme, je demandai à M. Désormes de faire des fouilles; mais lui :

— Bah! s'il fallait chercher partout où l'on trouve des tuiles, nous creuserions toute ma propriété. D'ailleurs, je n'ai pas d'argent à dépenser inutilement.

Son indifférence me révolta. Les mains croisées derrière le dos, le chapeau de paille sur la tête, le cigare aux dents, suivant de l'œil ses ouvriers et chaque pelletée de terre qu'ils rejetaient, le sourcil froncé, ne disant pas un mot, debout en plein soleil, il me fit l'effet d'un planteur américain qui épie le moment de donner un coup de fouet à ses nègres paresseux. Dans mon désir de trouver quelque chose, je me mis à explorer autour de la butte; je frappais la terre de ma canne, je retournais toutes les pierres; j'étais si absorbé, que je ne vis pas venir sur moi un gros chien noir hérissé comme un loup. Il grogna, me flaira,

remua la queue et courut vers son maître, qui l'appela.

— Ici, Noiraud ! ici, mon vieux !

Je reconnus l'animal qui m'avait fait verser en arrivant à Saint-Jean, et que Dolin prétendait lui avoir jeté un sort. Quant au père Carnat, je le retrouvai à peu près tel que je l'avais laissé il y a dix ans. Il passe pour sorcier, *panseur du secret*, devin et beau conteur, comme tous les bergers. Il est impossible de préciser l'âge de cet homme : il peut avoir cent ans aussi bien que soixante. Son nez court et violet, sa barbe grise, vierge du rasoir depuis quinze jours, ses yeux verts étincelant derrière ses sourcils en buisson, son grand crâne oblong où pointent quelques cheveux blancs, sa peau grillée par le soleil et fendillée par les intempéries le font ressembler à une nêfle envahie par la moisissure. Il est de haute taille, mais sa petite tête le fait paraître encore plus grand. Maigre et noueux comme un vieux ormeau, il est vêtu d'une longue blouse de toile blanche en loques, et chaussé de gros sabots recouverts de morceaux de peau de mouton qui font guêtres.

— A vous voir *dévirer* toutes ces pierres, me dit-il, faut croire que vous cherchez quelque chose ? Bonjour, monsieur Marc : vous ne me reconnaissez pas ?

— Si fait, père Carnat, et je reconnais votre chien aussi...

Et, malgré la laideur de celui-ci, je lui passe la main sur la tête. Il me rend cette caresse en me léchant, et, courbant le dos en arc, les pattes en avant, la queue relevée, il détend tous les muscles de son corps et pousse un bâillement formidable. Puis, dans un accès de gaieté folle, il se secoue, s'élance en jappant dans une course insensée, se met à décrire de grands cercles autour du mon-

ticule de bruyères. Comme il passait près d'un ouvrier, celui-ci dit malicieusement au berger :

— Votre chien tombe-t-il du *gros mal* (épilepsie) comme vous? ou c'est-il quelque sortilège que vous emmanchez là?

— *Imbécile habillé de bête!* lui répond le vieux Carnat, tu ferais mieux de creuser le trou où tu seras bientôt que de te mêler des affaires de mon chien.

Puis, s'adressant à moi :

— Il vous reconnaît comme un ami. Pauvre bête! il aime les caresses comme une femme! C'est ça un chien! Il a plus d'esprit que les trois quarts des chrétiens. Viens ici, Noiraud!

L'animal vint s'asseoir entre les jambes de son maître, et je remarquai qu'ils avaient tous les deux les mêmes yeux verts et perçants.

— Vous avez tout de même bien profité, monsieur Marc, et vous êtes devenu tout à fait bel homme : vous avez quasiment la *retirance* (ressemblance) de défunt votre *grand*, quand il était jeune.

— Vous n'avez pas connu mon arrière-grand-père dans sa jeunesse? Vous auriez au moins cent ans.

— Vous me ferez excuse, je suis même un peu plus vieux qu'il ne serait. Je vas avoir mes cent un ans à la moisson. Ah! mon jeune gars, j'en ai déjà bien vu, de ces affaires et de ces choses! J'ai connu votre *grand* du temps que je courais les foires avec feu Silvain Désormes, qui, sauf le respect que je vous dois, a gardé les pourceaux avec moi. Ah! il n'était pas fier dans ce temps-là, le père à votre oncle! Il ne pensait pas se voir gros bourgeois, comme ça s'est fait plus tard, et, si je lui avais dit qu'il serait un jour le maître des biens oùsqu'il gardait les porcs, sauf votre respect, il ne m'aurait pas cru. Les uns

montent, les autres descendent ; d'autres, comme moi, restent en apparence ce qu'ils sont nés, porchers ou laboureurs ; mais on aurait eu beau venir me dire : « Carnat, voilà des châteaux et des terres, et de l'or à tas, à la condition que tu vas t'embrouiller la tête de comptes et de chiffres, que tu vas mettre des bottes et des habits de drap fin, coucher sur la plume dans des chambres tout en or, » j'aurais jamais voulu. J'aime mieux garder les moutons du fils Désormes sur la brande avec mon chien Noiraud, dormir à la blancheur des étoiles quand ça me plaît, ne devoir rien à personne, et penser à ce que je veux. C'est-il bien la peine, je vous le demande, de se tracasser la cervelle avec les livres, qui sont plus menteurs que des femmes, d'amasser des écus qu'il faut disputer à tout un chacun, de se démantibuler l'esprit et le corps, pour en arriver à quoi ? à mourir, comme celui qui n'a jamais rien fait de sa vie ! Moi, j'attends bien tranquille le moment où le bon Dieu me dira : « En voilà assez, faut s'en aller recommencer ailleurs. »

— Ah ! vous croyez revivre ?

— Dame ! mon jeune monsieur, j'ai jamais rien vu mourir ; car, de ce qui tombe en poussière, il sort toujours quelque chose de vivant, et, si rien ne meurt, pourquoi est-ce que je mourrais ? Des fois, j'ai songé que je pourrais bien être déjà venu sur terre dans les temps. Il y a des choses que je vois pour la première fois et que je me dis : « J'ai déjà vu ça ! »

J'ai été très-frappé des paroles étranges de ce vieillard, et je me suis rappelé aussitôt qu'il m'entretenait souvent, dans mon enfance, d'idées bizarres et mystérieuses que je ne comprenais pas. Ce qu'il me disait alors m'est revenu à la mémoire avec une singulière netteté en l'écoutant aujourd'hui, et... que sais-je ? j'ai repris la conversation

peut-être où nous l'avions laissée il y a dix ans. Je l'ai aidé à se résumer lui-même en lui disant que l'homme qui croit se souvenir d'existences antérieures se souvient probablement en effet, et j'ajoutai, en me servant de termes propres à me faire comprendre, que, dans une autre vie, ailleurs, son âme éternelle et progressive se souviendrait mieux sans doute.

— Voilà qui est bien dit ! s'écria le vieux berger, dont les yeux brillaient d'une compréhension extraordinaire. Et je vois bien que vous n'avez rien oublié de ce que je vous enseignais quand vous étiez petit. Allez, allez, monsieur Marc, on sait ce qu'on sait. Les gens d'ici ont plus de croyance en moi qu'en M. le curé, et, si je voulais, j'aurais amassé de l'argent ; mais j'aime mieux rester tranquille, et, si parfois je fais quelque remède, c'est par complaisance et non par intérêt.

— Puisque vous êtes sorcier, ce dont je vous fais compliment, vous devez savoir d'où vient ce nom de champ de *la Motte* ou de *la Morte* ?

— Bien sûr, je le sais, et je m'étonne que vous ne connaissiez pas cette histoire-là, vous qui lisez dans les livres. Après ça, ils ne disent pas tout !

— Dites-moi ce que vous savez.

— Je le veux bien, mais faut m'écouter.

— J'écoute.

— Dans les temps, bien avant les Anglais, qui ont mené grosses guerres par ici, les gens du pays avaient choisi un chef pour aller faire le pillage bien plus loin que les montagnes d'Auvergne, qu'on voit d'ici dans les temps clairs. Au bout de plusieurs années, on les croyait perdus ; mais voilà qu'ils reviennent, le jeune chef en tête, et ils avaient rapporté tant d'or, tant d'or, que les essieux de leurs voitures en cassaient sous la charge. On dit aussi

que le chef avait ramené une reine ou une princesse, même-ment qu'ils s'étaient mariés. On n'avait jamais vu une fille pareille par chez nous : elle savait tout, elle prédisait l'avenir, elle trouvait les sources et l'or qu'il y a dans la terre, elle lisait dans les étoiles; enfin c'était une fade, une enchanteresse. Avec des paroles, elle avait vite-ment dressé un château tout en or fin, oùsqu'elle tenait table ouverte. On dit aussi qu'elle avait bâti un grand tombeau à son mari, qu'elle avait fait tuer par un de ses amoureux. Elle y allait toutes les nuits faire des sortilèges sur le corps du pauvre homme avec une bande de démons noirs, à cheveux de feu, qui étaient à ses ordres. Mais, un jour, voilà que le grand diable l'a enfermée tout en vie dans son trou, en a bouché la porte, et a empilé dessus tant de charrois de terre, que c'était comme une grande montagne qui se voyait à plus de quinze lieues à la ronde. On a appelé plus tard cet endroit *la Motte*, et du depuis, comme c'était tout en bon sable fin, les gens du pays ont *déviré* cette butte pour faire du mortier. Aujourd'hui, il ne reste plus, comme vous voyez, qu'une bosse et quasiment plus de sable. On dit encore que la morte se promène, dans les années du *bissextre*, autour de son champ, et alors c'est signe de malheurs et de peste dans le pays. Il y a bien longtemps qu'elle n'a point fait ses *apparais-sances*, et faut pas trop parler d'elle, ça ne lui convient guère.

— Mais vous ne croyez pas à ça, vous?

— J'y crois et j'y crois pas. Tenez, vaut mieux se taire là-dessus!

Le père Carnat se leva, envoya Noiraud rassembler les moutons éparpillés sur la lande; et berger, chien et troupeau s'éloignèrent dans la poussière dorée par les feux du couchant.

A quelle époque remonte cette légende? quelle était cette femme savante ramenée de si loin? quel est ce chef? Cette expédition où la tribu revient avec d'immenses richesses, ne serait-ce pas le retour d'une des premières invasions gauloises au delà des Alpes? Cette reine, cette fée doit être quelque symbole. Et le tombeau? Ah! si j'étais à la place de M. Désormes, comme je ferais fouiller cet endroit!

12 JUIN. — Marguerite me fuit depuis cinq jours. Elle évite toutes les occasions où nous pourrions être seuls. Dès que son père quitte la maison, elle monte dans sa chambre ou appelle Nanniche pour lui tenir compagnie au salon. Si nos yeux se rencontrent, elle rougit et se trouble. Je soupçonne son amie Fanny de lui avoir parlé de moi avec aussi peu de charité qu'elle en a eu en me parlant d'elle. J'ai hâte de m'en aller, et pourtant je voudrais rester; j'espère tous les matins, et tous les soirs je suis désespéré. Qu'est-ce donc que j'espère?... Qu'elle ne me boude plus, voilà tout!

13 JUIN. — Je pourrais espérer pourtant, si elle m'aimait!... Mon oncle m'a emmené aujourd'hui *faire une ronde de propriétaire*, comme il dit, et m'a montré avec orgueil ses bois, ses champs, ses prés, ses défrichements, que sais-je? le tout assaisonné de discours et de théories sur l'agriculture et la vie des champs. Nous avons fait plus de six lieues, tantôt piétinant dans les terres labourées ou franchissant des haies, tantôt nous arrêtant pour constater les progrès des récoltes, un délit des voisins, une négligence du garde. Mon oncle a la manie de vous prendre au collet en vous parlant sur place, ce qui est certainement plus fatigant que de marcher avec suite. J'étais éreinté physiquement et moralement, et je crois bien que j'allais m'endormir tout debout, quand la con-

versation prit un cours qui m'intéressait plus que le drainage, le prix des céréales ou l'engrais des terres.

— C'est, comme tu vois, me disait mon oncle, une belle propriété, et Margot sera, le jour où je penserai à la marier, la fille la mieux dotée du département ; car je songe à lui donner par contrat une partie de la propriété que nous venons de visiter.

Et il enfila avec complaisance une longue kyrielle des noms de fermes, bois, champs qui devaient constituer la dot de ma cousine. Jusque-là, je n'écoutais pas avec une attention digne du sujet, car je ne me connais aucune envie, aucun besoin de la fortune de Marguerite ou de toute autre ; mais tout à coup, avec intention ou préoccupé d'une idée nouvelle :

— Ah çà ! et toi ? dit M. Désormes en s'emparant pour la centième fois du bouton de mon paletot, toi, voyons, tu n'as jamais eu l'idée de te marier ?

Comme je n'ai qu'une idée en tête, moi, j'ai cru, je crois encore qu'il voulait me parler de Marguerite, de Marguerite, hélas ! à qui je suis antipathique.

— Eh bien, reprit-il, tu ne réponds rien ?

— Tout le monde a songé plus ou moins au mariage, mon oncle ; mais ma situation est si modeste...

— C'est juste ; mais, si tu trouvais un bon parti ?...

— Oh ! je n'épouserai jamais une jeune fille, fût-elle millionnaire, sans être sûr de l'aimer et d'en être aimé.

— Bah ! on est toujours aimé quand on n'est pas un monstre, et tu n'es pas mal : un peu frêle ;... mais ça passera. Voyons, si je te cherchais un parti, aurais-tu confiance en moi ? Tu n'aurais pas de répugnance à vivre en province ?

— Non certes ! au contraire ; mais je n'épouserais pas une personne que je ne connaîtrais pas.

— Sans doute, il faut le temps de se connaître un peu, pas trop cependant. J'avais fort peu vu ta tante quand je l'ai épousée, et je suis pourtant aussi méfiant que toi... J'espère que tu ne comptes pas nous quitter dès que nous aurons réglé nos comptes ?

— Mais, mon oncle, j'ai beaucoup à faire pour M. de Weisberg, et je crains d'abuser...

— Quelle bêtise ! je ne me gêne pas avec toi. Je vais et viens comme si tu n'étais pas là. Il faut rester, ne pas t'absorber dans tes travaux, être plus aimable et pas si sauvage ; enfin il n'est pas besoin d'aller bien loin pour trouver ton affaire, et, si tu as des yeux...

Pour le coup, mon oncle me faisait une véritable ouverture ; mais je ne sais quelle sottise méfiance s'emparait de moi à mesure qu'il s'avavançait, et j'allais lui faire des objections, quand il me quitta brusquement et sauta dans un taillis où j'entendais résonner des coups de serpe.

— En voilà un, s'écria-t-il, qui me croit sourd ; je vais lui apprendre à faire des fagots !

Il avança résolument dans le bois, où je le suivis ; mais, sur son injonction, je restai à quelques pas en arrière et caché dans le feuillage. En voyant le propriétaire, le voleur, surpris en flagrant délit, resta atterré, immobile. Je reconnus l'ouvrier qui, la veille, avait apostrophé le père Carnat, et que celui-ci avait appelé *imbécile habillé de bête* !

— Comment, Fraudy ! c'est toi qui me voles mon bois ? lui dit mon oncle en marchant sur lui. Attends, canaille !

— N'approchez point ! cria Fraudy en serrant dans sa main crispée le manche de sa serpe. N'approchez point, monsieur Désormes, et faites comme si vous ne m'aviez pas trouvé ici ; ne me dressez pas procès-verbal, ou, aussi vrai que nous voilà tous les deux seuls, vous me le payerez plus cher que ça ne vaut.

— Tu me voles, et tu menaces, qui plus est ! Je vois bien que tu es *souïl* ; allons, sors d'ici et va-t'en !

— Je m'en irai si je veux, je m'en irai pas si je veux pas.

— C'est comme ça que tu le prends ? Alors tu vas voir. Et M. Désormes s'élança vers lui.

Fraudy leva sa serpe sur la tête de mon oncle ; mais j'étais là : je le renversai et le maintins sous moi malgré ses efforts pour se relever.

— Grâce ! mon jeune bourgeois, disait-il ; je suis un malheureux père de famille, et c'est bien vrai que je venais couper des *arriottes* (branches d'orme pour faire des liens), mais je les aurais payées à M. Désormes, bien vrai !

— Tu mens ! tu n'es qu'un voleur et un assassin ! s'écria mon oncle ; tu n'es pas ivre, et je te ferai *manger de la prison*.

Je lui demandai si cet homme était vraiment malheureux.

— Bah ! répondit-il, à les entendre, ils sont tous sans pain !

Je glissai une pièce de cinq francs dans la main de Fraudy, et lui dis de s'en aller.

Il se leva, me regarda avec étonnement, chaussa ses sabots, qu'il avait perdus dans la lutte, et s'apprêtait à ramasser sa serpe, quand M. Désormes sauta lestement dessus en disant :

— Je garde ça comme pièce de conviction ; tu auras de mes nouvelles !

Fraudy s'éloigna sans dire un mot.

— Vous n'allez pas le poursuivre ? demandai-je à mon oncle.

— Ah ! ma foi, non ! déposer une plainte chez le juge de paix, porter le procès peut-être devant le tribunal, ça

me dérangerait trop. J'ai mes soins à rentrer ; je l'ai menacé pour lui faire peur. C'est égal, sans toi, il était capable de me donner un mauvais coup. Ces canailles de paysans lèvent la tête bien haut depuis la République ! C'est la faute à toutes ces idées nouvelles qu'on leur a fourrées dans la cervelle, et qu'il ne comprennent pas. C'est égal, c'est égal, garçon ! tu t'es trouvé là bien à propos, et tu m'as donné un fier coup de main ! Je ne te croyais pas la poigne si solide, et ça n'est pas mauvais d'être fort quand on a affaire à des paysans !

Ce soir, M. Désormes a raconté son aventure avec Fraudy à sa fille et au docteur Thibaut, qui était venu dîner. Ensuite ils ont causé ensemble pendant que je lisais dans la bibliothèque. Marguerite se promenait seule au jardin. Je n'avais pas osé la suivre. L'espèce d'ouverture de mon oncle me fait paraître encore plus douloureuse et blessante l'indifférence qu'elle me témoigne.

Le docteur parti, mon oncle est venu me trouver.

— Qu'est-ce que tu fais donc là tout seul, au lieu de te promener avec la cousine ? On dirait que tu la fuis ! Est-ce qu'elle n'a pas assez d'esprit pour toi, la petite Désormes ?

Sa bonhomie goguenarde me faisait mal.

— Marguerite est bien froide pour moi, mon oncle !

— Bien froide, bien froide. J'espère bien qu'elle n'est pas amoureuse de toi, à son âge ! Je n'ai pas envie de la marier si jeune que ça, et je trouve fort bon qu'elle n'y songe pas ; mais, toi, tu n'es pas un enfant, ... et tu sais le respect qu'on doit à une jeune fille, surtout quand elle est votre parente... Je te parlais de toi tantôt sur la brande... Je te disais : « Un jour viendra... puisque tu aimes le pays ! » Enfin je ne te dis rien ; mais rends-toi

digne de mes bontés, et on verra ce qu'on pourra faire pour toi.

Je l'ai embrassé en lui disant :

— Marguerite ne m'aime pas.

— Eh ! parbleu ! je l'espère bien ! Es-tu fou ? Si je la croyais capable d'aimer comme ça au bout de quinze jours, pas même tant, ... je la renverrais bien vite à sa pension ; mais c'est une fille tranquille et raisonnable qui n'aimera jamais personne sans ma permission.

Marguerite s'est retirée dans sa chambre sans que je l'aie revue. Elle ne m'a pas seulement dit un mot à diner à propos du secours que j'ai porté à son père. Fanny l'avait bien jugée : elle est froide, et n'aimera peut-être jamais personne.

15 JUIN. — Hier, diner et soirée chez madame d'Astafort, que je croirais éprise de ma personne, — si elle n'avait pas cinquante ans passés, — tant elle me couve des yeux.

Réunion peu agréable dans un petit local, par vingt-cinq degrés de chaleur. Il y avait là un singulier mélange d'aristocratie, de bourgeoisie et de démocratie indigènes.

D'abord, le comte de Mauvezin, beau blond, frais et rose comme une poupée, cravaté, ganté et verni à la dernière mode, la fleur des pois des gentillâtres de la province, homme de chiens et de chevaux, qui aurait dû naître son piqueur. La maîtresse de la maison nous a présentés l'un à l'autre, mais nous n'avons pas lié conversation : il y a antipathie entre nous, je crois ; dû moins pour mon compte, j'en réponds.

Je fus encore présenté à M. Michel, ingénieur civil, qui s'occupe de géologie : c'est un gros homme à l'encolure de taureau, épais, sanguin, avec des manières brusques,

l'air commun, mais bonhomme ; M. de la Chapelaude, un petit nobliau ratissé au physique comme au moral, et qui fait le plus étrange contraste avec son ami Raoul de Vinceux, frais et gras, alerte et enjoué, un boute-en-train, selon le docteur Thibaut ; enfin j'ai refait connaissance avec Boc, le poète du terroir. Il est fils de l'ancienne gouvernante de mon aïeul Urbain, et doit avoir au moins quarante ans. De petite taille, une forte tête sur laquelle il laisse croître une trop abondante chevelure ; de grosses moustaches noires et une barbe de chasseur d'Afrique ; le visage pâle, l'œil petit, enfoncé ; le nez busqué ; un grand torse à épaules étroites, monté sur des jambes courtes qui se terminent par une paire de pieds enfouis dans des bottes vernies toutes neuves, luisantes comme deux socs de charrue : tel est M. Boc, poète à tous crins. Au bout de trois phrases, il lâcha une assertion risquée que M. Raoul de Vinceux eut le malheur de contredire. Ce fut alors, le dédain sur les lèvres et d'un ton de supériorité très-remarquable, qu'il se mit à faire et défaire les empires, tranchant et taillant dans le vif des constitutions, sauvant la patrie à chaque fin de phrase.

M. de Vinceux, sous prétexte de s'éclairer sur la situation morale de la France, le poussait au bord des abîmes du ridicule avec un air de bonne foi qui ne pouvait tromper que le poète. Après l'avoir fait bien *poser*, il se déclara convaincu, admira ses banalités et le laissa à son triomphe et à sa sottise. Je ne m'occupai plus de lui ; sur un signe de mademoiselle Fanny, je m'étais approché d'elle, et j'étais le seul homme qui, avec M. de Mauvezin, eût osé franchir la barrière des femmes. C'est une singulière coutume de voir ici tous les hommes, en habit noir, debout, entassés d'un côté, et n'adressant pas la parole aux femmes, rangées en cercle et se regardant les

unes les autres avec solennité. On dirait les préliminaires d'un enterrement. La maîtresse de la maison, sentant que sa soirée manquait d'entrain, voulut la relever par un coup d'éclat : elle pria le poète de réciter quelques vers. Boc, après bien des coquetteries, consentit enfin.

— Dites-nous *l'Amour* ! lui crient trois ou quatre vieilles dames.

On fait silence ; le poète, après avoir rejeté en arrière sa féroce crinière et relevé sa moustache roide, récite avec emphase une longue *machine* rimée sur *l'Amour et sa Mère*. Un bâillement mal étouffé, un chapeau qui roule par terre, font tourner tous les yeux vers M. de Vinceux, qui se hâte de crier :

— Magnifique !

Quelques applaudissements, immédiatement suivis d'un bruit de tasses, de petites cuillers, du frou-frou des robes et du grincement des chaises, réveillent mon oncle, qui dormait depuis le sixième vers et qui s'écrie en ouvrant les yeux :

— Quelle heure est-il donc ?

Raoul de Vinceux me fait signe de profiter de ce remue-ménage pour sortir et aller fumer un cigare en plein air. Il était dans un état d'irritation fort divertissant.

— Voilà un guet-apens ! disait-il. Les vers de Boc me font l'effet d'un pavé au dessert.

J'aurais ri de bon cœur, sans la tristesse dont j'étais accablé. J'avais si peu écouté les vers, que je n'aurais su dire s'ils étaient aussi mauvais qu'ils étaient ennuyeux. Marguerite ne sortait pas de ma pensée, et je me sentais aussi dépité contre elle que Raoul l'était contre le poète. Elle était habillée à ravir, plus jolie que jamais, et M. de Mauvezin lui avait plusieurs fois adressé la parole sans

qu'elle s'aperçût de l'antipathie que j'éprouvais pour lui ; j'aurais voulu qu'elle la partageât ou qu'elle feignit de la partager.

Le son d'un piano nous a fait revenir au salon, et le bal a commencé. J'ai invité tout d'abord Marguerite ; mais elle m'a remercié assez froidement, se disant engagée par M. de Mauvezin. Je n'ai pas eu la peine de me rejeter sur mademoiselle d'Astafort ; ses grands yeux étranges me provoquaient visiblement. Moins bavarde que sa mère, mais beaucoup plus malicieuse, elle m'a mis au courant de toutes les petites intrigues, de tous les commérages de l'endroit. J'en ai ri jusqu'au moment où elle m'a fait remarquer que ma cousine dansait une seconde fois avec M. de Mauvezin.

— C'est dommage, ajouta-t-elle, qu'elle soit encore si jeune ; ces deux blondins feraient un joli couple. Il faudra que je donne à Margot l'idée d'être comtesse, ça la décroasserait un peu de son origine paternelle. C'est égal, pour la petit-fille d'un porcher, j'espère qu'elle est assez distinguée ! Vous la ferez danser tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Comme vous avez la main froide et les yeux méchants ! lui dis-je.

— Est-ce que j'ai dit quelque chose qui vous ait fâché ? Ah ! pardon ! j'oubliais que Marguerite est une Valery par sa mère !

Je répondis au hasard. J'étais blessé de voir Marguerite écouter cette fade poupée qu'on appelle Mauvezin. Je compris bien qu'elle ne m'aimait pas, et, comme si elle eût dû partager ma passion, je lui reprochai intérieurement d'être un enfant sans âme, sans discernement, sans caractère, telle enfin que Fanny me l'avait dépeinte. Je n'essayai plus de danser avec elle. Fanny, d'ailleurs, m'avait

accaparé : je fis l'agréable auprès de celle-ci, comme si j'eusse cru punir Marguerite. Mon Dieu ! que j'ai souffert ! M. de Mauvezin m'a heurté du coude involontairement, et m'en a fait ses excuses ; je ne lui ai pas répondu un mot, j'aurais désiré qu'il se fâchât. Quel plaisir j'aurais eu à me battre avec lui ! A minuit, on a valsé. En passant près de moi, mademoiselle Désormes m'a regardé fixement. J'ai cru voir du dépit dans ses yeux. J'aurais voulu en voir. Je me suis persuadé que j'en voyais. Combien j'aimerais mieux sa colère que son indifférence !

Je résolus sottement de la braver jusqu'au bout. J'étais content de blesser son amour-propre ; je voulais lui rendre un peu des tourments qu'elle m'avait fait souffrir. Je pris Fanny dans mes bras, et j'affectai de passer et repasser près de ma cousine. Elle ne valsait pas, et, toutes les fois que la robe de mademoiselle d'Astafort effleurait la sienne, elle la retirait avec un petit mouvement que j'aurais voulu attribuer à la colère, mais qui n'était peut-être qu'un instinct de coquetterie pour montrer son pied à Mauvezin. Il est si petit et si joli, son pied d'enfant ! La valse finie, elle se leva pour partir.

— Comment ! Margot s'en va ? s'écria madame d'Astafort avec son ton rude et familier. On va danser la bourrée ! Voyons, ma *petite chatte*, il n'est que minuit et demi.

Mais Marguerite répondit qu'elle était lasse, et sortit avec son père. Je m'apprêtais à les suivre, madame d'Astafort me pria de rester jusqu'à la fin du bal.

— Un de ces messieurs vous reconduira bien, dit-elle ; M. de Mauvezin par exemple, qui demeure à Chizé, ou bien M. de Vinceux, qui habite le château du Grand-Plessis, et qui doit passer près de Saint-Jean. J'acceptai l'offre que Raoul s'empressa de me faire, et je restai.

J'entendis rouler la voiture qui emportait Marguerite et

mon cœur ; car, dès qu'elle fut partie, je fus désolé, comme si ma ridicule vengeance eût dû la faire souffrir. Toutes les femmes qui recommençaient à sauter me parurent insipides.

— Ce Désormes est un vrai trouble-fête, criait madame d'Astafort en rentrant au salon. A-t-on idée d'un *couche-poule* pareil ! Nous enlever Margot à minuit ! Et cette petite sottise qui ne sait pas avoir une volonté ! Allons ! allons ! une polka !

J'ai profité d'un moment de tumulte pour m'esquiver, après avoir prévenu M. de Vinceux que je partais à pied.

— Allez devant, répondit-il ; je vais atteler et je vous rattrape ; car, si l'on écoutait ces demoiselles, on danserait jusqu'à huit heures du matin.

Un quart d'heure après, il m'avait rejoint en effet, et nous roulions dans son léger tilbury par un beau clair de lune.

— Savez-vous, me dit-il, que je devrais vous en vouloir ?

— De quoi donc ?

— De venir nous enlever le cœur de nos demoiselles. Oui, oui, faites donc l'étonné ! J'ai bien remarqué que mademoiselle Fanny avait jeté sur vous son dévolu !

— Bon ! où diable prenez-vous cela ?

— Dans ses yeux rayonnants de plaisir, dans son teint empourpré de bonheur, dans ses distractions pour tout ce qui n'était pas vous, dans tous les petits manèges féminins employés pour danser avec vous, toujours avec vous.

— Je n'ai rien vu de tout cela.

— Alors vous êtes aveugle ; mais il y en a d'autres qui

ne vous ont pas perdu de vue un instant et qui ne sont pas contents à l'heure qu'il est.

— Vous, peut-être ?

— Oh ! moi, non ! Je ne suis pas amoureux de mademoiselle d'Astafort, mais mon ami Adalbert de Mauvezin, qui, par vengeance, a courtié un peu mademoiselle Désormes ! et Boc, qui cherche, dans le sillon fleuri de la poésie champêtre, des triolets et des madrigaux à l'adresse de mademoiselle Fanny, qu'il surnomme la Muse des forêts, car vous ne savez pas que votre belle victime commet aussi des vers !

— Oh ! oh ! j'aurais, selon vous, tourné la tête à un bas-bleu ?

— Non, c'est une rimeuse de haute futaie. Ses adorateurs ont été sur des charbons ardents toute la soirée, et, si j'avais pu vous les faire remarquer, je n'aurais pas ri tout seul ; mais vous étiez comme un astre entouré de satellites en jupons, et il n'y avait pas moyen de vous approcher. Il n'y a que cette pauvre petite Désormes que vous avez négligée ; elle est très-gentille pourtant, cette jeune personne, et je donnerais dix Fanny pour elle seule. A votre place, je lui adresserais mes hommages, de préférence à mademoiselle d'Astafort ; mais chacun son goût, vous n'aimez peut-être que les brunes ?

Pour écarter tout soupçon de sa part, je lui répondis avec aplomb que je n'aimais que les rousses.

Il me déposa au bout de l'avenue. Le jour commençait à poindre. En approchant de la maison, je vis de la lumière chez Marguerite. Était-elle malade ?

La porte donnant sur la pelouse était fermée, et, comme je me disposais à gagner celle du préau, la fenêtre de ma cousine s'ouvrit, et je vis une petite main, peut-être la sienne, peut-être celle de Nanniche, passer par

l'entre-bâillement de la croisée et laisser tomber à mes pieds la clef du corridor. Cette attention délicate de m'attendre pour m'aider à rentrer a fait tomber toute ma rancune. Je ne me flatte pas qu'elle ait veillé elle-même; mais, si elle a fait veiller seulement sa soubrette, c'est encore une bonté que je ne méritais pas.

Oui, j'ai mal agi; la colère est une mauvaise conseillère, et je m'en suis bien repenti. Tous les petits incidents de la soirée me revenaient gros comme des montagnes; je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Aimer! je ne sais pas aimer, moi! J'ai vécu livré à moi-même et j'ai travaillé à me rendre fort, ... et, quand je me sens tendre, je m'en effraye! Non, non, je ne sais pas aimer, et pourtant j'aime!

•

FANNY A MARGUERITE

15 juin.

Ma petite Margot, tu as été indéchiffrable hier au soir; je n'ai donc rien de plus pressé que de venir te demander le fin mot de l'énigme. D'abord tu m'as boudée; pourquoi? Je n'en sais rien. Est-ce parce que ton cousin a dansé et causé longtemps avec moi? Mais tu as paru l'oublier complètement et accepter avec grand plaisir les hommages de M. de Mauvezin. J'en ai été tout étonnée, je croyais que tu n'avais d'yeux que pour M. Marc, du moins tu me l'avais dit, et hier soir j'ai été convaincue que tu n'en étais pas si éprise.

Voyons, ma jolie capricieuse, il faudrait pourtant choisir entre ton volage savant et le jeune, brillant et

riche comte de Mauvezin. Ah ! je comprends que ce soit tentant de devenir comtesse quand on est simple bourgeoise ! Il y aura probablement des difficultés de la part de l'aristocratique marquise, mère du jeune homme ; mais l'amour ne soulève-t-il pas des montagnes ? Et puis ton père, qui serait charmé d'une si belle alliance, déploierait toutes ses richesses pour éblouir la vieille dame. Réfléchis à ce que je te dis, ma petite Margot : j'ai renoncé pour toi à M. Marc ; je n'y ai aucun mérite, car je ne l'aimais nullement ; mais ma mère ignore cette concession, et, si tu renonces à ton cousin, je regarderai à deux fois avant de causer un véritable chagrin à maman.

Décide-toi, j'attends de ma souveraine la permission de porter mes regards vers celui qu'elle aura dédaigné. Allons, ne me boude plus, tu sais bien que tu as beau me faire de la peine, je suis ta meilleure amie et toujours prête à sacrifier mon bonheur au tien.

FANNY.

JOURNAL DE MARC

16 JUIN. — Mon oncle m'a plaisanté à propos de Fanny.

— J'espère, disait-il, d'un ton malicieux, que tu l'as fait danser au moins pour quinze jours ? Elle doit être sur les dents, la pauvre fille ! Enfin tu t'es bien amusé, puisqu'on n'a pas pu t'arracher d'auprès d'elle. A quelle heure es-tu donc rentré ?

— A trois heures du matin, dit Marguerite.

— Tu ne dormais donc pas, toi ?

— Non, dit-elle brusquement en se levant de table.

Et elle sortit sans me regarder.

Non-seulement elle n'avait plus d'amitié pour moi, mais elle me méprisait. J'avais bien fait la veille tout ce qu'il fallait pour cela, et je ne devais en accuser que moi.

J'allai dans le parc du côté de la pièce d'eau, et je m'assis sous les branches trainantes d'un vieux saule. Là, je fondis en larmes, et, dans mon désespoir, j'eus une envie folle de me noyer. J'étais en proie aux idées les plus noires. Il me semblait que je commençais mal la vie, et que le plus sage serait peut-être de ne pas aller plus avant sur les routes inconnues de l'avenir. La tête cachée dans l'herbe, je n'entendis pas venir Marguerite.

— Pourquoi pleurez-vous? me dit-elle en posant la main sur mon épaule.

Honteux d'être surpris ainsi, je n'osais la regarder.

— Voyons, parlez. Qu'est-ce qui vous fait tant de chagrin?

-- Vous!

— Moi? Et en quoi puis-je vous faire du chagrin?

— Vous ne voulez donc pas comprendre que je vous aime?

— Je ne le crois pas. Si vous m'aimiez, vous n'auriez pas agi comme vous l'avez fait hier. C'est Fanny que vous aimez!...

— Marguerite, vous savez bien que je n'aime et n'ai jamais aimé que vous! D'abord, quand vous étiez petite fille, je vous chérissais pour votre gentillesse, vos grâces, votre charmante figure, puis plus tard pour la droiture et la franchise de votre caractère, la sincérité et la confiance de votre cœur. Vous aviez de l'affection pour Marc dans ce temps-là, vous disiez à votre mère qu'il serait votre mari. Et elle de répondre en riant : « J'y donne mon

consentement. » J'ai toujours conservé religieusement ce souvenir-là, et, quand je vous ai revue, il y a quelques jours, si grande, si belle, si bonne, mon amour l'a emporté sur ma raison. Je me suis rappelé tous les projets d'union que votre mère aurait réalisés, si la mort n'était venue nous l'enlever. J'ai donc vu en vous ma fiancée et ma femme.

— Avez-vous tenu hier la conduite d'un fiancé?

— Non, j'ai agi comme un jaloux; je voulais me venger de vous; j'étais si en colère, que j'aurais voulu tuer ce Mauvezin et vous faire souffrir autant que je souffrais; mais je n'ai réussi qu'à blesser votre amour-propre, et voilà tout.

— Alors je n'ai que de l'amour-propre! Vous me jugez ainsi, et vous prétendez m'aimer quand même!...

— Oui, quand même, malgré ma volonté, malgré votre ressentiment. J'ai beau faire, mon amour est plus fort que tout : vous êtes ma pensée unique, autrefois, aujourd'hui, toujours. Ce que je vous dis vous fâche peut-être; qu'importe! il faut que vous sachiez ce que j'ai souffert et ce que je souffre. Je suis à bout de courage, je ne peux plus supporter la position que vous me faites. Je vous aime sans restrictions, sans regarder en arrière, sans prévoir l'avenir, vous ne pouvez empêcher cela, et je veux vous le dire une bonne fois, dussiez-vous me haïr encore davantage.

— Marc, je ne vous hais point. J'ai de... l'amitié pour vous, et beaucoup trop! Si je ne vous aime pas comme vous le voudriez, ce n'est pas une raison pour que je sois sans cœur. L'amour ne se commande pas, il s'obtient, méritez le mien.

— Oui, oui, Marguerite, je ne le mérite pas... J'ai mal agi et je vous parle mal, je voudrais vous consoler et je vous blesse. Je suis un pauvre garçon abandonné seul sur

la terre et déjà aux prises avec la destinée. J'avais cru trouver en vous une amie à laquelle je m'étais déjà donné corps et âme ; mais je suis rude, impétueux, ombrageux ; j'ai souffert trop jeune, et l'amitié m'a trop vite laissé seul. Dites-moi donc ce que je dois faire. Parlez, Marguerite !

— Il faut croire en moi, il ne faut plus vous faire de chagrin, ... ni à moi non plus, et alors...

— Alors.... alors... vous m'aimerez, n'est-ce pas ?

Marguerite s'était assise près de moi. Dans mon égarement, je m'étais jeté à ses pieds et j'embrassais ses mains.

La nuit venait, et l'allée se remplissait d'ombre.

— Répondez, Marguerite ! donnez-moi un peu de courage, laissez-moi une lueur d'espoir ! Vous m'aimerez, n'est-ce pas ?

— Oui, me dit-elle tout bas.

Et, passant son bras autour de mon cou, elle effleura mon front de ses lèvres ; puis, honteuse de ce qu'elle venait de faire, elle se prit à pleurer.

— Pourquoi donc pleurez-vous ? m'écriai-je. Avez-vous peur de moi ? Avez-vous honte de m'aimer ?

— Je ne veux pas que vous épousiez Fanny ! répondit-elle avec impétuosité.

— Fanny ? Je ne comprends pas ! Je n'ai jamais songé à Fanny !

— Mais sa mère et elle y pensent, et mon père...

— En est contrarié, n'est-ce pas ?

— C'est à mon tour de ne pas comprendre, dit Marguerite en ouvrant ses grands yeux et en cherchant à lire dans les miens.

Je me trouvai embarrassé pour répondre. Mon oncle m'a certainement autorisé à aimer sa fille, mais non à le lui dire. Il la trouve trop jeune pour la marier ; je me sentais imprudent de devancer l'époque fixée pour mon

bonheur en trahissant la confiance qu'il m'avait témoignée. Comme j'hésitais à parler, Marguerite reprit :

— Je vous assure que mon père a arrangé le mariage de Fanny avec vous : voilà pourquoi je vous évite depuis que je sens que je vous aime ; mais à présent je n'ai plus ce remords. Fanny ne vous aime pas, elle me l'a écrit ce matin, et je la crois plus ambitieuse que tendre, car elle semble penser à un autre... Pourtant je ne suis pas sûre, et, d'ailleurs, c'est son secret ; mais, quant à nous, Marc, c'est bien impossible...

— De nous marier ? Vous croyez cela ?

— Oui, j'en suis sûre ; mon père estime beaucoup l'argent, et il vous trouvera trop pauvre pour moi. Ah ! Marc, quel malheur d'être riche !

Elle se remit à pleurer si amèrement, que je n'eus pas le courage de me taire. D'ailleurs, elle ne me semblait pas rendre justice aux sentiments de famille qui ont tant de poids et de force dans le cœur de M. Désormes.

— Non, ma chère Marguerite, lui ai-je dit, ton père est meilleur que tu ne crois. Il a voulu peut-être me faire épouser Fanny, qui est encore trop riche pour moi ; mais sans doute mademoiselle d'Astafort lui aura dit que je ne lui plaisais pas, et lui, ce bon oncle, il a songé tout de suite à me garder pour lui. Oui, c'est ainsi, Marguerite, il me l'a dit presque aussi clairement que je vous le redis. Seulement, c'est encore un secret : il vous trouve trop jeune, je suis peut-être trop jeune aussi selon lui. Il veut me garder ici, me connaître, m'éprouver, m'instruire dans l'agriculture. Hélas ! je n'ai pas de dispositions ; mais que ne ferais-je pas pour reconnaître ses bontés et pour l'obtenir !

Marguerite a été d'abord moins joyeuse que surprise, et j'ai eu beaucoup de peine à lui persuader que je ne

m'étais pas trompé sur les intentions de son père. Enfin elle s'est rendue à l'évidence, et, les mains dans les mains, nous avons juré de nous aimer toujours. Chère et pure enfant, ... je ne l'ai pas seulement embrassée ! Mon oncle m'eût pardonné d'avoir parlé trop tôt en voyant combien je la respecte et la vénère.

17 JUIN. — Il pleut encore. Je déteste la pluie ; mais, aujourd'hui, je l'adore et je la bénis d'être tombée par torrents toute la journée. Je ne pense plus aux recherches ethnogéniques, aux monnaies antiques ; tout cela m'est égal.

Je suis heureux ! Marguerite, chère bien-aimée, j'espère en toi ! Elle m'aime donc ! J'ai peur de devenir fou !

18 JUIN. — J'ai fait cette nuit un rêve à propos de la légende de *la Morte*. Ce rêve n'a rien de bien fantastique, si ce n'est son étrange coïncidence avec un tout semblable fait par le vieux berger Carnat. Si j'étais superstitieux, je verrais là un mauvais augure. J'ai eu d'abord beaucoup de peine à m'endormir, tant j'avais les nerfs agités par les émotions de ces jours-ci, et, quand mes idées prirent une forme, j'étais couché et maintenu par une force invincible sur un mausolée au milieu d'une chambre sépulcrale que je savais être placée sous le talus du champ de la Morte. Le cadavre d'une femme, dont je cherchais en vain à reconnaître les traits, gisait à côté de moi, et je m'aperçus que son étreinte glacée était la cause de mon impuissance à me lever. Je vis par la porte ouverte Marguerite, vêtue de blanc, couronnée de feuillage, une branche de gui à la main, sortir d'un bois de chênes et s'avancer lentement vers moi ; le père Carnat et son chien noir la suivaient.

Dans mon rêve, j'avais cessé de vivre depuis longtemps, et, à mesure que Marguerite approchait, je sentais les bras de ce corps inanimé qui était près de moi redevenir

moites et flexibles. Quand Marguerite fut devant nous, la morte se leva et descendit du tombeau pour se placer entre moi et ma fiancée.

— Va-t'en, lui disait-elle, ne l'éveille pas de son long sommeil ! Il appartient au néant comme moi, laisse-le, c'est mon époux, ... va-t'en !

Marguerite, qui ne semblait pas la comprendre, marcha résolument sur elle, et de sa branche de gui la frappa au visage. La morte, brisée par je ne sais quelle puissance surnaturelle, s'affaissa sur elle-même et disparut en poussant un cri si aigu, que je crus l'entendre réellement. Je sautai à bas de mon tombeau, qui n'était autre que mon lit, et je m'éveillai au milieu de la chambre.

Dès le matin, j'ai été faire une promenade ; j'ai rencontré le père Carnat. Sa manière de dire et de penser m'intéresse, surtout quand il aborde le surnaturel, et c'est là-dessus que je l'amène le plus possible. Il m'a d'abord parlé de superstitions et de légendes que je connaissais déjà, et, comme je m'efforçais de rappeler à son souvenir la légende de *la Morte* :

— Oh ! attendez, s'écria-t-il, vous me faites songer... Cette nuit, *avant jour*, je l'ai vue, la fade.

— Vue ?

— Oui, monsieur, en rêve ! C'est un drôle de rêve ; écoutez ça !

J'ai bien écouté, et je ne suis pas encore revenu de ma surprise.

— J'étais, dit-il, à garder mes bêtes, le long du bois des Poquelés, quand la demoiselle de Saint-Jean, avec une figure comme un ange, des cheveux reluisants comme les rayons du soleil et tout habillée de blanc, sortit du bois.

» — Père Carnat, qu'elle me dit, faut venir m'aider à ressusciter mon amoureux.

» Vous m'excuserez, monsieur Marc, mais elle a dit comme ça.

» Je laisse là mes ouailles sous la garde de mon chien, et je la suis. Vous étiez couché sur une manière de tombe dans une chambre faite comme un grand four, côte à côte avec la fade, qui vous tenait serré dans ses bras à vous étouffer, si vous n'aviez point été déjà mort. Dans mon rêve, je savais des paroles pour faire revivre, et mademoiselle Marguerite tenait une herbe à la main. Je ne me souviens plus quoi nous disions tous deux, mais ça devait être quelque sortilège. Tout d'un coup, voilà la fade qui se lève et se met à crier comme une chouette en tournant autour du tombeau. Elle voulait nous empêcher d'aller près de vous ; mais la fille de Saint-Jean la fit taire en lui tapant de sa branche dans la figure ; la fade prend le chemin de la porte et se sauve du côté de Dressais en courant si vite, que l'air en ronflait. Votre bonne amie Marguerite — dame ! elle l'était dans mon rêve — a été après ça vous prendre par la main ; vous avez sauté en bas du tombeau, et je ne sais pas comment je me suis trouvé le maire de la commune, et j'allais vous marier devant plus de six mille personnes ! Mais voilà que tout à coup je ne vois plus mademoiselle Marguerite ni vous. Tout le monde s'en allait sur la brande. Je me suis trouvé tout seul dans des plaines de sable qui n'en finissaient plus ; il faisait chaud ; j'avais perdu mes moutons et mon chien. Ah ! je me suis réveillé bien en peine ! Tout ça ne voudrait-il pas dire que vous allez vous marier avec la fille à M. Désormes ?

Je me gardai bien de mettre le vieux berger au courant de mes affaires ; mais je lui dis qu'il devait savoir mon sort et me le dire, puisqu'il était sorcier.

— Il y a des fois, répondit-il, où je vous dirais ça tout

d'une *filée*, c'est quand mes *attaques* doivent me prendre ; mais ça m'abrège la vie d'autant. Pour le moment je ne sais rien, mais je pense que la fade vous fera du tort.

Si je n'ai que les êtres chimériques à craindre, je suis bien certain de l'heureux dénouement de mon amour, puisque Marguerite m'aime !

Nous avons encore causé ce soir. Elle se défait toujours de l'avenir, mais je l'ai rassurée. Elle m'a dit cent fois qu'elle n'avait jamais aimé et n'aimerait jamais que moi. Nous voilà comme deux amoureux de roman, avec le mystère pour couronner notre beau poëme, car il faut cacher à ce bon M. Désormes combien nous serons heureux de lui obéir un jour... Un jour ! Pourvu qu'il ne l'ait pas fixé trop loin ! L'impatience de vivre vite me dévore déjà !... Et pourtant le présent est si beau !... Mais l'homme n'a pas la vraie notion des choses actuelles : par l'étude, il se plonge trop dans le passé ; par le désir, il s'élance trop dans l'avenir.

CHASSEPAIN, NOTAIRE, A M. DÉSORMES

Ardentes, 19 juin 1850.

Monsieur et cher client, j'aurais désiré aller moi-même vous porter vos comptes de tutelle, qui sont en ordre, et vous faire part, à cette occasion, d'une idée qui m'est venue ; mais le temps m'a complètement manqué. Je vous l'écris donc afin que vous ayez tout le loisir d'y penser avant que nous en parlions. Je me suis trouvé avant-hier chez madame la marquise de Mauvezin, dont j'ai l'honneur de faire les affaires. Elle m'a fait beaucoup de questions sur vous, sur vos propriétés, sur votre position de

fortune, sur vos intentions à l'égard de votre fille, sur son âge, ses manières et ses goûts. La marquise n'avait pas l'air d'y toucher, et je faisais semblant de ne pas comprendre, ce qui ne nous a pas empêchés de nous entendre au mieux. Vous savez que sa fortune est honorable : la terre de Chizé, joutant la forêt de Bommiers, est estimée trois cent mille francs. Le marquis, qui habite Paris, a fait quelques dettes qui, selon la marquise, n'ont pas grande importance. Leur fils unique, M. le comte Adalbert de Mauvezin, apportera en dot une somme de cent cinquante mille francs. A la mort de son père, qui, entre nous, n'a pas longtemps à vivre, il se trouvera propriétaire de ladite terre et du château de Chizé et prendra le titre de marquis.

Je n'ai pas diminué vos ressources, comme vous devez bien le penser. Enfin il faut conclure de ce qui précède que, si vous vous y prêtez un peu, on pourrait bien un jour vous demander la main de votre fille de la part de la marquise. Il paraît que M. le comte a rencontré mademoiselle Marguerite chez madame d'Astafort, et qu'il a été frappé de son joli physique. Lui-même, comme vous avez pu remarquer, est un beau garçon qui n'a pas plus de vingt-cinq ans, et qui ne trouve pas au-dessous de lui de s'occuper des travaux des champs. Je sais que votre fille est encore très-jeune, et que rien ne vous presse de l'établir; mais, si je ne me trompe pas, et si le petit dieu Cupidon voulait lancer quelque flèche, on passerait par-dessus les préjugés de la naissance. La barrière des castes pourrait être franchie, et votre charmante demoiselle devenir marquise de Mauvezin. Vous pourriez allier de cette façon la plus grande fortune à l'un des noms les plus illustres du Berri. Pensez-y, et nous en causerons. Recevez l'assurance de ma parfaite considération. CHASSEPAIN.

DÉSORMES A M. CHASSEPAIN

Saint-Jean, 20 juin 1830.

Mon cher monsieur, ce que vous m'écrivez me tombe sur la tête comme une cheminée, et je vous demande le temps de me remettre et de réfléchir un peu. Rien ne presse, comme vous dites fort bien, et les partis ne manqueront pas à ma fille. Je connais peu M. Adalbert de Mauvezin : c'est un joli homme, voilà tout ce que j'en sais. Je n'ai été chez la marquise qu'une seule fois, et j'avoue que ses manières de châtelaine ne m'ont point séduit. D'ailleurs, j'ai peu de goût pour les grands, et je n'avais jamais aspiré à une aussi haute alliance pour ma fille. Si mon père vivait encore, il rirait bien de voir sa petite-fille devenir marquise. Je ne dis pas qu'elle n'en soit pas aussi capable qu'une autre. Elle est aussi bien élevée qu'une demoiselle de grande maison, et il n'y en a guère de mieux tournées; mais j'avais des idées bien raisonnables pour elle, car j'avais tout dernièrement pensé à quelqu'un de ma famille, qui est son camarade d'enfance, et qui n'est pas sot. Vous entendez de qui je veux parler, inutile de le nommer. Vous savez que je voulais d'abord le proposer pour gendre à madame d'Astafort; mais il m'a donné un coup de main dans une dispute que j'ai eue : cela m'avait fait un effet, et, ce jour-là, j'avais même sondé les idées du jeune homme assez adroitement, vous le pensez bien, pour ne pas lui donner trop d'éveil. J'ai vu qu'il n'y serait pas contraire, et voilà où j'en suis. Votre proposition vient me faire réfléchir, et je suis bien aise de n'a-

voir pas été plus loin avec lui, car il s'agit avant tout du bonheur de Marguerite, et, si M. de Mauvezin venait à lui plaire un jour, je ne voudrais pas la contrarier. Ne précipitons donc rien. On ne se repent jamais d'avoir attendu. Marguerite n'est pas encore portée au mariage. Faites entendre à la marquise que je ne suis pas en peine de l'établir, et, si elle insiste par la suite, mon peu d'empressement à répondre n'en vaudra que mieux. Vous connaissez bien les nobles : ils croient nous faire beaucoup d'honneur, et, si nous leur montrons l'envie de leur alliance, ils ont des exigences très-fortes.

Et puis je voudrais vous voir fixé sur le chiffre des dettes de M. le marquis.

Recevez mes remerciements et mes compliments affectueux.

DÉSORMES.

P.-S. — J'irai vous voir demain. Nous nous débarrasserons de nos comptes avec mon neveu.

MARC VALÉRY A CADANET

21 juin 1850.

Mon cher ami, je retourne demain matin à Paris, à la suite d'une scène absurde que j'ai eue avec mon oncle. Nous nous sommes fâchés ensemble, je ne sais trop pourquoi; mais le fait est que je ne dois pas rester davantage chez lui.

Tu sais qu'il m'avait fait venir pour régler ses comptes de tutelle. J'ai attendu vingt jours que M. Chassepain, son notaire, voulût bien les mettre en ordre. Pendant ces vingt jours, qui compteront pour moi comme une éter-

nité, je suis devenu amoureux de ma cousine. Je l'ai aimée, ou plutôt je l'aimais déjà. Je te conterai tout cela en détail, plus tard. En ce moment, je n'ai pas le courage de me rappeler tout le bonheur que je perds.

Ce matin, je suis retourné avec M. Désormes chez le notaire, où cette fois tout était prêt. M. Chassepain m'a expliqué très-clairement sans doute ma position, la mauvaise gestion de mon père et le soin que mon oncle avait eu de sauver du naufrage une somme de cent mille francs ; mais je n'y ai pas compris grand'chose, si ce n'est que j'ai eu à lui remettre vingt mille francs pour les frais de mon instruction. Il m'eût semblé injurieux envers mon tuteur de vérifier l'exactitude de ses comptes, et je n'étais pas fâché de ne rien devoir à personne. Il m'avait forcé de me payer moi-même une éducation, et j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas l'en remercier. Je ne m'étais jamais vu à la tête de tant d'argent, et j'étais déjà soucieux du placement de mes richesses, quand le notaire me tira d'embarras. Il me dit que mon père avait laissé soixante-cinq mille francs de dettes et me demanda si j'avais l'intention de les payer. J'ignorais l'existence de ces dettes, mais je m'empressai de lui compter la somme. Il me donna en échange un reçu dont je n'avais que faire, et, comme je le déchirais devant lui, je le vis pousser le coude de mon oncle d'un air mystérieux. Celui-ci me pria d'aller avertir Dolin d'atteler et de l'attendre ; il voulait, disait-il, échanger deux mots pour son compte avec le notaire. Dolin n'avait pas dételé, et, mon oncle ne revenant pas, je partis à pied et j'arrivai à Saint-Jean bien avant lui.

Après dîner et devant ma cousine, il débuta par me faire part de ses réflexions d'un air gouailleur.

— Te voilà un peu allégé, ce me semble ? disait-il. Le

poids de ta fortune ne crévera pas ta poche ! Tu t'y entends, à faire rouler les écus ! Diantre ! tu allonges quatre-vingt-cinq mille francs comme j'avale un verre de vin, moi ! Tu crois donc que cent mille francs poussent comme de la luzerne ? Tu agis comme une corneille qui abat des noix ! Tu payes les dettes de ton père sans demander rien à personne et sans t'assurer que ces soixante-cinq mille francs n'ont pas été extorqués par des filous ?

Je lui répondis que j'y avais été de confiance, et que je n'avais nullement songé à le consulter.

— Ce n'était pas à moi de te dire ça devant le notaire ; mais ton père a fait des affaires de fou.

— Devait-il, ou ne devait-il pas ? Tout la question est là.

— Il devait, mais à des filous, je te dis !

— Ce n'est pas une raison. J'avais le devoir de tout sacrifier à sa mémoire.

— Bah ! sa mémoire ! Qu'est-ce qui s'inquiète de ça ?

— Mais moi, monsieur Désormes !

— Ah ! oui, voilà ! dit-il en élevant la voix, de beaux sentiments ! Tiens, vois-tu, tu ne connaîtras jamais la valeur de l'argent. Tu donnes dans les idées nouvelles. Cultive le communisme, mon garçon, va boire du petit bleu et manger du veau froid avec tes frères, ça te remplira le gousset !

Et M. Désormes haussa les épaules de pitié.

Marguerite voulut apaiser son père.

— Toi, va jouer à la poupée ! lui dit-il.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon oncle ?... Vous parlez comme ne parlerait pas un duc et pair à trente-six quartiers !

— Je ne suis pas noble, et je m'en vante. Je suis le fils de mes œuvres ; je suis un bourgeois, fils de paysan, mais j'ai travaillé comme mon père, et nous connaissons

la valeur de l'argent, chez nous. Il n'y a que ça aujourd'hui, et, avec toutes vos affaires de fraternité, de liberté!...

— Ah! lui dis-je un peu surexcité, vous ne voulez plus de liberté?

— Si fait, je veux la liberté sans licence!... Mais ça n'est pas tout ça! Crois-tu que ce soit amusant pour moi de voir un garçon de ma famille, qui pouvait jouir d'une jolie aisance et se marier convenablement, n'avoir plus que quinze mille francs, et ça par sa faute? C'est superbe, mais c'est idiot! Si tu crois que madame d'Astafort voudra de toi maintenant, tu te trompes bien!

Je crus n'avoir pas compris, et lui fis répéter le nom de madame d'Astafort.

— Alors, lui dis-je, c'était donc pour mademoiselle Fanny que...?

— Que... quoi?... Sans doute; mais il n'y faut plus penser!

Je regardai Marguerite, et je vis rouler de grosses larmes le long de ses joues.

— Mais, mon oncle, j'avais cru comprendre,... d'après ce que vous m'aviez dit...

— Qu'est-ce que j'ai dit? reprit-il en colère. Je n'ai rien dit! Et puis, si j'ai dit quelque chose, tu l'as mal entendu. Tu n'es qu'un sot! Voilà.

Son ton brutal et grossier me révolta, et je lui répondis vivement :

— Je ne sais sur quelle herbe vous avez marché ce soir; mais vous m'en dites trop, je n'en pourrais supporter davantage. J'en ai assez, mon oncle!

— Tu en as assez? Et moi aussi! Bonsoir, je ne te retiens plus.

— C'est bien. Je vais partir sur-le-champ.

— Crois-tu que je veuille déranger Dolin pour te reconduire à cette heure ? Tu partiras demain matin.

Marguerite se leva, et dit en pleurant :

— Marc, vous avez tort de le prendre ainsi, et vous, mon père, vous ne devriez pas blâmer mon cousin d'une action si généreuse, et qui lui fait tant d'honneur.

— Ah ! toi aussi, tu vas prôner le mépris de l'argent ? Va donc un peu t'occuper de tes chiffons, tu me feras plaisir...

Je sentis que la patience allait m'échapper, je serrai la main de Marguerite sans pouvoir lui dire un mot, et je sortis.

Il y a trois heures, mon cher ami, que cela s'est passé. Je ne sais si j'ai plus de chagrin que de colère. Je voudrais pleurer, mais je ne peux pas. Ma malle est prête, et j'attends le jour avec impatience. Je n'ai pourtant pas inventé que M. Désormes avait des intentions à mon égard. Je ne l'ai pas rêvé, c'était très-clair, et aujourd'hui il prétend n'avoir rien dit ! Je n'y comprends plus rien. J'ai la tête brisée. Adieu, mon cher Cadanet ! porte-toi bien, préserve-toi de l'amour et pense à ton ami, qui a la mort dans l'âme.

MARC.

P.-S. — Je rouvre ma lettre pour te dire que, vers deux heures du matin, j'ai entendu Nanniche marcher à pas furtifs dans le corridor et glisser un billet sous ma porte. Il est de Marguerite, qui m'envoie quelques mots de consolation et d'espoir. Elle m'exhorte à avoir du courage. Quant à me reprocher de m'être mépris sur les intentions de son père, pas un mot. Elle sent bien que j'ai été trompé, que j'étais de bonne foi... Au moins, j'emporte son estime ! Sans cela, je n'aurais pas la force de survivre au désastre

de mes espérances... Plains-moi, mais sois sûr que je ne finirai pas lâchement.

MADAME D'ASTAFORT A M. DÉSORMES

Dressais, 22 juin 1850.

Mon cher voisin, vous serez toute votre vie le même endormi. Vous ne savez vous décider à rien, et c'est vraiment pitoyable. Il faut en finir, il faut parler à M. Marc. Fanny a beau dissimuler avec moi, je vois bien qu'elle en raffole. Quant à lui, il lui a assez fait la cour pendant mon bal pour dévoiler son amour naissant, et je crois que nos enfants s'entendent parfaitement. Agissez donc sans plus tarder et répondez tout de suite. Vous devriez vraiment avoir un peu de cette impatience que vous me reprochez. Votre indécision m'a déjà rendue assez malheureuse ! Vous savez comme je tiens à marier Fanny le plus tôt possible ; elle a une tête qui me fait peur quelquefois.

A vous.

BLANCHE D'ASTAFORT, née TOURTIAUX.

M. DÉSORMES A MADAME D'ASTAFORT

Saint-Jean, 23 juin 1850.

Chère madame, il faut remettre à plus tard la réalisation de notre projet, si toutefois vous persistez. Mon neveu est reparti avant-hier pour Paris, où le baron de

Weisberg le rappelle pour un travail pressé. Je ne dois pas vous cacher l'état de fortune de Marc. Après avoir payé ses dettes et celles de son père, tous comptes faits, il possède une quinzaine de mille francs, ce qui ne vous tente plus, je suppose. Applaudissez-moi donc de ne lui avoir pas parlé de Fanny, au lieu de me reprocher d'être un *lambin*. La lambinerie est quelquefois de la prudence. J'espère que Fanny sera bien vite consolée de la perte de mon écervelé de neveu. Nous lui chercherons ailleurs un beau mari, à moins qu'elle ne tienne beaucoup à celui-ci, auquel cas je pourrais en écrire au jeune homme un de ces jours ; mais je ne vous crois si *folles* ni l'une ni l'autre.

Votre tout dévoué et affectionné,

JULIEN DÉSORMES.

MARC VALERY A CADANET

Paris, 30 juin 1850.

Mon cher ami, me voici de retour à Paris depuis huit jours.

Je suis comme un corps sans âme. Je ne ne peux pas me remettre au travail, je n'ai plus de goût à rien ; tout m'est insupportable et j'ai envie de chercher querelle à tout le monde. J'ai besoin de fuir loin d'ici, loin de moi-même, et c'est à toi que j'écris. Tu remonteras mon courage. J'ai demandé mon congé définitif au baron de Weisberg. Je veux te rejoindre en Afrique. Je viens de m'engager dans les spahis. Marguerite m'oubliera : de mon côté, je tâcherai de ne plus penser. Ce sera mieux

ainsi. Si j'avais la chance d'arriver au moment d'une expédition, arrange-toi pour que j'en fasse partie. J'ai une colère rentrée qui a besoin de s'épancher en coups de sabre sur n'importe qui, et celui qui me tuera me rendra un fameux service. Je serai à Constantine le 10 juillet au plus tard. Je t'embrasse.

MARC.

DEUXIÈME PARTIE

RÉCIT DE CADANET

Marc Valery vint me retrouver à Constantine dans les premiers jours de juillet. Il avait déjà pris son engagement de service à Paris, afin, me disait-il, de n'avoir pas à revenir sur sa détermination. Je n'eus donc qu'à l'incorporer dans mon escadron ; mais je ne lui fis pas faire grand'chose les premiers jours. Le pauvre garçon était dans une situation d'esprit déplorable, et j'eus beaucoup de peine à lui remonter un peu le moral.

— Rien, disait-il sans cesse, me pourra me consoler ; je n'oublierai jamais Marguerite. Je n'aurais pas cru mon oncle si cruel ! Je pensais qu'elle m'écrirait ici ! Me regrette-t-elle seulement ? Mais cette jeune fille qui sort de pension sait-elle ce que c'est que d'aimer ? Elle s'est prise d'affection pour moi parce que je me suis trouvé sur son chemin. Un chat ou un oiseau qui m'aurait devancé aurait probablement joué le même rôle dans sa vie d'enfant. Enfin il vaut peut-être mieux qu'elle m'oublie : je souf-

frirai seul, je ne serais rien pour elle... Non, c'est impossible, elle est mon unique pensée. Ah ! cette maudite fortune sera donc toujours un obstacle infranchissable ? Mais... si elle allait en aimer un autre ! Après tout, ai-je bien le droit de me plaindre ? J'étais fou de croire à tant de bonheur...

Enfin la kyrielle voulue des plaintes d'un amoureux sans espoir et jaloux de son ombre.

Comme il parlait un jour de se tuer, je me fâchai sérieusement ; je lui reprochai de n'avoir qu'une idée fixe et non un amour véritable.

— Puisque tu veux mourir, lui disais-je, sans t'inquiéter de la peine que cela peut me faire, que ta mort serve au moins à ton pays ! Souviens-toi que tu m'avais promis de ne pas finir lâchement. Apprends ton métier, afin de ne pas faire payer tes malades aux autres, et je te jure de te fournir bientôt l'occasion que tu cherches.

Je le traitai mal, je l'avoue ; je l'envoyai à la caserne, en recommandant à un vieux sous-officier d'avoir l'œil sur lui. Deux mois après, il savait monter à cheval, manier le sabre et manœuvrer comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Il était né soldat, lui qui s'était cru appelé à épousseter des livres et à dresser des catalogues ? J'en fis un bon spahis, puis un brigadier et un maréchal des logis. Je le voyais avec plaisir reprendre peu à peu le dessus, et quand, trois mois après son entrée au corps, il reçut enfin des nouvelles de mademoiselle Désormes, il eut dès lors l'humeur plus égale ; son caractère redevint gai et ouvert, et sa figure contracta cette expression de fermeté qui semble dire : « Je serai quelque chose, ou je succomberai en route. » Il m'assura un jour qu'il ne voulait plus nous fausser compagnie comme un sot, mais gagner ses épau-
lètes. Il me montra la lettre de sa fiancée, qui, datée du

mois de septembre, avait couru après lui. Elle était pleine de cœur et de sincérité, et mettait à néant toutes ses craintes. Je vouai une estime instinctive à cette jeune personne pour le bien qu'elle faisait à mon ami. Elle paraissait, elle aussi, avoir beaucoup souffert après leur séparation; le chagrin l'avait rendue très-malade, mais elle avait eu la délicatesse de n'en rien écrire à Marc avant d'être guérie. Elle avait même eu assez de volonté pour cacher à son père la force et la cause de son mal.

« J'ai été, écrivait-elle, dans une inquiétude affreuse après ton départ; je ne recevais pas de tes nouvelles. Je ne pouvais croire à ton oubli, et je me figurais tous les malheurs imaginables. Je ne dormais plus, et quand, vers le matin, je tombais épuisée de fatigue, c'était pour te voir blessé, mort! Ce sommeil était pire que l'insomnie. Le jour, je me cachais pour pleurer, car je ne voulais pas que mon père s'aperçût de mon chagrin. Je me suis sentie plus d'une fois entrer en révolte contre son indécision, mais Dieu me pardonnera ces moments-là, je les ai bien expiés par la douleur. Fanny m'avait avertie, dès les premiers jours où je lui avouais mon amour pour toi, que mon père ne consentirait jamais à notre union. Je ne voulais pas la croire. Ah! le bel avantage que d'être riche, pour être plus malheureuse que les pauvres bergères de nos brandes! Je changerais bien volontiers de condition avec l'une d'elles, je pourrais aimer qui je voudrais, et je suis bien sûre que je ne te plairais pas moins sous ma cape de bure qu'avec tous mes falbalas! »

Une autre lettre, après la réponse de Marc, lui disait:

« Quelle joie, quel bonheur après avoir lu votre lettre! Ô Marc! Marc! je ne vous ai pas oublié; votre absence n'a fait que m'affermir dans mon amour, et, si ce que j'éprouvais d'abord pour vous n'était qu'un doux entraîne-

ment, c'est aujourd'hui un attachement profond et indestructible. Enfin je vous aime, je ne sais pas de quelle façon, mais je vous aime. Cela dit tout, n'est-ce pas?... Vous avez bien fait d'embrasser la carrière des armes; je vous engage à persévérer; je vous attendrai avec courage et résignation. Distinguez-vous, ménagez votre vie, elle m'appartient, et revenez-moi avec un beau grade et une belle décoration. »

Le 7 mai 1851, la colonne d'expédition dont je faisais partie était en marche pour Milah. Nous allions tenter la conquête de la Petite-Kabylie, contrée montagneuse qui ressemble à la Suisse. Le peuple qui nous attendait bien armé sur les crêtes de ses montagnes n'avait jamais été soumis ni par les Romains, ni par les Vandales, ni par les Turcs. Il n'est pas très-aisé de promener dix mille hommes sur des pentes escarpées, sous le feu d'un ennemi adroit et agressif, sans laisser un peu de son sang aux ronces du chemin.

Le 11, à quatre heures du matin, nous sommes en face des Kabyles. Il s'agit de les déloger des hauteurs et de s'emparer du col Menagel. Je vais laisser parler Marc, qui écrivait ses impressions à sa cousine quelques jours après.

« Un coup de canon part, c'est le signal de l'attaque. Le cœur me bat, non de peur, mais de je ne sais quelle sensation de plaisir; la détonation, qui se répercute d'écho en écho dans la montagne, me rappelle les trois coups que l'on frappe au théâtre avant le lever du rideau. C'est pour avertir que le drame va commencer. Chacun est à son poste. Un vieux maréchal des logis de spahis, à la moustache jaune, au teint bistré, le nez fendu en deux par un coup de sabre, me regarde de travers et m'interpelle avec un accent alsacien trop prononcé :

» — Camarade ! il s'agit de marcher droit ; si tu t'écartes, tu vois ça : je pique.

» Et il me montrait la pointe de son sabre.

» Je lui réponds :

» — Ça suffit ; si vous voulez faire couper le reste de votre nez, venez avec moi.

» — Nous allons voir ça, petit. *En afant !*

» Les clairons retentissent, la fusillade commence ; nous partons au galop, j'entends siffler les balles autour de mes oreilles, et je baisse involontairement la tête.

» — N'aie pas peur ! me dit le maréchal des logis ; les mauvaises balles ne font point de bruit ; t'as pas besoin d'être si poli !

» Les coups de feu partaient de tous côtés ; mes compagnons tombaient autour de moi. Perdu dans la fumée et la poussière, je ne voyais plus, j'étais emporté par mon cheval et ne cherchais même pas à le retenir. J'entendis des cris sauvages, et je vis alors, à quinze pas devant moi, cinq ou six cents Kabyles qui, armés de fusils et de longues épées, se reformaient en bataillon. Les fusils s'abaissent, je ferme les yeux, et j'entends crépiter les balles tout autour de moi. Le désordre est dans nos rangs : ici des chevaux qui se sauvent sans cavaliers, là des morts, des blessés ; les uns pleurent en mourant, les autres meurent en jurant. A nos cris de détresse, de rage et de douleur, les Arabes répondent par des coups de fusil, et chaque décharge est suivie de leurs *You you !* de fête. C'était sauvage et grandiose.

» — *En afant !* et donnons de la pointe ! crie le vieux soldat.

» Nous partons à fond de train, et nous entrons dans la masse ennemie comme deux coins de fer dans un arbre.

» Au milieu des coups d'estoc et de taille, je n'aperçois

plus mon Alsacien : j'étais seul. J'entends sonner la charge et crier :

» — En avant ! à la baïonnette !

» Un coup de feu abat mon cheval, je me relève pour combattre encore ; mais l'ennemi, en déroute, s'enfuyait dans la montagne.

» Mon vieux sous-officier, comme s'il eût voulu vérifier ma prédiction n'avait plus de nez du tout. »

Telle fut la première affaire où Marc se trouva. C'était un véritable sanglier, donnant tête baissée et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Ce n'est pas une exagération de dire que les coups de sabre pleuvaient de son bras.

Je ne prétends pas raconter la campagne. Je supprimerai donc les journées suivantes, qui se passèrent en escarmouches et en pluies diluviennes. J'arrive à la seconde affaire, où Marc se distingua et fut blessé.

Le 19 mai, la tribu des Beni-Amram occupe les crêtes des montagnes. Pendant que l'infanterie grimpe à l'assaut, la cavalerie tourne la position à gauche, et, commandés par le colonel Bouscaren, nous exécutons une charge brillante et culbutons l'ennemi. Cette journée semblait décisive et paraissait devoir terminer la campagne ; mais, le lendemain, à six heures du matin, le col de Mtà-el-Missia, par où nous devions passer, était littéralement couvert de burnous blancs. Les Kabyles avaient juré de ne pas nous laisser pénétrer plus avant, et nous voulions passer outre. Toute la cavalerie, spahis et chasseurs d'Afrique, est envoyée par des chemins impossibles, des sentiers de chèvre au revers de profonds ravins ; nous rencontrons les Arabes sur le haut de la montagne, et, pendant que l'infanterie les charge en face, nous les prenons en flanc pour les jeter dans un précipice de trois

cents mètres. Le combat fut terrible, acharné. Poussé par une ardeur, une soif de sang que je ne peux m'expliquer, Marc s'écarta de son escadron avec quatre cavaliers à la poursuite des fuyards ; mais ceux-ci, voyant qu'ils avaient affaire à un si petit nombre, les entourèrent. Je courus à leur secours avec mon escadron, pas assez tôt cependant pour empêcher trois de mes spahis d'avoir la tête tranchée, et Marc de recevoir un coup de *flissa* (sabre kabyle) sur la tête ; mais il était rayonnant de joie, et me montrait un étendard qu'il avait pris à l'ennemi.

— Les coups à la tête, disait-il, on en meurt, ou ce n'est rien ; puisque je ne suis pas tué, j'en reviendrai vite.

En attendant, je le fis porter sous ma tente. Le chirurgien déclara sa blessure grave, et, quand le pansement fut fait, il me recommanda de laisser reposer le malade, mais de l'éveiller au cas où il serait pris d'hallucination ou de cauchemar. Ce phénomène se produisit bientôt, et, si je rapporte ici les paroles qui, dans le délire, échappèrent à mon ami, c'est afin de montrer que le sentiment de la préexistence et de la vie future était passé chez lui à l'état de croyance bien arrêtée.

— Oui, oui, disait-il, *j'ai existé de toute ancienneté, du jour où le premier cri s'est fait entendre... Je suis né de Dieu lui-même... J'ai transmigré dans cent existences...*

Ses yeux fixes et brillants, le timbre de sa voix m'inquiétèrent, et je lui demandai s'il me reconnaissait.

— Sans doute ! tu es le fils du combat.

— Pourquoi m'appelles-tu ainsi ?

— *Kad-Aneith* ou le *fils du combat*, n'est-ce pas la même chose ? As-tu donc perdu la mémoire ? Regarde, ajouta-t-il en me montrant les coupures bleuâtres de l'Atlas qui se montraient par l'ouverture de la tente :



voici les Alpes aux blanches cimes ! Il faut donner le signal... Les guerriers aux longues chevelures ont soif de combat... L'air retentit de leurs cris sauvages, et la terre tremble sous les pieds de nos chevaux... Voici l'ennemi ! Des pleurs et du sang ! Frappé, ... frappé à la tête...
 Pauvre *Kad-Aneith* !

Je cherchai à le ramener à la réalité.

— Tu rêves, lui dis-je, ce n'est pas moi qui suis blessé.

— Je ne rêve pas, reprit-il ; je me souviens imparfaitement peut-être, mais je me souviens ! Je crois que j'ai la fièvre, et ma tête me fait horriblement mal. A quoi bon tant souffrir pour quitter ce monde ?... Je n'ai pas éprouvé de douleur semblable la dernière fois que je suis mort !... Dis-moi donc, est-ce qu'il y a réellement un chien noir là-bas dans le coin ?

— Non, c'est mon burnous.

— Je vois bien ton burnous, parbleu !... et le chien aussi. C'est singulier comme il ressemble à... celui du père Carnat ! Et cette femme à côté de toi, n'est-ce pas Marguerite ?... Mais ce n'est pas elle... C'est... attends donc !...

— Mademoiselle Désormes ne peut être ici, et ce n'est personne.

— C'est juste, ce n'est plus rien aujourd'hui ; mais c'était... Ah ! je meurs de soif !... C'est comme l'autre fois !...

Un des mes spahis nommé Kadour, un enfant du désert, en ce moment de planton à la porte de ma tente, vint se mêler à notre conversation et me dit, dans son baragouin demi-arabe, demi-français, que, si je donnais à boire au blessé, *lui homme mort* ! Il se permit même de critiquer le pansement du chirurgien, et me proposa de guérir Marc ; mais je n'avais aucune confiance dans la science de Kadour, et je le renvoyai à son poste.

Marc souffrait de plus en plus ; il n'avait plus le délire, mais il gémissait douloureusement en tenant sa tête à deux mains.

— Cadanet, me dit-il, je sens que je vais mourir. Tu diras à Marguerite que je l'aimais plus que ma vie, puisque c'est pour elle que je me suis fait tuer... Oh ! je souffre trop ! s'écria-t-il en arrachant tout d'un coup l'appareil qui lui ceignait la tête.

Le chirurgien que j'avais envoyé chercher entra dans ce moment, lui posa la main sur le front, examina l'œil, et, se tournant vers moi :

— C'est un homme perdu, dit-il en s'en allant ; il n'y a rien à faire.

Mon pauvre ami me rappela d'une voix faible et me dit :

— Tu vois bien que c'est fini pour moi dans ce monde ; c'est à recommencer ailleurs ! Coupe-moi une mèche de cheveux que tu porteras à Marguerite. Embrassons-nous, et adieu, ou plutôt au revoir !

Il se rejeta en arrière. Je le crus mort, et je m'abandonnai à ma douleur. Quand je relevai la tête, je vis Kadour qui rasait les cheveux de Marc, étendu sans connaissance.

— Que fais-tu là ? m'écriai-je.

— Allah est grand ! dit-il ; moi, *tebib* (médecin). Ton chirurgien pas savoir ! Marc pas mort ! Laisse-moi faire !

Tout espoir de le sauver n'était donc pas perdu. Je me rattachai à cette idée avec énergie et poussai Kadour à agir promptement. Il avait apporté une gamelle où fumaient je ne sais quelles plantes aromatiques. Après avoir lavé la blessure avec la décoction de ces herbes, il les pétrit et en fit un large cataplasme qu'il appliqua ; puis, avec mon aide, il fit avaler à Marc ce qui restait dans la gamelle, et

attendit. Quelques instants après, il me dit d'un air pénétré :

— Allah nous l'a rendu !

Et il alla se prosterner devant la tente, la tête tournée vers l'orient, pour prier et remercier Dieu.

Marc fut hors d'affaire en quelques jours, et, quand il sut que c'était à Kadour qu'il devait la vie, il se l'attacha personnellement et en fit son ami.

C'était comique et touchant tout à la fois d'entendre ce grand diable à peau bistrée parler de Marc aux autres spahis.

— Lui, disait-il, chien de chrétien, c'est vrai, mais grand esprit; lui, fils d'Allah, savoir plus que les fils de Sidna-Mohamed (Mahomet) et de Sidna-Issa (Jésus-Christ) ! Lui croit jamais mourir. Moi dire comme lui, et moi savant, fils de savant ! Allah est avec lui, et Allah est grand !

Il avait si bien endoctriné ses coreligionnaires sur le compte de son *grand ami*, comme il l'appelait, que Marc passait presque pour saint parmi les musulmans de notre escadron. La prise de l'étendard ennemi et sa blessure lui valurent la croix de la Légion d'honneur. La mort de mon capitaine m'ayant appelé à prendre le commandement de l'escadron, je me fis remplacer dans le mien par Marc lorsqu'il fut rétabli, et il put continuer la campagne comme sous-lieutenant. Quand elle fut terminée, mon avancement sur le champ de bataille, ainsi que celui de mon ami, fut ratifié. A propos de la blessure de Marc, j'avais cru devoir écrire à M. Désormes, le seul parent qui dût s'intéresser à lui. Je le mettais au courant de la situation de son neveu, et je l'engageais à lui adresser un mot d'amitié, qui serait un véritable baume à ses blessures. Je pris la liberté d'écrire aussi à mademoiselle Marguerite quand Marc fut hors de danger, afin de la tranquilliser, et

peu de jours après, je reçus d'elle quelques lignes de remerciements. De monsieur son père, pas un traître mot. Je jugeai le vieux assez rancunier, mais peu poli.

Je citerai ici un passage d'une lettre de Marguerite à Marc qui nous mit un peu au courant de ce qui se passait à Saint-Jean.

« Juin 1851.

» Nous étions dans le salon, Fanny et moi; nous faisions de la tapisserie, madame d'Astafort se tirait les cartes, papa lisait le journal. Tout à coup il jette un cri qui nous fait toutes sauter de peur, et dit :

» — Marc est décoré !

» Tu me l'avais écrit; mais, comme mon père ne me parle jamais de toi, j'avais gardé ce secret pour moi seule, et je fis celle qui ne sait rien en lui demandant naïvement :

» — Qu'est-ce qu'il a donc fait pour ça ?

» — Mon Dieu ! que tu es sotte, ma pauvre enfant ! il est militaire, tu le sais bien !

» — Mais vous ne me l'aviez jamais dit, mon père; pouvais-je le deviner ?

» Et j'ai lu tout haut le paragraphe qui concernait la nomination; je l'ai relu ensuite trois fois toute seule. J'y voyais la volonté de me plaire et l'espérance d'obtenir ma main. Je me rappelai le commencement de ta dernière lettre : « Vous m'avez dit d'être décoré, et j'ai voulu » l'être... » Mon père m'a arraché le journal des mains en me reprochant de l'apprendre par cœur.

» Madame d'Astafort, qui, en parlant tout haut, s'ima-

gine toujours qu'on ne l'entend pas, a crié dans l'oreille de Fanny :

» — Ah ! si Désormes avait su se décider à quelque chose ou se montrer un peu moins chiche envers son neveu, et toi, si tu avais su t'y prendre, il serait ton mari maintenant.

» Fanny, impatientée, leva les épaules et répondit en me regardant :

» — Je n'ai jamais eu de goût pour le mariage, et pour ce mari-là encore moins que pour un autre ; un homme qui m'aurait plantée là au bout de quinze jours pour courir les bibliothèques et les musées ! un homme qui ne pense qu'à la science, qui se serait moisi dans les livres ! Et puis, si je l'avais épousé, il n'aurait pas été se faire décorer en Afrique !

» — C'est juste, dit mon père.

» Je me suis penchée vers Fanny, et lui ai dit tout bas à l'oreille, en faisant allusion à la fable de la Fontaine :

» — Ils sont trop verts !

» Fanny, pâle de colère, a cassé son aiguille et m'a répondu :

» — Mais bons pour Marguerite !

» — Qu'est-ce que vous chuchotez ? a dit mon père. Allons ! en voilà assez sur le compte de mon neveu ; il fait son devoir, il n'y a rien à dire de lui.

» Fanny n'a pas répliqué un mot, et, quand nous avons été seules, j'ai bien vu qu'elle était furieuse. Elle ne t'aime certainement pas ; mais elle est jalouse de tout bonheur qui m'arrive, je le vois bien à présent.

» Le père Carnat vit toujours. Il ne me rencontre jamais sans me demander des nouvelles du jeune monsieur, avec un air malin qui me fait honte. On dirait que ce vieux est véritablement sorcier. Il m'a dit t'avoir vu en

rève bien loin, de l'autre côté d'un grand étang bleu, au milieu de brandes sans verdure, dans le pays du soleil et de la soif. »

Le vieux bonhomme avait deviné juste. Nous étions partis pour une nouvelle expédition dans le Sud, nous allions renforcer la garnison de Biskra, afin de maintenir dans la soumission les tribus du Zab; mais nous n'eûmes guère qu'à nous préserver de la chaleur, qui, en cette saison, monte à quarante-six degrés centigrades à l'ombre, et ne descend pas au-dessous de trente-six pendant la nuit. Au lieu de faire le coup de feu, nous nous sommes livrés à l'horticulture, et nous avons créé un jardin d'acclimatation.

« ... Notre oasis, écrivait Marc à sa cousine, a trois lieues de circonférence. La forêt de palmiers qui entoure la ville nous permet de respirer un peu moins de chaleur, surtout aux bords de l'oued Kantara, jolie rivière dont les eaux sinueuses descendent des pentes des monts Aurès. En face, le grand désert à perte de vue, triste, sec et aride; océan de cailloux et de sable. J'aime à parcourir ces lieux incultes; je me figure que ma volonté, ne rencontrant aucun obstacle, doit arriver plus vite vers vous. Je voudrais bien la suivre, en chair et en os, cette volonté qui, plus rapide que la foudre, franchit des espaces incommensurables, voit dans le passé, le présent et l'avenir tout à la fois. Rien ne l'arrête, ne la surprend, ne l'effraye; la volonté, c'est la fille de Dieu! Elle est plus forte que sa sœur la réflexion, vierge calme et réservée qui pèse toutes nos actions, et se renferme dans sa froide justice. Je sais, pour ma part, qu'il est inutile de chercher un frein à la première, et je sens qu'elle mettra tout en œuvre pour conduire mon pauvre *moi* vers son but unique : *vous!* »

Je reçus enfin une réponse de M. Désormes. Il lui avait fallu plus de trois mois pour réfléchir. C'était peu pour un homme aussi indécis que me l'avait dépeint son neveu. Je rapporte textuellement cette réponse, parce qu'elle m'a toujours paru fort curieuse.

« Saint-Jean, 30 août 1831.

» Monsieur, tout ce que vous me dites de mon neveu me touche vivement, et, bien que je sois peiné de le savoir blessé, je suis très-satisfait de le voir réussir dans la carrière des armes et obtenir des récompenses glorieuses. Je regrette que nous nous soyons quittés sur une querelle qui ne méritait pas de faire tant d'impression sur lui. Pour moi, je vous avoue qu'au bout de deux jours je n'y pensais plus. C'était à la suite d'un malentendu qui lui a profité, grâce à Dieu, mais qui n'aurait pas dû lui venir en tête.

» Puisque vous êtes son ami, je dois vous faire part, monsieur, des motifs qui ont dicté ma conduite envers lui. Je vous paraîtrai léger, incertain, égoïste peut-être; mais je pensais au bonheur et à l'avenir de mon unique enfant.

» Je dois vous dire que madame Désormes avait, de son vivant, pensé à marier Marguerite avec son cousin pour des raisons de sentiment de famille qui sont de peu d'importance. Ce projet ne m'était pas antipathique alors, et je gardais mon neveu près de ma fille pendant les vacances, afin qu'ils s'habituaient l'un à l'autre. Ma fille avait cinq ou six ans, mon neveu douze, un amour entre eux n'était donc guère à redouter, et je permis cette intimité jusqu'au jour où le père de Marc vint à dissiper fol-

lement toute sa fortune. Je vous avoue que la conduite du père me fit mal augurer de celle que le fils pourrait tenir un jour, et je coupai court aux projets d'union que ma femme encourageait. Je remis mon neveu au collège, et, après la mort de son père, je le laissai se tirer d'affaire tout seul. Je n'étais pas fâché de le voir manger un peu de *vache enragée*; j'espérais qu'il apprendrait, pendant ce temps d'épreuve, à comprendre ce que c'est que la vie et la société; mais on ne corrige pas les instincts, et je vous dirai que, lorsque je lui eus remis ses comptes de tutelle et que je le vis verser entre les mains de mon notaire presque tout ce qu'il possédait pour acquitter les dettes de son père sans rien vérifier ni contrôler, je fus irrité de son mépris pour l'argent.

» J'ai pourtant admiré son désintéressement, mais je l'ai trouvé déplacé. J'avais déjà étudié son caractère les jours précédents, et j'avais vu qu'il n'avait rien de sérieux dans la tête. Il s'amuse d'une fleur ou d'une antiquaille et reste indifférent à tout intérêt matériel. Il sait beaucoup de choses inutiles et ne connaît pas les premiers mots de la vie pratique. Enfin c'est un garçon aimable, je l'avoue, mais plus enfant que ma fille, et ce n'était pas là le gendre qu'il me fallait.

» Je me suis donc mis en colère lorsqu'à mes reproches il a répondu comme s'il avait compté épouser ma fille. Il était chez moi depuis une quinzaine et j'avais en effet un mariage pour lui en tête, mais avec une autre personne qu'il n'a pas eu le bon esprit de considérer comme elle le mérite.

» Je ne dis pas que l'alliance de Marc Valery eût été au-dessous de Marguerite, puisque nous sommes tous des enrichis sans naissance. Je ne reproche point à un jeune homme d'être pauvre quand il n'y a pas de sa faute, et

même, si Marc se fût montré plus sérieux dans ses idées et meilleur appréciateur de la fortune gagnée à la sueur du front de mes pères, je ne dis pas que je n'aurais point repris l'idée de ma défunte femme; mais il en a pensé autrement, puisqu'il m'a froissé dans mes principes sur la politique et la propriété, et dès lors je lui ai démontré qu'il s'était trompé en se croyant autorisé à me demander ma fille.

» Bien heureusement, ma fille ne s'était point aperçue de ses illusions, et elle n'était encore ni d'âge ni d'humeur à les partager. J'ai agi de manière qu'elle ne s'en doute jamais, jusqu'au jour où, bien rassis et mariés l'un et l'autre, ils en riront comme d'une niaiserie de jeunesse.

» Il se présente une très-belle position pour Marguerite, position qu'elle aura le bon sens d'accepter, j'espère. Je sais qu'elle a toujours eu de la répugnance pour le mariage; mais j'avance en âge, et je voudrais bien voir, avant de mourir, mes petits-enfants en état de s'embarquer sur l'océan de la vie. Je compte bien, d'ici à trois mois, en avoir fini avec cette grave affaire, et, si Marc veut me donner plein pouvoir, je me charge encore de lui trouver un joli parti dans nos environs, auquel cas nous pourrions faire un double mariage avant Noël.

» Veuillez lui faire part de ma proposition; vous pouvez même lui montrer ma lettre, si vous le jugez convenable.

» J'espère aussi, monsieur, que, dans l'occasion, vous voudriez bien me faire l'honneur d'accompagner votre ami; je serais heureux de faire la connaissance d'un officier aussi distingué que vous.

» Recevez, monsieur, etc. »

Je ne jugeai pas prudent de montrer cette lettre à Marc.

Je le voyais calme, de bonne humeur, plein de force et de santé. Il s'inquiétait bien parfois de rester longtemps sans nouvelles de sa bien-aimée; mais il n'avait plus de ces moments d'exaltation qui me faisaient peur. J'espérais même qu'à la longue il pourrait combattre sa passion et qu'elle s'éteindrait peu à peu. Je ne voulus donc pas raviver la flamme mourante: j'agissais ainsi dans son intérêt, prévoyant bien que M. Désormes ne lui accorderait jamais la main de sa fille. Le jour où Marc apprendrait qu'il la donnait à un autre, il recevrait certainement un coup terrible, mais je serais là pour le soutenir et le reconforter.

Deux mois se passèrent sans aucune nouvelle du Berri: j'accusais déjà mademoiselle Désormes d'avoir tout oublié. Je l'en blâmais, et cependant j'aurais désiré que cela fût: la position eût été nettement tranchée; mais le caractère expectatif de M. Désormes devait la prolonger encore pendant une année. La correspondance entre les deux amants reprit et se soutint sans qu'il s'en doutât, et Marguerite ne montrait aucune inquiétude sérieuse d'être mariée contre son gré. « Si mon père a quelque projet de ce genre, disait-elle, il me le cache si bien, que je me sens le droit de lui cacher de mon côté la résolution que j'ai prise de n'être jamais à un autre que toi. »

J'aurais mieux aimé qu'elle fit quelque tentative pour ramener son père à ses premières idées; car, grâce aux dénégations maladroites de la lettre de M. Désormes, il était évident pour moi que les avances de l'oncle avaient été très-claires, et que Marc n'avait pas rêvé. Il plaisait à M. Désormes de regarder ces avances comme non avenues et de pardonner ses propres torts. La modeste position de Marc ne permettait pas à celui-ci d'insister, mais c'était à Marguerite de le faire. J'en conclusais que cette enfant

manquait de courage et d'initiative : la suite fera voir que je me trompais...

Nous étions revenus à Constantine depuis plusieurs mois, Marc venait d'être promu au grade de lieutenant le 15 août 1852, quand il reçut une lettre de sa cousine, qui le rappelait vers elle comme un sauveur.

« ... Mon père m'a déclaré, disait-elle, qu'il avait engagé sa parole à M. Adalbert de Mauvezin. Il paraît qu'il y songeait depuis longtemps. Le vieux marquis étant mort il y a un an, on voulait s'assurer de la position de fortune. Il paraît qu'il laisse quelques dettes, assez pour que monsieur son fils ait grand besoin d'une femme riche, pas assez pour que mon père refuse d'acheter à ce prix un titre pour sa fille.

» J'ai résisté, disant que ce beau monsieur avait fait et faisait peut-être encore la cour à Fanny. Mon père n'en a fait que rire, et Fanny, de son côté, prétend que cela n'a jamais été sérieux. Je ne comprends plus mon père avec sa fantaisie de m'anoblir, lui qui était si rogue avec les gentilhommes, et je ne comprends jamais Fanny avec ses airs ironiques et dédaigneux au beau milieu de ses caresses et de ses épanchements.

» J'ai eu beau faire et beau dire : c'est décidé ! Je n'ai pu obtenir que trois mois de répit ; mais, si d'ici là tu n'es pas près de moi, et si l'on me traîne à la municipalité, je dirai un *non* qui fera de l'esclandre dans le pays. J'en ai menacé mon père, mais je ne le reconnais plus : il a une volonté à présent. Moi, j'en ai une aussi, et je lui ai déclaré la guerre, une guerre sourde ; j'ai besoin d'un aide de camp, et je t'ai choisi. Tu vas commencer par m'obéir aveuglément, sans réflexions, sans observations. Notre bonheur en dépend. D'abord, tu vas écrire à mon père pour lui demander pardon du passé, et tu ne diras

pas un mot qui ait rapport à moi. Nous devons jouer l'indifférence, ou tout est perdu. J'ai des projets que je te dirai. Je connais mon père mieux que toi... Mais il faut que tu sois ici; viens vite. »

Cette lettre bouleversa mon pauvre Marc. A coup sûr, ce n'était ni une tête faible, ni un de ces caractères malheureux qui n'acceptent pas la vie avec ses épreuves. Seulement, je m'aperçus de l'obstination de son amour à l'intensité de sa jalousie, et je dois ajouter que dans cet amour il y avait comme une fatalité de parti pris devant laquelle échouaient tous les raisonnements. J'eus beau lui représenter qu'il n'avait pas sujet d'être jaloux, que Marguerite l'aimait et le lui prouvait :

— Oui, oui, disait-il; mais la seule pensée qu'un autre homme la regarde et cherche dans ses yeux un encouragement me rend fou de colère; je ferai payer cher à ce hobereau ses œillades amoureuses! Vois-tu, c'est l'ennemi de ma vie, celui qui me dispute Marguerite! Quel qu'il soit, sa destinée est de périr, s'il ne renonce à elle!

Je cherchais à le calmer et à lui faire comprendre qu'il valait mieux pour son honneur renoncer à ce malheureux amour. On ne manquerait pas de dire qu'un garçon sans le sou comme lui ne cherchait à épouser mademoiselle Désormes que pour ses écus. Je le suppliai de bien réfléchir avant de faire ce voyage. Il lui fallait obtenir un congé du général, et il avait d'ailleurs trois mois devant lui; donc, le feu n'était pas encore aux poudres. Je lui représentai aussi combien il serait humiliant pour lui d'avoir à feindre avec son oncle, quand même cette ruse eût dû sauver Marguerite. Celle-ci eût mille fois mieux fait de refuser nettement la demande de Mauvezin que d'imposer à Marc un rôle indigne de lui. Ceci avait

ébranlé sa résolution ; mais la vie tendue et violente des camps, le climat, certains accès nerveux, suites de sa blessure à la tête, avaient redonné à Marc une surexcitation qui ne lui permettait plus d'être bien maître de lui-même. Dans certains moments, il se reprochait de s'être fait aimer de sa cousine ; il disait qu'elle eût été plus heureuse s'il ne l'avait pas connue, et puis la jalousie le torturait.

— Non, elle ne peut en épouser un autre que moi, car elle n'apporterait plus un cœur qui n'aurait battu pour personne, et ce serait déjà un adultère moral. Elle m'appartient, et ne peut appartenir qu'à moi ! On pensera ce qu'on voudra ; je passerai, s'il le faut, aux yeux du monde, pour un ambitieux qui a voulu spéculer, mais elle sera ma femme, ou je me tuerai. Je l'aime plus que mon sot amour-propre de pauvre ! Je ferai taire mon orgueil et ma raison : je lui sacrifierai tout, même mon honneur, s'il le faut, et si elle le demande.

Il n'y avait plus moyen de raisonner ; il était monté à un diapason trop élevé pour moi, et je le laissai agir selon son inspiration, ou plutôt selon le désir de sa cousine. Je me décidai alors à lui faire part de la lettre de M. Désormes.

— C'est bien, dit-il : il m'invite à la noce, j'irai ; mais le futur dansera sur un air de ma façon ! Mon oncle veut me marier avec la fille d'une de ses amies ? Parbleu ! il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner que c'est toujours Fanny. Voilà mon prétexte tout trouvé. J'irai ; mais l'époux de Marguerite, ce sera moi ou personne ! En attendant, je vais écrire au cher oncle pour lui dire de ne pas m'engager avec la jeune fille aux grands yeux avant que je l'aie revue. Je ferai semblant de réfléchir et de me gratter l'oreille comme lui... Oui, oui, je vais me

montrer irrésolu, moi aussi. C'est mon idée, c'est mon droit. Chacun son tour !

Il demanda et obtint un congé. Il était aimé et estimé de ses chefs comme de ses camarades, on le vit partir à regret. Dès qu'il fut certain d'arriver à temps, il se calma. Je lui fis promettre de m'écrire souvent, de me mettre au courant de ce qui l'intéressait, et surtout de reprendre le journal de tous ses sentiments et de toutes ses idées. Je pensais que ce serait pour lui le moyen de tenir un peu l'imagination en bride et de faire intervenir dame Raison dans ses affaires. Je me mis à sa disposition dans le cas où il aurait besoin de moi. Je l'accompagnai jusqu'à Philippeville, où, plein d'espérance et d'audace, il s'embarqua avec son spahi et ses chevaux.

MARC VALERY A CADANET

6 septembre 1852.

Je suis à Saint-Jean depuis trois jours, mon cher camarade. La traversée à la voile a été un peu rude. Nous avons perdu un jour à Marseille ; mais, le lendemain, j'ai pris le chemin de fer de Lyon. Tu aurais bien ri de voir Kadour en wagon. Le bruit de la vapeur, les coups de sifflet de la machine, la rapidité de la course, ont fait croire tout d'abord à mon pauvre spahi qu'il était perdu ; mais, avec la résignation des Arabes, il a dit gravement :

— Que la volonté d'Allah soit faite !

Et il en a pris son parti. Il a fini même par admirer sans comprendre les wagons qui marchaient tout seuls.

A Lyon, où nous prîmes un autre train, il eut le loisir d'examiner la locomotive de près.

— *Sidi*, disait-il, quoi donc marcher si vite? poudre comme dans canon?

Je lui aurais expliqué en vain la vapeur. Je lui répondis donc :

— Tonnerre enfermé là !

Voyant mon sérieux, il fut convaincu et admira la puissance humaine, qu'il attribue au Français seulement.

— *Francis bono ! bono ! bezef bono !*

Je lui représentai que ces exclamations compromettaient sa dignité, car on le regardait beaucoup. Il m'en sut gré et reprit son grand air d'indifférence en murmurant tout bas :

— *Sidi bono !*

Le fait est que nous fîmes émeute tout le long du voyage. Nos vestes rouges, nos burnous blancs, nos deux chevaux arabes à tous crins étaient un spectacle nouveau dans les départements du centre, et nous ne pouvions faire un pas sans être suivis comme des bêtes curieuses par les populations. Kadour trouvait tout naturel qu'on l'admirât; il souriait aux jeunes filles d'un air gracieux en montrant des dents blanches comme celles d'un enfant, et leur envoyait des œillades de tigre amoureux. Ce gail-lard-là, avec ses yeux fendus en amande, son nez busqué, sa peau olivâtre, sa barbe soyeuse, est vraiment un très-beau type de la race arabe.

Après avoir fait reposer mes chevaux à Issoudun, je partis pour Saint-Jean par un soleil digne de l'Afrique, et, lorsque les brandes se déroulèrent à perte de vue devant nous, Kadour, se voyant bien seul avec moi, poussa un cri de surprise :

— *Ah ia, sidi!* ici comme la Mitidja!

En effet, l'aspect du paysage, sauf l'encadrement des montagnes bleues de l'Atlas, a beaucoup de rapport, au premier coup d'œil, avec les plaines herbues de la province d'Alger. Le botaniste y trouvera certes beaucoup de différence; mais Kadour ne se préoccupait guère de voir les palmiers nains et les lentisques remplacés par les genêts et les fougères.

Je n'avais averti personne du jour de mon arrivée. Le cœur me battait bien fort en traversant le bois de pins où je me suis évanoui il y a deux ans. J'arrivais alors avec un trou à la tête; j'en apporte un de plus, et que j'ai failli payer plus cher. Le vieux chemin, autrefois défoncé par les pluies et plein d'ornières, a été empierré nouvellement. J'ai retrouvé la vieille grille peinte en vert et les piliers refaits à neuf. Quel changement!

Du plus loin qu'ils nous voient, Pyrame et Thisbé, les deux gros chiens, accourent en aboyant de fureur; mais tout à coup, le nez en l'air, ils s'arrêtent, et la menace se tourne en joie insensée; les voilà de sauter, de se jeter l'un contre l'autre, de se mordiller pour me montrer qu'ils n'ont pas oublié les jeux auxquels je les excitais. J'aperçois bientôt maître Dolin, qui d'un pas mesuré approche avec méfiance; mais, en nous voyant gagner l'écurie, il se hâte et nous apostrophe d'un ton magistral :

— Holà! hé! les amis! c'est pas ici une auberge, passez votre chemin.

Puis, à ma voix :

— Dieu me punisse! s'écrie-t-il, c'est-il pas vous, monsieur Marc? Ah! c'est que vous êtes bien changé *tout de même*; quelles moustaches! quelle figure noire! et puis c'est c't *Orabe!*... Que le diable m'extermine si je ne vous prenais pas pour des comédiens! Je vas avoir

soin de vos bêtes. Ah! les jolis bidets! c'est-il des *orubes* aussi?

Kadour avait mis pied à terre et attendait gravement que Dolin lui montrât le chemin. Impatienté de le voir tourner autour de nous sans se décider à rien :

— Dis donc, toi, monsieur, lui dit-il, fais voir l'écurie!

Mes chevaux installés, j'appris de Dollin que M Désormes surveillait, comme toujours, ses ouvriers, mais que Marguerite était à la maison. J'y cours, je rencontre dans le corridor Nanniche, qui se sauve, puis revient en souriant me dire bonjour. J'embrassai cette bonne fille de grand cœur; elle en devint pourpre et me dit :

— Ah! que mam'zelle va être contente! elle est dans le parc, je vas la querir.

— Non, non, reste, j'y vais moi-même.

En traversant le jardin, je remarquai qu'il était plein de fleurs, et que les allées étaient sablées. Je gagnai la pièce d'eau, et je vis Marguerite, celle qui est toute ma vie, assise et immobile à la même place où, il y a deux ans, elle me donna le premier baiser d'amour. J'approchai doucement. Elle dormait sur un banc de gazon, le dos appuyé contre un arbre moussu. Son chapeau de paille, son ombrelle, un bouquet de fleurs, un livre ouvert, gisaient épars dans l'herbe. Un rouge-gorge voltigeait dans les branches et me regardait de son grand œil curieux et méfiant, comme s'il eût voulu essayer de garder Marguerite. Elle ne m'avait pas entendu venir; je me mis à genoux devant elle et la regardai longtemps. Qu'elle était belle et gracieuse la tête penchée sur son épaule et les bras nonchalamment étendus sur sa robe blanche! C'était bien ma Marguerite, avec ses cheveux d'or devenus plus beaux, sa jolie taille plus élancée, ses

traits d'un dessin plus net et plus pur. En la contemplant, mes souvenirs s'éveillèrent en foule, même ceux des jours qu'elle a vécus loin de moi, et, comme si j'eusse assisté à toutes ses pensées, je vis ou crus voir mon image dans ses rêves...

Je pris ses deux mains dans les miennes; ses grands yeux s'ouvrirent lentement et se fixèrent sur moi sans me reconnaître; puis un sourire indécis flotta sur ses lèvres, un éclair passa dans son regard, et elle jeta un cri de surprise et de joie que je n'oublierai ni dans cette vie ni dans l'autre. Enlaçant ses bras à mon cou, elle attira ma tête sur sa poitrine et couvrit mon front de baisers.

— Marc! Marc! disait-elle, je rêvais que tu arrivais, et te voilà! Je ne rêve plus, n'est-ce pas?

Je ne trouvais rien à lui répondre. *Oui, c'est moi!* disait tout. Je la tenais contre mon cœur, je couvrais ses mains, ses bras, son cou et ses cheveux de baisers ardents; j'étais fou de joie. Ah! mon ami, quels moments résumant dans nos fugitives existences des siècles de bonheur! Enfin elle se dégagea doucement, me fit relever et se mit à m'examiner avec la surprise d'un enfant. Ma veste rouge à brandebourgs noirs, mes grandes bottes, ma peau bistrée, mes moustaches, mes cheveux courts, ma cicatrice au front, ont été tour à tour passés en revue. Après avoir un peu regretté mon abondante chevelure de jadis, elle a fini par dire qu'elle me préférerait tel que je suis maintenant, et, mettant la main sur ma croix :

— Quand je pense que tu aurais pu mourir pour me faire ce plaisir-là!

Ah! mon cher Cadanet, je suis bien récompensé du sang que j'ai perdu pour elle, va!...

Mais j'étais impatient de connaître notre situation, et nous avons profité du seul moment de liberté que nous

aurons peut-être d'ici à longtemps pour nous entendre. Le mariage avec Mauvezin paraît avoir été un des rêves les plus longtemps couvés et ajournés de M. Désormes. Il y songeait déjà quand il m'a chassé d'ici. Enfin, comme un enfant poltron qui veut franchir un fossé reste longtemps à mesurer la distance, recule pour prendre son élan, s'arrête au bord, retourne en arrière et saute enfin en fermant les yeux, de même mon oncle a franchi son indécision pour sauter en plein Mauvezin. La mort du père, fort endetté, n'a fait que diminuer les ressources du nouveau marquis; mais l'accroissement du titre a produit chez M. Désormes un éblouissement auquel il est impossible d'opposer aucune critique, aucun raisonnement. Marguerite a tout essayé, et elle y renonce.

Il faut donc tourner la situation, et Marguerite, qui n'a pas vu jouer beaucoup la comédie, a trouvé d'elle-même le moyen le plus classique, le plus ingénu et le meilleur peut-être : c'est d'agir comme la railleuse Isabelle, de laisser venir le beau Léandre, et de se rendre si désagréable, qu'il renonce à elle de son propre mouvement.

— Laisse-moi faire, dit-elle. Ne pas me laisser marier malgré moi est bien facile; mais faire consentir mon père à me marier comme je veux, c'est autre chose! Seulement, je sais que, s'il met des années à mûrir les projets qu'il a, il n'a besoin que d'un jour pour accomplir ceux qu'il n'a pas. Que d'une manière ou de l'autre j'amène M. Adalbert à froisser son amour-propre, mon père, en proie à un violent dépit, me mariera avec la personne qui se trouvera sous sa main. Il faut que tu sois cette personne, et voilà pourquoi je t'ai dit d'accourir et d'être là.

Je trouvais plus court et plus dans mes goûts de chercher noise moi-même au nouveau marquis.

— Voilà ce que je ne veux pas, dit Marguerite, j'ai

prévu que cela pouvait arriver, et j'ai fait le serment, que je te renouvelle ici, de n'être jamais à toi, si tu te mêles de prendre l'initiative. D'ailleurs, si l'attaque venait de toi, mon père ne te le pardonnerait jamais, ce qui ne serait pas le moyen de réussir.

Marguerite avait raison. Je donnai ma parole d'honneur de surmonter toute explosion de jalousie.

— Il le faut d'autant plus, ajouta-t-elle, qu'en consentant à voir Mauvezin et à me laisser un peu faire la cour, je risque bien de donner matière à quelque propos, surtout quand on verra que je ne l'épouse pas. Il faut que tu sois cuirassé contre tout ce que l'on pourra dire de mes caprices, et ce n'est pas en Afrique que tu aurais fait provision de patience. Ici, voyant mes moindres démarches, entendant mes moindres paroles, tu ne pourras pas en être jaloux. Je serai donc plus brave que je ne l'ai été jusqu'à présent, je me sentirai près de toi, sous ton contrôle et sous ta protection.

J'ai juré d'obéir, et nous avons parlé de mademoiselle d'Astafort, dont le caractère m'avait laissé de la méfiance et de l'inquiétude. Marguerite explique ainsi son amie :

— Fanny est une personne mystérieuse, j'en conviens ; mais, moi, je crois la connaître ; elle souffre d'être pauvre, et le grand mépris qu'elle affecte pour les richesses n'est que l'aveu involontaire d'un secret dépit. Et puis sa mère lui porte sur les nerfs : avec sa bonhomie réelle, madame d'Astafort est bien faite pour l'humilier et l'irriter par son manque de tact ; mais Fanny a d'autant plus de mérite et de vertu qu'elle souffre davantage. Elle a la volonté d'être franche, et, tout en s'échappant quelquefois en paroles aigres ou railleuses, elle agit toujours avec générosité. Certainement il eût mieux valu, et pour elle et pour nous, qu'elle ne fût pas dans notre confiance ; mais

j'étais un enfant quand j'ai commencé à t'aimer. J'ai été assez romanesque pour vouloir qu'elle le sût. Depuis, j'ai eu peur d'elle par moments. Pourtant elle ne nous a pas trahis, elle ne nous trahira pas. Sois aimable et sérieux avec elle, traite-la comme une amie bien sûre et bien dévouée ; elle mettra son amour-propre à l'être. Quant à la tromper, il n'y faut pas songer, elle est trop fine et trop clairvoyante...

Nous nous sommes séparés pour ne pas être surpris en tête-à-tête par M. Désormes, et j'ai été m'installer dans mon ancienne chambre tapissée. En traversant la bibliothèque, la soirée où mon oncle me donna des espérances si enivrantes et si vite déçues s'est représentée à ma mémoire avec une telle lucidité, que j'ai cru y être encore et n'avoir jamais été en Afrique ; mais la présence de Kadour m'a ramené au présent.

Ma toilette fut bientôt faite, mes bagages ne devaient arriver que le lendemain. J'allai rejoindre Marguerite au salon. Mon oncle entra un instant après.

— Ah! te voilà? s'écria-t-il en me voyant, et d'un ton qui me parut signifier : « Le diable t'emporte ! »

Et puis il reprit :

— Je ne t'attendais pas sitôt.

Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de cette réception flatteuse, et je l'embrassai. Il fut surpris de ma franchise, se remit, et, après avoir regardé ma croix et mon uniforme :

— Je te félicite, dit-il en me tendant la main. Te voilà un homme à présent ! Quelle belle mine ! Tu fais un beau soldat, ma foi ! Allons, oublions le passé et ne pensons plus qu'à l'avenir. Je n'ai pas encore parlé de toi... tu sais...

Je lui coupai la parole en lui disant :

— Oui, oui, mon oncle, nous avons le temps. Il n'est pas besoin d'ennuyer ma cousine de mes affaires.

Et, comme Dolin venait nous avertir que le diner était servi, j'offris, en affectant un air dégagé, mon bras à Marguerite, et nous passâmes dans la salle à manger. J'avoue que je ne mangeai pas comme un amoureux, mais comme un vrai spahi en campagne. J'avalai jusqu'à deux assiettées de *fromentée*, plat du pays que je ne pouvais pas même voir autrefois, et qui consiste en grains de blé crevés dans l'eau et cuits dans du lait. Ce mets gaulois a beaucoup d'analogie avec la colle de pâte, mais un proverbe dit : « Qui n'aime pas la fromentée n'est pas Berri-chon. » M. Désormes était évidemment flatté de toute la justice que je rendais à son plat national et s'extasiait sur mon appétit. J'avais tant de choses à dire sur l'Afrique, que Dolin, qui sert à table et place toujours son mot dans la conversation, est resté là, bouche bée, en écoutant le récit des combats où je m'étais trouvé. S'il ne disait mot, en revanche il se livrait à une pantomime exubérante : il montait à l'assaut avec moi, il baissait la tête sous les balles, et, quand j'en vins à mon coup de sabre sur la tête, il poussa une exclamation si comique, que Marguerite, près de pleurer, ne put retenir un éclat de rire. Ce polichinelle est en résumé le bouffon de la maison, c'est sur lui que M. Désormes fait rejaillir sa bonne ou sa mauvaise humeur. Aussi le drôle, se sachant nécessaire au trop-plein de la vitalité de son maître, se donne-t-il une importance qui le rend encore plus ridicule.

Ma cousine et moi avons été d'une réserve qui me surprend. Allons ! il ne sera peut-être pas si difficile de jouer la comédie de l'indifférence. Hier, j'ai montré mes chevaux à M. Désormes et j'ai paradé sur la pelouse pour Marguerite. A son tour, elle m'a montré de nombreux objets

d'antiquité trouvés depuis mon départ. Ce qu'il y a de mieux, ce sont deux vases étrusques, découverte fort curieuse en Berry.

La bibliothèque est devenue un véritable musée. J'aurai bien le temps d'examiner toutes ses richesses, car M. Désormes ne laisse plus sa fille seule avec moi; il la surveille de près et s'arrange de façon que ses affaires soient terminées dès le matin, ou, s'il est forcé de s'absenter, il enjoint à Nanniche de ne pas quitter sa maîtresse. Ma présence ici le charme médiocrement, mon cher camarade, je le sens bien, quoiqu'il me fasse assez bonne mine. S'il a pardonné, il est devenu défiant en diable.

Aujourd'hui, madame d'Astafort et sa fille sont venues à Saint-Jean. La mère est bien toujours la même : même embonpoint, même caquet intarissable et même brusquerie dans les manières. Mademoiselle Fanny a changé à son avantage : sa figure est plus pleine, son regard moins impertinent, ses formes sont plus développées ; c'est une très-belle fille. Elle m'a tendu la main sans affectation et sans pruderie, avec une franchise qui m'a touché. Mon oncle lui a-t-il fait part de ses nouveaux projets d'union avec moi? Il m'a semblé que madame d'Astafort faisait des allusions au futur bonheur conjugal de sa fille. M. Désormes, affectant devant elle d'être aussi résolu qu'elle le souhaite, lui a dit à demi-voix :

— Eh bien, j'ai fait ce que vous désiriez; le reste vous regarde à présent.

Est-ce de moi qu'il s'agissait?... C'est fort possible. M. Désormes doit vouloir me compromettre auprès de mademoiselle d'Astafort. Quant à elle, sachant de Marguerite tout ce qui me concerne, elle semble nous aider généreusement à entretenir les illusions de mon oncle. Je se-

rais un fat de croire qu'elle a beaucoup de mérite à agir ainsi. Elle n'a jamais eu plus de goût pour moi que je n'en avais pour elle. Quoi qu'il en soit, je la crois disposée à se bien conduire dans la circonstance et à garder notre secret.

M. Désormes a engagé madame d'Astafort à venir passer une quinzaine de jours ici. Il entoure sa fille de gardiens pour la défendre de moi, tout en espérant mettre Fanny en travers de mon chemin. Cet arrangement a contrarié autant Marguerite que moi ; mais patience, nous verrons bien ! Nous passons le temps à inventer mille ruses d'amoureux pour nous serrer la main et pour échanger en cachette quelques mots. Malgré tous les obstacles qui se dressent devant nous, j'espère, j'ai du courage !

Tu trouveras peut-être cette lettre un peu longue, mais tu n'en dois accuser que toi seul. Tu m'as fait promettre de te tenir au courant de ce qui m'intéressait, je t'obéis. De ton côté, mon cher camarade, donne-moi de tes nouvelles et de celles de nos amis.

Tout à toi.

MARC.

JOURNAL DE MARC VALERY

8 SEPTEMBRE. — Pendant le déjeuner, Dolin a dit que Fraudy (l'homme qui avait eu une altercation avec mon oncle) avait vu hier au soir, en passant dans le champ de la Morte, une excavation au bas du grand talus, dont toute une partie s'est éboulée par suite des dernières pluies.

Bien que la distance fût assez rapprochée, nous avons pris la voiture à cause de la chaleur. J'étais attiré par la curiosité et aussi par une quasi-certitude de découvrir quelque mystère. Ma passion archéologique s'était emparée de moi comme aux anciens jours. Cela ne doit pas t'étonner; l'amour de l'étude, les curiosités ardentes de la science s'éteignent dans un cœur brisé et se ravivent dans le bonheur.

En arrivant, nous vîmes une ouverture, de trois pieds de large sur deux de haut, en bas de la pente sablonneuse fraîchement détachée de ce qui avait été la base d'un tumulus. Les principales curiosités qui figurent dans la bibliothèque de Saint-Jean avaient été trouvées dans les alentours. Quelques ouvriers ayant été appelés pour le cas où il aurait à piocher ou à déblayer, M. Désormes leur proposa d'entrer dans cette excavation; mais aucun ne voulut s'y risquer.

Le père Carnat, qui faisait pacager ses moutons sur la brande, s'était approché, et, le menton en avant, les deux mains appuyées sur son long bâton, il regardait sans rien dire ce trou entre-bâillé comme une grande bouche.

— Mes gars, dit l'un des ouvriers, j'ai entendu cette nuit le *lupen* crier du côté des vieilles carrières.

— Si les mauvais esprits sont en campagne, dit un autre, c'est bien sûr de là qu'ils sont sortis. On ferait mieux de boucher ça...

— Voyons, vieux, dit le garde champêtre en s'adressant à Carnat, vous qui connaissez toutes les histoires et autres fariboles du pays, vous pourriez peut-être nous faire assavoir ce que signifie cette perforation qui suscite des pourparlers et autres réflexions parmi les citoyens ici présents.

— J'ai entendu dire dans les temps, lui répondit le

berger, qu'ils avaient enterré dans le pays d'ici une femme tout en vie, et ça pourrait bien être l'endroit...

— Il se pourrait faire, vénérable berger, reprit le garde. Et, du moment que ce n'est pas contrariant à la loi et que M. Désormes le désire, il est de toute possibilité d'entrer dans cette perforation.

— Oh ! par mon chrême et mon baptême, dit le premier interlocuteur, je n'y entrerais pas pour cent bons francs.

Je ne sais s'ils étaient de bonne foi ou s'ils voulaient se faire graisser la patte. Je perdis patience.

— Vous n'êtes tous que des *câlins*, leur dis-je en berichon : j'irai, moi ; mais il faut débayer cette entrée-là pour que je puisse y passer. Allons, Fraudy, venez ici avec votre pioche ; il y a vingt francs à gagner.

L'appât du gain fit taire la superstition. Il s'avança résolument :

— Diantre ! un louis d'or, dit-il, ça me va. Je vous dois bien quelque chose aussi pour m'avoir *empêché de la prison* dans le temps.

J'envoyai Kadour me chercher un paquet de bougies et des cordes pendant que Fraudy écartait les terres qui obstruaient l'entrée, et je proposai à mon oncle de se risquer avec moi.

— Merci bien ! dit-il, pour attraper des rhumatismes !

— En ce cas, repris-je en plaisantant, j'irai seul, et, selon la loi, je partagerai avec vous, propriétaire, les trésors que je vais trouver.

— J'y consens, répondit-il sur le même ton ; je te fais même cadeau de tout ce que tu trouveras.

— Et si c'était la fade, monsieur Julien ? dit le père Carnat en souriant malicieusement.

— Je la lui donnerais pour femme ! répondit mon

oncle, qui aime à faire l'esprit fort devant ses ouvriers.

Le père Carnat, m'attirant à lui :

— Voilà un vilain cadeau ! N'y allez pas, mon fils, ça vaudra peut-être mieux. Je ne dis pas que la grand'fade soit là dedans, mais elle peut y être. Il y a parfois des histoires qu'on raconte en riant, et ça se trouve vrai. Il y avait dans les temps une autre manière de religion dans le pays d'ici, et il se peut que la fade, avec ses diables à cheveux rouges, se voyant méprisée des chrétiens, se cache là. Si mon chien voulait parler, il nous dirait bien ce qui en est, parce que, voyez-vous, quand les croyances deviennent trop vieilles et que les hommes n'en veulent plus, les bêtes les prennent pour elles, et c'est pour ça qu'on dit d'une chose qui ne vaut plus rien : « C'est bon pour les chiens ! » J'ai comme souvenance d'avoir vu une butte là, et il y avait pourtant longtemps qu'elle était dé faite quand je suis venu sur terre.

Les paroles mystérieuses du vieux sorcier ne firent qu'exciter ma curiosité, et, dès que Kadour fut arrivé avec les engins nécessaires, je le mis de faction à la porte de la caverne, je lui confiai la corde dont je m'entourai le corps, lui recommandant de la lâcher à mesure que j'avancerais, et de la retenir au cas où il me sentirait tomber. Au moment d'entrer dans la *gueule de l'enfer*, comme disaient les ouvriers, un grand serpent verdâtre, qui me glissa dans les jambes et se perdit dans les herbes, fut l'objet de nouveaux commentaires de la part de l'assistance ; mais je n'y fis pas attention, le lieu où je m'engageais avait un bien autre intérêt pour moi.

Un couloir très-incliné, large de deux mètres et formé par deux murs latéraux, me conduit à un escalier qui descend rapidement à plusieurs mètres au-dessous du

sol, et à l'entrée d'un petit vestibule rond, dont le plafond est décoré de caissons ménagés dans le tuf. Une porte qui n'existe plus, mais dont les poutres sont encore engagées debout dans la maçonnerie, donne accès dans une salle de six mètres carrés. La chaleur y est étouffante, mais je continue mon exploration. Les murailles sont enduites d'un stuc sur lequel des fresques représentent les ornements d'une corniche. Les lambris et les panneaux sont décorés de personnages d'un brun rougâtre sur fond clair; leur dessin grossier et leurs formes ramassées me rappellent ceux des vases réputés d'origine phénicienne. Cet hypogée est recouvert de larges dalles qui forment un plafond plat, divisé en quatre caissons sculptés. Du centre pend un fragment de chaîne qui soutenait jadis une lampe; elle git au-dessous dans une épaisse couche de poussière grise. Près de la porte, un siège en pierre et une niche contenant un vase en terre rouge dite poterie d'Arezzo, à reliefs fins et délicats, ainsi que des parcelles de métal, vestiges d'étoffes précieuses. Le terrain forme un exhaussement remarquable au milieu de l'hypogée; c'est là qu'avaient dû être les urnes funéraires ou le sarcophage. Je buttai contre un trépied qui tomba avec un bruit sourd. Ce bruit me fit tressaillir. J'allais peut-être réveiller l'hôte de cette demeure silencieuse.

La bougie que je portais ne suffisant pas, j'en allumai plusieurs et je dénouai la corde qui me ceignait les reins. J'explorai à mon aise ce singulier et intéressant réduit : j'y trouvai deux statuettes en terre cuite, une chimère et un sphinx ailé; deux amphores à pieds en pâte noire, ornées de sujets en relief; une épée en acier, à lame droite et à poignée de corail; un coffre elliptique en bronze, appelé ciste, aux parois ornementées de dessins

gravés à la pointe. Ayant soulevé le couvercle de cette antique corbeille de noces, j'y vis un collier d'or et d'émeraudes, une figurine en ambre jaune, un miroir et une strigille d'argent, une coupe en malachite richement montée, des bracelets, un pectoral et une couronne nuptiale en or, avec bagues, pendants d'oreilles, fibules et longues épingles pour la coiffure. A côté de ces richesses, des fragments de planches vermoulues, incrustées d'ivoire et d'argent, me firent penser que c'étaient là les débris du sarcophage, dont je ne voyais aucune autre trace.

Je voulais reparaître chargé de mes conquêtes, et je bourrai mes poches de bijoux pour les offrir bien vite à Marguerite. Je ne me sentais pas de joie en puisant dans ce véritable trésor, et pourtant j'étais honteux de mon action : il me semblait voler quelqu'un. Et puis c'était comme un songe de pénétrer le premier et de me trouver seul dans ce sanctuaire, dont la poussière n'avait été foulée par aucun pied humain depuis plus de vingt siècles. Peu à peu une tristesse affreuse et de véritables remords s'emparèrent de moi. Violer cet asile de mort et fouler peut-être les ossements de ceux qui dormaient là dans l'éternité... cela me parut si mal, que je fus tenté de m'enfuir.

Un rêve que j'avais fait il y a deux ans, et qui m'avait frappé par sa coïncidence avec un rêve analogue raconté par le vieux berger, se représenta à mon souvenir dans tous ses détails. C'était là l'endroit où je dormais côte à côte avec un cadavre ; seulement, le couloir d'entrée était dans mon rêve beaucoup plus large, et donnait sur un bois. C'est par là que Marguerite et Carnat étaient venus me délivrer.

Et, il y a un instant encore, que voulait donc dire

le vieux sorcier en me défendant de pénétrer ici? Avait-il connaissance de cette chambre mortuaire? *La fade* ou *la morte*, c'est tout un; ce tombeau explique bien le nom du *champ de la Morte*, et encore le mot *champ* n'est peut-être ici que la corruption du mot celtique *cam*, chambre voûtée.

J'en étais arrivé à penser tout haut :

— Mais où est-elle, cette belle morte, la grand'-fade?

J'achevais à peine ma question, que le terrain s'affaissa sous mes pieds; une longue planche se brisa en faisant entendre un craquement lugubre, un de ses bouts se dressa devant moi par je ne sais quel mouvement de bascule, et je roulai dans la poussière qui remplissait un trou peu profond; mais, en me relevant, je vis une forme blanche, immobile, devant moi. Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouvai. Ce fut une terreur muette, irréfléchie, insensée. Je courais vers la porte sans pouvoir la trouver, et je revenais sans cesse vers cette apparition, qui semblait se mouvoir à la lueur vacillante des bougies.

— La morte! me disais-je comme hébété, c'est la morte! la voici!

Je fermai les yeux pour ne plus la voir, je rappelai ma raison, qui semblait vouloir me quitter, et je résolus de braver l'apparition en marchant courageusement à elle. O puérilité de mon imagination! l'objet probablement couché dans la poussière, et que le mouvement de bascule de la planche avait redressé au moment de ma chute, était une statue de grandeur naturelle, enveloppée de la tête aux pieds dans une longue draperie de marbre. Sans l'examiner autrement, je résolus de l'emporter comme gage de ma conquête et comme le plus curieux objet de

ma découverte; mais tous mes efforts furent inutiles; je pus à peine la soulever.

J'appelai Kadour, qui, en sa qualité d'Arabe, devait avoir au moins autant de préjugés et d'idées superstitieuses que les paysans du Berry, mais qui ne fit pourtant aucune objection, et m'aida à tirer de la fosse le précieux antique. Quant nous reparûmes au jour, les ouvriers reculèrent, des femmes et des enfants, attirés par la curiosité, s'enfuirent, et le père Carnat, voulant conserver aux yeux des paysans son prestige de sorcier qu'aucun être surnaturel ne doit effrayer, s'approcha, quoique en hésitant, de la statue; mais, en la voyant, sa figure prit une singulière expression d'admiration craintive.

— Eh bien, père Carnat, lui dis-je en riant, vous ne la reconnaissez donc pas? C'est la *grand'fade*, comme vous disiez.

— Ça se peut, ça se peut! me répondit-il d'un ton bourru; mais déterrer ce qui est enterré, ça n'a jamais rien valu, monsieur Marc, c'est moi qui vous le dis!

Et, appelant son chien, qui tournait autour de la statue et la flairait avec méfiance, il s'éloigna suivi de quelques bonnes femmes, qui lui demandaient sans doute s'il fallait adorer ou craindre cet être naturel.

Nous avons déposé à l'entrée du tombeau cette œuvre d'art de la plus belle époque grecque et d'une conservation parfaite. Craignant quelque méchanceté de la part des poltrons superstitieux, je l'ai mise sous la garde de Kadour. J'ai décidé M. Désormes et Marguerite à pénétrer dans l'hypogée. Quand M. Désormes se trouva au beau milieu de ces richesses :

— C'est qu'il y en a peut-être bien pour une certaine somme! dit-il d'un ton naïvement désappointé.

— Vous m'avez tout donné d'avance, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en conviens. J'ai fait là un mauvais marché.

— J'ai le droit d'en disposer à ma guise ?

— Dame ! sans doute.

— En ce cas, ma cousine, permettez-moi de vous offrir pour votre musée tous ces objets d'art, qui sont à vous.

Marguerite avait d'abord l'intention de laisser toutes ces curiosités comme nous les avions trouvées ; mais il y avait là de quoi tenter l'avidité de trop de gens. Elle appela quelques ouvriers, qui, rassurés par sa présence, se mirent à l'œuvre tout de suite. La poussière de l'hypogée fut passée au crible, afin qu'on pût récolter tous les menus débris, et la translation des objets de plus forte dimension, comme trépied, coffre, lampe, vases et statue, commença de s'opérer.

— Savez-vous, vous autres ? dit Fraudy à ses camarades. Tout ce que chante le vieux Carnat, c'est des bêtises ! et il n'y a pas plus de grand'fade dans tout ça que dans mon chapeau. Nous sommes bien bêtes de n'avoir pas osé entrer là dedans : on aurait partagé les trésors avec M. Désormes !

— Oh ! moi, j'y ai pas regret, disait un autre ; toutes ces affaires-là, ça ne vaut rien, c'est tout cassé.

Je surveillai de près le transport de la précieuse statue, couchée sur un matelas et portée en litière, comme il convient à une dame de l'antiquité.

Le temps menaçait depuis une heure, et, à moitié chemin, nous avons été assaillis par une bourrasque épouvantable, tonnerre, vent, grêle, éclairs. Dolin ne pouvait maîtriser ses chevaux, qui s'emportaient et menaçaient de verser. Hommes, bêtes, statue, antiquités se sont réfugiés sous bois pour attendre la fin de l'orage, et

nous ne sommes rentrés qu'à minuit, tous bien mouillés.

Marguerite a tout fait placer dans la bibliothèque. Cette chère Marguerite ! comme elle m'a reproché avec douceur mon expédition dans les *profondeurs de la terre* !... Mais elle me sait gré aussi d'avoir montré de la résolution et *du courage*... Du courage ! Je ne me suis pas vanté de la belle peur que j'ai eue devant cette statue... A propos, pourquoi n'a-t-elle pas de socle ?

9 SEPTEMBRE. — Elle est d'un type remarquable, le front est bas et droit comme dans les têtes grecques ; mais l'angle facial rappelle tant soit peu les profils égyptiens. Le nez est petit, fin, légèrement relevé, et les narines sont un peu dilatées. La distance entre le nez et la bouche est très-courte. Les lèvres sont un peu fortes, mais la bouche est bien dessinée. Les yeux sont grands, bien fendus, et d'un émail imitant la nature à s'y tromper. L'arcade sourcilière est allongée et semble, ainsi que l'épaisseur de la paupière, avoir conservé un léger ton bistré, ce qui indiquerait que cette œuvre d'art a été peinte à l'imitation des femmes de l'antiquité, dont la coutume était de se teindre les sourcils et le tour des yeux. La chevelure à grandes ondulations, à la mode grecque, porte des traces de dorure. Le cou, la poitrine, les épaules et le bras qui n'est pas caché sous la draperie sont d'une adorable *exqu Coast* de forme. Cette jeune fille est sans doute le portrait de la morte, — à moins que ce ne soit l'image de quelque déesse.

La tête est un peu inclinée du côté droit ; la main droite maintient les plis du pallium, qui recouvre l'épaule gauche et vient se rassembler en plis, à la mode grecque, sous le bras droit, dont le travail est si fini et d'une si belle conservation, qu'on y remarque, comme dans certaines statues de Canova, les plis et les pores de la peau.

La tunique descend jusqu'aux pieds et les cache en partie; on jurerait d'une véritable étoffe appliquée sur les formes, dont on devine toute la beauté. L'artiste de génie auteur de ce chef-d'œuvre a su allier la poésie du sentiment à la réalité des détails. L'effet de ces tissus légers que les poètes anciens appelaient *vent et nuage* est admirablement rendu. On est tenté de soulever les plis du pallium pour s'assurer que cette jeune fille svelte et gracieuse n'est pas la nature même.

Femineum lucet sic per bombycina corpus.

La tunique porte encore des traces de peinture, et toutes les parties nues sont d'un ton mat qui rappelle beaucoup celui des femmes arabes.

J'ai d'abord pensé que c'était une muse; mais le manque de tout attribut détruit cette supposition. La ressemblance de ce morceau de sculpture avec la statue d'une des quatre Balba trouvée dans les fouilles du théâtre d'Herculanum pourrait la faire remonter à l'époque gréco-romaine; mais les objets et les vases de styles bien antérieurs, les bijoux, l'ornement d'or travaillé en filigrane qui formait probablement une coiffure au cadavre, — dont, à ma grande surprise, je n'ai retrouvé aucun ossement, — me font présumer que cette statue doit être d'origine étrusque; mais l'art de la sculpture était-il déjà aussi parfait chez les Osques? Voilà ce dont je doute.

Elle fait un très-joli effet au milieu de la bibliothèque, debout sur un socle recouvert de velours rouge et garni de clous argentés, qui l'exhausse de deux pieds au-dessus du sol. Elle est éclairée de côté, la figure tournée vers la porte du salon, et semble regarder d'un air curieux et moqueur les visiteurs qui viennent l'admirer.

Je ne sais comment expliquer ce tombeau étrusque ou phénicien sur le sol de la Gaule centrale.

La légende ou plutôt la tradition donne, il est vrai, pour fondateur à la ville d'*Avarik* (Bourges) l'Hercule tyrien, personnification du génie aventureux et commercial des Phéniciens. Ceux-ci, tour à tour appelés Sidoniens, Chananéens, Philistins, avaient établi des colonies en Grèce, en Thessalie, en Espagne et en Étrurie. Navigateurs infatigables, ils allaient vendre en Europe les produits de leur riche industrie : étoffes de soie, mosaïques, statues, objets en verre, en or, métaux précieux. Ils enseignaient aussi aux peuples de l'antiquité leurs doctrines religieuses et leur système cosmogonique. Au temps d'Homère, l'industrie phénicienne avait atteint déjà un haut degré de perfection ; mais l'art chez ce peuple n'était cependant pas assez avancé pour produire une œuvre aussi belle que la statue trouvée dans notre hypogée. Ce serait, en fait de supposition, aller un peu loin peut-être que de reporter la construction de ce tombeau à l'époque où les Pélasges vinrent d'Asie occuper et défricher les marais de l'Europe, trois ou quatre mille ans avant notre ère. Cette race industrielle et entreprenante, qui, comme la moderne race juive, semblait vouée à la fatalité, toujours poursuivie, traquée ou réduite en esclavage par les nouveaux conquérants, Hellènes ou Latins, n'a pas laissé d'autres travaux que les épaisses murailles dites cyclopéennes. Ces hommes antédiluviens sont restés dans les souvenirs des peuples comme des démons et des génies malfaisants, et cependant ce sont eux qui élevèrent les premiers autels à des dieux mystérieux ou terribles (Cabires et Dioscures), et bâtirent les premières villes.

Les peuples nouveaux de race blanche, de souche

arienne, semblèrent prendre à tâche d'anéantir les vieilles races rouges filles de Cus. Cette haine s'est perpétuée jusqu'à nos jours en Amérique, où nous voyons le blond et pâle Anglo-Saxon détruire par tous les moyens l'Indien peau-rouge, très-proche parent du Pélasge primitif. Quelques tribus de la nation pélasgique, désignées en Italie sous le nom de Sicules, d'Opiques (d'*ops*, la terre), se fondirent dans l'élément tyrrhénien, venu de Phénicie, et devinrent le peuple étrusque, dont la langue et l'écriture procèdent des Phéniciens, la mythologie des Assyriens, l'art et l'architecture des Égyptiens. C'est de lui que les Romains empruntèrent une grande partie de leur religion, de leurs mœurs et de leur langue ; mais, fille de l'Étrurie, Rome prit à tâche de renverser en Europe cette civilisation que l'on peut comparer à celle de l'Égypte en Orient. L'Étrusque avait détruit le Pélasge, le Romain détruisit L'Étrusque.

Tout cela ne m'explique pourtant pas la présence de ce monument osque au milieu des brandes du Berry. Je ne suis pas moins surpris d'avoir trouvé une épée gauloise parmi les objets les plus précieux ou les plus chers que la dame étrusque fit enterrer avec elle. Notre histoire est d'une obscurité si profonde, que je renonce à chercher davantage...

Pourquoi nos bardes n'ont-ils pas écrit au lieu de chanter ?

10 SEPTEMBRE. — Marguerite a obtenu de son père la permission de monter mon cheval, qui est très-doux, et j'ai commencé à lui donner les premiers principes d'équitation. Ces leçons auront pour théâtre la pelouse devant la maison ; mais j'espère que nous irons bientôt dans la campagne, où nous pourrons causer librement. Il n'y a

vraiment que les femmes pour avoir des idées ! Je n'aurais jamais trouvé ce prétexte.

11 SEPTEMBRE. — Madame d'Astafort et sa fille sont venues s'installer avec des malles et des paquets, comme si elles débarquaient des Indes. J'ai vu dans les bagages une cage de serins et un affreux roquet si pelé et si déformé, qu'il a l'air d'être en carton.

Mademoiselle Fanny a fait son entrée à cheval ; je ne lui connaissais pas le talent de l'équitation, et j'aurais souhaité qu'elle ne l'eût point. Elle va maintenant se trouver en tiers dans les promenades projetées avec Marguerite.

12 SEPTEMBRE. — M. de Mauvezin est venu aujourd'hui, et, s'il m'a déplu il y a deux ans, alors qu'il n'avait aucune prétention sur Marguerite, à plus forte raison me déplaît-il aujourd'hui qu'il se regarde comme son futur époux. J'avais mal jugé ou mal vu le marquis autrefois chez madame d'Astafort. Il m'avait semblé efféminé. C'est un garçon de vingt-cinq à trente ans, blond ardent, avec des yeux bleus ou plutôt verts. Je ne sais s'il a pris de l'embonpoint, mais il m'a semblé plus fort et plus homme qu'autrefois, bien qu'il ait toujours le teint frais et rose, que fait ressortir une mise puérilement recherchée, et je crois qu'il fait semblant d'avoir la vue basse, afin de s'autoriser d'un lorgnon pour regarder les gens d'une manière impertinente. Grand chasseur, il passe sa vie dans les bois. Une certaine affaire d'honneur, dans laquelle il tua son adversaire sur le coup, lui a fait une réputation de duelliste redoutable et de mauvais coucheur à vingt lieues à la ronde. Tant mieux ! J'ai bien promis de ne pas le provoquer, mais non de me laisser marcher sur les pieds. Puisse-t-il partager bientôt l'antipathie qu'il m'inspire !

.. Nous avons tous été au jardin, et, pendant qu'il faisait l'empresé auprès de ma cousine, mademoiselle d'Astafort me prit le bras et me questionna beaucoup sur ma vie en Afrique, sur mes sentiments, mes pensées. Elle en vint à parler de Marguerite, et prétendit que celle-ci ne lui accordait plus toute sa confiance.

— Nous nous sommes taquinées de temps en temps, disait-elle, mais sur des sujets de si peu d'importance, qu'ils ne valaient pas les paroles que nous disions. Je suis vivement peinée de voir son père s'entêter à la marier à M. de Mauvezin. Elle ne sera pas heureuse avec lui.

— Mais il ne faut pas que cela soit ! m'écriai-je ; cela ne peut pas être !

— Oh ! je souhaite de tout mon cœur que vous disiez vrai, car j'aime Margot comme si elle était ma sœur, et je voudrais qu'elle fût votre femme. Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ?

— Je vous assure que je l'aime au delà de tout, et que je lui sacrifierais ma vie avec joie.

— Si on pouvait m'aimer, je voudrais être aimée ainsi, dit-elle. Mais avez-vous bien réfléchi au scandale qu'occasionnera son refus d'épouser le marquis ? Sous son extérieur bonhomme, Désormes est une barre de fer, ne vous y trompez pas !

— Mais je suis peut-être une barre de fer aussi, moi !

— A la bonne heure, dit-elle à voix basse ; mais, moi, que dois-je faire de mon côté ? Ma mère et votre oncle ont projeté de nous marier ensemble ; M. Désormes vous en a écrit en Afrique, et vous êtes revenu sous le prétexte de me mieux connaître. Vous n'avez dit ni oui ni non, quant à l'avenir, et vous recommandiez de n'en point

parler. On m'a tout dit sous le sceau du secret. Dois-je laisser croire que vous êtes amoureux de moi? Dois-je être assez dévouée à Marguerite pour l'aider à tromper tout le monde? C'est fort délicat, et le rôle que je jouerais pour l'amour de vous deux n'est pas agréable. Que m'en reviendrait-il, à moi? Le semblant d'amitié de Marguerite, qui ne me fait plus que des demi-confidences?...

— Mon amitié à moi, lui dis-je, une amitié franche et dévouée, à toute épreuve.

— Oui, l'amitié d'un homme tel que vous est beaucoup, et j'en serai fière. Je l'accepte... Eh bien, mon ami, continua-t-elle en me serrant la main d'une manière un peu convulsive, vous allez tâcher de rendre mon rôle moins pénible : vous allez montrer un peu plus d'empressement auprès de moi. Devant le monde, vous serez mon amoureux; dans l'intimité, vous serez mon frère, et je vous parlerai de notre chère Marguerite. Le voulez-vous?

— Cette comédie que nous allons jouer devant votre mère est-elle convenue avec Marguerite? Je ne voudrais pas lui donner l'ombre d'un soupçon.

— Elle est donc encore jalouse de moi? C'est bien puéril et bien injuste! Elle n'est donc pas sûre de vous?

Elle mettait tant de feu dans ses paroles, que j'en fus alarmé. Le moyen qu'elle voulait employer pour seconder Marguerite me paraissait outre-passer les besoins de la cause, et j'allais le lui démontrer lorsque nous nous trouvâmes face à face avec madame d'Astafort, qui revenait sur ses pas, et qui me cria très-haut, afin que personne n'en ignorât :

— Eh bien, mon lieutenant, je vous confierai ma fille

une autre fois, pour que vous me la rameniez rouge comme une guigne!

Tout spahi que je suis, j'ai rougi de cette platitude autant que Fanny. En songeant au monde trivial qui entoure Marguerite, à ce milieu grossier où elle a été élevée, je m'émerveille toujours qu'elle ait tant de distinction dans les manières et d'élévation dans les sentiments. Je ne puis m'empêcher de me dire quelquefois : *Margaritas ante...*

M. de Mauvezin me lança un coup d'œil agréablement ironique, comme pour me féliciter de ma nouvelle conquête. Je me rappelai qu'il passait autrefois pour un des adorateurs de Fanny, et je trouvai son attitude impertinente et lâche; mais peut-être aussi n'a-t-il jamais songé à elle, et d'ailleurs il faut que je sois patient. Il se remit à parler politique avec madame d'Astafort, qui est légitimiste, à ce qu'elle s'imagine. Sans m'adresser à Mauvezin, qui abondait dans son sens, je fis quelques réserves très-nettes pour mon compte, et la grosse dame, qui ne voulait ni déroger aux principes des Tourtiaux ses ancêtres, ni déplaire à son futur gendre dans ma personne, se trouva dans l'embarras le plus comique. Je l'aurais menée plus loin, la crainte de faire trop souffrir sa fille m'arrêta. D'ailleurs, Boc le poète, que j'ai vu jadis chez madame d'Astafort, arriva en ce moment. Il tombait en pleine discussion, mais il ne se montra pas aussi tranchant que je l'aurais cru. Il paraissait soucieux. J'ai refait plus ample connaissance avec lui. C'est un garçon d'une vanité si sincère, qu'elle en est inoffensive. On est presque dispensé de l'admirer par les louanges qu'il se donne à lui-même. Il se croit appelé à de hautes destinées littéraires et politiques; mais au fond il n'est pas méchant. Sa mère, morte l'année dernière, touchait, en récompense de ses services

chez mon arrière-grand-père, une rente viagère de trois mille francs. Tant qu'elle a vécu, Boc s'est trouvé dans l'aisance; resté seul, tout en disant que le prêtre saurait vivre de l'autel, le poète n'a pu vivre de sa poésie. Il ne possède au monde que la maisonnette où il demeure à Saint-Août et le maigre champ qui l'entoure. On n'a pas longtemps crédit en province, quand on est propriétaire d'un fief si mince : Boc, imprévoyant comme un nourrisson des Muses, a déjà fait des dettes, et M. Chassepain le menace aujourd'hui de le faire exproprier. Le pauvre garçon ne sait où donner de la tête. Comme il me faisait part de ses peines :

— Mais mon oncle vous tirerait d'embarras, lui dis-je. On vous poursuit pour deux mille francs? Cette somme n'est rien pour lui, et il ne voudra pas abandonner le frère de lait de sa femme.

— Je ne veux rien demander à M. Désormes; il me refuserait probablement, ou me ferait l'aumône comme à un mendiant.

— En ce cas, mon cher monsieur, il faut vous résigner à payer.

— J'y suis tout résolu; Chassepain fera vendre mon pauvre nid, et le poète, battu des tempêtes de l'adversité, ira terminer sa malheureuse existence dans quelque étang de la brande.

— Allons, allons! monsieur Boc, trêve de poésie, nous sommes en pleine prose. Voulez-vous accepter mes services?

— Non, monsieur, merci, me répondit-il d'un air triste qui me fit comprendre que je l'avais blessé.

J'ai parlé de lui à M. Désormes; mais celui-ci m'a répondu :

— Rosalie a fait ses orges assez amplement chez le vieux

Valery pour que son fils n'ait pas à demander des secours.

Cela n'est pas vrai. Cette femme avait été honnête, et je ne trouvais pas juste que le fils fût victime de l'ingratitude des héritiers. J'ai été chez le notaire, et j'ai acheté toutes ses créances.

Mon court entretien avec Fanny m'a laissé des doutes sur son compte, et j'ai cherché à lui parler de nouveau pour l'amener à me seconder sans tant de diplomatie; mais je crois qu'elle eût voulu me voir acquiescer spontanément à l'idée de lui faire la cour en public, et qu'elle me boude d'avoir hésité, car elle m'évite. Singulière idée que la sienne! singulière fille qui risquerait volontiers de se compromettre pour moi,... pour moi qu'elle n'aime pas! Il faut qu'elle nous cache quelque arrière-pensée.

15 SEPTEMBRE. — Mon oncle a reçu ce matin la visite d'un hétéroclite bonhomme à l'œil vif, au nez retroussé, à la bouche si petite qu'elle en est ridicule; pas un poil de barbe sur le visage : il ressemble à une vieille femme. Il parle vite, d'un ton bref, gesticule beaucoup, ne tient pas en place; je le soupçonne d'avoir dans l'estomac un ressort qui se détend toujours. En habit noir, en cravate blanche dès le matin, il est venu à pied d'Issoudun en se promenant. Professeur de chimie au collège de Bourges, son nom n'est pas moins bizarre que toute sa petite personne : il s'appelle M. Pillepuce, mais il signe Pilpus, c'est plus scientifique.

— Ma visite a deux buts, disait-il : le premier, celui de vous serrer la main, car nous sommes de vieilles connaissances, mon cher Désormes; le second, celui de voir cette *précieuse* statue et l'hypogée découverts, par vos soins et sur vos indications, près de Saint-Jean, au dire de mon journal... Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela? Avez-

vous réellement trouvé quelque chose? Je ne me fie guère aux journaux, je veux toucher et m'assurer *de visu*.

Nous le conduisîmes à la bibliothèque, et il considéra la statue sous toutes ses faces. La circonstance du manque de socle le frappa comme elle m'avait frappé moi-même. Il admira la vérité des yeux au point de demander la permission de s'assurer qu'ils étaient bien de verre.

— Singulier! disait-il de temps en temps comme stupéfait. Très-beau! très-beau! Bien curieux! Vous n'avez pas essayé d'en briser un fragment afin de vous assurer de la matière? Qui sait? Si j'en avais un petit morceau...

— Vous n'y songez pas! lui dis-je; on n'entame pas une œuvre d'art comme un fragment de roche.

— Une œuvre d'art! répéta-t-il en sautillant autour de la statue, une œuvre d'art! Est-ce bien une œuvre d'art?

— Et que voulez-vous que ce soit?

— Un résultat scientifique, ouvrage de l'homme ou de la nature.

Je ne le comprenais pas.

— Pouvez-vous me dire, reprit-il en examinant à la loupe les mains et le vêtement de la statue, quelle en est la substance?

— N'est-ce point du marbre?

— Qui sait? Êtes-vous géologue, monsieur? êtes-vous minéralogiste?

— Fort peu.

— Eh bien, moi, je suis l'un et l'autre, et je vous dis que, si c'est là du marbre, c'est un marbre que je ne connais pas, ... jusqu'à présent du moins... Et tenez! vous allez me comprendre, car vous avez l'air intelligent. Peut-être aussi vais-je vous paraître insensé... N'importe! Si je vous avais parlé télégraphe électrique il y a trente ans, vous m'auriez ri au nez; de même pour la photographie et mille autres

choses ! Pour en revenir à mon idée, voici : je m'occupe spécialement de *métamorphisme*. On appelle loi de métamorphisme la transformation d'une matière quelconque causée par le contact ou le voisinage d'une autre matière *agissante*. On pourrait pousser les conséquences du métamorphisme de manière à faire ressortir qu'une substance est constamment modifiée par une autre, car les modifications sont infinies. Pour vous donner des exemples en géologie, je ne vous citerai que le *marbre*, la *dolomie* et le *gypse*, qui sont des calcaires métamorphosés par la chaleur et sous l'influence de gaz, d'acides et de vapeurs sulfureuses. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Pas beaucoup, dit M. Désormes.

— N'importe, n'importe ! reprit le petit homme, qui suait, parlait et marchait tout à la fois avec une vivacité incroyable. Pour en revenir à mon idée fixe, vous savez que chaque débris organique se métamorphose suivant la composition du terrain où il se trouve. Ainsi tel bois, dans un terrain soumis jadis ou récemment à des infiltrations siliciques, sera devenu du jaspé ; telle ammonite se sera, dans un terrain ferrugineux, transformée en pyrite de fer ; tel ossement sera devenu un phosphate de chaux par la combinaison de l'acide phosphorique avec des bases salifiables. Parmi toutes les découvertes modernes, un chimiste italien, un Florentin, un grand génie, *il signor Segato*, mort il y a quelques années, a trouvé le moyen de convertir en jaspé les végétaux et les animaux, avec leurs formes et leurs couleurs. J'ai vu des plaques polies, destinées à faire des tables ou des cheminées, qui n'étaient composées que de matières organiques. Certaines pièces anatomiques étaient admirables. Je suis à la recherche de cette découverte, dont l'inventeur a emporté le secret dans la tombe, et je me demande si, en fouillant le sol de

notre planète, je ne retrouverais pas ce secret, peut-être connu des anciens, ou si je ne mettrais pas la main sur un être de notre espèce primitive, conservé par cette loi naturelle du métamorphisme, ce qui serait une découverte bien plus intéressante encore !

Un sourire de pitié erra sur les lèvres de M. Désormes.

— Il est complètement fou ! me dit-il à voix basse.

En effet, M. Pillepuce poussait, selon moi, sa manie un peu loin ; pourtant son raisonnement ne m'offusquait nullement, et j'admettais jusqu'à un certain point l'éventualité de retrouver un jour quelque échantillon des races primitives converti dans son entier en silice ou en calcaire.

— Mais quel rapport espérez-vous trouver entre le métamorphisme et cette statue grecque ?

— Grecque, grecque ou non... Que sais-je ? N'est-ce point là une vraie créature humaine ? Tenez, monsieur, il faut absolument savoir ! C'est une découverte qui intéresse l'humanité tout entière...

Et il s'élança vers la statue en s'emparant de sa petite main comme s'il eût voulu lui casser un doigt. Je le tirai en arrière un peu brusquement.

— Gare à vous, lui dis-je, si vous lui cassez quoi que ce soit !

J'étais en colère.

Le professeur porta sa main à son bras, et, plus blanc que la statue elle-même, alla s'asseoir à l'autre bout de la bibliothèque, tout près de se trouver mal.

— Oh ! monsieur, me dit-il, vous m'avez tellement serré le bras, que je ne sens plus ma main droite. Quel engourdissement ! Cette douleur est insupportable !

Je m'excusai de ma vivacité, et, comme je ne lui avais pas serré le bras du tout, il faut qu'une crampe l'ait pris subitement.

15 SEPTEMBRE. — Il vient d'arriver un triste événement, que les superstitieux n'ont pas manqué d'attribuer à la statue. Cette malheureuse statue ! tous lui en veulent, les uns par ignorance, les autres par trop de savoir !

Mon oncle avait hier quelques personnes à dîner en sus des dames d'Astafort : M. de Mauvezin, le docteur Thi-bau', M. Chassepain et M. Michel l'ingénieur. M. Michel n'est pas un maniaque de métamorphisme comme M. Pillepuce ; mais la minéralogie lui tourne aussi la tête, et il a la prétention de déterminer et spécifier toute matière à l'œil nu ou au moyen d'un simple petit flacon d'acide qu'il porte toujours sur lui. Pourtant son coup d'œil, si exercé qu'il soit, a échoué à l'inspection de la statue.

Il tournait autour, voulait gratter et frapper du manche de son couteau sur les plis du pallium, qui résonnaient comme la pierre à fusil.

— Serait-ce du marbre?... disait-il ; un calcaire jurassique rosé?... Non, le vêtement est bien du jaspe, un jaspe jaune pâle. C'est singulier, ce n'est rien de tout cela peut-être !

Il me faisait frémir : je craignais qu'il ne l'écorchât ; mais ce fut bien pis quand il tira son maudit flacon pour éprouver si les parties nues étaient bien du calcaire. Je m'y opposai formellement, bien qu'il m'assurât que cela ne gâterait rien. La présence de M. de Mauvezin m'avait rendu jaloux, quinteux. Je n'osais pas laisser le géologue seul auprès de la statue, et j'étais tourmenté de savoir mon rival près de Marguerite. M. Michel a profité d'un moment où j'étais absent pour faire son essai.

— Les vêtements, disait-il quand je suis rentré, sont bien de la silice, une sorte de jaspe non encore déterminée ; mais le bras et toutes les parties nues bouillonnent sous l'acide comme les calcaires. La statue est, selon moi,

de deux substances différentes, calcaire et silex ; mais le raccord est si admirablement fait, qu'il est impossible de voir les lignes de démarcation.

Je vis deux taches rousses sur les plis du pallium, une autre sur la tunique et une quatrième au bras rond et délicat du précieux antique. Je fis sentir au géologue un peu durement, je l'avoue, le sans façon de son procédé. Il n'en fit que rire, et, comme il montait en voiture, il m'assura, d'un air de taquinerie, qu'il y reviendrait quand je n'y serais plus.

— Vous ne pourrez pas l'emporter, votre statue, disait-il ; si c'était une jolie fille, je ne dis pas !

Je crus qu'il avait surpris quelque chose entre Marguerite et moi, et que, pour se venger de ma mauvaise humeur, il y faisait allusion.

— Que le diable vous emporte, lui dis-je, s'il ne vous trouve pas trop bête pourtant !

Marguerite, d'un regard, me reprocha ma grossièreté. Combien je me la reproche davantage à présent ! Il semble que ma malédiction ait porté malheur à ce pauvre hère. Il était venu à pied avec le notaire. La nuit étant sombre et pluvieuse, M. Désormes avait voulu les retenir à coucher ; mais M. Chassepain avait affaire chez lui, à Ardentes, dès le lendemain matin ; mon oncle fit donc atteler le bidet au char à bancs, et le malencontreux Dolin prit les rênes.

Parti à onze heures du soir, Dolin n'est revenu que ce matin, sans cheval et sans voiture. Il avait tout laissé dans un marais à trois ou quatre lieues d'ici. Voici sa déposition, à la fois triste et comique, écrite par M. Désormes sous sa dictée, pour servir à l'enquête.

« Il faisait si noir, qu'on n'y voyait rien, et il *brouillaisait*. J'avais bien allumé la lanterne, mais le vent l'a eu

bientôt soufflée, et je n'ai jamais pu la rallumer. Plus nous allions, plus il *brouillait*, plus il *ventait*, plus il *faisait brun*. J'avais pris au plus court pour gagner Ardentes tout droit. Mais voilà-t-il pas que M. Chassepain dit que je me suis perdu, qu'il faut tourner sur la gauche ! Je ne savais pas où j'étais, et je lui répons :

» -- Ça se peut, monsieur Chassepain, ça se peut !

» Et moi de tourner comme il disait ; mais, à force d'aller sur cette gauche, on perd le chemin et nous voilà en pleine brande à *trimmer* pendant plus de deux grandes heures. Tout d'un coup, voilà le cheval qui butte contre un mur ; c'était une ferme. M. Chassepain voulait me faire descendre pour demander notre chemin ; mais il y avait tant de chiens qui jappaient, qu'ils m'auraient bien dévoré, si j'étais entré dans cette cour. A force d'appeler, de crier, j'ai vu un homme qui a ouvert une petite lucarne, et j'ai entendu qu'il amorçait son fusil. Je lui dis que j'étais Dolin, qu'il n'y avait pas de quoi avoir peur, et que j'étais égaré ; il ne voulait pas me croire, il nous appelait du *mauvais monde*. Enfin, après s'être rassuré, il nous dit que nous étions aux Petites-Landes... C'est à plus de deux bonnes lieues d'ici, et tout à l'envers d'Ardentes. C'était environ deux heures du matin. M. l'ingénieur voulait coucher là ; il aurait aussi bien fait ; mais le métayer n'a pas voulu lui ouvrir. Nous voilà repartis ; je tranche dans la brande pour gagner la route de Châteauroux au plus près, mais voilà-t-il pas que mon cheval s'abat des quatre pieds, la voiture s'enfonce et se verse de côté ! Nous tombons tous dans l'eau et la vase jusqu'au ventre. Elle était froide comme un glaçon. J'ai bien vite gagné la rive, j'ai appelé M. Chassepain, qui se fâchait, qui jurait ; je n'ai jamais entendu un notaire donner tant de jurons. L'ingénieur ne disait rien ; il faisait si noir, que je ne le voyais pas, et il

n'y avait pas moyen de faire prendre les allumettes, qui étaient toutes mouillées.

» J'ai entendu M. Chassepain qui me disait :

» — Tire-toi de là comme tu pourras, imbécile, maladroit ! J'aime mieux m'en aller à pied.

» Une fois tout seul, la peur me prend, et me voilà de courir et de m'embourber toujours dans les marécages.

» — Faut que je sois dans la Brenne, que je me disais, ou il y a là du sortilège bien sûr.

» Au petit jour, j'avais eu beau marcher *à nuitée*, j'étais à peu près à cinq cents pas du marais. Je voyais le char à bancs couché de côté et le ventre du pauvre bidet noyé ; mais il n'y avait plus personne. J'avise trois ouvriers qui s'en allaient sur la brande, je les appelle et je leur conte ma peine. On coupe les harnais du cheval, et, quand on va pour relever la carriole, voilà que j'amène les jambes de M. Michel en même temps. L'ingénieur était noyé ; il avait été pris sous la voiture, il était resté là ; il tenait encore sa pipe à la main, et je ne m'étonne plus s'il ne disait rien. Comme ça, voilà ce qui s'est passé, et j'en signe déclaration. »

Nous nous sommes rendus tout de suite sur le théâtre de l'événement. C'était à une lieue de Saint-Jean, en plein désert ; un vent froid courait sur ces plaines immenses, le ciel était gris, et il bruinait. Nous vîmes, en arrivant, deux gendarmes, le garde champêtre et un groupe de paysans au bord du marais. Le corps de M. Michel, demi-nu, la face souillée de vase, était étendu sur le dos. Ses yeux ternes et ouverts semblaient chercher dans les profondeurs de la mort le chemin qu'avait pris son âme. Le docteur Thibaut, qu'on avait appelé pour constater le décès, l'avait dépouillé de ses vêtements pour l'examiner.

— C'est bien, me dit-il, le résultat d'une asphyxie, car

je ne vois aucune lésion... Voici une tache au bras qui ressemble à une brûlure récente ; mais ces brûlures, qui ont entamé son habit et son pantalon à deux endroits, sont produites par le flacon d'acide azotique qu'il portait toujours sur lui, et qui s'est brisé dans la chute. Il n'y avait là rien de grave.

— Pauvre Michel ! dit mon oncle. Le voilà marqué juste comme il a marqué la statue !

Pendant que M. Désormes, comme maire de la commune, dressait procès-verbal et recevait les diverses déclarations, les paysans attribuaient la mort de M. Michel au mauvais œil, à la *jettatura* d'un être imaginaire, et, bien qu'ils eussent tous plus ou moins connu cet homme, aucun d'eux ne prononça un mot de regret ou de compassion en face de son cadavre.

— Heureusement qu'il était célibataire ! dit gravement un des gendarmes.

Ce fut là toute l'oraison funèbre du pauvre ingénieur.

Dolin était tellement ahuri, il avait une telle peur de la justice et des suites de cet homicide involontaire, qu'il faillit nous verser deux fois pour nous conduire à Ardentes, chez M. Chassepain. Sur l'injonction de mon oncle, Kadour prit les guides, et il s'acquitta très-bien de son rôle de cocher.

Nous avons trouvé le notaire couché et grelottant la fièvre. Quand il a su la mort de son compagnon de route, abandonné par lui sous prétexte qu'un homme de cette force et de cette taille aurait dû se tirer d'affaire tout seul :

— Ce que c'est que de nous ! dit-il en soupirant. Je sens bien que je vais en faire une grosse maladie !

Et ce fut un déluge de plaintes, de récriminations contre Dolin, qu'il se promettait bien de faire assigner en dommages et intérêts pour le temps qu'il allait perdre. Je me

suis réjoui malgré moi de son indisposition en l'entendant dire bas à M. Désormes :

— Sans compter notre affaire Mauvezin, qui va être retardée par ce contre-temps.

Égoïsme de l'amour ! je fis des vœux pour que la maladie du notaire durât très-longtemps !

En revenant à Saint-Jean, M. Désormes était de fort méchante humeur. Il a apostrophé un peu brutalement Kadour, qui n'avait pas bien coupé une ornière, comme s'il eût dû savoir déjà conduire. Le spahi l'a regardé fixement, sans répondre un mot, a donné les guides et le fouet à Dolin en lui disant simplement :

— Toi, conduis !

Puis il a allumé une cigarette, s'est croisé les jambes sur le siège, et n'a plus desserré les dents. M. Désormes a pu alors faire tomber sa colère sur Dolin, qui répétait comme un somnambule :

— C'est la faute au chien noir et à la femme de pierre !

Il a été se coucher en arrivant, et Nanniche a servi le déjeuner. Marguerite est toute troublée de la mort tragique de ce pauvre Michel, et tout ce qu'on dit l'a frappée vivement. N'est-elle pas sortie du cabinet d'antiquités dans le salon en disant que la statue venait de la regarder avec de méchants yeux ? Marguerite était pâle et tremblante. Le fait est que ces yeux d'émail sont surprenants de réalité.

J'ai pu parler à Marguerite pendant dix minutes et lui apprendre le retard apporté dans les projets de son père par l'indisposition de M. Chassepain.

16 SEPTEMBRE. — Grand diner à Saint-Jean. Quelques chasseurs du pays, entre autres mon rival, y ont parlé de leurs exploits de vénerie. Ils ont si bien monté la tête à ces demoiselles, qu'une chasse à courre est organisée pour la semaine prochaine, c'est-à-dire que Fanny, qui est fière

de savoir manier un cheval, est bien aise de se montrer, et que Marguerite espère trouver un moment pour me parler en liberté dans le désordre inévitable de la cavalcade. Après dîner, comme j'avais été fumer dans ma chambre avec Raoul de Vinceux, Boc est entré avec une pose théâtrale.

-- Monsieur Valery, dit-il, j'ai à vous remercier de ce que vous avez fait pour moi, et je le ferai sans vergogne devant M. de Vinceux. Ne me voyant plus inquiété par mes créanciers, je me suis informé auprès de M. Chassepain; il m'a dit que vous étiez mon créancier et que je n'aurais désormais affaire qu'à vous seul. Monsieur Valery, j'entrerais en grande méfiance de me sentir dans d'autres mains que les vôtres; mais je comprends votre intention: vous avez voulu me rendre service, me donner du temps sans que j'eusse à vous en savoir gré; eh bien, je ne suis pas de ceux à qui la reconnaissance semble un fardeau, et je voudrais rencontrer l'occasion de vous prouver mon dévouement.

Je coupai court à ses remerciements; mais il a voulu absolument m'avoir à déjeuner avec M. de Vinceux dans son ermitage: c'est ainsi qu'il appelle sa maison. Raoul, qui craint les vers comme la peste, a prétexté une affaire urgente. Quant à moi, je ne pouvais refuser Boc sans l'affliger. J'ai accepté pour après-demain.

Aujourd'hui, Marguerite a demandé à son père la permission de sortir de la pelouse pour essayer mon cheval sur la brande. Elle ne veut pas, dit-elle, passer pour une novice en fait d'équitation devant tout le monde. M. Désormes ayant permis la promenade, j'ai escorté mon élève; mais nous avons à peine fait cent pas, que mademoiselle d'Astafort nous rejoignait au galop. Je n'ai pu m'empêcher de la maudire intérieurement.

— Est-ce que vous croyez que c'est aimable de partir sans moi? dit-elle dès qu'elle eut mis son cheval à l'allure des nôtres.

— Est-ce que tu me crois trop petite fille pour me garder toute seule, que tu es toujours sur mes talons? lui répondit Marguerite avec humeur.

— Ah! nous avons mal aux nerfs? reprit Fanny.

— J'ai assez de la promenade, cousin, dit Marguerite; rentrons.

— Quand nous aurons reconduit cette belle capricieuse, me dit mademoiselle d'Astafort, venez donc m'accompagner jusqu'à Dressais. J'ai quelques ordres à y donner, et nous reviendrons tout de suite.

— Si tu as besoin d'un domestique, prends Dolin, fit sèchement Marguerite.

Mademoiselle d'Astafort sourit d'une façon ironique et ne répondit rien; mais, en passant la porte du mur d'enceinte, le cheval de Marguerite frôla la jupe de Fanny, qui lui cingla sur la croupe un coup de cravache bien appliqué. Le cheval lâcha une ruade et partit au galop, emportant Marguerite encore peu aguerrie. Je le rattrapai vite et l'arrêtai. Mademoiselle d'Astafort nous avait suivis et disait en rient :

— C'est pour te donner de l'aplomb, Margot!

La guerre était déclarée. Ces demoiselles ne se sont plus dit un seul mot de la journée. Le soir, Marguerite, qui s'était mise à broder, m'a appelé près d'elle et m'a dit de lui lire un traité d'hippiatrique. C'était une singulière lecture à faire en famille, mais elle avait envie de taquiner Fanny.

— Cherchez donc, me dit-elle, s'il y a un passage qui enseigne ce que l'on doit faire quand votre meilleure amie frappe à l'improviste votre monture sans se soucier de vous faire casser le cou.

Fanny devint pâle. Je serrai vivement le bras de Marguerite. C'était une grande imprudence de pousser à bout mademoiselle d'Astafort ; celle-ci répliqua aigrement. Marguerite essaya de tourner la chose en plaisanterie.

— Avez-vous bientôt fini de vous disputer ? cria madame d'Astafort, qui faisait un besigue avec mon oncle. On ne s'entend pas jouer ! Cette grande Fanny, qui devrait être raisonnable, est plus enfant que la petite !

Marguerite m'a repris le livre en me serrant la main furtivement, et s'est mise au piano. Elle a chanté avec beaucoup d'entrain pendant une heure, puis elle a embrassé franchement Fanny, qui lui a rendu son baiser du bout des lèvres. Elle m'inquiète, cette Fanny !

En passant devant la statue, j'ai vu sur son sein de marbre une goutte d'eau, brillante comme une larme. Ce Dolin asperge partout et arrose les livres sous prétexte de les épousseter.

19 SEPTEMBRE. — Notons la journée d'hier à la craie blanche. Je ne suis pas encore revenu de ma surprise, et par moments je crois rêver... Hier donc, il m'a fallu, comme je l'avais promis, aller à Saint-Août pour déjeuner avec Boc. Je l'ai trouvé qui m'attendait sur sa porte, décidé, disait-il, à m'aller chercher jusque dans mon lit, si j'eusse manqué à ma promesse.

Au fond d'une petite allée bordée de haies vives et fermée par une barrière, la maisonnette à un seul étage montrait son pignon blanc et ses contrevents verts au milieu des pampres et des vignes rougis par l'automne. Le déjeuner était prêt, et le pain noir, trempé des larmes du poète, était ce jour-là flanqué de côtelettes, d'une poularde grasse et d'une truite de l'Indre, le tout arrosé de vin vieux d'Issoudun, qu'une servante accorte et rondellette nous versait à pleins bords ; ce qui me donna à penser

que, si Boc se desséchait d'amour pour Fanny d'Astafort, ce n'était que dans ses odes.

J'eus le malheur de le mettre sur le chapitre de la poésie en faisant une comparaison entre sa chambrière et la muse de Dressais. Il convint sans trop de fatuité « qu'il se vengeait des dédains de la farouche Diane avec la riante Hébé. » Et, à ce propos, il alla chercher quelques feuilles de papier sur lesquelles dansaient dans tous les sens des vers raturés ou péniblement éclos. Il débita d'abord plusieurs rondeaux et vaux-de-vire en guise d'escarmouche, car il me menaçait d'une élucubration poétique sur laquelle il ne pouvait mettre la main. C'était au désert, et je pris bravement mon parti d'avaler sa prose rimée en même temps que son café. Sa servante lui demanda ce qu'il cherchait.

— C'est, lui répondit-il, cette ballade que je t'ai lue, ... tu sais bien, ... en date de 1838 ou 1839, un des mes premiers essais dans le genre romantique.

— Ah ! ça sera peut-être avec toutes ces vieilles paperasses de votre défunte mère... J'avais fait un paquet de tout ça pour allumer le feu. C'est dans le coffre au bois, si ça n'a pas été brûlé.

Et elle se mit à fouiller et à répandre au milieu de la chambre une charretée de papiers griffonnés, de vieux journaux, de notes, de reçus, de parchemins antédiluviens, que sais-je ? C'était chercher un grain de sable dans l'Océan.

— Quel malheur si c'est perdu ! disait Boc en poussant de gros soupirs et en faisant voler les paperasses au vent.

Un papier jauni, écorné, plié en quatre et entouré d'un bout de fil crasseux, vint à s'abattre sur la table. Je le dépliai machinalement, et, reconnaissant l'écriture de mon

aïeul, Urbain Valery, je parcourus des yeux les phrases suivantes :

« Ceci est mon testament. Aujourd'hui, 7 septembre 1859, moi, Urbain Valery, ... je donne et lègue à Jean Valery, mon petit-fils, ma maison, ... mes domaines, etc. »

Je n'en lus pas davantage : je ne suis pas fort en affaires ; cependant je compris que ce papier devait être très-important pour moi. Je me rappelai que le vieux Urbain était mort le 9 septembre 1859 : donc, si c'était là sa dernière volonté, mon père avait été frustré par M. Désormes. Je voyais dans ce testament, échappé par le plus grand des hasards au feu d'*Hébé*, le moyen d'obtenir la main de Marguerite, rien de plus. Je ne voulais nullement dépouiller mon oncle, mais j'allais le mettre au pied du mur.

— Monsieur Boc, m'écriai-je, d'où vous vient ce papier ?

— Mais je ne sais pas, disait-il tout effaré ; ma servante a tout bouleversé, et je ne peux pas retrouver ma balade... Je suis désespéré ! Ah ! les femmes ! êtres charmants, mais sans cervelle !... Ce ne seraient pas mes vers que vous tenez là ?

— Non, c'est un testament de mon aïeul.

— Tiens ! encore un ? Ma mère m'a dit qu'il s'amusait à faire son testament tous les ans, puis tous les mois, et enfin tous les quinze jours.

— Mais je suis surpris, lui dis-je, que madame Boc n'ait pas remis tous ces papiers aux héritiers.

— Oh ! mon Dieu, ma mère n'avait guère sa tête, à la mort de M. Urbain ; car à peine avait-il rendu le dernier soupir, qu'elle tombait comme foudroyée par une attaque de paralysie. Depuis, elle a toujours languie, et sa mémoire était fort troublée. Beaucoup de paperasses qu'elle jugeait sans valeur sont restées entassées dans un vieux bahut

Mont j'avoue n'avoir jamais eu l'idée de faire l'inventaire. Elles y seraient encore, si ma gouvernante n'eût débarrassé le meuble pour y mettre du linge... Est-ce que ce papier vous intéresse?

— Certes, et je prends la liberté de le garder.

— Vous le pouvez, et même je trierai tout ça, et je vous mettrai de côté ce qui a rapport à votre famille. Peut-être retrouverai-je mes vers!...

— Boc, lui dis-je en posant sur la table les lettres de change qui me faisaient son unique créancier, un cadeau en vaut un autre : vous voilà forcé d'accepter ce que j'étais venu vous offrir ; reprenez vos billets.

Le poète ne voulut pas les accepter, je les déchirai. Je pris congé de lui et le quittai sans lui expliquer l'immense service qu'il m'avait rendu. Brave poète ! il comptait m'assassiner avec ses vers, et il me donne la vie et le bonheur !

Je voulais savoir au juste la valeur de cet acte ; je ne puis avoir grande confiance en M. Chassepain, chargé des intérêts de M. de Mauvezin, et d'ailleurs malade en ce moment. J'ai pris mon cheval, et, suivi de Kadour, je suis parti à fond de train pour Lignièrès. J'ai couçu chez M. Lorinond, l'ancien notaire de mon aïeul. Il a eu d'abord grand'peine à me reconnaître.

— Comment ! disait-il en croisant les mains sur son vaste abdomen, c'est là le petit Marc ! Ma foi, mon jeune brave, je ne vous aurais pas remis ! Comme on change ! Savez-vous qu'il y a quatorze ans que je vous ai perdu de vue ? Mais petit à petit je retrouve en vous les traits et la taille de votre père, un excellent cœur, mais une mauvaise tête ! Je vois que vous êtes décoré, et je vous en fais mon compliment. Ah ça ! qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps ? Mais vous me conterez cela plus tard, en di-

nant avec moi en famille, sans façons. En attendant, dites-moi ce qui me procure le plaisir de vous voir.

Je lui montrai le testament et le priai de me dire franchement ce qu'il en pensait. Avant tout, il regarda la date.

— Attendez donc ! s'écria-t-il. Savez-vous la date du testament fait en faveur de Désormes?... Tout est là !

— J'ai cette date fort présente, répondis-je. Mon arrière-grand-père a testé en faveur de mon oncle le 15 août 1839, *jour de l'Assomption*.

— Oh ! oh ! fort bien alors ! Lisons.

Et il lut :

« Ceci est mon testament et ma dernière volonté. Aujourd'hui, 7 septembre 1839, moi, Urbain Valery, libre d'action, sain d'esprit et de corps, je donne et lègue à mon petit-fils Jean Valery ma maison de Lignièrès, jardins et dépendances, plus mes domaines du Montet, de la Felouze, des Brandes, de la Chatoule et de Lassout, avec tout ce qui fait partie de ces cinq domaines en cheptel, bâtiments, terres labourables, bois, prés, vignes et étangs, meubles et immeubles, sans exception ni réserve. Le tout estimé douze cent mille francs... »

— Ça vaut davantage aujourd'hui, dit le notaire se parlant à lui-même.

Il continua :

« Je donne et lègue à ma fille Thérèse Valery, femme Désormes, le domaine de Boiscontent et celui des Jouanets, estimés deux cent trente mille francs, icelle ayant déjà reçu en dot, comme avancement d'hoirie, les fermes de La Font-Roy et de Civrenne, estimée cinq cent septante mille francs ; ce qui, pour sa part, se monte à huit cent mille francs. Entendant qu'elle se contente pour sa légitime de ces huit cent mille francs... »

— Madame Désormes étant morte, dit M. Lormond, sa fille hérite; ce qui fait qu'elle est propriétaire de huit cent mille francs. Avec une somme comme celle-là, on peut se marier à sa guise. Tout ça va bien. Je poursuis : « Je lègue à Rosalie Boc, ma femme de charge, une rente viagère de trois mille francs... » Rosalie Boc est-elle encore vivante?

— Non.

— En ce cas, c'est soixante mille francs qui vous rentrent. Voyons un peu. « Plus, à Jacques Leuillet, mon domestique, une rente viagère de douze cents francs... » Il a été rejoindre son vieux maître : bénéfice net, vingt-quatre mille francs. « Ce testament olographe est fait pour être déposé aux mains de maître Lormond, notaire à Lignières, que je prie de vouloir bien être mon exécuteur testamentaire. J'annule et je révoque tous testaments ou autres dispositions de dernière volonté que je puis avoir faits avant ce jour, entendant m'en tenir aux dispositions qui précèdent.

» Le présent testament a été écrit de ma main et fait à Lignières le sept septembre mil huit cent trente-neuf.

» JEAN-URBAIN VALERY. »

-- Peste! voilà un acte parfaitement en règle! s'écria M. Lormond. Il n'y manque rien, et, pour un homme de quatre-vingt-neuf ans, l'écriture est franche et dénote une grande lucidité d'esprit. Je m'étonnais aussi que votre aïeul ne vous eût rien laissé. Enfin voilà qui va très-bien; comment avez-vous trouvé ça?

Je lui racontai le déjeuner chez Boc, sa recherche d'un poëme perdu et ma surprenante trouvaille.

— Ceci me prouve, dit-il, que Rosalie Boc avait la tête à l'envers quand elle a perdu son vieux maître. Au reste,

elle avait toujours été un peu folle, et il paraît que son fils en tient, puisqu'il rimaille. N'importe, vous voilà propriétaire de près de treize cent mille francs ! Joli denier pour un lieutenant de spahis ! Ah ! le père Désormes va faire une vilaine grimace ; mais il n'a qu'à s'exécuter de bonne grâce, et, bien que ça ébrèche un peu ses trois millions, il n'en mourra pas. Saint-Jean vaut bien douze cent mille francs, et c'est sa propriété personnelle. Si vous vouliez faire une affaire, vous devriez épouser sa fille, ça irait tout seul.

— Croyez-vous ?

— J'en suis persuadé. Désormes aime beaucoup l'argent.

— Mais il a promis la main de Marguerite au marquis de Mauvezin.

— A ce blondin sans fortune ? Vous m'étonnez. Ah ! bah ! si vous me donniez plein pouvoir, j'arrangerais cette affaire-là en quinze jours.

Je lui confiai mes intérêts de cœur et d'argent.

— J'irai demain à Ardentes, dit-il, m'entendre avec maître Chassepain, le notaire de M. Désormes. Je dois vous prévenir qu'il n'a pas à nous rendre compte des revenus touchés par lui depuis quatorze ans ; n'ayant pas détourné le testament, il est de bonne foi, et les intérêts lui appartiennent. Ne parlez encore de rien. Du reste, je me charge de tout ; je vous tiendrai au courant, et je vous verrai prochainement.

Nous passâmes à table. Il me présenta à sa femme et me montra ses deux filles, deux sœurs jumelles se ressemblant au point que je ne les aurais pas distinguées l'une de l'autre, si elles eussent été séparées. Cela m'a fait penser à ceux qui nient les réapparitions des mêmes âmes sous des formes identiques à celles qu'elles por-

taient dans de précédentes existences. Voici pourtant que la nature crée spontanément deux types qui sont la répétition l'un de l'autre.

M. Lormond et sa femme sont des gens excellents et sans façons. Je suis revenu fort tard à Saint-Jean. Mon pauvre cheval en avait assez. Tout le monde dormait. Cette journée de mouvement et d'émotions m'avait tellement agité, que j'ai passé une fort mauvaise nuit. Je m'endormais à peine, quand j'ai entendu soupirer tout près de moi. Je me suis éveillé tout à fait, et je commençais à croire que j'avais rêvé, lorsqu'un second soupir, plus distinct, plus plaintif que le premier, m'ôta toute incertitude. Il semblait venir de la bibliothèque.

La pendule du salon sonna lentement trois heures. J'allai m'assurer qu'aucun chien n'était entré par hasard dans la chambre voisine. C'était un effet acoustique quelconque, peut-être une fissure dans la muraille, qui m'apportait un bruit du dehors ou le ronflement de quelque voisin.

20 SEPTEMBRE. — Je n'ai pu dire un mot de la journée à Marguerite, et, d'ailleurs, je ne veux rien lui apprendre avant l'autorisation du brave Lormond. Il n'y a pas de certitude qui tienne, j'ai promis ! Et puis Marguerite pourrait-elle cacher sa joie et ses espérances ? J'ai tant de peine à lui cacher les miennes ! J'ai été aimable avec Fanny. J'y allais de bon cœur, je ne la crains plus.

Mon oncle voudra-t-il reprendre sa parole à M. de Mauvezin ? Oh ! il le faudra bien !... Mon Dieu ! pourvu que je ne rêve pas tout éveillé !

SUITE DU JOURNAL DE MARC

21 SEPTEMBRE. — Dolin est entré chez moi d'un air singulier.

— Vous m'excuserez, monsieur Marc, mais il faut que je vous parle de quelque chose qui me tourmente. Vous qui êtes savant, qui avez voyagé, vous m'aidez peut-être à sortir de peine. Monsieur a-t-il jamais regardé dans les yeux de la statue?

— Non, qu'est-ce qu'ils ont?

— D'abord, monsieur, ils ont, ... ils ont, ... qu'ils vous regardent et vous suivent dans tous les coins de la chambre. C'est comme le portrait de M. Désormes dans le salon, il ne me quitte pas de l'œil tout le temps que je balaye, et il a l'air de dire : « Gare à toi, si tu laisses de la poussière sous les meubles. » Aussi, quand il entre en colère, je me dis : « Voilà qu'il a les yeux du portrait ! » Mais ceux de la statue ont un *charme*, et vous allez le voir. Le matin du jour où j'ai fait périr ce pauvre M. Michel, je trouvais cette fille de pierre si gentille, que je me suis mis à la regarder avec plaisir. Ses yeux étaient comme vivants, et ils m'attiraient, quoi ! Je me voyais dedans tout petit, avec la chambre, les fenêtres, les livres, les pots, enfin toutes les affaires ! Et puis, à force de regarder, je me vois dans la brande, conduisant la carriole, deux messieurs dedans, un grand marais, et le chien noir du père Carnat qui grattait la terre et me regardait. Avez-vous jamais fait attention à ce chien ?

— Non, allez toujours.

— Eh bien, ce chien-là n'est pas un chien.

— C'est une chienne?

— Non pas, monsieur ! c'est un chien sans être un chien. Vous savez bien que les bêtes reviennent ? La preuve, c'est qu'une nuit la mère à Fraudy a entendu sa chèvre, morte et enterrée dans la matinée, revenir dans la nuit bêler à la porte de son étable. Cette bête voulait rentrer avec ses anciennes camarades, qui l'entendaient et bêlaient aussi pour lui répondre. La mère Fraudy s'est levée pour voir, elle n'a rien vu ; mais elle a bien reconnu que c'était sa chèvre morte qui revenait. Il ne faut pas rire de ça, monsieur Marc ; il y a un chien noir qui apparaît sur la butte du champ de la Morte, et ça, de tout temps. Le père Bontemps l'a ramené une nuit jusque chez lui et l'a mis dans son écurie ; mais, au petit jour, comme il se levait, il a vu que c'était le chien du père Carnat, qui était sorti tout seul et s'en allait, toujours courant, sur la brande. Comment avait-il ouvert la porte, s'il n'a pas le diable dans sa peau ?

— Mon pauvre Dolin, vous avez rêvé tout cela ! Il n'y a ni sorciers, ni revenants, ni diable !

— Ça se peut, monsieur Marc, ça se peut ; pourtant, depuis que la statue est au château, il s'y passe des choses qu'on n'avait jamais vues. Allons, je vas tout vous dire ! J'avais été comme ça à Issoudun pour faire les commissions et acheter les provisions de la semaine. On mène ici un train qu'on n'avait jamais mené ! dame, c'est que madame et mademoiselle d'Astafort, sa servante, vous et l'*Orabe*, ça fait cinq personnes de plus, sans compter tous ces messieurs qui vont et viennent et qui ne vivent pas d'eau claire. Voilà que j'ai rencontré M. Pillepuce, vous savez, celui à qui la statue a jeté un charme qui lui a paralysé la main.

— Paralysé ?

— Oui, monsieur ; car, depuis ce jour-là, il ne peut plus s'en servir du tout. Eh bien, du plus loin qu'il m'avise, il m'appelle, et bien honnêtement me demande des nouvelles de tout un chacun et se met à parler. Ah ! qu'il parle bien ! Il parle, il parle qu'on ne comprend pas ce qu'il dit ! De fil en aiguille, il me demande si je ne pourrais pas lui procurer quelque morceau de la statue, un doigt par exemple. Oh ! il m'a offert dix bons francs pour un doigt. J'ai refusé, disant que je n'en avais jamais trouvé de morceaux ; mais il me répond que je ne suis qu'une bête, et que, d'un bon coup de plumeau, en époussetant un peu du manche, on peut casser le bout du nez ou un doigt, comme sans le vouloir, et gagner vingt francs.

» — C'est un coup de maladroit qui peut te rapporter quarante francs, qu'il me dit encore.

» Moi, j'avais bien envie de répondre : « Ça se peut ; » mais j'osais pas, et voilà qu'il m'offre cinquante francs. Ma foi, voilà que je consens et que je lui promets, pour la semaine qui vient, de faire comme il souhaite, et que je m'en reviens, ça, je le confesse, bien décidé à gagner son argent ; mais la honte me prend, et je n'ose plus. J'ai tourné plus de huit jours autour de la statue sans oser la regarder. Enfin, le matin où vous avez été déjeuner chez M. Boc, il n'y avait personne dans le salon ni dans la bibliothèque, je prends mon courage à deux mains et je vas sur la statue ; mais je rencontre ses yeux, et je reste en place comme un oiseau charmé par un serpent. Et puis voilà que, tout d'un coup, son estomac se soulève comme pour prendre sa respiration, et j'entends un gros soupir ; oui, un soupir comme quelqu'un à qui on apprendrait une mauvaise nouvelle et qui respire de chagrin. Ce que

je vous dis là, monsieur, c'est la vraie vérité, je ne l'ai pas rêvé, puisque c'était en plein jour.

Je me rappelai le soupir que j'avais entendu moi-même. Que ce fût réalité ou songe, je voulus inspirer à Dolin une terreur salutaire, et je lui déclarai que la statue avait la faculté de voir et d'entendre.

— Je voulais vous le cacher, lui dis-je en prenant un ton solennel et tragique; mais, puisque vous l'avez découvert, sachez tout... Elle est fée ! Vous êtes bien heureux qu'elle ne vous ait pas pétrifié sur place. Je vous conseille non-seulement de n'y jamais toucher, mais encore d'empêcher qui que ce soit d'en approcher. S'il lui arrivait un accident, voyez-vous, ce serait la mort et la ruine de tout le monde ici, à commencer par vous.

— A la bonne heure ! dit Dolin, voilà que vous parlez raisonnablement, et je le savais bien, moi, qu'elle était fée !

Je lui donnai les cinquante francs promis par M. Pillepuce, ce qui m'attira de grands remerciements de sa part. Ce faquin est très-cupide. Je lui promis de bonnes gratifications, s'il veillait bien sur la statue.

— Oh ! soyez sans crainte, on n'a pas envie d'y toucher ! J'aime bien l'argent ; mais vous me donneriez cent bons francs, que je ne porterais pas la main même sur son *piédestable*. Faut que vous ayez un empire sur elle pour l'avoir tirée de son trou sans en être mort. Fraudy, qui l'a portée sur sa civière, a eu les *sangs glacés* (fluxion de poitrine) le lendemain, et, si votre *Orabe* était pas de la race du diable, il y aurait attrapé quelque *estropiaison* !

Ce M. Pillepuce est décidément un monomane fort dangereux ; mais cet imbécile de Dolin, avec ses bêtes mortes qui *reviennent*, vient de toucher sans le savoir à une question philosophique longtemps niée par l'orgueil hu-

main, à savoir si les animaux ont une âme. L'homme se croit-il donc le seul être jouissant du privilège de l'intelligence, du raisonnement et de la mémoire? Ces facultés, quand il est forcé de les reconnaître chez les bêtes, il les appelle *instinct*. On accorde une âme au crétin du Valais, vivant comme une brute, ne se souvenant pas, pouvant à peine parler, et on en refuse une au chien, qui a des amitiés, des haines, qui se souvient, qui rêve! Le paysan n'hésite pas à reconnaître aux animaux le pouvoir d'errer sur la terre à l'état d'esprits. Il dira, en parlant d'un spectre : « C'est une âme en peine, » et, en parlant d'un animal fantastique : « C'est l'âme d'une bête morte, » bien qu'il lui refuse cette âme durant la vie. Il y a là, sans qu'il s'en doute, une subtilité de métaphysique très-étrange.

22 SEPTEMBRE. — Cette nuit, j'ai été réveillé en sursaut, comme si quelqu'un était dans ma chambre. J'ai prêté l'oreille attentivement : il me semblait entendre respirer. Le cœur me battait violemment, j'étais couvert d'une sueur froide, et j'avais peur je ne sais de quoi. Il n'y avait pourtant personne. C'était une sorte de cauchemar. J'ai ouvert la fenêtre. Il faisait froid; la grosse masse noire des arbres du parc se découpait sur un ciel brillant d'étoiles. Sirius étincelait comme un diamant; les hibous jetaient leurs notes plaintives, et les girouettes grinçaient au moindre souffle d'air sur le haut du donjon. Cette nuit calme, ce silence de la nature qui sommeille, me portèrent à la rêverie, et ma rêverie entraîne toujours mes idées vers Marguerite. J'étais accoudé sur la fenêtre, les yeux plongés dans l'obscurité et ne regardant rien. Tout à coup, j'ai cru sentir quelqu'un derrière moi... J'avais les nerfs très-irrités en ce moment, et cela me rend stupide... Je n'ai pas osé bouger; mais, à un frôlement très-sensible, je me suis retourné brusquement : ce n'était rien;... quelques feuilles

sèches probablement, que le vent agitait sous ma fenêtre.

J'ai essayé de dormir; mais tout ce qui m'avait frappé dans le courant de la journée se traduisit en rêves fatigants. C'était Fanny qui, drapée à l'antique, se *posait* comme la statue. M. Pillepuce lui cassait, avec un bruit sec, tous les doigts les uns après les autres, et Fanny montrait ses mains mutilées à Mauvezin, qui riait comme un sot. Puis ce n'était plus Fanny, c'était la statue elle-même, dont la figure s'animait, et qui, douée de mouvement, venait me demander vengeance; puis le chien du père Carnat, qui cherchait à retirer quelque chose de très-lourd du fond d'un marais : c'était M. Michel. Revenu à la vie, l'ingénieur frappait sur la statue à grands coups de son marteau de géologue. J'entendais les bras et la tête de marbre de ma belle nymphe rouler sur le plancher, et son torse mutilé descendait de son piédestal de velours et venait vers mon lit. Je me suis éveillé, mais le songe a continué. J'avais laissé ma porte ouverte, et on marchait dans la bibliothèque.

Je fus assez sot pour m'imaginer un instant qu'une femme, Fanny peut-être, était là; mais cette idée me passa par la tête comme un éclair et s'éteignit de même. Je retenais ma respiration, et je prêtai l'oreille au moindre bruit, quand j'ai entendu craquer le parquet de la bibliothèque. Plus de doute, il y avait là quelqu'un. Alors une voix douce et pleine a prononcé mon nom assez bas, mais bien distinctement et par deux fois : *Marc! Marc!*

J'ai frotté une douzaine d'allumettes avant de réussir à allumer ma bougie. J'ai eu beau regarder dans ma chambre, puis dans le musée : il n'y avait personne; la statue était immobile à sa place, et la porte qui donne dans le salon fermée en dedans. C'est un tour que l'on m'a joué ou une nouvelle hallucination de l'ouïe. Je ne veux pas me

laisser aller à ces sortes de phénomènes nerveux ; je me suis habillé, j'ai ouvert les fenêtres de la bibliothèque. Il faisait jour. La statue était vraiment ravissante aux premiers rayons du soleil. Elle brillait d'un éclat que je ne lui avais pas encore vu ; on eût dit que, semblable à Vénus, elle sortait du sein des ondes, toute couverte de gouttes nacrées qui brillaient comme des perles sur sa poitrine blanche. Elle était, en effet, couverte d'une buée qui doit provenir de la chaleur de l'appartement ; on croirait qu'elle est en moiteur... Je me suis approché pour l'essuyer, et j'ai senti le marbre tiède sous ma main. J'avertirai maître Dolin de faire moins de feu dans cette pièce, dont la chaleur porte à la tête. Voilà probablement l'unique cause de mes rêveries.

22 SEPTEMBRE. — J'ai reçu dans la journée une lettre de M. Lormond, qui me prie de garder encore le silence sur la découverte du testament ; mais il me confirme que cette pièce est valable et inattaquable. J'ai donc pris sur moi de confier mon secret à Marguerite. Je ne pouvais plus voir ses inquiétudes sans m'efforcer de les calmer. Elle a d'abord éprouvé une grande joie ; mais elle m'a dit de ne pas parler trop vite à son père, dans la crainte de l'irriter contre moi et de lui faire précipiter ses engagements avec Mauvezin.

— Il tient de plus en plus au titre, disait-elle, et Dieu sait si à présent il ne préfère pas la noblesse à la fortune. M. Lormond a raison : il faut amener peu à peu la révélation de ton héritage et celle de notre amour.

Je me soumetts à tout, puisque j'ai l'espérance. Ce n'est pas une sérénité complète ; mais, si je compare ma situation à ce qu'elle était quand je suis arrivé ici, j'ai envie de devenir fataliste et de croire que je suis prédestiné à de grandes joies ou à de grands malheurs!...

Chère Marguerite ! comme elle est différente de ceux qui l'entourent ! Titres, richesses, plaisirs, ne sont rien à ses yeux. Elle ne pense qu'à moi et ne vit que pour moi. Fanny est tendue, sèche et brusque ; elle semble irritée au dernier point contre moi. Je ne veux pas d'explication avec elle. Je ne la crains plus guère ; mais à qui en a-t-elle ? Nous verrons bien.

23 SEPTEMBRE. — Le docteur Thibaut, de Vinceux et Boc étaient restés à dîner, et, comme madame d'Astafort s'emparait déjà d'eux pour faire une partie de bouillotte, Marguerite nous a proposé de laisser là les cartes et de varier un peu nos plaisirs. Elle avait la fantaisie de jouer des charades, et l'on s'est empressé de la satisfaire. Nous nous sommes organisés en deux bandes, la bibliothèque a été désignée comme vestiaire et foyer des acteurs, et tous les vêtements de la maison ont été mis en réquisition. La garde-robe de madame d'Astafort n'a pas même été respectée par le docteur, qui, ayant à remplir un rôle de sultane bien nourrie, s'était affublé d'un peignoir à ramages et des fausses nattes de la chère dame. En le voyant apparaître, elle lui aurait bien arraché ses dépouilles, si elle n'eût craint de les déchirer ; mais elle ne lui a pas laissé dire un mot. Le docteur s'est vengé en lui restituant ses atours et en lui cédant son rôle, qu'elle a rempli de la façon la plus ridicule. Tout cependant n'a pas été mauvais ni burlesque dans notre soirée. Fanny, voulant représenter une déesse de l'Olympe, s'est composé un costume antique qui n'était d'aucune époque ni d'aucun pays, mais qui, plein de goût et d'originalité, lui donnait une beauté sévère et frappante. Enveloppée ainsi de draperies blanches, elle m'a rappelé le rêve que j'ai fait dernièrement, et où, dans mon imagination troublée, elle se confondait avec la statue. Marguerite, dans un autre genre, n'a pas

eu un moindre succès que son amie. C'était un rôle de bergère des brandes. Elle y a imité le langage, l'allure, et jusqu'au chant de nos paysannes, avec une vérité surprenante et un rare talent. Ceci lui a valu une épigramme de la part de Fanny-Junon.

— Tu joues les gardeuses de moutons au naturel, lui a-t-elle dit. On voit que tu as de la race.

— Eh! mais, a répondu M. Désormes en se redressant avec orgueil, ta mère n'est pas plus sortie de la cuisse de Jupiter que la mienne!

Madame d'Astafort, qui a l'habitude de dire la *cuisse du jubilé*, a fait répéter le nom de Jupiter, et s'est écriée que M. Désormes avait toujours des grossièretés dans la bouche.

Dolin, qui met son nez partout, et qui, le plateau à la main, était resté sur la porte, est venu familièrement complimenter à sa façon sa jeune maîtresse.

— On jurerait voir la petite à Marlot! Vous avez toute sa ressemblance et vous parlez aussi mal qu'elle!

— Merci, Dolin, lui a répondu Marguerite; c'est la plus jolie fille du pays, et je voudrais lui ressembler.

— Oh! la Nanniche est mieux, et bien plus grosse que la Marlotte.

Nos charades ont duré jusqu'à minuit; après quoi, Marguerite et Fanny ont été piller l'office, et nous avons improvisé un petit souper dans le salon; mais mon oncle et le docteur nous ont faussé compagnie.

Marguerite, que j'avais mise au courant de la situation précaire de ce pauvre Boc, a trouvé un moyen ingénieux de lui venir en aide pour le moment, sans que l'orgueil du poëte en souffrit. Tout en soupant, comme nous parlions de nos fréquentes trouvailles de vieilles monnaies:

— A propos, dit-elle en tirant une bourse de sa poche,

voilà ce qu'on a trouvé aujourd'hui dans un vieux mur. C'est une cinquantaine de louis du siècle dernier, dont mon père m'a fait cadeau pour ma collection; mais cela n'est d'aucun intérêt.

— Eh! mais c'est une valeur, s'écria madame d'Astafort. Tu changeras cela contre de l'or nouveau, et c'est de quoi t'acheter de belles robes ou un beau bracelet, Margot.

— Je n'en ai que faire, reprit Marguerite, et je veux mettre cela en loterie, ... ou bien...

— Ou bien jouons-le! reprit madame d'Astafort.

— Oh! nous avons assez joué, dit Fanny, qui était dans la confidence de Marguerite. Je propose d'en faire un prix Montyon.

— C'est cela, s'écria Marguerite, mais pas un prix de vertu; tout le monde ne pourrait peut-être pas concourir. Un prix de poésie à l'instar des jeux floraux; mais nous voulons que l'assaut ait lieu tout de suite, et que la pièce de vers soit improvisée. C'est moi qui présiderai, et voilà mes fleurs, ajouta-t-elle en versant dans un plat d'argent les vieux louis qu'elle avait déterrés dans je ne sais quel coin du coffre-fort de son père, en mettant ses petites économies à la place.

La lutte fut acceptée. Madame d'Astafort, certaine que Fanny l'emporterait, approuva fort l'idée de Margot; mais Fanny secondait les vues de sa compagne: elle commença une tirade assez bien faite pour une improvisation et s'arrêta au beau milieu, prétextant le manque d'idées et la fatigue. De Vinceux jura n'avoir jamais fait en sa vie que deux vers, où *oignon* rimait avec *opinion*. Alors Boc s'élança hardiment dans l'arène comme un homme qui ne doute pas de lui, et il fournit une course au bout de laquelle son Pégase s'abattit des quatre pieds. Sa chute poétique n'en fut pas moins couverte d'applau-

dissements, et notre nouvelle Clémence Isaure le déclara vainqueur. Elle détacha de sa chevelure la couronne de feuillage qu'elle avait tressée pour une charade, la lui posa sur la tête, en même temps qu'elle lui présentait les effigies de Louis XV.

Boc ne pouvait refuser. Il accepta, et, bien que très-ému, il eut le bon esprit de ne témoigner sa gratitude que par son silence. Nous avons continué à rire et à bavarder jusqu'à deux heures du matin.

Je suis resté seul au salon ; comme je n'avais pas envie de dormir, j'ai allumé un cigare ; puis, étendu sur le canapé, je me suis laissé aller à la rêverie.

Tout était en désarroi dans cette grande pièce. Les fauteuils avaient l'air de tenir un grave conciliabule autour des restes du souper. Ici un costume étalé sur un meuble, là un éventail oublié, des fleurs éparses sur le plancher, un ruban perdu ; c'est comme un champ de bataille. Une bougie jette dans l'air attiédi de l'appartement une grande lueur rouge en mettant le feu à sa collette de papier. Un grillon, rassuré par le silence, chante dans les cendres chaudes. Le vent siffle à travers les serrures sur une modulation étrange. Ce sont les petits esprits de la nuit qui gémissent et pleurent à la porte. Ils voudraient venir folâtrer dans les plis épais des rideaux, errer le long des murailles, se regarder et se rire dans les glaces, ou se jouer parmi les bribes et les miettes de pain du souper. Les chiens se prirent à hurler avec une persistance qui me fit ouvrir la fenêtre. Ils n'en avaient qu'à la lune, qui se levait rouge et large à travers un rideau de peupliers, dont les tiges droites et nettes semblaient la couper en plusieurs parts.

— Qu'est-ce que les chiens pensent donc de la lune pour lui chanter ces hymnes plaintifs ? Pourquoi ces cris

de désespoir ou de terreur? est-ce un hommage rendu à cet astre mystérieux? Si les chiens *voulaient* parler, comme dit le père Carnat, ils nous révéleraient... Singulière fantaisie de se figurer que les croyances et les idées abandonnées par les hommes deviennent le partage des animaux!... quelle idée! Qu'est-ce qu'une idée? Une réminiscence divine...

Un bruit aigre et sec, parti de la bibliothèque, me fit tressaillir. J'y courus; c'était une bobèche de verre que la flamme d'une bougie expirante venait de casser.

A cette clarté vacillante, je vis les bras, les doigts et le cou de la statue ornés de bracelets, de bagues et de colliers antiques. Bon! il ne manquait plus que de s'amuser d'elle comme d'une poupée! Qui diable a eu la fantaisie d'aller fouiller les vitrines pour la parer ainsi? Et ce diadème d'or! Rien ne manque à sa toilette. On finira par la casser avec tous ces enfantillages. Cela ne peut venir que de Fanny ou de Marguerite... Cependant celle-ci m'a dit avoir peur de ses yeux d'émail. Comme ils brillent ce soir! ces bijoux sont fort bien choisis et lui vont à ravir! On la dirait vraiment enchantée de sa splendeur; elle a l'air de sourire et d'avoir voulu disputer le prix de la beauté...

24 SEPTEMBRE. — Je ne me sens pas malade, et pourtant je suis la proie de phénomènes inquiétants... Pourquoi inquiétants? Cadanet! Cadanet! si tu étais là, tu me dirais encore que je suis fou! Je ne le suis pas. J'ai l'esprit, non pas calmé, mais moins sombre que je ne l'ai eu depuis longtemps, et le passé s'ouvre devant moi comme un livre! La vie de l'esprit n'est pas ce qu'on croit... C'est un mystère profond, sublime peut-être!... C'est plus vaste et plus fort, dans tous les cas, que ne l'établissent les notions vulgaires.

Cette nuit a été pour moi autre chose qu'une hallucination. C'était une révélation, un songe, je n'en doute pas, mais un souvenir de l'âme et une réapparition des images du passé. — Quelqu'un approchait de mon lit : une haleine effleura mon front, une voix douce et caressante me parla dans un idiome étranger que je reconnus pour être de l'osque, langue antique que j'ai cherché vainement à déchiffrer maintes fois, mais que dans le rêve je comprenais très-bien.

— *Markek Waldrigh*, disait-elle, pourquoi ne veux-tu pas me reconnaître ? Ne suis-je pas toujours ta femme et ton esclave dévouée ? As-tu donc oublié ta Callirhoé ? Il est impossible que tu ne m'aimes plus ; je t'ai été fidèle, et je t'aime toujours. Je t'ai reconnu dès que tu es entré dans le tombeau ; mais où étais-tu donc pour avoir tant tardé à me rappeler à la vie ? Tu aurais mieux fait de me laisser dormir toujours que de me réveiller pour voir ton indifférence. Souviens-toi de tes serments et des miens gravés sur la table de bronze :

Par les dieux Cabires,
Markek et Callirhoé,
Vivants ou morts,
Se sont juré
Un amour éternel.

Souviens-toi des heures délicieuses que nous passions ensemble au fond du berceau de feuillage, à mi-côte du jardin et sous les grands arbres de la forêt où le gibier abonde ! Mais pourquoi tout ce changement ici ? Au lieu de villas et de palais, je ne trouve que landes désertes. Pourquoi tous ces ustensiles vulgaires, tous ces vases de terre cuite entassés dans ma chambre ? Pourquoi les haches de guerre de tes ancêtres sont-elles mêlées à mes bijoux ? Pourquoi ne portes-tu plus tes armes brillantes

et tes riches vêtements? Moi-même, tu me laisses vêtue d'une mauvaise tunique, et j'ai froid, bien froid dans ma robe de pierre! j'ai dormi de longs siècles, je le comprends maintenant; mais je reviens vers toi pour te rappeler le passé, car sans ton amour je ne peux revivre. Tu ne me crois pas, tu n'as pas l'air de me comprendre, et pourtant je ne te dis que la vérité. Regarde-moi! Ah! je suis bien malheureuse! Tu ne m'aimes plus, Markek! Souviens-toi, souviens-toi donc!

Et je sentais des baisers et des larmes brûlantes sur mes mains. Je fis des efforts inouïs pour me réveiller ou tout au moins pour ouvrir les yeux; mais j'étais cloué sur mon lit par une force invincible. J'entendis marcher dans ma chambre et fermer une porte avec un bruit sec; puis on frappa à celle du corridor.

— Ah ça! que se passe-t-il? criait M. Désormes.

Je sortis enfin de mon lourd sommeil, et je lui ouvris. Avais-je pleuré en rêvant pour avoir les mains si mouillées?

— Que diable fais-tu chez toi? Est-ce que tu récites des vers grecs? Je t'ai entendu en passant, et ça m'a inquiété.

— Quelle heure est-il donc? lui demandai-je.

— Cinq heures! mais quelle drôle de figure tu as! Es-tu malade?

— Non, je ne crois pas. Je dormais, j'avais le cauchemar.

Je me suis levé et j'ai accompagné mon oncle, qui allait surveiller ses ouvriers, en train de creuser des canaux d'irrigation auprès de la ferme du Corbilly. Tout en marchant, je lui ai raconté mon rêve, dont j'avais gardé un souvenir aussi net que le rêve lui-même l'avait été.

Mon oncle ne s'émut nullement.

— Bah ! dit-il, je rêve souvent aussi, et même des choses étonnantes ! J'ai souvent rêvé que je voyais la luzerne en fleur au mois de janvier, et ç'a toujours été signe pour moi de bonne récolte. Toi, tu auras lu dans quelque bouquin une histoire ayant rapport à cette partie du pays... Et puis tes anciennes études sur les langues mortes... Tout ça s'est mêlé comme il arrive toujours dans les rêves.

— Mais ces larmes sur mes mains ?

— Bah ! tu avais chaud, voilà tout. Voudrais-tu pas croire que tout cela soit arrivé ?

Pendant que nous regardions les travaux, un ouvrier jeta de côté un morceau de métal brisé par la moitié. Je le ramassai, et j'y découvris des caractères.

— C'est de l'osque ! c'est de l'osque ! m'écriai-je.

Mais, hélas ! je ne savais pas assez le déchiffrer pour comprendre quel sens offraient ces caractères. Tout d'un coup, illuminé de je ne sais quel souvenir, je lus et traduisis :

Par les dieux Cabires,
Markek et Callirhoé,

.

Le reste manque, mais c'est bien là le commencement du serment que j'ai entendu cette nuit. Je fis part de ma stupéfaction à mon oncle.

— Bah ! c'est ça ou autre chose, fit l'incrédule vieillard ; mais tu parlais de *serment*, d'*amour éternel*, ça n'a pas de rapport. C'est la plaque commémorative d'un tombeau élevé par un époux à sa femme.

— Il faut chercher l'autre morceau, qui ne peut être loin, puisque vos ouvriers retournent à chaque instant des briques et des pierres, preuves de constructions antiques en cet endroit.

Mais on ne trouva plus rien.

J'avais l'intuition que l'autre fragment devait être très-près de celui que nous possédions ; je fis fouiller à la même place, et la pioche résonna sur du métal :

— Le voici ! dis-je à mon oncle.

C'était, en effet, le reste de l'inscription :

.
Se sont juré
Un amour éternel.

— Tu savais ça d'avance ! disait M. Désormes. Tu as trouvé quelque indication dans ma bibliothèque, et tu t'amuses à faire le sorcier !

— Tout n'est pas dans votre bibliothèque, mon oncle.

— Eh bien, je vais, en attendant, y faire porter cette tablette.

— Ces écritures-là, dit un des ouvriers, c'est quelque contrat avec le diable.

— Imbécile ! lui répondit son voisin, tu vois bien que *la bronze*, c'était le papier de l'ancien temps.

On plaça l'inscription sur le mur de la bibliothèque. M. Désormes était en belle humeur, il s'approcha de la statue, et, la saluant poliment :

— Voilà, belle dame, ce qui reste de vos serments d'amour. Ça vous rappelle votre bon temps, n'est-ce pas ? Eh ! vous avez une petite mine éveillée et une paire d'yeux qui ont dû faire plus d'une victime.

Mon oncle raconta en riant à ces demoiselles que j'étais sorcier, et que j'en remontrerais au père Carnat. Marguerite ne vit dans ma *double vue* que le résultat de recherches scientifiques. J'aime autant qu'elle ne me croie pas halluciné ; mais plus tard Marguerite, si intelligente et si sincère d'esprit, me comprendra peut-être.

25 SEPTEMBRE. — Il pleuvait à verse, et le mauvais temps, qui menaçait de durer toute la journée, nous avait retenus auprès du feu dans la bibliothèque. La conversation roulait sur les antiquités nouvellement découvertes à Saint-Jean. Chacun faisait ses conjectures sur l'inscription de bronze et la réunion du nom grec de Callirhoé avec celui de Markek, mot celtique qui signifie chevalier. Pourquoi les serments d'un noble Gaulois et d'une jeune Étrusque étaient-ils formulés en langue osque, et comment se trouvaient-ils dans les brandes du Berry ?

Il a dû nécessairement exister une ville phénicienne ou osque à Saint-Jean. Cette localité a été habitée, cultivée, exploitée de tout temps historique ; les *tumuli* qui sont communs dans cette partie du Berry, l'hypogée du champ de la Morte, les *mardelles*, les prétendus camps romains, forteresses gauloises, de Brives et de Corny, en sont des preuves évidentes.

— Cela ne m'explique pas, dit Marguerite, ce qu'étaient Markek et Callirhoé, un couple heureux de l'antiquité, mais de quelle époque ?

Je lui répondis que les peintures de l'hypogée, la statue, qui doit être le portrait de cette dame, les objets trouvés aux environs, me faisaient reporter l'existence de nos deux héros à quatre siècles avant Jésus-Christ.

— Les Gaulois étaient des sauvages dans ce temps-là, dit mademoiselle Fanny.

— Il est vrai, lui répondis-je, que les mœurs grecques n'avaient pas encore pénétré dans les grandes forêts de la Gaule ; mais les Celtes avaient une société, des lois, des villes, des routes bien avant la conquête de Jules César. Croyez-vous donc que leurs fréquentes invasions en Italie ne les eussent enrichis que de butin, et qu'ils n'en eussent pas rapporté des notions de progrès véri-

table? J'étais moi-même bien simple de me creuser la tête pour savoir par quel prodige nous nous trouvions environnés ici des vestiges d'une civilisation avancée. Je suivais la route battue, je voulais voir dans ces vestiges les monuments de la domination romaine dans la Gaule, tandis que nous avons affaire aux trophées des conquêtes des Gaulois en Italie, conquêtes bien antérieures à Jules César, et vraiment glorieuses. Oui, oui, quand j'y songe, tout s'éclaircit pour moi : je comprends la destinée de Markek, et je vois dans Callirhoë non plus une druidesse, mais une prêtresse étrangère, une captive peut-être, devenue reine en ces lieux, qui sait? la première châtelaine du domaine que nous habitons !

— Oh ! oh ! s'écria mon oncle, Saint-Jean aurait été le palais tout en or des légendes du vieux Carnat ?

— Pourquoi non ? dit Marguerite. Voyons, Marc, cherchez dans vos livres...

— Mes livres ne disent rien, hélas ! et je ne pourrais reconstruire cette histoire que par l'induction.

Je n'osai pas ajouter : par le souvenir.

Marguerite sembla me deviner.

— Cherchez, cherchez ! reprit-elle avec vivacité.

— *Cherchez, et tu trouveras !* ajouta madame d'Astafort.

— Si vous ne trouvez pas, vous inventerez ! dit Fanny, et cela vaudra tout autant.

Pressé par ces demandes, je me sentis pris d'une grande pesanteur de tête, et je craignis un instant de me trouver mal ; mais, sous le regard pénétrant et limpide de Marguerite, ce malaise subit se dissipa comme par enchantement, et il me sembla que j'entrais dans une donnée très-vraisemblable ou très-sûre.

— Vous le voulez ? dis-je à mon auditoire. Je vais essayer ; mais, si je vous ennuie, interrompez-moi.

— Non, non, dit mon oncle ; il s'agit de ma propriété, ça m'intéresse. J'ai souvent rêvé que je découvrais des puits remplis d'or et d'argent dans la brande.

— Et moi, dit Marguerite, je rêverai de Callirhoé jusqu'à ce que je sache son histoire.

TROISIÈME PARTIE

NOTE DE CADANET.

L'histoire qu'on va lire, bien que racontée avec la rapidité de l'improvisation et transcrite ensuite au courant de la plume sur le journal de Marc, m'avait d'abord paru trop longue pour être placée au milieu du récit des événements de sa vie, et je l'avais reportée à la fin; mais lui-même me fit comprendre que toute la suite de ces événements se rattachait directement à cette fatale histoire de Callirhoé et qu'il était impossible de la déplacer sans laisser inexplicables les terribles résultats qu'elle eut bientôt sur son esprit et sur sa conduite.

C'est donc à Saint-Jean, le 25 septembre 1852, que Marc raconta à sa famille et à mesdames d'Astafort l'histoire suivante, telle que je la trouve consignée à cette date sur son journal.

Il y a deux mille deux cent quarante-quatre ans, leur dis-je, le premier jour de mai, Markek était à cheval au

milieu des vastes brandes qui nous environnent. Le soleil, haut dans le ciel, tombait d'aplomb sur les bruyères et les genêts en fleur. Deux grands dogues au poil rude, aux yeux enflammés, à la gueule altérée de carnage, couraient devant Markek. Les longues pointes de fer de leurs colliers de cuivre brillaient au soleil comme des étincelles. L'un s'appelait *Dhu* (noir) et l'autre *Tan* (feu).

Markek était vêtu d'une saie rouge rayée de noir, sans ceinture, et semblable à une cotte d'armes, passée par-dessus une autre saie en peau de daim; un large baudrier en cuir épais, couvert d'ornements d'or en ronde bosse, soutenait sa longue épée à lame ibérienne, à poignée d'or et de corail, ainsi qu'une petite hache. Son casque en cuivre, de forme basse et sans visière, était surmonté de deux grandes ailes de même métal niellé d'argent. Un collier d'or était l'insigne de sa qualité de chevalier; des bracelets ornaient ses bras et ses poignets; ses chaussures, semblables à des mocassins, étaient retenues à ses braies de peau de daim, ornées de broderies, par des lanières de cuir qui lui entouraient les jambes. A l'arçon de la selle en peau d'ours pendaient une seconde hache de cuivre au manche incrusté d'étain et un coutelas. Son cheval gris de fer secouait les ornements sonores de sa tête et frappait de ses pieds impatients le sol aride des brandes qui bordent les grandes forêts d'*Ar-Denan* (Ardenes).

Derrière Markek trottait, sur une jument blanche, son écuyer Kad-Wir, c'est-à-dire le *batailleur*, nom celte qui se prononçait peut-être *Kadour*. Vêtu de peau, coiffé de fer, il portait le grand bouclier de son maître, bouclier triangulaire dont l'emblème était un cheval noir peint sur fond rouge, et sa lance, ornée de cette clochette dont le son annonce à l'ennemi l'approche du guerrier qui méprise

les ruses et les embuscades. A cinquante pas derrière eux venaient, dans un nuage de poussière, les bagages et les chariots, tirés par des bœufs qu'accompagnaient les gens de pied et les cavaliers de mon clan.

— Hein? fit M. Désormes en m'interrompant. Ton clan? Tu étais donc là?

— Eh certes! dit Marguerite. Markek, c'était lui! N'est-ce pas, Marc?

Avais-je dit que ce fût moi? Je ne le croyais pas, mais je demandai d'admettre que ce fût moi.

— Cela fera très-bien, dit Fanny d'un ton moqueur.

— Si tu l'interromps, reprit Marguerite impatientée, il ne se souviendra plus! Voyons, Marc!

Marguerite semblait si convaincue des réminiscences de mon esprit, que je m'abandonnai à une sorte d'entraînement fiévreux. Peu à peu je perdis complètement la notion du temps et du milieu où j'étais. Les faits se présentèrent à moi à mesure que je parlais, et je les disais tels que je les voyais. Songe, fantaisie ou rappel impérieux d'une existence antérieure, ces faits devinrent pour moi des réalités, des certitudes.

— Markek, me dit mon écuyer, si nous trouvions les marchands étrangers, je tâcherais de faire un échange plus avantageux que celui de l'an passé. Quand je me souviens de leur avoir vendu cinquante peaux de castor contre deux jarres de vin grec, j'en ai regret. Le profit de ma chasse est parti, et le vin est bu.

— Était-il bon au moins, ivrogne?

— Je n'en bus jamais de meilleur, et, s'ils en avaient encore... Mais ils sont plus fins que moi, et je serai encore trompé. J'ai là, dans les chariots, vingt-cinq peaux de loutre, et j'ai depuis longtemps envie d'un couteau à lame d'acier; mais ces petits hommes noirs et crépus,

ils vous avaleraient tout armé ! Il faut les voir quand ils payent en monnaie ! A les entendre, on ne leur apporte que les peaux de tous les chiens galeux du pays, et, quand ils pèsent nos lingots de cuivre et de plomb, ils nous veulent toujours de moitié. Si vous m'en croyez, nous leur tiendrons la marchandise haute.

— C'est ton affaire ! Moi, je ne vais pas à *Uasel-Dun* (la haute montagne, Issoudun) seulement pour assister à la fête du dieu-soleil, le radieux Belenos, le vainqueur des brumes et des froids de l'hiver, mais encore pour procéder à l'élection d'un nouveau *brenn*.

— Moi aussi, sans doute ; cependant, si les marchands phéniciens y sont, je ne veux pas revenir à Ar-Denan, sans avoir fait un marché avantageux.

Tout en causant avec mon écuyer, j'arrive en vue de la cité, déjà encombrée depuis la veille. Des tentes, blanches comme des cygnes au soleil, sont dressées sur la lisière de la forêt sombre. La plaine est couverte de monde : chevaliers, hommes libres, marchands, femmes, enfants, chevaux, bêtes de somme, troupeaux, chariots, vont, viennent, se croisent en tous sens. Les sons perçants des grandes cornemuses de guerre et des trompes d'airain répondent au mugissement des bœufs, au bêlement des moutons, aux aboiements des chiens et aux hennissements des chevaux. Des tribus entières arrivent, musique en tête, bannières déployées. Mes cavaliers et mon convoi m'ayant rejoint sous une futaie de chênes, je plante mon enseigne en terre pour désigner mon campement, et, pendant que mes hommes s'occupent à tendre des peaux sur de longues perches ou à construire des huttes de branchage autour des voitures et des bestiaux massés au centre de ce village improvisé, je vais à la recherche de mes amis. Poussé par l'un, coudoyé par l'autre dans cette

foule tumultueuse, je rencontre Kad-Ancith (le fils du combat).

— Tout le collège des druides, me dit-il, s'est réuni pour élire un nouveau chef aux clans du canton. Notre brenn Stor-Can (le vautour blanc) a été tué par Bolg-Righ (le chef vaillant).

— Bolg-Righ? N'est-ce pas lui que nous voulions élire?

— Précisément; mais, comme il a tué sans le vouloir son frère d'armes, son *saldune*, qu'il avait juré de ne quitter ni dans la vie, ni dans la mort, il veut mourir. Dhu-Lug (le corbeau noir) s'est déjà présenté comme candidat; mais nous n'en voulons pas, nous t'avons choisi; veux-tu accepter?

— Si vous me jugez digne de vous commander, agissez; je suis prêt à soutenir mon élection les armes à la main.

Nous en étions là quand une troupe de marchands étrangers vint nous distraire par ses cris et ses offres. Les uns jouaient de la flûte pour attirer les acheteurs, les autres étalaient leurs marchandises et nous assourdisaient de leurs fallacieux discours. Le premier qui se détache de la bande et vient vers nous est un petit homme rouge de peau, au nez proéminent, avec de petits yeux noirs très-vifs; ses cheveux frisés s'échappent de dessous un bonnet rond qui prend exactement la forme de sa tête. Ses épaules larges et ses gros bras sont en disproportion avec son buste et ses jambes grêles. Il est vêtu d'une courte tunique de couleur jaune qui lui descend à peine au-dessous de la ceinture, et ses braies collantes de même couleur sont échanrées sur le côté de la jambe. Il fait briller à nos yeux des colliers et des étoffes luisantes comme le métal, douces au toucher comme la joue d'une vierge.

— Hauts hommes, dit-il avec un accent nasillard et

lent, en écorchant tous les mots de notre langue et en courbant l'échine comme un esclave, vous n'avez donc rien apporté de vos territoires de chasse, que je ne vous vois rien à échanger contre ces belles choses?

Et le petit homme, barbu jusqu'aux yeux, clignant de l'œil d'un air malin et ouvrant sa large bouche pour imiter un sourire, nous fait résonner aux oreilles ses colliers d'ambre et de corail.

— Combien veux-tu de peaux d'urus, dit Kad-Aneith, pour ton collier de pierres jaunes qui sentent bon?

— Mille! répondit le marchand.

— Mille? J'aimerais mieux te fendre le crâne avec mon casse-tête! s'écrie mon ami en levant son arme sur le petit homme.

Mais celui-ci, ne changeant ni son clignotement d'yeux, ni son sourire, répond :

— J'ai dit mille pour les deux colliers.

Le Gaulois accepte et emmène le marchand vers ses chariots.

Un second marchand, plus grand et plus âgé que le précédent, plus riche en apparence, s'avance vers nous. Il est vêtu d'une longue tunique orange, à carreaux verts, serrée à la taille par une large ceinture noire, chaussé de bottes de cuir jaune dont la pointe est recourbée, coiffé d'un haut bonnet rouge; il est suivi de deux esclaves, dont l'un porte son manteau, l'autre son parasol.

— Si quelqu'un d'entre les guerriers, dit-il, a du cuivre, de l'étain ou du plomb à échanger ou à vendre, il peut s'adresser à Mulkar de Cartha-Ihadda (la nouvelle ville, Carthage). Le voici : c'est moi.

— J'en ai et beaucoup, dit Dun-Glan (l'âme de la montagne); si tu veux venir dans ma maison, nous ferons marché ensemble tout en prenant notre repas.

L'étranger accepte. Kad-Aneith, paré de ses beaux colliers neufs, était venu nous rejoindre avec le petit trafiquant phénicien. Dun-Glan, chef du riche clan où nous étions, les invite également, et nous nous rendons chez lui au centre de la ville. Sa maison, de forme ronde, au toit de chaume élevé et pointu, est entourée, ainsi que les granges pour serrer les moissons, les étables, écuries, celliers et bâtiments pour loger les laboureurs et les servantes, d'une forte palissade et d'un fossé profond. Dans la salle d'honneur, décorée d'armes de guerre et de dépouilles de chasse, nous trouvons le repas préparé et disposé sur une table ronde. Dun-Glan me fait asscoir à la place d'honneur, désignée par une vaste coupe en cuivre, entre lui et sa jeune femme Hénora, belle brune aux formes un peu viriles et richement parée. Des jambons de sanglier, un chevreuil rôti, des truites de la Théols (l'abondante), du pain de froment, du blé cuit dans du lait et de l'angélique assaisonnée au miel composent le repas. La première faim apaisée, la grande coupe pleine d'un vin vermeil circule de main en main, et les écuyers viennent prendre place à table.

Quand les têtes commencèrent à s'échauffer, Dun-Glan ouvrit un coffre en chêne incrusté d'étain et en tira plusieurs crânes humains.

— Est-ce aussi la coutume dans le pays de mes hôtes, dit-il en s'adressant aux marchands, de conserver les têtes de ses ennemis ?

— Non, répondit le plus âgé, cette coutume est barbare, et les exploits de nos guerriers, consignés dans les livres et représentés sur nos monuments, n'ont pas besoin de ces preuves palpables.

— Voilà mes livres et mes titres de gloire ! reprend Dun-Glan en montrant une tête séchée et embaumée avec

soin. Vous avez tous connu Ebol-Redia-Righ (le chef dompteur de poulains), un vaillant guerrier du pays des Cambions (les Marchois). Nous nous étions querellés à la chasse au sujet de nos chiens. Il m'avait donné un démenti, nous nous sommes battus, et je l'ai tué.

— *Her! her!* crièrent tous les convives en applaudissant.

Et chacun de vanter ses prouesses.

Mais le petit marchand prit la parole, et alors, plus avides encore d'entendre parler les étrangers que de nous donner des louanges, nous fîmes silence.

— Je suis d'origine phénicienne, dit-il, et, avant que mon pays fût saccagé et brûlé par les Assyriens, nos lois défendaient de se faire justice à soi-même. Si quelqu'un vous eût contredit ou même offensé, vous eussiez dû prendre des témoins et porter votre plainte devant le magistrat. Si vous aviez eu raison, votre adversaire était condamné à vous payer, à titre de dédommagement, une somme d'argent proportionnée à l'injure.

— Voilà un singulier pays! dit Kad-Aneith; moi, j'aime mieux porter ma plainte à mon casse-tête!

Et ce fut une explosion de rires bruyants. Dun-Glan, dont le cerveau était un peu troublé par les fumées du vin, s'adressa au crâne de l'ennemi qu'il avait tué.

— Ebol-Redia-Righ! tu aurais eu à me verser, dans ce pays-là, une somme que toute la terre n'aurait pu produire, tant mon orgueil était blessé; mais j'aimais mieux ta vie.

Et il frappa cette face inerte.

— La tête d'Ebol-Redia-Righ a craché au visage de Dun-Glan, dit Kad-Aneith; l'avez-vous vu, guerriers?

— Tu es ivre! répondit Dun-Glan.

Aussitôt Kad-Aneith, tirant son sabre, se lève et court

en trébuchant sur son hôte, qui l'attendait l'arme à la main. Les deux champions s'attaquent avec fureur, et Kad-Aneith reçoit une blessure au visage avant que nous ayons eu le temps de les séparer. Hénora saisit son mari d'un bras, et de l'autre le frappe à grands coups de quenouille en lui reprochant sa grossièreté et sa violence à l'égard d'un hôte. Dun-Glan, que la vue du sang a dégrisé, s'apaise, va droit à son adversaire, qui lavait son entaille, et lui tend la main en disant :

— Tu es chez moi, j'aurais dû ne pas l'oublier ; excuse-moi, j'ai eu tort.

— Non, c'est moi, répond Kad-Aneith en lui serrant la main, ou plutôt c'est ton vieux vin d'Uasel-Dun : tu m'as fendu la joue, tu as bien fait. N'en parlons plus.

Et, se tournant vers les étrangers :

— Si ce que vous venez de voir s'était passé dans votre pays, à quoi condamnerait-on le guerrier qui lève la main sur son hôte ?

— Les juges n'eussent pas eu à sévir, répond le vieux Carthaginois, parce que cela ne serait pas arrivé. Vous vous figurez que tous les peuples vous ressemblent. O Gaulois ! vous êtes des enfants, et je m'étonne que vos grands-pères, qui ont porté leurs armes victorieuses à tous les bouts de la terre, n'aient pas rapporté de leur contact avec les nations civilisées le germe de mœurs moins farouches.

— Mon arrière-grand-père Bett-Righ (le chef rouge) n'est jamais revenu d'au delà des monts, dis-je à mon tour. Mon grand-père All-Bro-Righ (le chef du haut pays) a combattu les Kimris, et m'a légué leurs chevelures. Mon père Tarw-Dru (le taureau rapide) a épousé la fille de leur chef Ukel-Our (le grand homme), et a fait la paix avec eux ; car nos prêtres avaient dit : « Ils sont fils de

Galtach comme vous ; vous êtes tous les enfants du même pays, unissez-vous. » Moi, Markek, je n'ai encore fait aucune action d'éclat.

— Jeune *klan-kinnidh* (chef de clan), me dit le marchand carthaginois, il faut franchir les montagnes aux blanches cimes (*Alpen*). Au delà est un pays où le blé et la vigne poussent sans culture, où les moindres habitations sont de riches palais de marbre et de porphyre, pleins d'or et de richesses, dont vous ne pouvez, dans votre sauvagerie, vous faire aucune idée. Là, au milieu des bosquets ombreux, sous les arbres chargés de fruits exquis, au doux murmure des eaux jaillissantes dans des bassins de pierres précieuses et aux douces modulations des flûtes lydiennes, sommeillent demi-nues, dans la pourpre et la soie, les plus belles filles de la terre. La vie n'est qu'une suite de fêtes splendides, de repas somptueux et de nuits voluptueuses. Il y a aussi de la gloire à conquérir et des ennemis à vaincre ; car les guerriers aux armes éclatantes, qui combattent pour l'honneur de leur nation, sont braves et terribles. Ce pays, c'est l'Étrurie ! Et ceux de vos aïeux qui y sont allés en sont toujours revenus riches et glorieux.

— As-tu donc à te venger de tes frères, lui demandai-je, que tu sembles nous exciter à porter nos armes chez eux ?

— Ce ne sont point nos frères, ce sont nos ennemis ! Nous les trouvons partout avec leurs flottes nombreuses ; nous ne pouvons entrer en relation avec aucun peuple sans être lésés par eux dans nos intérêts, dans notre commerce. Ils doivent disparaître et nous céder la place : l'avenir de Carthage en dépend !... Hauts hommes, vaillants guerriers, l'Étrurie doit être le théâtre de vos exploits !

Le petit marchand de Tyr se leva à son tour, et, juché sur son siège, les yeux brillants de colère :

— Je ne suis qu'un négociant, dit-il en gesticulant ; mais je prendrais les armes bien volontiers, si j'étais sûr que mon bras abattit le dernier des Osques!... Gaulois! sus! sus aux fils des Pélasges! sus aux Étrusques!

Et nous, à moitié ivres, de répéter : « Sus! sus aux Étrusques! » comme si nous avions déjà leurs guerriers en face.

Le son des trompes de cuivre qui annonçaient le commencement des cérémonies civiles et religieuses fit taire nos clameurs bachiques. Chacun de nous n'eut que le temps d'aller prendre ses armes et le commandement de son clan pour gagner le lieu du rendez-vous.

Sur le haut de la colline, autour d'un autel de pierre, sont rangées les vierges du gui de chêne, vêtues de tuniques blanches retenues par une ceinture d'airain. Elles ont quitté leurs mystérieuses retraites, cachées au fond des forêts, pour présider cette assemblée annuelle. Les druides en robe blanche, la tête ceinte de bandelettes, les ovates, les bardes et les vergobreiths (juges et notables), vêtus de blanc, une branche de chêne à la main, entourent le cercle des prêtresses. Les hommes, les femmes et les enfants de chaque clan, enseignes et cornemuses en tête, forment un troisième cercle qui s'arrondit sur la plaine. Les chefs, les chevaliers aux colliers d'or, dont les uns nus jusqu'à la ceinture et tatoués de peintures de guerre, les autres vêtus d'étoffes brillantes, coiffés de casques, de mufles ou de têtes de loup dont le museau forme visière, tous à cheval, armés comme pour le combat et suivis de leurs écuyers et valets, se tiennent au premier rang. Au milieu d'un profond silence, les bardes, s'accompagnant de la rote et de la harpe, entonnent un chant à la louange

du dieu Belenos, le guerrier aux cheveux d'or, le roi-soleil qui triomphe de l'hiver, fait croître le blé et la vigne, et donne la force aux guerriers. Puis le grand *koïfi* (chef des druides) fait l'éloge de Stor-Can (le vautour blanc), hier encore *brenn* (chef) de la nation biturige. Bolg-Righ, son meurtrier, se présente et demande la mort.

— J'avais juré à celui que j'ai tué par maladresse de ne le quitter jamais, ni dans la vie, ni dans la mort. Je serais parjure, si je manquais à mon serment; je dois aller rejoindre mon frère d'armes sous le dôme verdoyant des grandes forêts qui entourent le palais de Belenos, dans le soleil.

Les druidesses le délient de son serment; mais il persiste. Ses amis, ses clients, viennent lui dire adieu : les uns le chargent de commissions pour l'autre vie, les autres veulent partager son sort et mourir avec lui; mais le grand prêtre s'y oppose en les menaçant de la colère d'Ileuzus. Il remontre aussi à Bolg-Righ qu'il peut être plus utile à ses compatriotes en restant parmi eux et en se présentant pour remplacer le chef qu'il a tué. Pour toute réponse, Bolg-Righ court joyeusement s'étendre sur la pierre consacrée, en entonnant son chant de mort. Et c'est en souriant qu'il regarde l'ovate qui lui plonge son coutelas dans le cœur.

— Pleurez sa mort un jour, dirent les prêtres à ses amis, on l'accorde à votre faiblesse. C'est assez pour l'humanité.

Les hommes de son clan vinrent ensuite prendre son corps pour l'ensevelir, comme il l'avait demandé, à côté de celui de Stor-Can. Les druides firent avancer les *ver-gobreiths*, membres du conseil permanent choisis parmi les notables et les plus sages de tous les clans, afin de procéder à l'élection d'un nouveau *brenn*. Un guerrier aux

cheveux teints en roux et relevés en touffe sur le sommet de la tête, le corps tatoué de peintures bleues, la poitrine, les bras et les poignets ornés de colliers et de bracelets d'or, la lance au poing, s'avance auprès des druides et des juges : c'est Dhu-Lug (le corbeau noir).

Mes amis Kad-Aneith, Dun-Glan, Wir-Dhu-Mar (le grand homme noir), Or-Mael (le soldat de la vallée), Luern (le renard), accourent à moi de toutes les jambes de leurs coursiers.

— A toi, Markek, de te présenter ! En avant !

Poussé par mes amis, je m'élançai au galop vers le conseil réuni ; mes compagnons me suivent, ceux de Dhu-Lug en font autant.

— Deux concurrents se présentent, crie le héraut : c'est Dhu-Lug, chef de clan dans la plaine, et Markek, chef de clan dans la forêt ; tous les deux jeunes et vaillants : choisissez !

Dhu-Lug, me toisant d'un air dédaigneux, dit aux druides et aux notables :

— Les aïeux de sa mère sont venus sur nos terres de chasse avec Hu-Gadarn (Hu le Puissant), et les Bituriges de la plaine ne prendront jamais pour chef un Celte qui a du sang kimri dans les veines.

J'avais poussé mon cheval sur mon concurrent, et mon épieu était déjà prêt à me venger de ses vaines paroles, quand une jeune druidesse m'arrêta en me faisant signe de l'écouter.

— Markek, dit-elle, ne provoque pas Dhu-Lug ; tu n'es pas ici pour lui répondre, mais pour obéir à la décision de nos prêtres et de nos juges. Depuis que le père de ta mère et sa tribu ont passé la Ravageuse aux eaux froides (la Loire), pour s'installer, avec notre assentiment, dans les forêts de la Rivière-aux-Coupures (l'Indre), nous sa-

vons que les armes de ton clan ont plus d'une fois aidé celui de Dhu-Lug, qui te reproche aujourd'hui d'être un étranger. Si les vergobreiths veulent m'entendre, ils te donneront la préférence et te nommeront brenn.

— Vierge sacrée, répondis-je, votre décision sera ma loi; mais je ne demande que le commandement des guerriers qui veulent franchir avec moi les montagnes blanches.

Les guerriers s'agitent, les armures résonnent; les rangs s'écartent, et vingt chefs de clan sont déjà rangés sous ma bannière en me proclamant *wald-righ* (grand chef de guerre). Les clans hostiles à mon élection se rangent autour de Dhu-Lug, et le combat va s'engager; mais les bardes se précipitent entre les lignes ennemies et par leurs accents mélodieux nous ramènent à la douceur. L'ordre se rétablit; la vierge aux cheveux blonds, belle comme le jour, qui avait déjà arrêté ma colère, et qui s'appelle Margareth, fait jurer à Dhu-Lug et à moi de rester amis.

— C'est la volonté de Dieu, dit-elle, et ce serait lui déplaire que de ne pas m'obéir. Toi, Markek, tu conduiras les guerriers à la victoire, mais tu devras revenir. Toi, Dhu-Lug, tu commanderas ceux qui veulent rester, et tu protégeras les femmes, les enfants et les biens de ceux qui vont partir. Dieu le veut!

En recevant des mains de Margareth la branche de gui sacré qui devait protéger nos armes, je baisai le bas de sa robe de lin en signe de respect et de reconnaissance.

— Reviens vainqueur ou meurs, me dit-elle.

Puis elle retourna vers ses compagnes.

Le soir, de grands feux de joie furent allumés sur le haut des *carns* (tumulus), et la nuit se passa en festins, en danses, en projets de gloire et de combat.

Notre départ du pays biturige et notre marche à travers les peuples celtes du Midi et de l'Isombrie ne présentent

rien de saillant à ma mémoire, si ce n'est que notre bande aventureuse grossissait de jour en jour, et que je me trouvais deux mois après, en passant les petites montagnes aux cimes neigeuses (les Apennins), à la tête de quarante mille hommes de guerre, tant Sénons et Boïens que Bituriges. Une plaine immense inondée de lumière se déroulait sous nos pieds, des rivières aux eaux sinueuses coulaient à travers de gras pâturages et de riches moissons dorées par l'été. Des fermes, des maisons de campagne, des villages au flanc des coteaux couverts de vignes ou de bois d'oliviers, des chemins blancs serpentant au milieu de la verdure, des chariots roulant dans la poussière, des laboureurs allant par groupes aux travaux des champs, un bruit de vie, une senteur de civilisation, montaient jusqu'à nous.

— Markek Wald-Righ, me crient mes guerriers, voici l'Étrurie! En avant!

Et, du haut des montagnes, nous nous précipitons, véritable avalanche humaine, sur les vallées fertiles qu'arrosent l'Arno et le Clanis (la Chiana). Nous allons nous heurter contre une grande cité dont les épaisses murailles forment un carré long : c'est Arretium (Arezzo), une des douze villes de la confédération étrusque. Les moissons sont foulées sous les pieds de nos chevaux, les villas saccagées, les arbres abattus, et les habitants de la campagne, fermiers et esclaves, mis en réquisition pour construire nos tentes et creuser les fossés de notre camp, situé au confluent de l'Arno et de l'Amrha (la vaillante, l'Umbro). En souvenir de la patrie, notre campement prend le nom de *Biturigia* (aujourd'hui Borgo di San Sepolcro). Quelques jours plus tard, nos vedettes, postées dans un bois, viennent m'avertir qu'une longue file de chariots et de cavaliers sort de la ville et se dirige vers le

camp. Les trompes de guerre résonnent, les chiens de combat sont amenés; les chevaliers, impatients de se mesurer enfin avec l'ennemi, qui jusque-là semblait se cacher derrière ses murailles, me suivent hors du camp; mais la foule qui s'avance vers nous n'a rien de belliqueux. A la tête d'une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, les cheveux flottant sur les épaules, un vieillard à cheval ouvre la marche. Viennent ensuite des joueurs de flûte et de harpe, en tunique rouge retenue par une ceinture de cuivre, et un chœur de jeunes gens qui brûlent des parfums en chantant une longue mélodie plaintive. Puis, dans un chariot étincelant d'or et d'argent, traîné par huit chevaux blancs aux sabots dorés, est assise une jeune fille plus belle que toutes les autres. On dirait une divinité. Elle porte un long voile noir qui l'enveloppe entièrement; et laisse pourtant voir, tant il est transparent, ses épaules et ses bras couverts de colliers et de bracelets. Sa robe blanche, ornée de broderies violettes, est serrée au-dessous de la gorge par de larges bandelettes de pourpre dont les bouts retombent jusqu'aux pieds. Sa chevelure ondulée et poudrée d'or est retenue par des rangs de perles. Une jeune esclave au teint bronzé, aux cheveux crépus, vêtue de blanc, est assise derrière elle, et tient un grand parasol fait d'une étoffe rouge à travers laquelle les rayons du soleil teignent en rose la belle Étrusque. Une centaine d'esclaves de différentes nations, Pélasges, Libyens, et même Celtes, suivent le char en portant des vases précieux, de riches étoffes, de lourds tapis, ou conduisent des chevaux richement harnachés et des bœufs aux cornes argentées.

Le cortège s'arrête, et le vieillard, tenant à la main une branche d'olivier, symbole de paix, descend de cheval et s'avance.

— Je suis Kilnias, me dit-il, le dernier rejeton d'une des plus anciennes familles d'Arretium. Tu vois en moi le père de cette jeune fille : Callirhoé est son nom, et je viens, obéissant à la volonté des dieux, la remettre entre tes mains. Les habitants d'Arretium ont entendu retentir dans un ciel sans nuages une trompette d'un son si aigu et si lugubre, qu'ils en ont tremblé. Divers autres pronostics effrayants ont décidé les Arrétiens à consulter les oracles et les devins opiques. Ceux-ci ont prédit la ruine de la civilisation étrusque et la succession de huit races d'hommes sur la terre des Pélasges. Ils ont vu dans ton arrivée devant leur cité le courroux manifeste de Mamers, dieu de vie et de mort, et nos prêtres, voulant détourner sa colère, lui ont voué le dixième de tout ce qui naîtra dans l'année, et..., sacrifice plus grand encore ! une de leurs vierges chargées d'entretenir le feu sacré. La terre, qui s'est entr'ouverte pour laisser sortir un jet de sang sous la table d'un festin que je donnais à des amis, désignait clairement que les dieux étaient irrités contre ma maison. Ma fille a été vouée aux dieux Cabires, afin de sauver sa patrie et moi-même. Les Arrétiens, en m'envoyant vers toi pour te remettre tout ce que j'ai de plus cher, espèrent te voir accepter en outre ces richesses et ces esclaves, qui sont les tiens désormais, et te voir quitter notre pays sans le ravager. Maintenant, jeune Celte, écoute la prière d'un père. Callirhoé, la fleur des vierges d'Arretium, est condamnée à mourir, je le sais. Tue-la sans la déshonorer, tue-la tout de suite, et Axiokersos, le grand dieu tout-puissant, protégera tes armes victorieuses !

Callirhoé était descendue de son char. Son père la prit par la main et la fit mettre à genoux devant moi ; puis, se couvrant la tête d'un pan de son manteau, il attendit.

La jeune vierge avait écarté les draperies qui envelop-

paient ses épaules et son cou, et, me montrant sa poitrine :

— Frappe ! dit-elle. Ton esclave est prête à mourir.

Ses grands yeux noirs, sa peau veloutée, ses lèvres rouges comme le corail, ses bras gracieux, ses manières pleines de noblesse et de fierté, faisaient d'elle la femme la plus séduisante que j'eusse vue de ma vie. L'agitation de son sein et son regard, humide comme celui d'une biche aux abois, me remuèrent jusqu'au fond du cœur. Je la relevai en lui disant :

— Je serais fier d'être le maître d'une esclave telle que toi. Je remercie tes dieux, mais je ne veux pas que tu meures ! Sois donc libre, et retourne avec ton père auprès des tiens. De tous les biens que tu m'offres, je ne veux garder que le bonheur de t'avoir vue et l'espérance de te revoir.

— Telle n'est pas la volonté de Mamers ; tu dois me faire mourir ; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Je suis à toi comme tout ce qui est ici. Je resterai !

Un vieil esclave celte, qui avait servi d'interprète entre Kilnias, sa fille et moi, prit la parole à son tour.

— Je m'appelle Karnach (du pays des pierres) ; je suis esclave de Kilnias depuis quarante ans par droit de guerre. Je jure par le divin Belenos avoir traduit fidèlement les paroles de mes maîtres et les tiennes. Maintenant, écoute ce que je sais, et agis comme tu l'entendras. Les Arrétiens sont rusés et perfides, prends garde ! Les yeux de cette belle Étrusque sont dangereux pour un jeune chef, et qui sait si elle n'agit pas ainsi pour se défaire de toi pendant ton sommeil ? Renvoie-la, mais garde les esclaves et les présents pour tes guerriers.

Karnach eût pu avoir raison ; mais, trop loyal moi-même pour croire à la perfidie des autres :

— Ta fille, dis-je à Kilnias, est libre de s'en retourner ; mais, si elle préfère rester auprès de moi, qu'elle soit la bienvenue ; je jure par mon âme immortelle qu'elle sera respectée tant que je vivrai. Quant aux esclaves, chevaux et bêtes de somme, présent de tes compatriotes, je les accepte pour mes guerriers en signe d'alliance avec vous autres.

Kilnias me prend la main, la porte à ses lèvres pour me remercier, tente, mais en vain, d'emmener sa fille, et prend congé d'elle en disant :

— N'oublie pas que le jeune chef est ton maître, mais n'oublie pas non plus...

Il prononça le reste si bas, qu'elle seule l'entendit ; puis il partit, escorté de ses jeunes filles et de ses musiciens. Les présents qu'il avait apportés furent partagés entre mes guerriers ; le vieux Karnach et nos compatriotes furent rendus à la liberté. Callirhoé ne garda près d'elle que sa négresse, qui n'avait pas voulu la quitter.

Il y avait loin du palais somptueux que Callirhoé venait d'abandonner à ma hutte de terre et de branchages, où les seuls meubles étaient une table, un escabeau et des peaux d'animaux sauvages. Quand je me trouvai en tête-à-tête avec cette jeune fille, la conversation devint très-difficile, et je me sentis fort troublé. Je la fis asseoir à table, et posai devant elle un grand pot de vin et un morceau de venaison froide sur un plat de bois. Je l'invite à prendre un peu de nourriture, et, pour lui donner l'exemple, je mords le pain à belles dents, et je bois copieusement à même la cruche. Je mangeais, à ce qu'il paraît, de si bon appétit, qu'elle semit à rire, prit à son tour un peu de nourriture et alla s'étendre sur une peau d'ours en me faisant comprendre qu'elle était mal à l'aise sur mon siège de bois. Elle était divinement belle dans ses grandes dra-

peries blanches, appuyée gracieusement sur un coude et grignotant comme un écureuil mon pain bis. Elle avait du chagrin d'avoir quitté son père, sa famille, ses amis ; de grosses larmes roulaient à travers ses longs cils bruns. Elle me faisait de la peine, et je cherchais à la consoler en lui débitant les quelques mots que j'avais retenus de sa langue ; mais ce fut avec un accent si étrange, qu'elle finit par rire un peu, ce qui me mit en belle humeur et m'enthardit à lui faire nommer tous les objets qui me tombaient sous la main. Je pris ainsi ma première leçon d'osque.

Ma hutte était séparée en deux parties ; j'installai Callirhoë du mieux que je pus dans la chambre du fond avec son esclave noire, et, la nuit venue, j'allai me coucher tout armé en travers de sa porte. Je ne la soupçonnais pas de vouloir m'assassiner, comme m'en avait prévenu Karnach. J'avais vu toute la franchise de son âme dans ses beaux yeux ; mais j'étais déjà amoureux et jaloux.

Le lendemain, une députation des habitants d'Arretium vint en procession aux portes du camp. Une trentaine de musiciens et douze prêtres vêtus de bleu, couronnés d'épis de blé, conduisent quatre génisses sans tache, ornées de bandelettes. Cinquante jeunes filles en robe traînante, la ceinture déliée, précèdent, en chantant des hymnes, deux statues de bois peint représentant des dieux et portées à bras par d'autres prêtres coiffés de mitres blanches. L'un d'eux, qui semble investi du pouvoir suprême, marche soutenu par deux jeunes garçons. Les principaux magistrats de la ville, les dignitaires et un grand nombre de citoyens et de femmes suivent le cortège, flanqué de deux rangs de soldats. Ceux-ci portent des cuirasses d'écailles de métal qui les font ressembler à des poissons, des tuniques de cuir et des jambières de bronze. Ils sont coiffés de casques dorés à visière mobile

et ornés de deux aigrettes rouges. Leurs armes sont une courte lance, un glaive et un bouclier rond et bombé. Le peuple de la ville et de la campagne ferme la marche. La procession s'arrête devant les hautes murailles de terre de notre Biturgia. Les jeunes filles, se tenant par la main, forment une danse circulaire autour des deux statues posées à terre. Les prêtres immolent les quatre génisses, les éventrent et consultent leurs entrailles. Le grand prêtre s'avance seul au pied du rempart et nous invite à venir nous joindre à ses concitoyens; mais Karnach craint une ruse de guerre et nous en prévient. Callirhoé, spectatrice comme nous de cette cérémonie, ayant aperçu son père dans la foule, me prend la main et me fait signe de la suivre. Elle avait déjà tant d'empire sur moi, que, m'eût-elle conduit à la mort, je l'aurais suivie. Mes amis Kad-Aneith et Dun-Glan ne veulent pas me quitter; ils franchissent le fossé avec moi, et nous voilà à la merci de nos ennemis.

Je ne compris pas le discours que Callirhoé fit à ses compatriotes. Ses compagnes se courbaient devant elle et lui baisaient les genoux en me regardant d'un air étonné. Le grand prêtre vint à moi, et, plantant une lance en terre entre nous deux :

— Que Mamers, sous l'emblème de cette lance, me soit témoin de ce que je vais dire ! Vaillant guerrier, nous voyons la clémence et le pardon des dieux dans ta générosité envers la vierge sacrée. Tu pouvais la mettre à mort, tu ne l'as point fait ; tu pouvais la déshonorer, et tu l'as respectée. Nous t'offrons donc aujourd'hui la paix et l'amitié. Viens parmi nous avec tes guerriers ; les portes de la ville vont vous être ouvertes.

Je voulais consulter mes guerriers ; mais Callirhoé ne m'en laissa pas le temps.

— Accepte, dit-elle en me poussant vers le vieillard.

Celui-ci, m'ayant embrassé sur la bouche, ce que je trouvais répugnant, me fit asseoir entre les statues de ses dieux. Le chœur des jeunes filles, entonnant un hymne à ma louange, vint me couvrir d'une pluie de fleurs et me brûler des parfums sous le nez, comme si j'eusse été un dieu moi-même. Mes soldats étaient sortis en armes pour nous secourir en cas de trahison ; mais, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à une poignée d'hommes, ils attendirent patiemment le résultat de ces cérémonies. Douze brebis noires furent immolées et leurs chairs rôties, afin d'être mangées en commun par tous les assistants. Dès que, sur l'invitation du grand prêtre, les Gaulois eurent goûté aux viandes des victimes, des cris de joie et des chants d'allégresse retentirent parmi les Étrusques. Kilnias vint encore m'embrasser, puis il tire de sa ceinture une petite tablette de bois, la brise en deux morceaux et m'en donne un.

— Sois mon hôte, généreux Celte ! viens chez moi et regarde comme tien tout ce qui est à moi.

J'accepte, et je sens Callirhoé me serrer la main en témoignage de reconnaissance. Nous sommes invités à entrer dans la cité et à prendre part aux fêtes que les Étrusques appellent les Lectisternes. Pendant huit jours, les portes de la ville doivent rester ouvertes, et tous les étrangers y sont admis, les procès suspendus, les querelles apaisées, les prisonniers rendus à la liberté. Dans les temples ouverts au peuple, des tables couvertes de prémices sont dressées devant les statues des dieux, qui, couchées sur des lits somptueux, reçoivent les offrandes et les libations des habitants de la ville et de la campagne. Les maisons sont ouvertes aussi à tout venant, et c'est à qui aura des Celtes à sa table.

Les rues de la ville sont larges et se rencontrent toutes à angle droit. Des places carrées ornées de fontaines de marbre ou de colonnes de bronze, des temples magnifiques aux frontons peints de couleurs éclatantes, des colonnades sans fin, des portiques, des palais aux toits dorés, des eaux jaillissantes, des statues, des voiles d'étoffe tendus au-dessus des rues pour procurer de l'ombre aux marchands qui étalent leurs denrées sur les trottoirs en dalles ou en mosaïque : cette belle cité est pour nous comme un rêve.

Les Bituriges aux crinières flottantes se mêlent aux bruns Arrétiens couronnés de fleurs. Ici, quelques-uns de nos guerriers essayent de gambader en mesure, au son des doubles flûtes, avec de jeunes filles vêtues d'étoffes diaphanes ; là, des Arrétiens contrefont notre danse nationale, en frappant la terre de leurs pieds, au rythme des grandes cornemuses. Des soldats étrusques et gaulois, bras dessus, bras dessous, la tête échauffée par les libations, parcourent la ville en chantant chacun son air.

Mais voici, en tête d'un brillant cortège, le principal magistrat d'Arretium, le lucumon, une couronne de feuilles d'or sur la tête, une tunique brodée d'étoiles et de palmes d'argent, que cache en partie son large manteau de pourpre blanche : il s'avance sur son chariot, tiré par huit chevaux blancs harnachés de cuir rouge. Nous descendons simultanément, lui de son char, moi de cheval, et, m'ayant salué en inclinant le corps de côté et en mettant la main sur son cœur, il veut m'emmener dans son palais ; mais j'avais promis à Kilnias d'être son hôte pendant les fêtes, et je remerciai le lucumon aussi poliment qu'un sauvage peut le faire. Je ne pus pourtant me dispenser de l'accompagner, et, comme il y avait fête au théâtre, je l'y suivis.

Une foule immense se presse, se heurte, escalade les gradins comme s'il se fût agi d'un assaut; c'est un tumulte, une clameur à rendre sourd. Un grand voile bleu, parsemé d'étoiles d'or et tendu par des câbles, couvre le haut de l'enceinte pour préserver la salle des rayons du soleil, ce qui n'empêche pas la chaleur d'être étouffante. Bon nombre de spectateurs ont quitté leurs vêtements de dessus et leurs chaussures. Hommes et femmes, assis indistinctement les uns à côté des autres, agitent des éventails, et boivent des vins grecs à la neige que les marchands de petits gâteaux crient à tue-tête. Le silence se fait à la vue d'un héraut chargé d'annoncer le titre de l'action qui allait se dérouler devant nous et le nom de l'auteur. Vingt-quatre vieillards, vêtus de blanc, descendent ensuite du théâtre et viennent en chantant brûler des parfums sur l'autel placé au milieu de l'espace vide, en demi-cercle, au bas des gradins. La cérémonie achevée, un histrion barbouillé de noir, accoutré d'une tunique courte, composée de morceaux de drap de plusieurs couleurs, paraît sur l'avant-scène. Il est accueilli par des cris et des applaudissements qui l'empêchent de commencer. Le silence se rétablit enfin, et l'homme aux habits bariolés raconte, avec des gestes comiques, une longue histoire que je ne comprends pas, mais qui transporte de joie les Arrétiens, car ils rient tous à se tenir les flancs en se roulant sur leurs sièges. Le Gaulois aime à rire aussi : j'aurais voulu comprendre, mais je craignis de passer pour indiscret en demandant à mes voisins de quoi il était question.

Je pensais que tout était fini, et j'allais me retirer quand le rideau placé devant moi s'abaisse et disparaît dans le plancher, au son d'instruments invisibles. Je vois alors le péristyle d'un palais aux mille colonnes, toutes

rehaussées d'or et de peintures. Le fond s'ouvre sur la campagne, et plusieurs personnages diversement habillés, ayant de grands masques sur la figure et des chaussures à semelles démesurément hautes, entrent accompagnés de joueuses de flûte. Ils disent et font devant tout le monde des choses auxquelles je n'aurais jamais osé penser tout seul, mais qui divertissent beaucoup les hommes et font rougir les femmes. Dun-Glan s'endormit au beau milieu de la pièce, et Kad-Aneith, qui bâillait à se démettre la mâchoire, se leva et alla se promener par la ville. Pour moi, qui n'avais jamais vu rien de semblable, je regardais de tous mes yeux sans bien savoir si c'était fiction ou réalité.

La représentation terminée, j'allai dîner chez le Lucumon en nombreuse compagnie. Je ne vis autour de la table que des lits moelleux couverts de fleurs et aucun siège pour s'asseoir. Je fus obligé de me coucher comme les autres, ce que je trouvai fort incommode pour manger, et d'autant plus indécent que j'avais, comme chaque convive, une jeune esclave assise à mes pieds et si légèrement vêtue, qu'il aurait autant valu être nue. Elle était là pour me verser à boire, me chasser les mouches, et satisfaire à toutes mes fantaisies; mais son grand éventail de plumes de paon qu'elle me balançait sur la figure et les baisers qu'elle voulait toujours me donner m'empêchèrent de manger à mon aise. Dun-Glan allongea un grand coup de pied dans le dos de la sienne dès qu'elle approcha de sa bouche son museau plâtré. Je renvoyai moins brutalement celle qui me servait, et je m'assis sans façon sur le bord du lit. Le repas était splendide, les esclaves apportaient sans cesse de nouvelles coupes, plus précieuses les unes que les autres, et pleines des vins les plus renommés de l'Étrurie et de la Grèce. Entre

chaque service, une troupe de musiciennes et de danseuses venaient nous récréer par leurs chants et leurs danses lascives. Quand l'une d'elles se distinguait par sa grâce ou ses talents, le lucumon lui faisait cadeau d'une coupe d'or, d'un plat d'argent, ou lui adressait un compliment. Il y eut même un jeune garçon qui dansa si bien, qu'il le fit asseoir près de lui, et, lui posant sa couronne de fleurs sur la tête :

— Je te fais libre, dit-il.

Vers la fin du repas, le vin et les parfums avaient tellement troublé le cerveau des convives, tous plus ou moins puissants dans la cité, qu'il fallut le secours de leurs clients, de leurs esclaves ou des licteurs pour les rapporter chez eux : aussi l'ivresse de Kad-Ancith, qui avait bu et mangé de tout, passa-t-elle inaperçue. Dun-Glan retourna au camp, et, moi, je regagnai la demeure de Kilnias, précédé d'esclaves porteurs de torches et accompagné de quelques guerriers de mon clan. Je trouvai en arrivant mon écuyer Kad-Wir ivre-mort et couché en travers de l'escalier de mon hôte. Il avait passé la journée à boire avec des amis dans une taverne, en compagnie de bateleurs et de danseuses de corde qui l'avaient dépouillé de sa bourse et de ses armes.

Callirhoé, malgré l'heure avancée de la nuit, m'attendait comme une esclave fidèle. Elle prend des mains de sa négresse une lampe dont l'huile parfumée répand en brûlant une odeur de myrrhe, et me fait signe de la suivre dans l'appartement qu'elle m'a préparé. En entrant dans la chambre, un courant d'air éteint la lumière qu'elle portait, et la voilà, moitié riante, moitié tremblante, qui cherche à retrouver son chemin dans l'obscurité. De mon côté, je me dirige en tâtonnant du côté où j'entends le frôlement de ses robes. Mes mains rencontrent les siennes,

et, rendu audacieux par les ténèbres, je saisis dans mes bras le corps souple de la jeune fille, qui pousse un cri de surprise, mais ne cherche pas à se défendre de mon étreinte. Je sens battre son cœur contre le mien et sa jolie bouche me rendre un baiser.

— Laisse-moi, laisse-moi, dit-elle en entendant venir la négresse qui apportait de la lumière.

Et elle s'enfuit.

Seul et livré à moi-même, je me repentis du baiser que j'avais donné à Callirhoë. Je l'avais offensée, puisque je l'avais fait fuir, et, furieux contre moi, je me retournai vingt fois sans trouver le sommeil sur le lit parfumé et préparé par elle. Je me décidai à quitter cette couche moelleuse pour aller m'étendre sur le pavé de mosaïque, où je pus enfin dormir un peu.

Pendant huit jours que durèrent ces fêtes, les Arrétiens nous traitèrent magnifiquement et en véritables amis. Nous avions déjà pu à notre tour leur montrer notre gratitude en détruisant une bande de voleurs sicules et d'esclaves pélasges qui, organisés dans les montagnes, battaient la campagne et rançonnaient les voyageurs.

La plus grande partie de mes Gaulois était retournée au camp, qui devenait une vraie colonie. Les Arrétiens nous avaient concédé quelques terres, et plus d'une jeune Étrusque s'était choisi volontairement un époux parmi nous. Je commençais à parler un peu la langue de ma bien-aimée. J'étais habitué à cette existence nouvelle, et je comprenais déjà le bien-être et le charme de la civilisation.

J'avais offert maintes fois à Callirhoë de lui rendre la liberté; mais elle m'avait toujours refusé.

— Je ne veux pas être affranchie, parce que mon esclavage est une sécurité pour moi, disait-elle. Nos prêtres superstitieux et cruels m'ont vouée au dieu Mamers et à

toi, qui devais me donner la mort. Ils ne peuvent donc rien sur moi tant que je t'appartiens, d'après leur propre décision ; mais, le jour où je redeviendrais libre, je retomberais sous leur puissance, et alors malheur à moi, Markek !

Mon amour pour elle était désormais une passion violente, et, un jour, comme je la pressais vivement de devenir ma femme :

— Écoute-moi, dit-elle, et, quand tu m'auras entendue, tu jugeras toi-même. J'avais à peine douze ans quand le grand prêtre me désigna pour entretenir le feu de Vesta en me frappant de sa baguette. Je fus initiée aux mystères malgré la volonté des miens. Je fis vœu de chasteté à un âge où je ne pouvais pas supposer que l'Amour viendrait contrarier mes devoirs ou ébranler ma volonté. Aujourd'hui, ce dieu doux et méchant tout à la fois est maître de mon cœur. Si tu me rends coupable et parjure et que nos prêtres viennent à le savoir, je serai ensevelie vivante. Crois bien, Markek, que je brûle des mêmes feux que toi ; mais il n'y a pas de puissance humaine capable de me délier de mes serments. Je ne vois qu'un seul moyen de nous aimer malgré tout, c'est de nous vouer ensemble aux dieux Cabires, plus forts, plus puissants que Mamers et Vesta... Mais, toi, abandonneras-tu pour moi, pour une étrangère, ton dieu terrible ?

— Mon dieu te délie des paroles que tu as prononcées sans les comprendre. Quant à moi, pour t'obtenir, je me vouerai, si tu l'exiges, à tes dieux Cabires ; mais à ton tour tu feras le serment, par ton âme immortelle, de m'aimer toujours.

— Je te le jurerai cette nuit. A la cinquième heure, viens dans le jardin de mon père, auprès du berceau de feuillage. J'y serai.

Combien me sembla longue à venir cette cinquième heure de la nuit ! J'étais au rendez-vous bien avant Callirhoé. La lune se reflétait en bandes d'argent dans une belle nappe d'eau légèrement ridée. Le vent m'apportait par bouffées les bruits mystérieux de la nuit, parmi lesquels je distinguais les aboiements lointains de nos chiens de combat restés au camp. A chaque instant, il me semblait entendre crier le sable sous les pieds de ma bien-aimée ; mais ce n'était que le frémissement des feuilles.

La jeune vestale parut enfin.

— Viens, me dit-elle à voix basse ; ne fais pas de bruit, tout dort.

Je la suis avec précaution dans un petit oratoire dont le fond est éclairé par une lampe qui jette une lumière bleuâtre sur sept statues de bronze, dont quatre ont des têtes d'animaux. Callirhoé, vêtue d'une longue robe noire, ôte ses sandales, détache sa ceinture de pourpre, dénoue son abondante chevelure brune qui ondoie jusqu'à ses pieds, et, me jetant les bras au cou :

— Si tu veux conserver celle que tu aimes, dit-elle, garde-lui le secret de ce que tu vas voir ici, garde-le, même au delà du tombeau.

Je le lui promets. Alors, m'ayant fait quitter mes armes, elle m'ordonne de m'étendre sur les marches de l'autel, où brûlent des parfums dont l'odeur âcre me porte au cerveau. Elle prend un agneau noir nouveau-né et l'égorge au-dessus de la flamme. Pendant que la chair du petit animal se consume, Callirhoé, les yeux égarés, les mains teintes de sang, les bras levés vers ses dieux de bronze, trépigne sur place, prononce des mots... que je ne répéterai jamais, et me marque de signes cabalistiques au front et à la poitrine avec le sang de la victime.

Elle ôte ensuite le large bracelet qu'elle porte volontairement comme marque de sa condition d'esclave, et trace des signes sur le métal avec la pointe d'un stylet trempé dans le sang de l'agneau ; elle verse un liquide clair et limpide comme de l'eau dans un vase de terre qu'elle place sur l'autel, y trempe son bracelet, et, me tenant par la main, le bras droit étendu vers les dieux de bronze, elle m'ordonne de répéter après elle la formule suivante :

Par les dieux Cabires,
 Markek et Callirhoé,
 Vivants ou morts,
 Se sont juré
 Un amour éternel.

Le serment prononcé, ma belle esclave coupe une boucle de cheveux à son front et au mien : elle les entremêle et les jette sur les charbons ardents ; elle retire ensuite son bracelet et me montre, profondément gravé dans le métal, le serment qu'elle vient de prononcer.

— Les dieux nous sont propices, dit-elle en recommençant à sauter et à chanter, en frappant à coups redoublés sur un tambourin.

Cette danse devient bientôt de la frénésie, ses chants ne sont plus que des cris, un véritable transport s'empare d'elle.

— Ils viennent, ils sont nombreux ! dit-elle ; une grande armée passe sur nos plaines, une grande armée pour tout détruire ! Des flammes ! du sang partout ! ici et puis là ! La vengeance est allumée ! Un vaillant chef est à la tête de cette armée de guerriers ; Markek va partir ! Partout du sang ! S'il ne revient bientôt à mon secours, Markek ne trouvera plus personne dans la maison de Kilnias ; mais non, non ! il revient ! Rien ne peut plus nous séparer ni dans la vie, ni dans la mort !

... Deux jours après, Kad-Aneith, Dun-Glan, Kadmar, quelques autres chefs et moi, en prenant le repas dans ma hutte, nous entendons une grande rumeur dans le camp. Nous courons sur le lieu du tumulte : c'était une bande de colons gaulois en habits déchirés, souillés de sang, et suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Une de ces femmes, grande, brune, les cheveux en désordre, la figure et les épaules sillonnées de coups de sabre, montrait à nos soldats le cadavre d'un enfant.

— Regardez, disait-elle, comment les amis de vos amis nous ont reçus ! Vengeance !

Voici ce qui s'était passé.

Un grand nombre de colons gaulois, avides de posséder des terres, en réclamaient continuellement aux Arrétiens. Le lucumon, ayant rassemblé les principaux d'entre eux, leur avait dit :

— J'ai pris en considération les demandes de mes amis les Gaulois. Il ne dépend pas de moi de céder des terres que je n'ai pas autour d'Arretium ; mais, à quelques lieues d'ici, les gens de Camars (Clusium) en ont plus qu'ils n'en peuvent cultiver : ils vous en céderont volontiers. Allez, et que les dieux vous soient favorables !

Les colons, se fiant à ces paroles, étaient partis avec leurs familles et leurs bestiaux pour Camars, d'où ils avaient été repoussés brutalement, et ils étaient forcés de reconnaître que le lucumon s'était joué d'eux. En effet, les gens de Camars étaient rivaux des Arrétiens, bien qu'appartenant à la même confédération, et le lucumon avait détourné le torrent gaulois en le rejetant sur ses ennemis.

A la vue de nos compatriotes ainsi maltraités, la colère s'empara de nous ; on courut aux armes.

— Sus aux Étrusques ! cria Luern.

— J'ai tant bu de leur vin, que je n'ai plus soif que de leur sang ! dit Kad-Ancith.

Je me rendis aussitôt chez le lucumon, il était parti pour une de ses villas dans l'Apennin. Je remis à son retour l'explication que je voulais avoir avec lui, et je donnai le signal du départ pour le lendemain. Je voulais, avant de commencer cette expédition, dire adieu à Callirhoé, peut-être pour toujours ! Dans la nuit, je sortis du camp, et, comme la ville était fermée dès la première heure, je pénétrai auprès de la fille de Kilnias, en passant sous la muraille fortifiée, par le lit d'un petit ruisseau à sec. Nala, l'esclave noire, me conduisit auprès de sa maîtresse. Celle-ci, vêtue d'une robe de lin blanc rayée de rose et d'argent, serrée au-dessous de la gorge par une ceinture d'or, les cheveux relevés sur le front par des bandelettes, retenus à la nuque dans une résille et poudrés d'or, le cou, les oreilles, les bras, couverts de bijoux, était à demi couchée sur un lit en bois de citronnier incrusté d'ivoire et recouvert d'étoffes de pourpre brochées d'or. Elle m'attendait pour souper. Dès qu'elle me voit, elle vient à moi, me débarrasse de mes armes, me fait asseoir à sa place et vient se mettre à mes pieds. La négresse se retire après avoir placé, sur une nappe de lin à rosaces bleues, des coquillages, du gibier froid, du poisson et des fruits servis dans des plats d'argent. Le vin blanc brille dans les amphores de verre de Phénicie, et les coupes de cristal taillé à facettes scintillent comme des étoiles à la flamme des candélabres où brûle une huile parfumée. Le pavé, la table et jusqu'au lit sont couverts de feuilles de rose et d'oranger. Callirhoé est triste : elle voudrait me suivre dans mon expédition. Elle pleure, et, pour exprimer sa douleur, elle prend un luth et chante :

« Markek est mon époux, les dieux ont reçu nos ser-

ments. Ses yeux sont doux et bleus, ses lèvres ressemblent au corail. Ses cheveux ont emprunté leur couleur à l'aile du corbeau, et ses sourcils sont comme des arcs. Markek est un guerrier plein d'énergie, de gloire et de force. Il n'a pas son égal au combat. Il fait gémir l'air avec son épée. Les aigles n'osent pas voler au-dessus de son casque. Partout où son cheval mouille son poil, le cœur de ceux qui le combattent se dessèche. »

Puis, après une pause, elle reprit :

« Semblable au moissonneur à la faux tranchante, qui coupe également les herbes fraîches et les épis mûrs, et n'écoute pas les plaintes qu'elles lui adressent, la mort ne fait pas de distinction entre l'époux et l'amante, entre le grand-père et le petit-fils ; elle ne regarde ni l'âge ni le bonheur ; elle nous abat comme des herbes. Telle est la loi de ce monde, où nul n'est enfanté que pour mourir, car le nombre des respirations de l'homme est compté par le destin. »

Les paroles douloureuses et poétiques de Callirhoé opéraient en moi une sorte de transformation que je ressentais sans pouvoir me l'expliquer. Jusque-là, en véritable enfant de la nature primitive, je l'avais aimée avec mes sens, et d'autant plus passionnément que je l'avais plus longtemps désirée et respectée. Peu à peu cet amour, qui était aussi de l'amitié forte et sincère, comme celle que j'aurais eue pour un frère d'armes, s'était modifié, et il me semblait aimer cet être gracieux et faible comme un père aime son enfant. Dans sa tristesse, Callirhoé me révélait encore quelque chose de nouveau. Elle ouvrait mon esprit à des rêveries tour à tour sombres et riantes. Son esprit à elle était un mélange de lumière et de ténèbres. Je n'avais guère étudié la science de nos druides, et maintenant je me le reprochais ; j'aurais pu enseigner

Callirhoé à mon tour et lui donner confiance dans la destinée. Il me semblait que, si j'eusse pu autrefois m'entretenir des choses saintes avec la pure et souriante Margareth, j'aurais acquis quelque sagesse à transmettre à ma belle Étrusque en retour des voluptés et des mystères qu'elle me révélait ; mais je ne traversais pas à cette époque une vie d'étude et de réflexion : formé pour la curiosité et l'avidité de la conquête, mon rôle dans le monde était tracé, et je devais finir après avoir accompli ma tâche d'agent aveugle du progrès civilisateur.

Comme j'écoutais Callirhoé avec un sourire de résignation à la destinée, quelle qu'elle fût :

— J'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus, me dit-elle tout en larmes. O mon bien-aimé ! prends ce collier de dents de loup, et porte-le toujours, afin qu'il te préserve de la mort.

Tout ce qui venait de Callirhoé m'était cher ; je passai le collier à mon cou plutôt pour lui plaire que par croyance à ce talisman.

— De quelle science occulte et de quels philtres subtils, lui dis-je, te sers-tu donc pour que je sois si follement épris de toi ?

— C'est un charme sans poisons et sans magie, dit-elle, et cependant il est infallible : c'est d'aimer pour être aimée.

Le jour commençait à poindre, il fallut s'arracher aux douces caresses de ma compagne.

.

Ici, je fus forcé de suspendre un instant mon récit. La mémoire des faits devenait confuse.

— Eh quoi ! s'écria Fanny, est-ce tout ? N'avez-vous pas revu Callirhoé ?

— Je me rappelle fort bien tout ce qui la concerne, ré-

pondis-je ; mais la campagne qui me sépara d'elle se présente moins nette à mon esprit, et je puis vous dire pourquoi : c'est qu'on a écrit cette histoire de différentes manières, et j'ai besoin d'en retrouver le spectacle réel dans mes souvenirs. Attendez ; m'y voici.

Nous donnons l'assaut aux Étrusques de Camars ; nous sommes repoussés, nous formons le blocus. Trois jeunes gens se présentent aux avant-postes. Ils s'appellent Fabius, se disent envoyés en conciliateurs par la ville de Rome. J'ai la loyauté de les laisser entrer dans Camars ; ils en sortent avec l'ennemi pour fondre sur nous. Dun-Glan, indigné, s'avance vers l'un des trois en levant sa hache ; un javelot, lancé par le Romain, lui traverse le cœur ! Honneur et gloire au brave Dun-Glan tombé dans le combat ! Honte et malheur aux traîtres !

Je fais sonner la retraite, et tous jurent avec moi que la mort de Dun-Glan sera vengée, ou Rome détruite... Mais vous savez ce que les Romains répondirent à mon envoyé, lorsque, de ma part, il leur demanda que les Fabius nous fussent livrés.

— Ah ça ! dit mon oncle en riant, tu t'appelais donc Brennus, dans ce temps-là ?

— Les Romains firent de mon titre de *brenn* (chef) un nom propre.

— Ah ! oui, c'est juste. Je me souviens d'avoir lu cela quelque part, et j'ai appris l'histoire romaine dans mon jeune temps. Les Romains vous envoyèrent promener, et récompensèrent les Fabius au lieu de les châtier. Que veux-tu ! c'était alors comme aujourd'hui : chacun pour soi.

— Oui, repris-je, dans ce temps-là surtout, on avait pour principe que la raison du plus fort est toujours la meilleure, et on connaissait fort mal le droit des gens ;

mais toute parole était sacrée pour les Gaulois naïfs, et, dans cette invasion, qui était un véritable brigandage, j'en conviens, nous portions des idées, des sentiments et un courage chevaleresques. Aussi, notre terrible *trimarkisia*, marchant sur trois rangs et rencontrant l'armée romaine au confluent de l'Allia et de l'Albula, la balaya comme une moisson coupée, et, trois jours après, nous arrivions avec l'aube aux portes de Rome. Vous savez ce qui en advint.

— Oui, dit Fanny. Toute la population épouvantée s'était réfugiée dans la citadelle, et les Gaulois trouvèrent les portes ouvertes et la ville abandonnée.

— C'était, repris-je, un spectacle solennel et terrible que cette grande et riche cité morne et silencieuse. Nous y pénétrions en tremblant et sans oser toucher à rien, tant il nous semblait marcher dans un rêve.

— Ah! pourtant, dit Marguerite, l'un de vous osa toucher la vénérable barbe d'un sénateur, et je vous avoue que ceci m'a toujours scandalisée.

— Eh! mon Dieu, répondis-je, avant de condamner, il faut savoir comment les choses se sont passées. C'est mon écuyer Kad-Wir...

— Kadour! s'écria Fanny en riant.

— Kadour ou Kad-Wir, comme il vous plaira. Après avoir traversé toute la ville sans rencontrer personne, nous arrivons sur la place publique, et nous trouvons enfin, sous les portiques de leurs maisons, des vieillards vêtus de pourpre, assis dans leurs chaises d'ivoire. Ils ne se lèvent pas en nous voyant : appuyés sur leurs bâtons blancs, ils restent impassibles comme des statues et cherchent à nous imposer par l'air de majesté qui brille sur leur visage; mais le Gaulois n'est pas aisément dupe de ces affectations de gravité qui peuvent dominer les es-

prits faibles. Le Gaulois a toujours regardé en face toutes gens et toutes choses. Il trouve risible qu'on veuille l'intimider, et ce qui est nouveau l'amuse sans trop l'éblouir. Aussi, mon écuyer Kad-Wir s'approcha d'un de ces vieillards impassibles, et, après l'avoir examiné longtemps avec une curiosité naïve, il lui demanda en riant ce que signifiait cette manière de combattre des hommes. Le sénateur ne daigna pas lui répondre, et Kad-Wir, il me l'a dit depuis, commença à douter que ce fût un être vivant. Pour s'en assurer, il passe doucement sa main sur la barbe blanche du Romain, qui, de son bâton, le frappe sur la tête. Avant que j'eusse le temps de l'en empêcher, Kad-Wir, irrité, avait, de son coutelas, transpercé le vieillard. Ce fut le signal du carnage. La majeure partie des habitants avaient fui à notre approche ; mais quelques sénateurs et principaux citoyens qui, pour détourner la colère des dieux, s'étaient dévoués en restant exposés au péril, furent passés au fil de l'épée. La ville est pillée et incendiée ; nous campons sur ses ruines fumantes. Nous avons tenu notre promesse à l'âme de Dun-Glan : Rome n'existait plus. Vous savez l'histoire du Capitole, je ne vous la dirai pas...

— Pardon, pardon ! dit mon oncle, je veux savoir si l'histoire des oies est véritable !

— C'est un détail trop naïf pour n'être pas vrai, répondis-je, et cette maudite aventure faillit me coûter la vie.

— A toi ?

— Oui. Nous avons échoué dans nos premiers assauts, et nous nous consumons de colère et d'impatience au pied de cette roche maudite. Nous avons ravagé la campagne, les vivres commençaient à nous manquer ; déjà nos chiens de combat étaient affamés. Je propose de tenter

un dernier effort, une surprise nocturne. Tous veulent me suivre, mais je tire au sort trente guerriers seulement ; les autres se tiendront prêts à envahir la citadelle dont nous allons ouvrir les portes. J'avais remarqué plusieurs fois dans le jour le chemin que je voulais suivre : c'était le plus périlleux, mais aussi le moins bien gardé.

Nous partons sans bruit ; la nuit est noire, et le silence si profond, que j'entends la respiration des guerriers qui escaladent derrière moi. L'un d'eux roule au bas du rocher, mais sans pousser un cri, sans proférer une parole. Le bruit qu'avait fait son corps en tombant n'avait pas donné l'éveil dans la citadelle. Je continue de monter en m'accrochant aux moindres aspérités du roc ; je pose la main sur un animal, j'allais le lancer derrière moi dans l'espace, quand je reconnais mon chien Dhu, qui m'avait suivi malgré moi. J'arrive enfin au faite de la montagne, je touche le pied du rempart, si peu élevé en cet endroit, que mon chien le franchit d'un bond. Je m'élançai aussitôt, mes compagnons me suivent, une sentinelle endormie est tuée avant qu'elle ait eu le temps de s'éveiller. Déjà les échelles de cordes sont jetées à nos guerriers, et l'assaut se donne sans bruit. J'avance en suivant mon chien, dressé à dépister l'ennemi. Tout à coup il tombe en arrêt et s'élançait sur une bande d'oies, en étranglant une et n'en fait qu'une bouchée. Je lui pardonne ce méfait, le pauvre Dhu était affamé ; mais les autres volatiles s'effarouchent et poussent des cris perçants et sonores comme des trompettes. Les assiégés accourent avec des torches, se précipitent sur nous et nous repoussent de leurs grands boucliers. Je frappe, mais c'est comme si je m'attaquais à un mur. Poussé et entraîné par mes compagnons, je tombe au pied du rempart et je roule dans le précipice...

Quand je rouvris les yeux, une grande bande jaune s'allongeait à l'horizon : c'était le jour. Je regardai autour de moi ; j'étais suspendu au-dessus de l'abîme au fond duquel gisaient les cadavres de mes compagnons. Quelque chose me tirait par mon vêtement et me secouait violemment. Ces secousses me ramenaient insensiblement sur la plate-forme d'un rocher au-dessus de moi. C'était mon chien Dhu qui m'avait retenu dans ma chute. Pourtant ma position semblait désespérée, mais je ne m'arrêtai pas à y songer. J'invoquai le secours de Teutatès et des dieux Cabires de Callirhoé, et je fis si bien des pieds et des mains, que je réussis à me sauver du précipice, mais non des assiégés, qui pouvaient me voir du haut de leurs murailles. Le jour commençait à éclairer le faite de la citadelle, il n'y avait pas de temps à perdre pour m'échapper. Dhu me montre le chemin, et, là où un chien passe, un Gaulois jeune et agile peut passer. En m'accrochant aux broussailles, en me retenant aux entailles de la roche, glissant et roulant sur des pentes herbues, en un clin d'œil je suis au bas du Capitole. Je retrouve mes compagnons ; mais, des trente qui avaient tenté l'escalade avec moi, j'étais le seul vivant!...

Là, je m'arrêtai encore ; cette sinistre vision de mes compagnons morts me serrait la gorge.

— Est-ce que vous croyez, dit Fanny, que Noiraud, le chien du père Carnat, est un descendant de votre fidèle Dhu le noir ?

— Pourquoi non ? dit Marguerite ; aussi bien Carnat lui-même peut être l'esclave Karnach revenu en ce monde.

— Ça m'est égal ! dit mon oncle ; mais l'histoire de Camille ? Ah ! tu vois que je sais ça aussi, moi ! Il vous fit baisser le ton ?

— Non pas ; Camille n'était point là, il n'y vint pas, et les Romains, qui ont écrit leur propre histoire, ont un peu falsifié la nôtre. Je me rappelle les faits, moi, le prétendu Brennus ! Puisque vous avez la mémoire de ce que vous avez lu, mon cher oncle, vous savez qu'en définitive les Romains nous offrirent la paix et subirent de dures conditions. Ils durent 1° payer deux mille livres pesant d'or, 2° fournir des vivres et des chariots pour emporter notre butin, 3° céder aux Sénons, qui nous avaient prêté leur secours, une portion de leur territoire, 4° laisser dans leur ville, s'ils la rebâtissaient, une porte toujours ouverte, afin que nous n'eussions pas la peine de l'enfoncer quand il nous plairait de revenir. Il leur fallut plusieurs jours pour rassembler tant d'or ; toutes les richesses des temples, l'argent de l'État, et jusqu'aux bijoux des femmes, y suffirent à peine. Leurs sénateurs, leurs prêtres vinrent en procession nous payer le tribut ; mais je m'aperçus bientôt qu'ils se servaient de faux poids pour leur rançon, et je m'en plaignis. Comme ils niaient le fait et que je ne voulais pas être leur dupe, je tirai mon sabre et le posai dans la balance en disant à mes chevaliers :

— Faites comme moi, opposez la force à la mauvaise foi.

Puis, m'adressant aux Romains :

— Et vous, vaincus, malheur à vous si vous ne reconnaissez pas ce que pèsent les épées gauloises !

L'ennemi se résigna et paya. Depuis sept mois, j'avais quitté Callirhoé et je brûlais de la revoir. Je donnai le signal du départ. Chargés de butin et de dépouilles glorieuses, nous nous mimes en marche. Camillus, qui s'était retiré à Veïes après la bataille de l'Allia, viola les conditions et harcela nos détachements ; mais le gros de

l'armée, composée surtout de Sénons et de Boïens, ne fut nullement inquiète.

Nos auxiliaires, qui se dirigent vers leurs foyers, nous quittent devant notre camp de Biturigia en nous faisant promettre de passer chez eux lorsque nous retournerons dans la Celtique, car tel était le dessein de mes Bituriges.

Ils voulaient revoir les bords de l'Andria (l'Indre), jouir de leurs richesses et raconter leurs faits d'armes. Quant à moi, j'étais décidé à rester près de Callirhoë.

J'ai passé rapidement sur des faits qui vous étaient à peu près connus. A présent, je rentre dans mon drame personnel, et je suis forcé de vous faire une prière, qui est de ne plus m'interrompre, car je me sens oppressé par une foule de détails qui pourraient m'échapper.

En rentrant au camp, je trouvai Kilnias.

— O toi qui as respecté la vie de ma fille, pourquoi tardes-tu tant à revenir? Il en est peut-être temps encore, sauve-la. Elle est à toi comme tout ce que j'ai. Ta magnanimité envers elle, l'hospitalité que tu as reçue de moi, et l'inscription du bracelet qu'elle porte toujours l'ont fait accuser d'avoir oublié ses serments de chasteté. Son esclave noire, mise à la torture, a fait des révélations qui ont prouvé la culpabilité de ma pauvre fille. Le lucumon, les juges, les prêtres l'ont condamnée à être ensevelie vivante, et toi, à avoir la tête tranchée et le corps jeté aux chiens. Les prêtres et les vestales sont venus chercher Callirhoë en grande pompe, et l'ont emmenée dans le temple. Après l'avoir dépouillée de ses bandelettes et de ses vêtements, les licteurs l'ont battue de verges sous mes yeux, mais elle n'a fait entendre aucune plainte : son cœur, plein de toi, n'a point faibli; puis les bourreaux l'ont enfermée dans une bière, dont les parois intérieures sont garnies de coussins pour étouffer les cris des victi-

mes ; mais Callirhoé ne disait rien. Une foule pressée, morne, s'écartait en silence devant le triste convoi. Les boutiques se fermaient ; c'était un deuil public, car ma fille était aimée et estimée dans Arretium. Dans l'intérieur de la ville, au pied de la muraille, le lugubre cortège s'est arrêté. Les licteurs ont ouvert la bière ; le grand prêtre est venu prendre par la main la vestale, toujours pleine de fermeté, et l'a conduite près du caveau d'où elle ne devait plus sortir. Ma fille chérie s'est retournée vers moi, elle m'a dit : « Adieu, mon père ! » Elle a crié par trois fois : « Mark ! Mark ! Mark ! » Et elle est descendue courageusement. Son voile s'est même accroché à l'échelle, et elle a eu le sang-froid de le dégager adroitement. Elle était à peine arrivée au fond de son tombeau, que le bourreau s'est hâté de retirer l'échelle. Des esclaves ont placé une large dalle sur l'orifice du caveau, et ils l'ont recouverte de terre pour effacer toute trace de la présence de ma fille en ce monde. J'ai juré de la sauver ou de la venger, si elle est morte, dussé-je être traître à mon pays ! Voici déjà trois jours que je t'attends. Maintenant, n'espère pas entrer dans la ville autrement que par la ruse. Les portes sont solides et bien gardées, les hautes murailles sont épaisses et les habitants ne demandent qu'à vous livrer bataille, car le riche butin que vous apportez les tente. Si les Étrusques vous ont fait si bon accueil à l'époque des Lectisternes, c'est qu'il leur fallait vos armes et votre vaillance à opposer aux envahissements journaliers des Romains. Aujourd'hui qu'ils n'ont plus rien à redouter de ceux que vous venez de vaincre, ils ne demandent qu'à vous chasser de l'autre côté de l'Apennin. Le lucumon a déjà fait sortir d'Arretium les Gaulois qui s'y étaient établis. Vous revenez plus vaillants, mais moins nombreux, et tu as eu

tort de laisser les Sénons et les Boïens continuer leur route. Avec leur secours, tu aurais pu tenter un assaut contre la ville, tandis que, livré à tes propres forces, tu ne dois pas même y songer... Que faire, ô dieux immortels ! pour sauver ma fille qui se meurt, qui est morte peut-être ?

Et le vieillard se laissa tomber par terre, se couvrit le visage et s'abandonna à sa douleur.

— Lève-toi, Kilnias, lui dis-je ; cette nuit même, j'aurai ta fille vivante ou morte. Rentre dans la ville, va dire au lucumon que je t'envoie vers lui afin qu'il m'ouvre ses portes dans une heure, ou que je tirerai vengeance de l'insulte faite à mes compatriotes ! S'il consent, j'entre avec mes guerriers, et nous allons au secours de Callirhoë ; s'il refuse, j'entrerai seul et déguisé par le lit du torrent, où tu m'attendras avec deux esclaves. Il faut agir et non pleurer, car cela est indigne d'un homme. Va, et que les dieux nous protègent !

J'assemble les guerriers, et je leur fais part de mon plan d'attaque. Cinq ou six cents hommes, sous le commandement de Wir-Dhu-Mar, donneront l'assaut à grand bruit pour attirer l'ennemi sur un point, tandis qu'avec mon écuyer, sans éveiller les soupçons, je pénétrerai dans la ville et j'ouvrirai les portes à un corps de réserve sous la conduite de Kad-Aneith, qui prendra les assiégés à revers. Karnach objecta que nous étions en trop petit nombre pour prendre Arretium.

— Le véritable but de Wald-Righ, dit-il, n'est autre que d'aller chercher Callirhoë. Il est sous le charme d'une magicienne. Je l'ai averti quand la fille aux yeux noirs est venue sous sa tente. Il n'a pas cru devoir m'écouter. Elle a par des philtres subtils égaré sa prudence. Aujourd'hui, il ne craint pas d'exposer sa vie et celle de braves

guerriers pour ramener une esclave, car elle l'est à son tour, la fière Étrusque ! S'il veut prendre femme, qu'il la choisisse au moins de condition libre et de sang gaulois, et non parmi la race de Cus, race maudite, condamnée à disparaître !

— Karnach, lui dis-je, tu ne pardonnes pas à Kilnias et à sa fille d'avoir été tes maîtres ! Aujourd'hui, tu es libre ; le passé doit être oublié. Il est indigne d'un Gaulois d'insulter une femme, et, si tu étais homme noble, tu m'en aurais déjà fait réparation. Apprends d'ailleurs que mon esclave est morte, et que, si je veux tenter l'assaut d'Arretium, c'est afin de punir le lucumon de nous avoir trompés.

— Qu'importe, dit Kad-Aneith, pourvu que nous nous battions ? Que Karnach aille faire ses remontrances et débiter ses oracles aux colons prudents et aux esclaves timides, bons seulement à cultiver la terre. Nous sommes des guerriers, et ne connaissons que les combats. Malheur aux Arrétiens !

Les autres chefs de clan répètent le cri de Kad-Aneith, et, à peine remis d'une longue route, mes vaillants soldats se tiennent prêts. L'heure donnée au lucumon étant expirée et les portes de la ville restant fermées, je donnai l'ordre de sortir du camp et d'attaquer malgré la nuit. Les Arrétiens, se fiant à la réputation des Gaulois, qui est de ne jamais ruser en guerre et de combattre toujours de front et tous à la fois, s'étaient portés aux murailles, que Wir-Dhu-Mar et les siens assaillaient en poussant de grands cris. Je passai sous les murs avec Kad-Wir, et, grâce à nos déguisements et à l'obscurité, nous traversâmes la ville en rumeur sans être reconnus. Les habitants, inquiets et surpris de cette brusque attaque nocturne de leurs anciens alliés, se portaient en armes au lieu du combat.

Je trouve Kilnias déguisé comme moi, et nous nous rendons à l'endroit où git Callirhoé. Cette partie d'Arretium est déserte, mais une porte à quelques pas de nous est gardée par deux soldats. Nous délibérons sur le moyen de nous défaire d'eux sans bruit, quand mes chiens, qui m'avaient suivi de loin malgré moi, se glissent en rampant dans mes jambes. Il n'y avait pas de temps à perdre. Sur un signe de moi, Dhu s'élance sur une des sentinelles, Kad-Wir fend la tête de l'autre d'un coup de hache ; puis, réunissant nos efforts, nous pesons sur les chaînes du pont-levis, et Kad-Aneith, qui se tenait en embuscade avec trois cents guerriers, pénètre dans la ville. Kilnias appelle ses esclaves, cachés dans une maison voisine, et leur ordonne de déblayer la terre qui recouvre la tombe de sa fille ; mais une crainte superstitieuse les retient, ils refusent et prennent la fuite. Je me mets à l'œuvre, la dalle est soulevée. Je prends une corde et me fais descendre dans le caveau, d'où je n'entends sortir aucune plainte... Nous arrivions donc trop tard !

A la flamme d'une lampe expirante, je vois ma bien-aimée étendue sans mouvement sur le sol. Elle tient encore une amphore vide, dont elle avait épuisé jusqu'à la dernière goutte d'eau. Je la prends dans mes bras et je remonte à l'air libre.

Kilnias, à la vue du cadavre de son enfant, se répand en larmes et en malédictions, et moi, écrasé sous ma douleur, les yeux secs, hébété, je regarde, sans être convaincu que c'est bien là Callirhoé, ce corps roide et glacé que je tiens sur mes genoux et dont mon chien Dhu lèche les mains.

Un bruit d'armes et de chevaux, des cris, des vociférations se rapprochent sans m'arracher à ma stupeur.

— Partons, me dit Kad-Wir, voici de nos gens qui fuient !

Kad-Aneith, blessé au visage et pleurant de colère, accourt à moi à la tête de son clan en désarroi.

— Que fais-tu là, me dit-il, avec cette morte entre les bras ?

— C'est mon esclave qu'ils m'ont tuée !

— Laisse-la et partons ; l'ennemi est sur nos talons : nous sommes trahis ! Allons nous rallier dans la plaine.

Je prends le corps de Callirhoé et je vais franchir le fossé, lorsqu'un gros de fuyards me sépare de Kad-Aneith et de Kilnias ; puis une charge de grosse cavalerie étrusque, bardée de fer, me force à me réfugier dans un jardin avec mon précieux fardeau. Je fuis comme un lâche, mais j'ai un devoir à remplir : je dois donner à ma compagne une sépulture digne d'elle. Grâce à l'obscurité de la nuit, j'ai pu échapper aux vainqueurs, dont les cris de triomphe retentissent dans le lointain. Je reprends ma pénible marche à travers champs. Tout à coup deux hommes sortent d'un sillon à côté de moi. Je pousse mes chiens sur eux ; mais Than et Dhu ont reconnu Kad-Aneith et mon écuyer.

— Où est Kilnias ? leur demandai-je.

— Je l'ai vu fuir avec nos gens, me répond Kad-Aneith. Honte et malheur ! c'est pitié de voir fuir ainsi des Gaulois !

Tout en marchant à travers la plaine, mon compagnon m'apprend que les Arrétiens avaient eu avis de notre attaque, et qu'une partie de leurs troupes s'était postée dans un ravin en nous attendant. Wir-Dhu-Mar, pris par derrière à l'improviste, avait été écrasé en montant à l'assaut. Ses propres soldats, répandus dans la ville, avaient été attaqués séparément par les habitants, et la cavalerie du lucumon avait eu bon marché de ceux qui voulaient résister. De là cette déroute générale...

— Mais silence! dit-il tout à coup. Une troupe de soldats vient derrière nous. Si nous restons là, nous allons être découverts et massacrés.

Il y avait à gauche des meules de paille; nous y courons, et, blottis derrière cet abri, nous attendons que l'ennemi soit passé; mais trois soldats, s'éclairant d'une torche, se dirigent vers les meules.

— Le feu là dedans! dit l'un. Nous verrons plus clair pour les débusquer.

Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'il tombait mort. C'était Kad-Aneith qui, nous sentant découverts, lui avait envoyé une pierre avec sa fronde. L'un des deux ramassa la torche et allait la lancer sur la meule à côté de nous, quand la hache de Kad-Wir, jetée à toute volée, alla le frapper à la tête et l'étendit dans le sillon. Le troisième s'enfuit vers le gros de la troupe en criant :

— Les Gaulois! les Gaulois!

A la lueur de cette torche, qui commençait à incendier les herbes, je vis une trentaine d'archers armés à la légère.

— C'est ici, dis-je à mes deux compagnons, qu'il nous faut mourir, si nous ne les tuons tous!

Je rassemblai quelques bottes de paille éparses sur le sol un peu en arrière des meules, et j'y cachai le corps de Callirhoé. Pendant ce temps, Kad-Aneith s'était élancé avec l'agilité d'un chat sur les arcs et les flèches des morts. Kad-Wir avait tenté d'éteindre la torche; mais une flèche qu'il reçut dans l'épaule le mit dans l'impossibilité de combattre.

— Va-t'en auprès de la morte, lui dis-je, et veille à ce que l'ennemi ne nous prenne pas à revers.

Cette torche, qui brûlait à terre, devait être pour les ennemis un appât fatal. A mesure qu'un homme s'avancait

pour la ramasser, il recevait une flèche de Kad-Aneit ou de moi. Cachés derrière les meules, nous avons déjà douze ennemis de moins avant de faire la sortie que nous médions. Nos flèches épuisées, nous avons dû nous servir de la fronde. Les Étrusques, ne sachant à combien d'ennemis ils avaient affaire, avaient d'abord reculé; puis, comme ils revenaient en masse de notre côté, deux tombèrent; mais la torche était en leur pouvoir. Il fallait bien qu'on nous vît enfin! Je crie à Kad-Aneith :

— Montrons-nous.

Et lui, l'épée à la main, moi armé de mon casse-tête, hurlant comme toute une armée, excitant nos chiens qui mordent avec fureur, nous tombons sur l'ennemi en frappant comme des forgerons sur une enclume. Pas un coup n'est perdu, et, si notre sang ruisselle, nous ne le sentons pas, nous chantons l'air des combats. Les Étrusques ne se battent plus qu'en fuyant; mais, à la lueur des meules qui se tordent sous la flamme, ils voient que nous ne sommes que deux; ils reviennent à la charge. Heureusement, je n'en compte plus que huit, dont un à cheval. Je crie à mon brave compagnon :

— Chacun trois! et le reste aux chiens!

L'un d'eux reçoit une flèche de mon écuyer, qui n'a pu tenir à son poste et qui, malgré sa blessure, a couru s'emparer des armes des nouveaux morts; il prend l'ennemi en flanc. Un second tombe. Le cavalier fond sur moi, je l'évite, et d'un coup de hache je coupe les jarrets de son cheval, qui roule au milieu des morts.

— A toi, Dhu!

Et mon fidèle animal s'élance sur le capitaine, que sa pesante armure de bronze empêche de se relever. Mon chien le maintient à terre en le serrant à la gorge. Il en restait encore cinq!

— Faisons des prisonniers, dit Kad-Aneith.

Mais les flèches de Kad-Wir en abattent deux. D'un coup dû pommeau de son épée brisée sur la tête, mon compagnon en assomme un autre. Les deux derniers se jettent à plat ventre et demandent grâce.

— Esclaves ! relevez-vous, leur dit Kad-Aneith, et portez nos trophées.

Puis, à la lueur de l'incendie, je le vois, avec l'aide de Kad-Wir, enlever les chevelures des vaincus.

— Rends-toi, dis-je au chef, que Dhu étranglait.

Il me tend son glaive. J'ordonne à mon chien de le lâcher, et, ayant entravé les pieds du prisonnier, je cours vers l'endroit où j'avais laissé le cadavre de Callirhoé.

O terreur et bonheur tout à la fois ! elle est debout, pâle comme un spectre ; mais ses yeux sont ouverts, elle n'est plus glacée, elle respire, elle vit. Elle ne peut encore marcher, mais elle me reconnaît et me dit d'une voix faible :

— Markek ! j'ai bien froid !

Je la porte devant la meule embrasée. J'appelle Kad-Aneith et Kad-Wir, je leur montre ma bien-aimée vivante ; mais les dépouilles et les trophées sanglants qu'ils récoltent les intéressent bien davantage.

Callirhoé revient à elle ; elle se souvient peu à peu, mais ne comprend pas encore ce qui se passe. Une troupe qui s'avance dans l'obscurité me fait redouter un nouveau combat ; je reconnais heureusement des amis dans ceux qui viennent : c'est un chef boïen que nous avons quitté le matin, et qui, au bruit lointain de la bataille, est revenu sur ses pas. Nous nous dirigeons tous vers le camp sans plus rencontrer d'ennemis. J'y trouve mes Gaulois abattus et découragés. Wir-Duh-Mar avait été tué. Karnach nous blâmait de ne l'avoir pas écouté : il était bien temps

de faire des reproches ! Notre retour, nos trophées, nos prisonniers et surtout nos amis les Boïens relevèrent un peu leur courage.

Après avoir invité le Boïen et tous les chefs à un grand repas pour le lendemain et chargé Kad-Wir de veiller sur mon prisonnier, je porte Callirhoë sous mon toit de chaume. A peine l'ai-je déposée sur mon lit de camp, que je me sens défaillir, et alors seulement je m'aperçois que je suis blessé. Je perds tout mon sang. C'est au tour de Callirhoë de me sauver la vie. Malgré sa faiblesse, elle se lève, appelle et demande des médicaments ; mais on ignore chez nous l'art de la médecine, et on lui répond que Karnach seul connaît quelques formules pour guérir avec des paroles. Callirhoë hausse les épaules, ordonne à Kad-Wir de laver mes blessures pendant qu'elle ira chercher certaines plantes hors du camp. Je ne veux pas qu'elle s'expose seule, je la fais escorter, et, quoique très-affaibli, j'étanche mon sang moi-même.

J'avais trop compté sur mes forces, je m'évanouis de nouveau. Quand j'ouvris les yeux, j'étais étendu sur mon lit de peaux d'ours, le corps enveloppé de bandelettes, assisté par Kilnias et Callirhoë. Kad-Wir parlait à mes chiens tout en pansant leurs blessures et la sienne avec un baume dont l'odeur aromatique parfumait l'intérieur de ma hutte. Quelques jours après, grâce aux soins de ma belle Étrusque, nous étions tous guéris. Des tribus gauloises, qui s'étaient attardées à battre la campagne autour de Rome, passaient continuellement. Près de dix mille Sénons et Boïens nous avaient rejoints à Biturigia dans l'attente d'un coup de main sur Arretium. L'attaque fut bientôt résolue, et notre armée entoura la ville. Kad-Aneith et moi, suivis de trente guerriers, qui portaient au bout de leurs piques les têtes ou les chevelures des Arrétiens

tués dans notre combat nocturne, nous nous avançâmes près des murailles.

— Arrétiens, dis-je aux habitants pressés sur les remparts, en leur montrant nos trophées sanglants, voici ce que deux Gaulois savent faire dans la fuite ! Jugez de quoi sont capables dix mille quand ils courent à la victoire. Craignez le sort de Rome, rachetez votre trahison et vos insultes par mille livres d'or, mille bœufs, mille moutons et autant de sacs de blé.

Je reçois pour toute réponse une flèche que j'évite. Je prends des mains de mon écuyer notre drapeau national rouge, blanc, bleu, et je crie :

— A l'assaut !

Les fossés sont comblés, les échelles dressées, les portes enfoncées ou brûlées, et nous sommes dans Arretium. Kad-Aneith et moi, suivis de nos clans, nous tombons sur l'ennemi, qui, massé en colonnes, défend la large rue qui traverse la ville. Le lucumon, couvert d'armes étincelantes, debout sur son chariot de guerre, excite ses soldats ; une grêle de flèches et de javelots pleut sur nous de toutes parts, le sang ruisselle. Le cheval de Kad-Aneith tombe, et dans sa chute retient son cavalier sous lui : je vole au secours de mon ami pour le dégager ; mais le lucumon, du haut de son char roulant au milieu des cadavres, lui traverse la poitrine de sa lance acérée, et fait passer le char sur son corps. Kad-Aneith ne se relèvera plus ! La soif de la vengeance me dévore. Je renverse tout ce qui s'oppose à moi, je cours au perfide lucumon, et d'un coup de sabre formidable je lui tranche la tête. Ce trophée sanglant, que je montre aux Arrétiens, jette la terreur dans leurs rangs ; ils hésitent, ils plient, ils sont vaincus. Les Gaulois les poursuivent dans les rues, dans les maisons, dans les temples ; les statues des dieux sont brisées, les

hommes qui ne se rendent pas sont massacrés sans merci, les femmes sont enlevées, les maisons saccagées et pillées; après quoi, poussant devant nous chariots, provisions, bestiaux et esclaves, nous levons notre camp de Biturigia et nous repassons les montagnes avec les Sénous. Kilnias et sa fille, dont j'avais fait respecter les richesses et les esclaves, nous suivent volontairement avec leurs dieux lares, et viennent se fixer au milieu de mon clan, sur les bords de l'Andria.

Le bruit de notre retour s'était déjà répandu dans les Gaules. Tous les peuples venaient nous recevoir et applaudir à notre gloire, en sorte que notre marche fut un véritable triomphe. Que de repas, de libations, ne fallut-il pas subir! que de sacrifices aux dieux! que de récits de combats nous eûmes à faire! Mais la plus touchante ovation fut celle des clans de nos forêts de l'Andria. Les druides, le collège des druidesses, les ovates et les bardes vinrent au-devant de nous à Kraeg-Aven (le rocher de l'inspiration, Crevant), lieu sacré, à la limite du pays biturix et du pays cam-bon (Chambon). Dhu-Lug, en sa qualité de *brenn* de la contrée, avait amené toute une nouvelle génération de jeunes guerriers, qui n'étaient que des enfants lors de notre départ. Mais combien d'entre nous étaient restés au delà des monts! Les femmes, les enfants, les vieillards, cherchaient dans nos rangs un époux, un père ou un fils... Des larmes de joie ou de douleur coulaient de tous les yeux.

Le soir, avant de camper pour la nuit, les druides sacrificèrent à Teutatès sur la *haute pierre du feu*, celle des pierres de Crevant qui porte toujours son nom de *lap-ar-ell*. Les bardes chantèrent les exploits glorieux des vivants et les louanges des héros morts dans notre expédition. Dun-Glan, Kad-Aneith et Wir-Dhu-Mar étaient restés sur les

champs de bataille ; je revenais seul, et, de tous les amis que j'avais laissés au pays, je ne retrouvai que Margareth la druidesse. « Reviens vainqueur ou meurs ! » m'avait-elle dit au moment du départ, et ses yeux semblaient alors me promettre son amitié, son amour peut-être, pour récompense de mes exploits ; mais, depuis que j'avais vu Callirhoé, nulle autre image de femme n'avait passé dans mes rêves. Après la cérémonie religieuse, Margareth me fit signe d'approcher.

— Tu es parti *chevalier* et tu reviens *brenn*, comme je te l'avais commandé. Tu sais que mes vœux de prêtresse du gui de chêne ne me défendent pas de choisir un époux ; mais j'ignore si tu as combattu et voyagé pour l'amour de moi, ou seulement pour la gloire, et je ne puis appartenir à celui qui n'aurait pas ces deux amours dans le cœur.

La beauté de Margareth était devenue éblouissante. Sa blancheur et ses cheveux d'or la faisaient ressembler à un rayon du matin, ou plutôt à une divinité d'un ordre supérieur, qui ne peut descendre aux soucis et aux travaux de la vie terrestre. Si Callirhoé résumait en elle tous les dons de la civilisation, toutes les grâces de la volupté, toutes les ardeurs de la jeunesse, la druidesse, avec ses vêtements immaculés et ses beaux cheveux flottants ornés de feuillages, me représentait le génie de nos forêts vierges et cette beauté éternellement enfant de la nature éternellement renouvelée. Elle était plus et moins que ma belle esclave. Privée du prestige que donnent l'art et l'industrie, elle était comme un parfum de la terre, comme une émanation de cette vie primitive que l'homme peut modifier, mais non rendre plus belle et plus sainte.

Je sentis confusément ces choses et ne pus les lui exprimer ; car, si je possédais beaucoup de notions nouvelles,

si je savais parler des langues étrangères, si j'apportais dans notre monde encore barbare des éléments de progrès matériel, je n'avais rien acquis de vraiment religieux dans le monde du Midi, et Margareth, gardienne de nos saintes traditions et de notre science intellectuelle, m'inspirait un respect mêlé d'effroi.

— Vierge auguste, lui dis-je, tu vois en moi un homme nouveau qui a toujours honoré ton souvenir, mais qui n'appartient plus au passé. Le Grand-Esprit a disposé de moi, et, si tu ne me trouves pas indigne d'être ton frère, accorde-moi ce titre, et traite comme ta sœur la compagne que je ramène des pays du soleil.

— Je ne puis être la sœur de l'étrangère, répondit Margareth avec douceur, et je prévois qu'elle apportera chez nous le mal et le bien. Notre science nous enseigne à suivre la loi des changements, puisque cette loi, douce ou cruelle, nous conduit à des existences plus complètes. Pour moi qui t'ai aimé, et qui ne puis plus ni te comprendre ni te communiquer mon esprit, je rentre dans l'ombre de nos sanctuaires verdoyants. Respectez-les du moins jusqu'au jour où ils devront tomber sous la hache, car le sens prophétique m'a souvent avertie de ce qui les menace inévitablement. Le jour n'est pas loin où la terre semblera trop étroite à vos descendants innombrables, et où les arbres séculaires aujourd'hui protecteurs de nos races deviendront les ennemis de la race future. Je veux vivre et mourir sous leur ombre, je veux rester vierge et m'endormir Gauloise jusqu'au prochain réveil dans une autre existence. Alors, Markek, nous nous retrouverons, si ton âme est libre, et l'amour de Margareth, aujourd'hui stérile, te deviendra fécond et vivifiant comme la rosée d'une aube nouvelle.

Elle dit, et s'éloigna avec un doux regard d'adieu et un

calme sourire. Je la suivis longtemps des yeux comme elle s'enfonçait dans les angles des puissantes roches tapissées de mousse et de lierre. Deux fois elle disparut dans le labyrinthe des masses de granit, deux fois elle reparut montant de cime en cime ; enfin elle passa comme une ombre légère entre les tiges des chênes sacrés, et se perdit derrière l'épaisseur de leurs ramures pendantes.

Je n'avais jamais eu qu'un vague sentiment d'amour pour elle, comme celui qu'inspire à tout jeune homme l'apparition d'une belle jeune fille ; j'aimais Callirhoé de toutes les puissances de mon être, et ne désirais aucune autre femme. Cet amour ne laissait place en moi à aucun regret possible, et pourtant l'adieu et la prédiction de Margareth firent naître en moi une tristesse étrange et je ne sais quel remords, comme si la divinité de la Gaule m'eût reproché d'avoir, par un serment impie, consacré l'avenir de mon âme au culte des dieux Cabires et à l'éternelle alliance avec l'étrangère. Je contemplai longtemps ces majestueuses forêts où la Gauloise venait de s'ensevelir, et dont elle semblait m'avoir condamné à opérer l'horrible destruction. Un instant saisi d'horreur à la pensée de ce sacrilège, je redevins craintif jusqu'au fond de mon être, et je fus tenté, moi aussi, de me précipiter dans ces ombres austères, gardiennes sacrées du passé... Mais Callirhoé vint m'arracher à cette sombre rêverie. Sa vivante et rayonnante beauté dissipa mes angoisses. Kilnias m'appelait pour me consulter sur son établissement dans le pays. Au milieu des chariots qui portaient ses richesses et des nombreux serviteurs conduisant les chevaux, le bruit, le mouvement, les soins, les devoirs et les intérêts de la vie active me rappelèrent à ma mission d'initiateur. En sa qualité d'*altudd* (étranger), Kilnias ne pouvait acquérir de terres dans les Gaules pour son propre

compte. Afin de lui faciliter le moyen de s'établir, je dus le prendre sous ma dépendance, et, devant les vergobreiths, il me jura foi et hommage. Il n'était pas esclave, car il avait la liberté de quitter le pays, mais il n'avait pas le droit de porter l'épée comme les Celtes, propriétaires fonciers. Quant à Callirhoé, elle était, comme les femmes de tous les pays, libre de droit en mettant le pied chez nous.

Dans les mains de ces nouveaux venus, le pays changea bientôt d'aspect. Les ajoncs et les fougères furent convertis en champs de blé et en prairies. Un palais de pierre, orné de colonnes et de portiques dans le goût étrusque, s'éleva comme par enchantement. Au lieu de huttes de terre et de chaume, les esclaves et les clients de Kilnias se construisirent des maisons de pierre et de bois. Les forêts environnantes furent transformées en parcs et en jardins. Les marais, changés en étangs ou en cours d'eau, firent tourner des moulins. Le minerai de fer qui couvre le sol des brandes fut recueilli, et les échos de Brigg (Brives) retentirent du bruit des marteaux des esclaves, cyclopes forgeant et battant le fer nuit et jour. De nouvelles routes sillonnèrent la plaine, les voyageurs et les marchands, plus nombreux qu'autrefois, vinrent échanger leurs produits. Kilnias et Callirhoé avaient apporté la civilisation au milieu de nous. Ils eurent d'abord à lutter contre le mauvais vouloir, la défiance et la jalousie de quelques-uns qui traitaient toutes ces améliorations de magie et d'enchantements ; mais nos druides, plus justes et mieux éclairés, protégèrent les étrangers et tolérèrent même le culte des dieux Cabires, qui avait de grands rapports avec quelques-unes de nos antiques cérémonies religieuses.

Mon clan était devenu une colonie étrusco-gauloise, et plus d'une jeune Biturige ne dédaigna pas l'amour des

étrangers, entre autres la fière Hénora, la veuve de Dun-Glan, qui accepta les hommages du jeune chef arrétien, celui que j'avais vaincu la nuit de notre défaite devant Arretium. Nos guerriers revinrent peu à peu de leurs mépris pour les beautés du Midi, et bientôt la brune Callirhoë fut la plus recherchée et la plus courtisée de toutes les jeunes femmes du pays, tant à cause de son charme étrange, de son savoir et du bruit de ses aventures que pour les immenses richesses qu'elle et son père avaient apportées dans les Gaules.

Je n'avais pas, aux yeux de ses adorateurs, plus de droits qu'eux-mêmes. Elle était libre devant les hommes, et Kilnias, vivement sollicité, réunit un jour tous les aspirants à la main de sa fille dans un repas où Callirhoë devait, selon l'usage gaulois, se choisir un époux. Dhu-Lug avait divorcé avec sa femme, et se mettait aussi sur les rangs pour obtenir la main de la riche Étrusque. C'est ici, dans la villa de Kilnias, dont les fondations, vingt fois recouvertes d'autres constructions, gisent peut-être encore sous le sol qui nous porte, que les notables, les chefs de clan et les principaux colons, avec leurs femmes et leurs filles, se rendirent pour les fiançailles.

En attendant les invités, je me promène dans les jardins ornés de statues et de fontaines aux eaux jaillissantes; les allées sont bordées d'arbres taillés en pyramide, en cône ou en parasol. Les convives arrivés, on se rend dans la salle du festin. Les murailles sont décorées de peintures qui représentent, dans chaque compartiment, un sujet différent sur fond rouge brique. C'est Isis à tête de vache qui tient un sistre, un loup noir qui lèche une amphore, une oie becquetant une fleur, un chat à bec d'aigle avec de grandes ailes, un chien bleu avec une tête et une poitrine de femme. Le plafond est divisé en grands caissons

peints en bleu, avec un animal inconnu dans le milieu. La grande table en fer à cheval qui fait le tour de la pièce est couverte de fleurs ainsi que le pavé en mosaïque rouge, noire et blanche. Aux quatre coins sont de hauts brûle-parfums en bronze doré. Six hérauts sont chargés de placer chacun selon son rang ou son mérite. Les femmes occupent les lits à droite de Callirhoé, entièrement cachée sous un voile couleur de flamme; à sa gauche, la place d'honneur, que doit occuper l'époux qu'elle choisira, reste vide. Kilnias, Dhu-Lug, moi et les autres hommes, nous sommes assis sur des bancs rembourrés et garnis d'étoffes. Le repas est magnifique, je ne suis plus aussi barbare que chez le lucumon, et je peux en apprécier l'ordonnance. Il se divise en trois services : au premier, les vins et les épices; au second, des mets légers et poussant à l'appétit; au troisième, qui est le repas principal, chaque convive a devant lui une poule grasse, de la chair de sanglier, du lièvre, des poissons frits, des gâteaux de froment et différentes friandises que l'on peut emporter chez soi. Les vins circulent tout le temps, et bientôt les têtes s'échauffent.

— Il y a déjà trop longtemps que cette chaise est vide, dit Dhu-Lug en montrant la place d'honneur. Il faut que la belle Italienne prenne la coupe et choisisse l'heureux guerrier qui doit s'asseoir à ses côtés.

— Pourquoi ne t'y mets-tu pas? lui crie d'un ton railleur Muig-Can (le nuage blanc), beau jeune homme blond aux longues moustaches.

Dhu-Lug allait répondre, mais Callirhoé se lève et dit en très-bon gaël :

— Aucun des jeunes chefs qui prétendent à ma main n'ignore que, si je suis parmi eux en ce moment, je le dois à Markek Wald-Righ. Il m'a sauvé la vie deux fois, et,

si je ne l'aimais depuis longtemps, je devrais au moins lui prouver ma reconnaissance en le choisissant pour époux. Wald-Righ, reçois donc la coupe de mes mains et viens t'asseoir près de ta fiancée, de ta femme aujourd'hui devant les hommes comme elle l'était déjà devant les dieux !

Elle prend la coupe, l'approche de ses lèvres et me la tend. Ses femmes la débarrassent de son voile, et elle paraît vêtue de blanc, couverte de colliers et de bracelets, ornée d'un haut frontal d'or et d'un pectoral enrichi de pierreries.

Ses suivantes apportent un trépied au milieu de la salle; deux agneaux blancs sans tache sont égorgés, pendant que des joueuses de flûte accompagnent de leurs instruments le sacrifice religieux. Un morceau de la chair des victimes est offert à chacun des prétendants, qui se résignent à manger et à boire; après quoi, tous se préparent à nous conduire au domicile conjugal, c'est-à-dire chez moi. Une torche d'épine blanche à la main, Kilnias ouvre la marche; un chœur de musiciennes et de jeunes vierges, chacune tenant une torche de sapin, nous précède. Les femmes, les prétendants éconduits et les convives ferment le cortège. A la porte de ma maison, on s'arrête, et une coryphée chante au son des flûtes un petit poëme en vers à la louange de l'hymen, pendant que je donne à Callirhoë, assise sur une peau de mouton, un anneau nuptial en fer, une quenouille, une clef et un plat dans lequel Kilnias et moi jetons quelques pièces d'or : c'est le simulacre de la dot de ma femme et de mes biens mis en commun. Kilnias embrasse sa fille au front, et les flambeaux sont éteints au moment où Callirhoë passe le seuil de ma porte. Je congédie les dames étrusques qui prétendent avoir des instructions à donner à la mariée. J'avais assez de toute

ces cérémonies inusitées dans la Gaule, sauf celle de la coupe.

... Ma modeste demeure n'étant pas digne de ma jeune épouse, j'allai m'établir chez mon beau-père. Callirhoé voulut consacrer notre union devant ses dieux mystérieux en renouvelant la cérémonie qu'elle avait faite à Arretium le jour où nos serments furent tracés d'une manière indélébile sur son bracelet d'esclave, qu'elle portait encore et ne voulut point quitter; mais, cette fois, les caractères osques apparurent sur une table de bronze qu'elle fit sceller dans le mur, au fond de notre lit.

Je ne fis aucune résistance au vœu de Callirhoé. Elle disposait de ma volonté avec une force souveraine, et, bien que ses Cabires m'inspirassent plus de dégoût que de véritable croyance, il ne me vint pas seulement à l'esprit de lui présenter une objection. Pourtant je sentis rentrer en moi, à partir de ce jour, l'espèce de tristesse qui m'avait saisi en recevant les adieux de Margareth; c'était une tristesse vague et comme une lassitude mystérieuse de la vie. Il me semblait que ma destinée était accomplie et que je ne serais plus fidèle à ma mission, si je la poussais plus loin. J'étais fier sans doute du résultat de nos conquêtes, de l'augmentation de nos richesses et de notre activité; mais je n'en éprouvais pas moins une sorte de douleur sourde et profonde quand je voyais la hache éclaircir et reculer la lisière des grands bois, et le soc de la charrue diminuer, sillon par sillon, heure par heure, nos territoires de chasse autrefois sans limites et sans désignations particulières. J'étais cruellement partagé, je m'en souviens bien, entre l'amour obstiné du sol vierge et l'ardeur fiévreuse du défrichement.

Un jour, je m'enfonçai seul dans la forêt; je voulais revoir encore ces vieux arbres que j'avais moi-même con-

damnés à disparaître pour satisfaire les nouveaux colons. Quand je fus assez avant dans le bois pour ne plus rencontrer de sentiers frayés, ma tristesse devint farouche, et je sentis comme la haine de moi-même. En proie à une lutte bizarre entre deux instincts opposés, je me demandai si je ferais abattre les arbres ou briser les charrues; puis j'eus honte de mes préjugés barbares, et, voulant braver la mystérieuse influence des chênes magiques, je saisis ma hache et j'en portai un coup furieux au flanc d'un de ces colosses de verdure. Un gémissement plaintif, qui semblait sortir du cœur même de l'arbre, fit passer une sueur froide sur tout mon corps, et la hache me tomba des mains. Je me laissai choir sur mes genoux en cachant mon visage comme pour me soustraire à quelque terrible apparition, lorsqu'une voix douce m'appela par mon nom; je relevai la tête et vis devant moi la belle et sainte Margareth, pâle comme les violettes blanches qui paraient sa chevelure.

— Ami, me dit-elle, les temps sont venus! L'esprit de divination, qui ne m'a jamais trompée, m'envoie vers toi pour te délivrer. Je cherchais dans cette forêt condamnée l'inspiration que ta présence m'apporte. C'est le ciel qui t'envoie ici, Markek, c'est le ciel qui m'y a conduite. Ne pleurons plus le sort des choses accomplies. L'âme du grand chêne reçoit de l'homme sa délivrance, puisque toute vie se renouvelle et se complète par la mort. Songe à toi-même, mon cher Markek, songe à te délivrer, toi qui as cru pouvoir te lier au joug des choses fatales. Abandonne le culte de la mort et ne crois pas disposer de ton âme comme d'un présent qu'on lègue à une épouse ou à un ami. Le Grand-Esprit fait tout avancer par une invincible force, et l'homme ne peut fixer son propre avenir. C'est un torrent qui l'emporte au delà de ses prévisions

et qui se rit de ses volontés coupables... Mes paroles te semblent obscures... Bientôt tu les comprendras, Markek ; bientôt ton esprit, affranchi des ténèbres du présent, rentrera libre dans la vie continue et ascendante des êtres immortels ; mais tu peux rester dans la sphère d'*Abred* plus longtemps que tu ne penses... Brise le serment impie, et aspire à la sphère de *Gwinsyd*, où je vais t'attendre et m'efforcer de t'attirer vers moi.

— Que veux-tu dire, m'écriai-je, et comment sais-tu qu'un serment me lie aux dieux étrangers ? Parle, jeune devineresse, dois-je mourir bientôt ? Et toi, pourquoi parles-tu de me précéder dans une autre existence ?

La vierge du gui de chêne souriait toujours, mais elle pâlisait comme une ombre qui va s'effacer.

— Ne vois-tu pas que je meurs ? répondit-elle en soulevant la longue draperie noire qui recouvrait sa robe blanche et en me montrant une large tache de sang sous son bras gauche. Tu as cru frapper le chêne, Markek, et c'est moi que tu as tuée. Tu ne me voyais pas, ou tu me prenais pour quelque génie malfaisant. Va, je te pardonne et te remercie ; mon heure était venue, et il m'est doux de mourir de ta main ; il m'est doux de mourir dans la forêt qui va périr aussi et dont les débris couvriront demain la terre où j'aurai disparu. Éloigne-toi, Markek, tu ne dois pas voir mourir la vierge du gui de chêne. Notre mort et notre vie sont des mystères que nul œil profane ne doit contempler. Va-t'en, je te le commande ! Adieu et à revoir bientôt, Markek !

Pendant qu'elle parlait, l'horrible tache de sang s'élargissait rapidement, et la druidesse chancelante fut forcée de s'appuyer contre l'arbre.

— Non, non, m'écriai-je, je ne te laisserai pas mourir seule, et j'essayerai de te sauver.

— Eh bien, dit-elle d'une voix aussi faible que la brise lointaine, va vers ce fourré à ta droite, tu y trouveras mes compagnes, et tu les amèneras vers moi.

J'aurais dû comprendre que Margareth me trompait, car jamais druidesse n'a révélé à un profane le secret de ces retraites où leur communauté se dérobe à tous les yeux. Je courus vers le taillis, je m'y précipitai en criant et en appelant. Je n'y trouvai que le silence du désert. Je revins éperdu vers Margareth : elle n'était plus là ; je la cherchai en vain jusqu'à la nuit. Dix fois je crus me retrouver au pied de l'arbre où j'avais laissé tomber ma hache ; mais était-ce bien le même arbre ? Ma hache avait disparu aussi, et l'herbe où je croyais voir quelques empreintes de pas et quelques gouttes de sang ne portait aucune trace réelle de ma vision... J'ai toujours ignoré, j'ignore encore si j'ai rêvé l'apparition de la druidesse et si j'ai été la cause de sa mort.

— Oh ! non, cela ne peut pas être, s'écria Marguerite interrompant mon récit. Non, non, Marc ! c'était une vision !

L'interruption de Marguerite dérangerait mes souvenirs, et quelques instants se passèrent sans que je pusse les rassembler. Enfin, pressé par elle et par Fanny, je crus pouvoir me rendre compte de ce qui avait suivi l'événement de la forêt.

— Oui, oui, repris-je, c'était une hallucination, je l'espère ; mais il ne me fut pas possible de m'en assurer, car, le lendemain, ... le lendemain, j'allai à la chasse avec Dhu-Lug, et je n'en revins pas !

Dhu-Lug, contre mon attente, ne m'avait gardé rancune ni du commandement que j'avais repris d'après la volonté nationale, ni de la préférence que m'avait montrée Callirohé. Cette bienveillance me toucha, et nous étions

devenus amis, bien que ma femme m'engageât à me méfier de lui. Elle le croyait lâche et perfide, mais je ne partageais point ses soupçons. Nous avons donc projeté, lui et moi, de réunir les guerriers pour faire une grande tuerie de sangliers qui dévastaient nos cultures. Tout est prêt, nous partons à cheval, les trompes retentissent dans la forêt, nos chiens ont déjà lancé une laie et ses marcasins. Dhu-Lug et moi, acharnés à leur poursuite, nous avons perdu la chasse, et nous nous dirigeons dans le fourré du côté où j'entends mes chiens aboyer de colère contre l'animal qui leur fait tête. Mon pauvre Tan, le ventre ouvert par les défenses du sanglier, revient expirer sous mes yeux. L'épieu à la main, je m'élance sur la bête; mais mon cheval effrayé s'abat; j'ai la jambe prise sous lui, et je crie à Dhu-Lug de venir à mon aide. Alors lui, riant d'une manière sinistre :

— Markek! l'occasion est trop belle de rendre veuve Callirhoé, je ne la laisserai pas échapper.

Je fais de violents efforts pour me dégager de dessous mon cheval, dont le traître a coupé les jarrets. Le sanglier vient sur moi malgré mon chien Dhu, qui se cramponne à ses soies hérissées; je ne désespère pourtant pas de le tuer. Il est à portée de mon bras, et je lui enfonce mon épieu dans la gorge. La bête m'écrase de son poids.

— Dhu-Lug! criai-je, ne me laisse pas étouffer ici! Si je t'ai offensé, je t'offre le combat.

Mais le lâche, qui s'était éloigné à la vue du danger, revient vers moi, descend de cheval; je vois reluire la lame de son large coutelas, et je ressens dans la poitrine une douleur atroce qui m'arrache des cris aigus. Puis la souffrance devient si violente, que je ne la sens plus;... j'étouffe,... j'ai soif,... un voile sombre s'étend sur mes yeux...

— Et puis après? me demanda Marguerite avec anxiété.

— Après, Margareth? après?... Je ne me souviens plus... J'étais mort.

Il se fit un long silence autour de moi. Je ne sais qui le rompit, je sais seulement que ce ne fut pas Marguerite. J'étais très-fatigué et absorbé dans ma lassitude, comme si je fusse rentré, après mon récit, dans quelque phase expectante d'une existence qui n'était ni celle de Markek Wald-Righ, ni celle de Marc Valery. Pourtant je n'ai pas dormi dans le néant entre ces deux manifestations de ma vie éternelle! Que suis-je devenu dans l'intervalle immense qui les sépare? Il est fort étrange que je ne puisse me retrouver ailleurs qu'ici!

Je n'ai pu me rendre compte de l'effet de mon récit sur mes auditeurs. Marguerite rêvait, Fanny souriait, mon oncle prétendait que les Étrusques pourraient bien avoir enfoui des trésors sous les fondations de son manoir. Madame d'Astafort discutait sérieusement avec lui sur ce point. Je les entendais confusément échanger leurs réflexions naïves. Au moment où l'on se sépara, Fanny me dit :

— Vous avez très-agréablement mêlé le présent au passé. Nous avons reconnu Carnat et son chien, votre écuyer Kadour, votre ami Cadanet. Callirhoé existe peut-être... en Afrique! — Mais Dhu-Lug, votre ennemi, votre assassin, qui donc est-ce? Peut-on le savoir?

— Je n'en sais pas le premier mot, répondis-je.

— Moi, je le sais, reprit-elle; mais je ne le dirai pas.

Marguerite s'est retirée de bonne heure, afin d'être prête demain de grand matin. J'ai pris le même prétexte pour rentrer chez moi et pour écrire à la hâte tout ce que j'avais raconté, car j'ignore si je ne l'oublierai pas encore ! Je tombe de sommeil, mais j'éprouve le calme d'un homme qui s'est délivré d'un fardeau !

26 SEPTEMBRE. — Ce matin, dès quatre heures, les hôtes et les échos de Saint-Jean furent éveillés par le son des cors, les hurlements des chiens et les cris des *piqueux*. Madame d'Astafort et sa fille se firent un peu attendre ; mais, à cinq heures, nous étions tous en marche vers les bois Ramier. Le soleil se leva dans de grandes bandes roses au milieu d'un ciel gris-perle. Quelques chasseurs retardataires vinrent nous rejoindre sur la brande. Boc était du nombre ; il s'était composé un petit costume de chasse qui ne manquait pas de fantaisie, et, le fouet en main, il vint caracoler sur son maigre alezan écorché devant mademoiselle d'Astafort, à laquelle il cherche encore à plaire ; mais il faut avouer qu'il ne brillait pas à côté du marquis à cheval en paletot de velours, botté, éperonné, le fouet en main, une fleur à la boutonnière, la trompe en sautoir, le couteau de chasse au flanc, la cravate flottante et le toquet noir sur le nez ; il ne lui manquait qu'une plume pour être tout à fait gentilhomme d'opéra-comique. Sifflant et resifflant des airs de chasse, appelant ses chiens par tous les noms du martyrologe canin, caressant son cheval, caracolant avec souplesse, il rayonnait de satisfaction. Il était dans l'exercice de tous ses avantages et de toutes ses sélections. Marguerite ne le regardait pas, mais il se croyait regardé et apprécié. Il ne lui était pas possible de supposer qu'il ne fit pas d'effet sur elle. Elle était charmante, ma Marguerite, dans son habit d'amazone ; elle maniait mon cheval d'un

air décidé et ne craignait plus rien de lui. Madame d'As-tafort, qui humait à pleins poumons l'air du matin, suivait à distance, avec M. Désormes, dans la voiture conduite par Dolin.

Nous entrons en chasse à six heures. Les chiens sont découplés et donnent bientôt de la voix sur un chevreuil. Les piqueux sonnent le lancer, puis le bien-aller. La bête sort des bois Ramier, traverse la route d'Issoudun et la forêt Jacquelin, se forlonge et emmène la chasse dans la forêt de Bommiers. M. de Mauvezin sonne la vue et part comme un trait d'arbalète. Nous suivions sans nous presser, Marguerite, Fanny et moi. Raoul de Vinceux vint nous rejoindre, et, pour ne pas lui inspirer de soupçons, je le laissai escorter ma cousine et prendre un peu d'avance avec elle. Fanny se mit à ralentir l'allure de son cheval jusqu'à ce que, par un mouvement brusque, elle l'arrêtât sur les jarrets et se laissât glisser à terre. Elle était très-pâle.

— Qu'avez-vous? Souffrez-vous? lui demandai-je en descendant de cheval aussitôt.

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, oui, je souffre beaucoup.

Je vais courir après mademoiselle Désormes et vous l'envoyer.

— Non, non! je n'ai pas besoin d'elle! Attachez les chevaux, je veux me reposer un instant.

Je lui obéis pendant qu'elle s'asseyait sur un arbre abattu.

— Vous êtes un bel ami! reprit-elle. Je vous boude depuis plus de huit jours, et vous ne vous en êtes pas douté!

— Et pourquoi donc me boudez-vous?

— Parce que vous n'observez pas nos conventions.

Vous êtes d'une telle imprudence, vous et Marguerite, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir de votre amour; aussi dois-je vous prévenir du résultat de votre froideur affectée envers moi.

Je lui demandai en souriant de quel malheur j'étais menacé.

— Avant que je vous le dise, reprit-elle, répondez. Marc, vous vous méfiez de moi?

Je jugeai inutile de vouloir jouer au plus fin avec elle; je lui avouai franchement que le coup de cravache si traitreusement appliqué au cheval de Marguerite, quelques jours auparavant, m'avait donné à réfléchir.

— Vous faites bien de me dire la vérité, reprit-elle : vous avez deviné que Marguerite m'impatientait et m'irritait quelquefois avec ses airs de souveraine et d'enfant gâtée; mais je ne mérite pas que vous m'accusiez d'être mal pour vous et vous me faites beaucoup de chagrin. Cela vous étonne? C'est que je ne suis pas une femme comme les autres. Suis-je meilleure ou pire? Je ne sais. Depuis que j'ai votre amitié, il me semble que je suis moins mauvaise, et, si le ciel eût voulu que je connusse l'amour, je serais devenue tout à fait bonne; mais ce sont là des rêves auxquels je ne m'arrête pas... Il s'agit de vos intérêts, écoutez-moi. Avant-hier, ma mère m'a reparlé de ses projets; elle m'a reproché d'être froide et comme irrésolue avec vous, elle m'a signifié qu'il fallait me décider promptement. Votre oncle aussi vous eût pressé de vous déclarer, si vous ne vous fussiez absenté ce jour-là. Il a fixé le mariage de Marguerite au 15 octobre prochain, et il souhaite faire les deux noces à la fois; c'est une idée fixe; il n'y a plus moyen d'éviter une explication.

— Je ne puis la provoquer, répondis-je, cette expli-

cation que personne ne me demande ! Mon oncle a une si étrange manière de procéder, qu'il faudrait être archi-brutal avec lui pour ne pas l'encourager dans ses illusions. Quoi ! il fixe le jour du mariage de sa fille sans lui demander si elle agrée le prétendant, et il établit que je vous épouserai ce jour-là aussi, sans qu'il ait fait aucune démarche de ma part auprès de vous ?

— Il est comme cela, reprit Fanny ; il s'est entendu avec ma mère ; il compte que Mauvezin convaincra Marguerite aujourd'hui à la faveur de quelque tête-à-tête fortuit ou cherché, et il compte aussi que, de mon côté, je vous plairai aujourd'hui même en vous donnant à entendre que je vous aime. Voilà les coups de tête de M. Désormes, le plus brutal, le plus maladroit et en même temps le plus timide des hommes quand il s'agit de s'expliquer.

— Eh bien, si mon brave homme d'oncle perd l'esprit, c'est à nous de le lui remettre, ma chère Fanny. Quant à moi, je sais ce que j'ai à faire au sujet de Marguerite ; mais vous, vous ne me laisserez pas, j'espère, l'initiative en ce qui vous concerne. Vous direz bel et bien que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimé, et que, par conséquent, vous ne désirez pas que je vous aime.

Fanny ne répondit pas ; elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. J'étais stupéfait, à la fois ému et inquiet de cette douleur.

— Qu'est-ce donc, ma chère Fanny ? lui dis-je en essayant de prendre ses mains, qu'elle crispait avec détresse contre sa bouche pour étouffer ses sanglots. Comment ai-je pu vous offenser ? Que voyez-vous dans ma conduite qui démente l'estime et le respect que j'ai pour vous ? Vos larmes me prouvent que j'ai froissé votre cœur

par mes méfiances. Pardonnez-moi, et croyez que je veux être votre ami sincère et dévoué.

— Marc, répondit-elle avec énergie, je n'ai pas, je ne peux pas avoir d'ami, moi ! pas plus d'ami que d'époux ! Je suis seule au monde pour toujours : je suis pauvre !

— Pauvre ! m'écriai-je. Vous croyez que c'est la richesse de Marguerite qui m'a fait lui donner la préférence ? Sachez que...

J'allais lui dire que j'étais dorénavant plus riche que ma cousine ; mais je m'observai et me repris :

— Sachez que je l'aimais avant de vous connaître et que je l'ai aimée dès l'enfance... Je n'ai jamais aimé qu'elle. Elle est mon premier, mon unique amour.

Je disais la vérité, Fanny le sentit à mon accent et se redressa dans sa fierté.

— Vous défendez votre dignité, permettez-moi de défendre la mienne. Marguerite a toujours cru que j'étais jalouse de sa richesse. Marguerite est une véritable enfant, élevée à son insu dans la vanité des gros écus. Moi, je les méprise, ces écus dont je n'ai que faire ; je les hais d'autant plus qu'ils sont l'objet du culte de tous ceux qui m'entourent et qu'ils ont fait la solitude autour de moi !

— C'est possible, Fanny, c'est possible pour des marquis ruinés, pour des Mauvezin ; mais pour moi...

— Qui vous parle de Mauvezin ? s'écria-t-elle en se levant et en fixant sur moi ses grands yeux sombres.

Aimerait-elle Mauvezin ?

La situation était dans tous les cas si délicate et si douloureuse, que je n'osai pas le lui demander ; mais je crus pouvoir lui dire que Mauvezin n'épouserait jamais Marguerite.

— Eh bien, vous vous trompez, reprit-elle impétueusement, il l'épousera dans trois semaines, il l'épousera le 15 octobre prochain. Marguerite doit le savoir, et je m'étonne qu'elle ne vous l'ait pas dit.

— C'est qu'elle ne sait rien de ce projet...

— Ou qu'elle ne veut pas vous chagriner inutilement d'avance; mais prenez-en votre parti, il faut renoncer à Marguerite : elle ne saura et ne voudra pas résister à son père.

— S'il en est ainsi, repris-je, il y aura une solution bien claire : je tuerai Mauvezin.

— Ah ! mon pauvre ami, dites qu'il vous tuera. Le marquis n'a appris que trois choses dans sa vie, monter à cheval, manier une épée et tirer le pistolet, et il est de première force à tous ces exercices; puis, quand même vous le tueriez, cela ne vous donnerait ni son titre ni sa fortune, qui, bien que fort modique à côté de celle de Marguerite, est considérable à côté de la vôtre.

Il me sembla qu'elle parlait de Mauvezin avec orgueil, et peut-être voulait-elle m'intimider pour m'empêcher de lui chercher querelle.

— Vous souriez? reprit Fanny; à quoi pensez-vous?

— A vous, mademoiselle d'Astafort.

— Ah ! fit-elle en se rasseyant comme brisée.

— Et à M. de Mauvezin.

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne comprends pas qu'il n'ait jamais songé à vous faire la cour.

Elle devint très-pâle, me regarda encore fixement et dit d'une voix sèche :

— Le marquis ne m'a jamais fait la cour.

Ce fut à mon tour de chercher à démêler la vérité dans son regard.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? Vous me faites peur!... Allons-nous-en.

Je l'aidai à se remettre en selle et nous partimes.

Après un temps de galop, mademoiselle d'Astafort rompit le silence et me demanda si je pensais vraiment que M. de Mauvezin se fût occupé d'elle.

Je lui avouai que M. de Vinceux me l'avait donné à entendre jadis, et que Marguerite l'avait supposé aussi. Elle s'en défendit en tournant le marquis en ridicule. Jamais je ne l'avais vue si acerbe et si railleuse; mais ce pouvait être aussi bien du dépit que du dédain.

Nous rejoignîmes le gros des chasseurs, qui nous attendaient en attaquant un copieux déjeuner sur l'herbe. Fanny fut éblouissante d'entrain et d'esprit pendant le repas. Elle me fit remarquer encore les côtés ridicules du marquis, lequel, en sa qualité de louvetier, nous régala de l'éloquent récit de ses prouesses, rédigé dans les termes du vocabulaire de la vénerie.

Le déjeuner était à peine achevé, qu'une fanfare nous avertissait du lancer d'un sanglier. Tous les hommes furent vite à cheval, et la chasse reprit de plus belle. Marguerite et Fanny préférèrent se reposer; elles laissèrent partir la voiture de M. Désormes. Roul et moi, nous sommes restés près d'elles.

Il eût été bien facile à mademoiselle d'Astafort de me laisser causer un peu avec Marguerite. Raoul ne demandait qu'à nous accorder cette liberté, il semblait deviner ce qui se passait entre nous. Mais Fanny se conduisit comme si elle eût juré à M. Désormes de surveiller sa fille. Elle ne nous permettait pas seulement d'échanger un regard, et sa figure avait une expression de malice étrange.

— Marguerite, dit-elle tout à coup, à quoi songes-tu?

— J'ai donc l'air *songeur*? répondit Marguerite.

— Plus que cela. Tu as l'air absorbé, comme Marc hier au soir, après son fameux roman de Callirhoé.

— Eh quoi! dis-je à mon tour, n'avez-vous pas déjà oublié ce long et absurde récit?

— Je n'ai rien oublié, reprit vivement Marguerite.

— Elle n'a garde! dit Fanny railleuse; je crois qu'elle pensera longtemps à Callirhoé!

— J'aime beaucoup Callirhoé, dit Marguerite. Elle m'intéresse, et je voudrais savoir ce qu'elle est devenue après la mort de Markek.

J'avouai que je l'ignorais absolument.

— Alors, reprit Fanny, vous n'avez jamais été Markek, car il l'avait trop aimée pour ne pas revenir en ce monde pour elle seule, et je suis bien sûre que, si, dans une autre existence, il a rencontré de nouveau la Gauloise Margareth, elle en a encore été avec lui pour ses frais.

Fanny ajouta beaucoup de sarcasmes qui tendaient à exciter la jalousie de Marguerite et à lui faire penser que j'avais dans l'imagination le type d'une beauté bien plus séduisante que la sienne. Raoul, qui n'était pas au courant, s'éloigna pour s'occuper de nos chevaux, que surveillait son domestique.

— Voyons, Marc, dit alors Fanny, rassurez donc Marguerite, qui est toute rouge de colère et près de pleurer! Dites-lui que vous avez adroitement arrangé ce roman pour que M. Désormes ne prit pas l'alarme, et vit, au contraire, dans votre dédain pour la druidesse une protestation contre les sentiments qui l'avaient tant fâché il y a deux ans. Si vous eussiez été moins enfoncé dans l'ivresse de votre improvisation, vous eussiez vu votre oncle *jubil*er, comme dit ma mère, à ce passage où vous sembliez dire à sa fille que vous renonciez à elle pour toujours.

— Marc a dit le contraire! s'écria Marguerite; la Gau-

loise et lui pensaient se retrouver dans une autre phase...

— Oui, oui, reprit Fanny, rejette-toi sur les phases futures! Le père Désormes s'en soucie fort peu, des phases de l'éternité!

— Fanny, lui dit Marguerite avec feu, je crains que dans l'éternité tu ne sois toujours seule, toi, et par ta faute, ma chère enfant! Tu aimes à faire souffrir les autres!

Raoul revint fort à propos.

— Autant que j'ai pu comprendre, dit-il, ce dont vous parliez tout à l'heure, Marc vous a raconté hier une histoire singulière dont il se disait le héros.

Je lui expliquai que je m'étais livré à cette fantaisie, et que mademoiselle d'Astafort avait voulu y voir des allusions à la réalité.

— Ah bien! reprit Fanny, vous prétendiez vous souvenir, tout en racontant...

— Avez-vous pu croire à cette plaisanterie?

— Ma mère y croit fermement; mais, moi, j'ai bien vu que vous inventiez, et je soutiens d'autant plus que Callirhoé est votre rêve, votre idéal...

— Marc, j'ai à vous parler, dit brusquement Marguerite.

Et, passant son bras sous le mien avec le courage de la franchise, elle m'emmena à quelque distance sans daigner répondre à Fanny, qui la poursuivait de ses épigrammes.

— Ami, me dit-elle, je ne sais si vous avez inventé ou raconté : dites-moi la vérité, à moi!

— Je ne la sais pas moi-même, répondis-je : j'étais de très-bonne foi et emporté comme malgré moi dans une région qui me semblait être celle du souvenir; mais, après avoir dormi là-dessus, et dormi très-profondément, car j'étais très-fatigué, je vous jure que je ne suis plus sûr de rien. Je crois avoir mis en ordre une foule de réminis-

cences de mes lectures, et je n'ai pas la prétention d'être doué d'une faculté exceptionnelle.

— Marc, s'écria ma chère Marguerite avec vivacité, laisse-moi croire que tu as cette faculté extraordinaire! Elle me charme, car je suis romanesque aussi, moi, quand je m'y mets! Et moi aussi, je m'imagine à présent que j'ai été druidesse au temps jadis! Cela m'explique ma passion pour les grands arbres et mes délicieuses rêveries sous leur ombrage.

— Prenons garde, ma Marguerite! il serait dangereux de nous trop livrer aux fantaisies de l'imagination!...

— Sois tranquille, reprit-elle, je n'irai pas trop loin. Je laisserai une porte de ma forêt primitive ouverte sur les terres de la réalité, et avec les autres je rirai, si l'on veut, de tout cela; mais avec toi j'en veux causer souvent et dire : *Que sais-je?* Il est bien vrai que j'ai un peu souffert de ton amour pour la belle Étrusque, et la cruelle Fanny ne l'a que trop deviné; mais mon père n'a pas compris que Margareth l'emportait sur elle au fond de ton cœur, et que nous étions désormais l'un à l'autre pour toujours!

— Oh! oui, ma bien-aimée, toi seule, toi seule à jamais!...

Un des piqueux vint, de la part de M. de Mauvezin, nous dire que le sanglier emmenait la chasse du côté de l'étang d'Alloigny, dans la forêt de Cheurs, et que, si nous voulions assister à l'*hallali*, nous devions nous hâter. Nous partimes aussitôt, et je profitai de ce temps de galop pour demander à ma cousine si son père l'avait avertie du jour fixé pour son mariage avec Mauvezin. Elle n'en savait rien, et, au lieu de l'abattre et de la décourager comme je le craignais un peu, cette nouvelle l'irrita vivement.

— Ah! on choisit le 15 octobre! dit-elle: juste le jour de la fête de ma pauvre mère, la Sainte-Thérèse! C'est

sans doute pour lui montrer, là où elle est, comment on se conforme à ses désirs en me mariant avec un autre que toi ! Mon père croit son projet accompli ; il ne me consulte même pas ! Il me regarde sans doute comme une trop petite fille pour avoir une volonté ! On va toujours et l'on croit que je ne compte pas ! Nous verrons bien !

Et Marguerite, tout en colère, fit siffler sa cravache aux oreilles de son cheval, qui repartit au triple galop.

Nous sommes arrivés juste à temps pour assister à une prouesse du marquis. Le sanglier avait fait tête aux chiens et en avait déjà décousu plusieurs, quand Mauvezin, ayant mis pied à terre, s'avança seul contre la bête furieuse, qui courut sur lui ; mais il l'évita avec dextérité et la frappa de son couteau de chasse au défaut de l'épaule. La lame entière disparut dans le corps de l'animal, qui fit trois pas en chancelant et tomba mort. Les hourras, les cris, le son des trompes de chasse, les aboiements des chiens partirent de tous côtés ; ce fut un véritable triomphe. Le marquis le méritait sans doute, mais j'en étais jaloux, surtout en voyant Marguerite admirer son courage et son adresse. Fanny le regardait en serrant les dents, et je crus deviner qu'elle aussi était jalouse de ce tueur de bêtes fauves.

De gros nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, quelques larges gouttes de pluie nous avertirent de chercher un refuge contre l'orage qui menaçait. M. de Mauvezin, le visage rayonnant de gloire, offrit à madame d'Astafort et à mon oncle de se réfugier à Chizé ; la marquise de Mauvezin serait heureuse de les recevoir. Je surpris un regard d'intelligence entre eux. M. Désormes accepta, et, sans consulter Marguerite, il la fit monter dans la voiture. Fanny hésita à en faire autant pour obéir à sa mère ; mais Désormes la poussa devant lui, et la calèche partit dans la

direction de Chizé. Les chasseurs suivirent ventre à terre sous la pluie qui commençait à tomber dru. J'eus bien envie de retourner à Saint-Jean; mais cette brusque invitation me fit l'effet d'un guet-apens, et je galopai derrière la voiture.

Il y avait plus d'une lieue jusqu'à Chizé, et il faisait déjà nuit quand nous y arrivâmes. M. Désormes et ses compagnes entrèrent au salon. Quant à moi, j'étais tellement mouillé, que j'allai, avec plusieurs autres, me sécher à la cuisine, où, à grand renfort de fagots, nous fîmes un feu à incendier le manoir. La cheminée est à elle seule un monument capable de recevoir un bœuf tout entier. Les chenets en fer, usés et luisants par suite du frottement journalier, représentent deux hommes d'armes moyen âge, le casque en tête et l'épée au poing. La cuisine est vaste. Sur les murailles enfumées sont pendues les casseroles et les bassines de cuivre au ventre respectable qui reflètent en mille points lumineux la flamme du foyer. Les pots de graisse s'alignent en ordre de bataille sur le haut des dressoirs. Un *coucou*, dans sa longue gaine de bois, fait entendre son tic tac régulier à côté des rouages bruyants du tournebroche. Sur la table en plein chêne sont déjà dressées des victuailles, et le chef, gras et luisant, la cuiller à pot à la main, donne, avec la majesté d'un César, des ordres impérieux à deux filles de basse-cour.

Notre installation autour du feu dérangeait bien un peu ce Vitellius des fourneaux; mais il paraissait charmé d'avoir des appréciateurs de son talent tels que M. de la Chapelaude, qui s'écriait :

— Il est déjà huit heures, maître Louis, et j'ai un appétit de louvard!

— Ce n'est pas ma faute, monsieur de la Chapelaude; j'attendais que ces dames fussent arrivées pour embro-

cher le rôti. Vous savez, monsieur, il vaut mieux attendre le dîner que de le faire attendre !

— On nous attendait donc ? dis-je au docteur, qui se trouvait près de moi.

— Il paraît que c'est une surprise préparée de longue main, me répondit-il. Il y a anguille sous roche.

— Hein ? fit la Chapelaude, qui est un peu sourd. Vous dites que nous aurons de l'anguille ? Je l'aime à la folie, et j'ai un appétit !...

— Ventre affamé et pas d'oreilles ! dit à son tour Raoul.

La porte de la cuisine s'ouvrit, et une grande femme maigre, un flambeau à la main, s'avança vers nous à pas mesurés. C'était une personne d'une cinquantaine d'années, au profil rigide, avec de petits yeux gris et des lèvres minces. Sa physionomie est froide, longue et sèche comme toute sa personne. Avec son étroite robe noire surmontée d'une petite tête en perruque blonde, son visage orné d'un nez en bec d'aigle, elle ressemble beaucoup à un parapluie.

— C'est la marquise ! me dit Raoul.

— Messieurs, dit-elle, je suis désolée de ne pouvoir vous donner à chacun de quoi changer, et vous m'excuserez de vous recevoir avec aussi peu de cérémonie ; mais, quand vous serez bien séchés, j'espère que vous voudrez bien entrer au salon, où madame d'Astafort et ces demoiselles vous attendent.

Nous étions, sinon secs, du moins réchauffés. Nous suivîmes la châtelaine au salon, grande pièce délabrée aux murailles nues et tristes, aux fenêtres mal jointes dont le tonnerre ébranlait les châssis vermoulus, à la haute cheminée où le vent s'engouffrait en mugissant et repoussait la flamme et la fumée dans la chambre. Tout cela sentait l'apathie provinciale ou le respect orgueilleux des vieilles

habitudes. J'aurais préféré la cuisine sous tous les rapports.

Plusieurs personnes que je ne connaissais pas étaient rangées autour du feu, entre autres un prêtre, curé de la paroisse, sans doute le confesseur de la marquise, que l'on dit fort dévot. Madame d'Astafort redressait son buste en avant et faisait de gros yeux. Fanny, roide et glaciale, paraissait vivement contrariée. Marguerite avait envie de rire ; car, lorsqu'elle rencontra mes regards, je la vis se mordre les lèvres pour garder son sérieux.

— Voilà un bien mauvais temps, se hasarda à dire le curé, dès que nous fûmes assis.

— J'en rends grâce à Dieu, dit à son tour la marquise, puisqu'il me procure l'honneur de faire connaissance avec M. Désormes et mademoiselle sa fille.

Marguerite, comme si elle n'eût pas entendu, ne s'inclina même pas, et feignit de ne pas voir le regard courroucé de son père, qui se hâta de prendre la parole pour remercier ; mais, au bout de trois mots, il parlait fourrages. La conversation tomba.

— Monsieur est votre neveu ? reprit la marquise en me désignant et en s'adressant à mon oncle. Un officier sans doute ?

— Oui, madame, répondit Marguerite avec feu en coupant la parole à son père. C'est mon parent Marc Valery, lieutenant de spahis et décoré à la prise du col Mta-el-Missia, où il a été blessé en enlevant un drapeau à l'ennemi.

La marquise la regarda avec étonnement, et, se tournant vers moi, me complimenta d'un ton fort sec.

— Je suis gelée, dit tout à coup ma cousine en se levant.

Et, appuyant sur les mots, elle ajouta :

— Il fait froid ici !

M. de Mauvezin se précipita vers elle pour rapprocher sa chaise du feu.

— Oh ! c'est inutile, reprit-elle, je serai toujours glacée !

La marquise la contemplait, plongée dans une stupéfaction muette. On annonça que le diner était servi. Le curé et madame de Mauvezin dirent leur *Benedicite* ; madame d'Astafort, qui ne le dit jamais, les imita pour se donner l'air patricien. Marguerite ne suivit pas son exemple, cela fut remarqué ; c'est ce qu'elle voulait.

Le diner ou plutôt le souper était simplement servi et très-bon. Le docteur vantait en connaisseur tous les plats les uns après les autres, la Chapelaude dévorait comme un crocodile. Mon oncle était soucieux, il jetait des regards furtifs sur sa fille, sur la marquise, sur M. de Mauvezin et sur moi. La conversation s'anima peu à peu ; on parla encore chasse, puis on en vint à médire des voisins, ce qui en province est un signe évident que l'on commence à se lier.

J'étais à côté du curé, qui, bien repu et bien abreuvé, m'adressa plusieurs questions relatives à M. Désormes et à sa fille : — entre autres, où mademoiselle Désormes avait été élevée, et si elle était réellement protestante comme sa défunte mère. J'allais répondre, lorsque Marguerite, qui l'avait entendu, éleva la voix avec un aplomb dont je ne l'aurais pas crue capable.

— Oui, monsieur, dit-elle, tous les Valery sont protestants.

— Les Valery, oui, dit la marquise, mais les Désormes, non.

— Oh ! ma foi ! répondit mon oncle, dont la brusque franchise ne pouvait se plier aux exigences de son rôle, les Désormes ne sont rien du tout.

— Quoi ! s'écria le curé, vous ne croyez à rien ?

— Je crois aux pommes de terre et aux sainfoins ! reprit mon oncle avec un gros rire qu'il crut être conciliant, mais qui fut accueilli par un profond silence.

Marguerite, enchantée de voir son père se compromettre, ajouta que, pour son compte, elle était très-croyante et très-attachée à son *hérésie*.

— Pourtant, mademoiselle, reprit maladroitement le curé, un jour, si vous vous mariez avec un catholique, il faudra bien...

— Je ne me marierai jamais avec un catholique, répliqua Marguerite d'un ton ferme.

— Bah ! tu n'en sais rien, dit M. Désormes, et tu ne sais ce que tu dis.

Madame d'Astafort changea la conversation. Le curé s'acharna à la reprendre avec moi. Il me vanta les mérites de madame de Mauvezin, comme pour me faire sentir toute la distance qui séparait une personne si pieuse, si noble, si affable, si distinguée dans ses paroles et ses actions, d'une petite hérétique sans naissance, et beaucoup trop tranchante dans son langage. Je me plaisais beaucoup aux discours du bonhomme, parce qu'il se montrait fort ignorant ou fort scandalisé des projets de la marquise. La conversation qui se tenait à l'autre bout de la table me fit prêter l'oreille à la voix de Marguerite.

— Je vous fais bien mon compliment, disait-elle au marquis : on dit que vous vous mariez bientôt. Peut-on savoir avec qui ?

— Mais, ... répondit-il en hésitant et en regardant M. Désormes.

— Ah ! si c'est encore un secret, reprit-elle vivement, mettez que je suis trop curieuse et que je n'ai rien dit !

— Non, mademoiselle, répondit le marquis avec un

rire impertinent. Mon mariage était encore un secret ; mais, si vous tenez à le savoir, on vous le confiera... après le dîner.

— Vous pouvez vous en dispenser, reprit Marguerite ; cela ne m'intéresse pas du tout !

Il se fit un nouveau silence pénible pour tout le monde. Je vis mon oncle qui pâlisait et rougissait tour à tour. Fanny regardait Marguerite avec stupéfaction. Madame de Mauvezin regardait son fils, qui continuait à ricaner de tout et à ne douter de rien. Raoul fit des prodiges d'entrain pour écarter ce gros nuage, et le repas des accor-dailles s'acheva comme il put. Aussitôt après, M. Désormes emmena Marguerite. Madame de Mauvezin et son fils disparurent au bout d'un instant. Le curé fit les honneurs et on apporta des tables de jeu. Raoul, qui avait tout compris ou tout deviné, s'approcha de moi pour me sonder ; mais je soutins l'assaut et dévorai mon inquiétude. Au bout d'une heure, ma cousine reparut pâle et muette. Fanny l'interrogea tout bas, elle la repoussa avec dépit. Madame de Mauvezin rentra avec son fils, qui avait un air de triomphe ; mon oncle était rouge et voulait être imposant. Tout le monde se mit à jouer, excepté lui, qui s'approcha de moi, et Marguerite, qui s'assit auprès de Fanny et feignit de s'intéresser à son jeu.

J'étais devant la cheminée, ou plutôt dans la cheminée. Mon oncle vint se mettre près de moi sur un des bancs de pierre qui en occupent les côtés ; il prit un air confidentiel.

— Je ne sais pas, me dit-il, sur quelle herbe a marché Marguerite ; mais elle a eu beau dire et beau faire, la marquise tient à mon argent, et la petite a dû se soumettre. C'est toujours pour le 15. Allons, décide-toi donc pour Fanny ; on *bâclera* tout ça le même jour chez moi, et ça t'épargnera les frais de noces !

Je me crus le jouet d'un cauchemar en voyant Raoul complimenter tout bas le marquis de Mauvezin, qui reçut ces félicitations d'un grand air de fatuité. Mon oncle se frottait les mains, Marguerite était toujours triste et abattue. Courbait-elle déjà la tête sous la volonté paternelle? Était-elle à bout de courage? Elle avait si bien commencé pourtant! Mes espérances, mes rêves de bonheur dans l'avenir, le but de ma vie, s'écroulaient comme un château de cartes. Ma patience, mon abnégation, mon dévouement, venaient d'être renversés par une parole de M. Désormes, et sa fille acceptait cette décision! Je fus pris d'une colère sourde contre elle, contre sa faiblesse ou sa trahison. J'eus envie de prendre Fanny dans mes bras et de l'embrasser devant tout le monde, afin de me venger et de m'engager à elle à tout jamais; mais la raison me revint vite: Marguerite ne feignait sans doute la soumission que pour ne pas faire de scandale; peut-être voulait-elle éprouver ma patience. Je cherchai un encouragement dans ses yeux, mais elle ne me vit pas, ou feignit de ne pas me voir. Fanny me tira par le bras et me dit tout bas de ne pas éclater. Elle n'avait rien à craindre; ma colère avait fait place à l'anéantissement. Je n'avais même pas de haine contre Mauvezin, j'abandonnais la partie. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu un pareil dégoût de toutes choses, un si profond mépris de la vie.

Comme je quittais le salon pour aller prendre mon cheval, M. Désormes me pria de faire atteler, disant qu'il était temps de partir. Le ciel s'était éclairci, quelques étoiles tremblotaient à travers les gros nuages noirs déchirés par le vent. J'ai amené moi-même le cheval de ma cousine. Je voulais lui arracher un mot, savoir ce qu'elle décidait de mon sort. Pendant que je l'aidais à se mettre en selle, elle me dit que le marquis voulait absolument

l'accompagner à Saint-Jean, mais qu'elle comptait me parler, et que j'eusse à me tenir à ses côtés. Puisque Marguerite me donnait des ordres, tout n'était donc pas perdu ! J'avais mal interprété sa conduite : elle retardait sans doute le coup d'éclat qu'elle m'avait juré de faire, si on la poussait à bout.

Mademoiselle d'Astafort, Marguerite, Mauvezin, de Vinceux, Boc, la Chapelaude et moi, nous escortions en silence la voiture de M. Désormes, qui allait au pas dans le chemin marécageux. Nous étions encore assez loin de la route. Mauvezin se tenait d'un côté de Marguerite, tandis que j'étais de l'autre. Il semblait décidé à ne pas la quitter, et fredonnait des airs de chasse.

— Est-ce que vous allez chanter jusqu'à Saint-Jean ? lui demanda Marguerite d'un ton moqueur. C'est joli, mais ennuyeux.

Le marquis se tut. Une bouffée de vent chaud passa en faisant frissonner le feuillage. Le ciel s'obscurcissait.

— Nous allons avoir encore de l'orage, dit de Vinceux ; nous ferions bien de nous dépêcher, si nous ne voulons pas être encore plus mouillés que tantôt.

Un second coup de vent plus fort vint secouer la chevelure des chênes, et un roulement de tonnerre se fit entendre. L'orage s'avavançait rapidement, et le vent s'engouffrait dans la ligne des Bindés, que nous suivions en ce moment. La voiture filait rapidement, et nous avions pris le trot.

— A quoi bon nous tant presser ? me dit Marguerite en retenant son cheval, nous n'en serons ni plus ni moins mouillés ! D'ailleurs, j'aime à respirer l'air violent de la rafale. Tenez, Marc ! entendez-vous sous bois cette rumeur grave et pleine comme la voix de la mer ? C'est la

plainte des esprits de la nuit, n'est-ce pas? ils fuient devant la tempête, et brisent dans leur course désespérée les branches et les arbrisseaux de la forêt.

— Mademoiselle Désormes est poète, dit Mauvezin; je n'ai jamais entendu dire de si belles choses à propos d'un coup de vent!

Il avait le ton railleur; Marguerite eut l'air de ne pas l'entendre, et, s'adressant toujours à moi avec affectation :

— C'est la *grand'fade*, avec ses chiens noirs, qui nous en veut d'avoir chassé sur ses terres, et qui tout à l'heure va nous enlever dans un tourbillon de grêle et d'éclairs!

Marguerite fut interrompue par un coup de tonnerre formidable; nous fûmes enveloppés dans une gerbe de feu; je vis un grand arbre foudroyé s'abattre devant nous avec fracas; mon cheval prit peur, fit un écart et faillit me désarçonner. A cette lumière éblouissante succéda une profonde obscurité; j'entendis Marguerite m'appeler, de Vinceux demander si personne n'était blessé, et les chevaux s'emporter au galop. Je criai à mon tour pour savoir où les rejoindre; personne ne me répondit. Un nouvel éclair me montra que j'étais seul; mais, à dix pas de moi, je reconnus Marguerite et mon cheval blanc qu'elle montait. Je la rejoignis à la hâte, je lui parlai; ce qu'elle me répondit, je ne l'entendis pas. Elle étendit le bras vers la bride de mon cheval comme pour m'indiquer de rebrousser chemin, et elle partit comme une flèche. Je compris qu'elle voulait me tenir sa promesse et se compromettre au point que le marquis dût renoncer à sa main.

Ce fut une course insensée pendant un quart d'heure sous des cataractes de pluie que la rafale nous poussait

au visage. Nous nous guidions à la lueur des éclairs qui aveuglaient nos chevaux, déjà effarés par le roulement incessant du tonnerre. Ils traversèrent un cours d'eau rapide et déjà profond, gravirent deux collines escarpées ; enfin, haletants, épuisés de fatigue, ils s'arrêtèrent. La bourrasque avait diminué de violence. Je cherchai à reconnaître où nous étions dans ces forêts où je n'aurais pas retrouvé mon chemin en plein jour. Nous étions perdus, et j'en avertis ma compagne.

— Oui, dit-elle, nous nous sommes égarés!...

Mais, au son de cette voix, je restai atterré : ce n'était pas celle de Marguerite!

— Fanny! m'écriai-je. Comment! c'est vous? Mais Marguerite, où est-elle?

— Qui sait? Avec son fiancé sans doute! Il se connaît mieux en chevaux que vous, monsieur le spahi! Il n'aura pas confondu ma brandine blanche avec votre arabe gris de fer!

— Vous raillez, Fanny, vous me mettez au supplice! Ah! je le savais bien, que vous étiez méchante!

— Alors vous me détestez?

— Ne m'avez-vous pas trompé, égaré à dessein pour m'éloigner de Marguerite?

— Si cela était, vous devriez me remercier de vous préserver d'une querelle avec Mauvezin. Il était fort monté ce soir, et comme résolu aux partis extrêmes.

— Que voulez-vous dire? Parlez! je le veux!

— Je veux dire que Marguerite a agi comme une folle et comme une sottise en bravant en face un homme de peu d'intelligence et de beaucoup de vanité, j'en conviens, mais rempli d'audace et d'entêtement, je vous en réponds. Il y a dans ce hobereau un orgueil brutal avec lequel on a eu tort de jouer. Ah! Marguerite s'est imaginé que

M. Adalbert prendrait ses taquineries et ses impertinences pour de l'aversion? L'enfant connaît peu son monde! M. de Mauvezin n'a vu là que des avances et des agaceries...

— L'imbécile! m'écriai-je.

— Imbécile ou non, il se croit aimé, et le mieux est de lui laisser cette croyance-là, mon pauvre Marc; car, le jour où son amour-propre sera froissé, ... gare à la vengeance!

Les paroles de Fanny m'irritaient au point que, si Mauvezin eût été là, je l'eusse écrasé. Je sentis que cette fille cruelle ou perfide me rendait fou.

— Allons-nous-en, lui dis-je en éperonnant mon cheval, qui se cabra.

— Où donc aller? reprit-elle. De quel côté?

Je lâchai la bride, mon cheval se retourna de la tête à la queue avec une résolution frappante. Il savait son chemin, lui, il m'emportait vers son gîte. Fanny voulut me persuader par ses cris que je me trompais, je ne l'écoutai pas. Elle fut obligée de me suivre pour ne pas rester seule; au bout d'une heure, nous étions à Saint-Jean.

Il était deux heures du matin. Kadour m'apprit, en prenant les chevaux, que tout le monde était rentré depuis longtemps, qu'on nous avait attendus, mais qu'on était allé se coucher, sauf madame d'Astafort, qui était inquiète de sa fille. Elle nous attendait effectivement sur la porte du salon, et elle reprocha aigrement à Fanny de courir les bois la nuit avec *un monsieur*.

— Mais, ma mère, l'orage nous a tous séparés, et nous nous sommes perdus.

— Tu ne me feras pas croire qu'on puisse se perdre pendant si longtemps! D'ailleurs, tu connais bien le pays! inutile de mentir!

Je jurai à madame d'Astafort que sa fille lui disait la vérité.

— Bah ! bah ! je ne suis pas votre dupe, me répondit-elle, je sais que vous vous entendez fort bien tous les deux. Je permets que vous cherchiez à plaire à ma fille ; mais il y a des convenances qu'il faut savoir garder, monsieur Marc ! Croyez-vous qu'il soit agréable pour une mère de voir tout le monde lui rire au nez alors qu'elle s'inquiète de son enfant ? Vous l'avez compromise, pas moins ! Heureusement que je vous sais trop honnête homme pour ne pas réparer votre faute.

— Qu'appellez-vous faute, madame ? lui répondis-je, vivement offensé de ses sottises suppositions. Sachez bien que je respecte mademoiselle Fanny comme ma sœur, et que, de ma vie, je n'ai songé à me ménager un tête-à-tête avec elle, n'ayant jamais eu l'intention de vous demander sa main.

— Comment ! vous n'êtes pas revenu d'Afrique avec l'intention... ?

J'ai prié madame d'Astafort de remettre au lendemain des explications qui n'avaient rien de blessant pour sa fille, mais qu'il n'appartenait qu'à celle-ci de lui donner.

J'ai voulu me reposer ; mais, ne pouvant dormir, j'ai noté les événements de la journée. Je ne crois pas aux insinuations de Fanny, et pourtant elle m'a fait grand mal. Quelle agitation ! Je ne puis la surmonter. Une seule idée stupidement fixe s'est emparée de moi ! Marguerite a peut-être été seule avec Mauvezin !... Ah ! il est temps que cette nuit finisse.

QUATRIÈME PARTIE

SUITE DU JOURNAL DE MARC

27 SEPTEMBRE. — Kadour m'a appris que M. Désormes était parti en voiture dès six heures du matin, qu'il avait pris son chapeau noir, comme lorsqu'il va faire des visites, et qu'il avait emmené Dolin sans dire où il allait. — A Lignières sans doute ? M. Lormond l'aura appelé pour lui donner connaissance du testament.

J'ai trouvé madame d'Astafort au salon. Je voulais lui parler amicalement de ses projets de mariage et lui ôter toute illusion ; mais, dès qu'elle me vit :

— Je sais tout, dit-elle en me tendant la main, Fanny m'a tout avoué, elle ne vous aime pas, et, bien que sa conduite m'eût fait croire le contraire, je vois que je m'étais trompée. Vous pensez bien que je ne veux pas la marier contre son inclination. C'est à vous d'excuser ma colère d'hier au soir. Je sais qu'il n'y a pas eu de votre faute. Ah ! je ne suis pas comme Désormes, moi ! je ne veux pas forcer mon enfant.

La chère dame ne demandait qu'à bavarder. Je l'ai facilement amenée à me parler de ce qui s'était passé la veille.

— Il ne faut pas être sorcier, dit-elle, pour voir que Marguerite ne peut pas souffrir le marquis. Vous avez bien remarqué les malices qu'elle lui a faites à Chizé et le ton qu'elle a pris avec cette vieille marquise desséchée? Ma foi! à la place du marquis, j'aurais campé là les millions de mademoiselle Désormes; mais il n'est pas fier, ou il a un si grand besoin d'argent, qu'il avale des affronts très-durs à digérer.

— Le marquis ne m'a pas paru si susceptible, puisqu'il a reconduit ma cousine jusqu'ici par un temps affreux.

— Attendez! Il a tout de même compris! En rentrant au salon, nous l'y avons trouvé tout seul. Il avait l'air de réfléchir, et, au bout de dix minutes, ne voyant revenir ni Fanny ni vous, il m'a fait remarquer avec intention que vous étiez longtemps dehors. J'étais déjà assez inquiète sans qu'il vint me suggérer des *idées*, et je lui aurais bien dit qu'il était une bête, s'il n'eût été marquis. Désormes lui a offert l'hospitalité en raison du mauvais temps; mais il a refusé sèchement et s'est esquivé sans saluer personne, ce qu'on croit peut-être comme il faut en Angleterre, mais ce qui est fort vilain en tout pays, selon moi. Désormes a paru très-contrarié. Il aurait voulu que Margot, qui s'était dépêchée d'aller changer, revint faire sa révérence au prétendu; mais le prétendu avait l'air de ne plus prétendre à rien, et il est parti, faisant une figure d'insolent. Marguerite n'est pas redescendue au salon, de sorte que je ne sais pas ce qui s'est passé entre eux pendant leur retour de Chizé.

— Je vous le dirai, moi! répondit ma cousine, que je n'avais pas entendue entrer.

Après avoir embrassé madame d'Astafort et m'avoir tendu la main, elle reprit :

— Après ce fameux coup de tonnerre qui nous a tous dispersés, le marquis m'a crié : « Suivons-les, suivons-les, ils sont devant ! » Je crois à sa bonne foi, et je le suis ; mais, après un temps de galop sous une pluie battante, je m'aperçois, à la lueur des éclairs, que nous sommes seuls. Je ne vois ni la voiture de mon père, ni les autres chasseurs. Le marquis prétend que nous sommes dans la forêt Jacquelin : c'était bien le chemin, car je me suis reconnue en passant aux Loges ; mais, là, il me propose de descendre et d'entrer chez le garde pour laisser passer l'orage, qui redoublait de fureur. Cela ne me convenait nullement. Je refuse, il s'entête et saute à terre. Je le sens dans l'obscurité me prendre le pied et m'attirer à lui pour me faire descendre de cheval, au risque de me faire tomber. La colère me vient, et je cingle deux bons coups de cravache à tout hasard. Il faut croire que je l'ai touché, car il m'a lâchée en jurant ; puis il a pris la bride de mon cheval pour m'empêcher d'aller plus loin. L'arabe, qui n'aime pas à être brutalisé, s'est débattu, cabré, dégagé. J'ai profité de ce moment pour me sauver au galop ; mais le marquis était remonté à cheval, et je l'entendais galoper derrière moi, en me criant que j'allais tomber. Heureusement, j'étais solide, et, si son cheval anglais a une marche plus allongée, il n'a pas autant de docilité que ton brave Medjir. Deux fois M. de Mauvezin m'a dépassée sans pouvoir me barrer le chemin, et je suis arrivée à Saint-Jean quatre ou cinq minutes avant lui. Je suis montée chez moi, et je n'ai pas voulu reparaitre. D'ailleurs, j'étais tellement brisée de fatigue et d'émotion, que j'aurais craint de me trouver mal. Nanniche m'a fait coucher et m'a donné du thé.

— Je ferai repentir M. de Mauvezin de cette promenade, m'écriai-je malgré moi.

— Je te le défends! reprit Marguerite; rappelle-toi!...

— Tiens! s'écria madame d'Astafort, Margot tutoie donc M. Marc?

— Mais quelquefois, chère madame, lui répondit-elle avec aplomb. C'est une habitude d'enfance dont je ne peux me défaire.

J'eus envie de tomber à ses pieds et de lui demander pardon des sottises pensées qui me préoccupaient depuis la veille.

— Alors, reprit madame d'Astafort, te voilà brouillée avec le marquis? Je m'en doutais bien; mais ton père? Il n'entend pas de cette oreille-là, lui! Ton mariage est fixé au 15 octobre, et toutes les invitations sont faites pour le bal des fiançailles, qui aura lieu le 4.

— On défera et on désinvitera, répondit Marguerite avec calme.

Puis elle ajouta avec un doux sourire et en me montrant à madame d'Astafort :

— A moins que mon père ne consente à me marier avec celui que j'aime!

Je me jetai sur les mains de ma bien-aimée; je les couvris de baisers.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame d'Astafort en se levant et en se rasseyant tout aussitôt comme un automate qui se brise au moment de fonctionner, vous vous aimez?... Je m'en doutais aussi, moi,... de temps en temps, malgré moi.

— Fanny ne vous l'avait donc jamais dit?

— Ma foi, non! Ma fille était dans la confidence!... Ah! je comprends tout maintenant...

— Vous avez notre secret, chère madame, reprit Marguerite en l'embrassant ; gardez-le ! à moins que vous ne jugiez à propos d'en faire part à mon père.

— Ton père ne consentira jamais, et je n'oserais lui dire... Si tu m'avais consultée... réfléchis donc...

— Oh ! j'ai assez réfléchi, répondit Marguerite, j'ai assez souffert... J'ai opposé à la volonté de mon père une force d'inertie qu'il a prise pour de la faiblesse. Je voulais que la rupture vint des Mauvezin ; c'est pourquoi j'ai feint d'hésiter hier au soir après la déclaration de la mère pour son fils. Ah ! mon pauvre Marc ! j'ai bien vu comme tu souffrais, j'en étais navrée ; mais j'étais heureuse aussi de te voir si soumis à ta parole. C'est que tu ne doutais pas de la mienne, n'est-ce pas ? Il y a eu un moment où j'ai failli tout gâter, et tu as eu la force de ne pas t'en mêler. Tu sais que je ne veux pas de duel avec Mauvezin. Je suis sûre à présent qu'il renoncera à moi de son propre mouvement ; car la Providence est venue vite à mon aide en me fournissant l'occasion de prouver mes sentiments à ce monsieur, et même peut-être de les lui graver sur la joue avec ma cravache...

Chère Marguerite ! combien je suis honteux d'avoir douté d'elle !

M. Désormes n'est revenu que vers dix heures du soir. Il était de fort mauvaise humeur, ce qui ne l'a pas empêché de souper en arrivant ; après quoi, il a passé au salon, où il s'est mis à marcher de long en large, à grands pas, les mains derrière le dos, la tête basse et mâchant son cigare. Marguerite lui a demandé plusieurs fois la cause de son ennui ; mais il ne voulait rien répondre.

— Voyons, mon oncle, lui dis-je à mon tour, qu'avez-vous sur le cœur ? Vous avez été à Lignières et vous avez vu M. Lormond ?

— J'ai été à Lignièrès si je veux, répondit-il d'un ton brutal, et je sais de quoi il retourne si ça me plaît.

— Vous êtes donc bien en colère? lui demanda madame d'Astafort. Dites-nous ce qui vous fait tant de peine; vous savez bien que nous nous intéressons tous à vous! Est-ce que M. de Mauvezin...?

— Il s'agit bien du marquis! c'est bien plus grave! il s'agit de ma fortune. Me voici obligé de rembourser douze cent mille francs à monsieur mon neveu et huit cent mille à mademoiselle ma fille! Après ça, je me tirerai d'affaire comme je pourrai avec ce qui restera!

Et, sans s'occuper de la stupéfaction de madame d'Astafort, il continua :

— Donnez-vous donc beaucoup de peine, surveillez nuit et jour vos propriétés, pour qu'un beau matin on vienne vous dire *gentiment* : « Ça n'est pas à vous, mon bonhomme! rendez tout ça. » Et toi, ajouta-t-il en se tournant vers moi, tu avais bien besoin de revenir d'Afrique pour me mettre dans de pareils draps! Te voilà plus riche que moi! Ah! j'en apprend de belles, et j'aurais bien dû me méfier de ça, que le vieux Valery, vivant ou mort, me jouerait un tour de sa façon! Il ne m'a pas pardonné les parties de piquet que je lui ai gagnées, ce vieux rancunier! C'est de l'ingratitude, car je ne jouais avec lui que pour l'amuser, et Dieu sait qu'il n'était pas aimable tous les jours! Et cette folle de Rosalie qui laisse traîner des papiers semblables au lieu de les jeter au feu! Mon Dieu! que les gens ont peu d'esprit! Enfin c'est comme ça. Ah! c'est gentil, les enfants, les grands parents, les testaments! Quel est l'âne qui a inventé ça, les testaments?

Je laissai passer cette première bourrasque. Je voyais dans cette perte d'une partie de sa fortune un juste châtiement de sa cupidité, et pourtant je le plaignais comme on

plaint un enfant despote à qui l'on sent ne pouvoir faire entendre raison. Quand je le crus un peu calmé, je lui demandai si M. Lormond ne lui avait pas fait part de certains projets de mariage.

— Ah ! oui, répondit-il en ricanant, te voilà riche à présent, et tu reviens sur ton ancienne idée ! Mais il ne faut pas penser à ça ; j'ai donné ma parole, et, encore hier au soir, je me suis engagé plus que jamais ; toute la fortune qui me reste y passera pour faire la dot que j'ai promise ; ça m'est égal, je travaillerai. J'amasserai, je pousserai la charrue moi-même s'il le faut, mais j'aurai la satisfaction de dire : « Ma fille la marquise, mon petit-fils le comte ! »

— Eh bien, non, dit résolument Marguerite ; jamais !

— Jamais ? Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria M. Désormes en fureur. Tu te permets de me résister, d'avoir une autre volonté que la mienne ?

— Oui, mon père, je veux aussi, moi !

— Ah ! c'est trop fort ! dit-il en se croisant les bras et en la regardant sans pouvoir lui faire baisser les yeux.

Après un instant de silence, il reprit :

— Et qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux épouser Marc, répondit-elle.

Mon oncle ne répliqua rien ; il ferma les poings, s'éloigna de sa fille, fit le tour du salon, et, rencontrant sur son passage le métier à tapisserie de madame d'Astafort, il le brisa d'un coup de pied, puis il se jeta dans un fauteuil. Marguerite vint me prendre par la main, et, s'agenouillant devant lui :

— Je veux épouser Marc, reprit-elle avec fermeté. C'était la volonté de ma mère et la vôtre autrefois. Souvenez-vous, soyez juste, soyez bon, mon père !

— Mais... le marquis?... et ma parole ?

— Votre parole ne peut enchaîner Marguerite, répon-

dis-je. D'ailleurs, le marquis est ruiné, et vous voilà aussi riche aujourd'hui qu'hier. Est-ce qu'en me prenant pour gendre, vous n'assurez pas à Marguerite la fortune que vous comptiez lui laisser? Vous étiez le maître, l'administrateur de propriétés considérables, vous le serez toujours. En quelles mains plus habiles, plus prudentes et plus actives que les vôtres remettrais-je la gestion de mes biens? Vous savez que je n'y entends rien, vous me l'avez souvent reproché. Réjouissez-vous-en aujourd'hui! N'ayant pas la prétention de m'y entendre, je vous laisserai bien tranquille.

Ce dernier argument parut l'ébranler.

— Allons donc, Désormes, lui dit madame d'Astafort, qui s'essuyait les yeux, mariez donc ces enfants! Vous voyez bien qu'ils s'aiment et se sont toujours aimés.

— Comment, vous aussi? lui répondit-il. Eh bien, je ne me laisserai pas plus attendrir par les larmes et les prières qu'effrayer par les menaces. Je dis non!

Marguerite se leva pâle et lui dit d'un ton ferme :

— C'est bien! j'attendrai ma majorité.

M. Désormes sortit en haussant les épaules. Madame d'Astafort courut après lui pour le faire revenir sur sa détermination. Fanny, restée muette et impassible pendant toute cette scène, sortit aussi en disant à Marguerite :

— Tu vois se réaliser aujourd'hui ce que je t'avais toujours prédit; ton père ne cédera pas.

Marguerite et moi, nous nous sommes regardés sans rien dire. Elle avait envie de pleurer. Je lui ai pris la main pour la remercier du courage et de la fermeté qu'elle avait montrés; mais, avec cette grâce naïve qu'elle seule possède, elle m'a tendu sa joue pâle, sur laquelle roulait une grosse larme, et elle m'a dit :

— Nous attendrons ! Je ne serai jamais qu'à toi. Embrasse ta femme !

28 SEPTEMBRE. — Tant d'émotions profondes m'avaient ramené aux préoccupations de la vie réelle, que je me croyais délivré de mes hallucinations, ... c'est-à-dire des souvenirs inquiétants et mystérieux de mes anciennes existences, ... et plus que jamais je suis entraîné à y croire !

Pendant la nuit, je me suis encore entendu appeler dans mon sommeil. Je me suis réveillé, et j'ai senti la respiration oppressée d'une personne tout près de moi.

— Qui est là ? ai-je demandé.

Et une main douce et froide s'est posée sur mon front.

— C'est moi, me disait-on. Je suis là ! Écoute-moi !

Et les bras souples d'une femme s'enlacèrent à mon cou. J'allais m'écrier.

— Tais-toi ! dit celle qui était là, en posant sur mes lèvres des doigts délicats.

Elle me parlait à l'oreille sans faire entendre le son de sa voix.

— Ne suis-je pas ta femme, celle qui t'aime, et que tu aimes encore ? Tu m'as juré un amour éternel ; ton serment est inscrit sur le bronze. Tu me crois morte ; mais je reviens à la vie en te voyant, en sentant que tu m'aimes toujours, malgré le temps, l'espace et la mort. Pose ta main sur mon cœur, et sens comme il bat pour toi. Tu te souviens de tout maintenant, puisque tu as si fidèlement raconté notre histoire ! Est-il possible qu'après cela tu agisses comme si tu voulais encore oublier ? Crois-tu donc que je t'aie été infidèle ? Écoute comment je t'ai vengé.

» Après ta mort, Dhu-Lug est accouru, désespéré, disant qu'il t'avait perdu dans la forêt, et qu'attiré par tes cris il était venu à ton secours, mais trop tard pour te

sauver. Personne ne songea à l'accuser, tant son repentir paraissait grand et ses larmes sincères. Moi-même, je crus à un accident; je me désolai seule et en silence. Je fis construire l'hypogée et le monument où tu m'as retrouvée, et j'y portai ton corps, que j'ensevelis dans un riche sarcophage. J'allais tous les jours pleurer dans la chambre mortuaire, selon nos rites funèbres. Ton chien me suivait, m'attendait à la porte, et revenait avec moi. Je l'ai reconnu, ce pauvre Dhu, le jour où, me prenant pour une statue, tu m'as portée à la lumière du ciel. Dhu-Lug ne me quittait guère et semblait partager ma douleur. Il sut si bien me tromper, en parlant de l'amitié, du dévouement qu'il avait eus pour toi, qu'il s'enhardit jusqu'à me dire qu'il m'aimait, et que je devais penser à me remarier. Dhu-Lug était un beau et vaillant guerrier. Mon père, dont il avait su gagner l'amitié, me pressait aussi de ne pas rester veuve; mais je ne pouvais plus jamais aimer personne après toi, et, si mon esprit tentait de s'égarer en pensant à Dhu-Lug, mon serment se dressait devant moi en lettres de feu.

» Ton chien avait contre Dhu-Lug une haine qui me donna des soupçons sur ce qui s'était passé dans la forêt. Je conjurai les dieux Cabires de m'éclairer, et, la nuit suivante, ils me firent connaître la vérité, comme il leur plaît quelquefois de la révéler, en donnant la parole aux animaux. Ton chien s'approcha de ma couche solitaire, et me dit:

» — Rappelle-toi tes serments; tu dois non-seulement aimer notre maître, mais aussi le venger: Dhu-Lug est son assassin!

» J'employai la ruse avec mon persécuteur. Un jour, vivement pressée par lui de consentir à son bonheur:

» — Sache, lui dis-je, que je suis magicienne, que je

puis évoquer les morts et leur arracher les secrets de la tombe; je sais aussi forcer les vivants à agir malgré eux.

» Il pâlit et se troubla.

» — C'est moi, repris-je, qui poussais ton bras quand tu tu as tué Wald-Righ; c'est moi qui t'ai fait répudier ton épouse. Je n'ai donné la préférence à Wald-Righ que parce qu'il était le brenn de la contrée. Malgré sa mort, je veux encore être la reine du pays. Et, d'ailleurs, ne comprends-tu pas que je t'ai toujours aimé?

» Dhu-Lug perdit la tête et avoua tout. Ce misérable, me croyant capable de toutes les bassesses, par conséquent digne de lui, me pressa de céder à sa passion.

» — Non, non, lui dis-je, nous pourrions être découverts, et je serais blâmée, mon deuil n'étant pas encore expiré. Viens cette nuit, quand tous mes serviteurs seront plongés dans le sommeil; j'attends ce moment aussi impatientement que toi.

» Je préparai un souper délicat. Dhu-Lug fut exact au rendez-vous, et, tout en me repaissant des détails de ta mort, que je le priais de me raconter, je lui versai une boisson qui l'endormit, et l'assassin de tout mon bonheur fut en mon pouvoir. J'hésitais entre le désir de le tuer et celui de lui laisser une vie pire que la mort. Je choisis ce dernier parti : je tirai de ma chevelure une longue épingle acérée comme un poignard, et je la lui enfonçai dans les yeux... Tiens, regarde, voici l'épingle! La douleur qu'il éprouva le fit sortir de sa léthargie; mais il s'éveilla dans les éternelles ténèbres.

» — Assassin de Wald-Righ, lui dis-je, apprends que je ne t'ai attiré ici que pour me venger. Va-t'en!

» Dhu Lug jura ma mort. Il dit partout que j'étais une enchanteresse, et que par mes maléfices j'avais évoqué un démon malfaisant qui, sous la forme d'un sanglier,

t'avait tué dans la forêt. Il prétendit que je lui avais crevé les yeux parce qu'il avait refusé de m'épouser. Il trouva pour soutenir ses calomnies la femme qu'il avait répudiée, puis reprise, et Karnach, mon ancien esclave, que j'avais fait battre de verges en Étrurie, parce que, dans ce temps-là, il avait osé dire qu'il était épris de moi. Depuis lors, il m'avait toujours haïe, et son calomnieux témoignage, joint à l'accusation de Dhu-Lug, m'obligea à demander, selon l'usage gaulois, à être jugée et même torturée, s'il le fallait. Les vergobreiths, les druides s'assemblèrent en conseil, et je comparus devant eux. Je leur racontai toute mon histoire, et j'avouai la vengeance que j'avais tirée de Dhu-Lug ; mais celui-ci ne parut point. Karnach vint dire qu'il l'avait trouvé étranglé par le chien Dhu sur le haut de ton tumulus, et que, pour son compte, il retirait toute accusation contre moi. Il me demanda même à rentrer à mon service pour avoir soin du chien, dont il montrait la trace des dents à sa gorge, en disant :

» — Il m'a fait comprendre que j'avais tort, et que je devais demander pardon à mes anciens maîtres.

» Mes Étrusques virent dans la mort de Dhu-Lug une juste punition des dieux et la protection qu'ils m'accordaient. Les vergobreiths me renvoyèrent disculpée ; mais j'inspirai dès lors dans le pays une terreur si grande, que je me vis abandonnée de tous. Inconsolable de ta mort, je ne vivais plus que pour mon père, il mourut ; rien ne me retenait plus dans ce monde, je pris la résolution de mourir aussi. Il me tardait de te rejoindre. Mes serments m'appelaient vers toi. J'allai m'enfermer avec les images de mes dieux Cabires et les objets qui m'étaient le plus chers dans ta chambre sépulcrale, dont je fis murer la porte derrière moi par Karnach, en lui

recommandant de prendre soin de Dhu, qui ne cessait d'errer autour de ta sépulture.

» Quand je fus seule, je pris un breuvage mystérieux qui devait, tout en me donnant la mort, préserver mon corps de la destruction, et cette statue que tu admirais, c'est moi-même.

— Marguerite ! m'écriai-je, car ce ne pouvait être qu'elle, qui retenait sa voix et changeait sa prononciation, cessez un jeu qui me rendra fou ! Vous savez bien que je vous aime : ne cherchez donc pas à m'éprouver en continuant l'histoire que je vous ai racontée.

— Je suis la brune Callirhoé et non Margareth, la blonde vierge des chênes ; elle me vole tout mon bonheur, la druidesse ! Tu n'as pas le droit de l'aimer et d'en faire ta femme ; tu es marié avec moi ; nos liens sont éternels ! Souviens-toi ! Je suis déjà venue deux fois près de toi, mais tu m'as repoussée. Prends garde ! les sept Cabires, témoins de nos serments, nous puniront de les violer. Markek, aime-moi encore ! Tu peux seul me ramener à l'existence... Sauve-moi de l'oubli, du néant, dont j'ai peur ! aime-moi ! aie pitié de moi !

Je ne pus résister à ses étreintes passionnées. J'attirai vers moi ce corps souple sous la mousseline et je le sentis frémir ; mais, tout à coup, l'idée que ce n'était pas Marguerite me revint au cœur.

— Qui que tu sois, va-t'en ! lui dis-je. Femme ou statue, tentation ou songe, va-t'en !

— Ah ! tu me prends pour une statue ! dit-elle en élevant la voix.

C'était une voix inconnue ; et, avec un éclat de rire effrayant :

— Tu aimes la blonde druidesse ? Ah ! oui, je me souviens, elle t'a dit qu'elle serait ta femme dans une autre

existence? Cette existence est donc arrivée? et son pur amour est donc plus puissant que ma passion? Alors malheur! malheur! malheur!

Et sa voix s'éteignit. J'étais baigné d'une sueur froide, je tremblais comme un enfant, et, quand elle m'eut quitté, je respirai comme si on m'enlevait un poids énorme de la poitrine. J'entendis très-distinctement craquer le parquet sous les pas d'une femme, on agita les lourds rideaux de mon lit, et tout rentra dans un silence si profond, que j'entendais les battements de mon cœur.

Je me levai et je courus tout de suite ouvrir la porte qui donne dans la bibliothèque; mais je la trouvai entrebâillée, et je me souvins très-bien de l'avoir fermée avec soin en me couchant.

Le crépuscule matinal éclairait la salle d'une lueur douteuse, et je fus frappé de stupeur en ne voyant pas la statue à sa place habituelle. Était-ce une défaillance, un désordre de ma vue? Je le crus, je fermai les yeux pour rassembler mes idées confuses.

— Allons, me dis-je, il est impossible qu'elle ne soit pas là; mon rêve continue, et je dors encore.

Je rouvris les yeux, bien certain de m'être trompé; mais, hélas! l'effrayante vérité m'apparut tout entière. Callirhoé n'était réellement plus là!

Je tirai les rideaux; un rayon rose vint se jouer sur les livres, sur les mille curiosités de la bibliothèque et sur le socle de velours rouge qui portait encore l'empreinte des beaux pieds de ma nymphe. Tout ce qu'elle venait de me dire était déjà confus; mais tout se retraça vivement comme si je l'entendais encore, et je regrettai les dures paroles que je lui avait répondues. Puis, en pensant que je ne la reverrais peut-être jamais, je fus pris d'un si grand désespoir, que je fondis en larmes et me

laissai tomber sur le socle en baisant la place où avaient porté ses talons délicats.

Des pas qui se firent entendre dans le corridor, de l'autre côté de ma chambre, me rappelèrent à moi. Je ne sais quelle idée violente me passa par la tête ; on venait d'enlever Callirhoé, et j'allais peut-être m'emparer du ravisseur. Je courus ouvrir ma porte, et je vis Dolin qui balayait nonchalamment l'escalier. Je lui demandai, tout en colère, où était la statue. Le pauvre garçon resta terrifié.

— Mais monsieur se moque de moi sans doute ! Elle est dans la bibliothèque.

— Non. Qu'en as-tu fait ? où l'as-tu mise ? Voyons, parle !

— Mais pourquoi voulez-vous que je l'aie mise quelque part ? Il n'y a pas de danger que j'en approche. Et puis ça ne s'emporte pas comme ça, une statue de pierre qui pèse plus de cent kilos ! Je vois bien que monsieur veut rire !

— Je ne plaisante pas. Ceci est plus grave que tu ne crois, imbécile !

— Dame ! si c'est comme vous dites, c'est qu'elle aura été se promener, reprit-il en riant d'un air niais et en me lançant un regard demi-craintif, demi-railleur, qui me fit comprendre que j'étais ridicule et qu'il se moquait de moi.

Je lui fermai la porte au nez.

Je revins me jeter sur mon lit, je n'osais plus retourner dans la bibliothèque pour m'assurer de ma raison. J'étais honteux de moi-même. En me retournant sur ma couche, je me sentis piqué à l'épaule comme par une lame de poignard ; j'y portai vivement la main, et je trouvai une longue épingle d'or semblable à celles que les dames de l'antiquité portaient dans leur chevelure. C'était l'épin-

gle que Callirhoé m'avait montrée, l'épingle dont elle disait s'être servie pour se venger. Je n'ai donc pas rêvé? Voici une preuve! Mais alors je suis le jouet de je ne sais quelle fatalité. Faut-il donc croire aux dieux Cabires, à la puissance des serments au delà de la tombe, et à l'existence de Callirhoé? Non! c'est impossible! tout ceci est une plaisanterie de Marguerite, une épreuve peut-être... Mais Marguerite ne viendrait pas ainsi me trouver la nuit : elle ne se plairait pas à me faire souffrir... Fanny?... Fanny est si étrange! Veut-elle me rendre infidèle à Marguerite ou se venger de Mauvezin?

Non! je ne puis croire à tant de perversité! Où aurait-elle pris ce récit?... Dans Apulée peut-être. Oui, je me souviens, j'ai lu cela! C'est donc une réminiscence littéraire et rien de plus! J'ai rêvé... Fanny n'est pas une créature dépravée, et, si la statue n'est pas dans la bibliothèque, c'est que quelqu'un l'a ôtée, voilà tout!

Je n'ai pourtant pas osé aller m'en assurer de nouveau; c'est une peur formidable que d'avoir peur de soi-même. J'ai été prendre l'air au jardin, et j'y ai rencontré Marguerite.

Étonnée de ma préoccupation, elle me demanda où j'avais trouvé la belle épingle antique que je tenais, et elle la prit pour admirer la ciselure de la petite figurine qui surmonte la tige.

— Marguerite, lui dis-je en observant ses yeux, vous ne reconnaissez pas cette épingle?

— Non; elle ne fait pas partie des bijoux classés dans la collection. Mais regardez donc, Marc, il y a du sang au bout de la pointe!

— Du sang?... Ah! oui, c'est... c'est le mien, lui dis-je.

Et je lui racontai comment je m'étais blessé en la

trouvant; mais je n'osai lui faire part ni de mon rêve ni de Callirhoé disparue.

— Voyons, parle, me dit-elle; tu me caches quelque chose, mon ami! Tu es pâle, tu souffres; qu'as-tu? Que signifie cette épingle?

— Rien, rien, une plaisanterie! Où est Callirhoé?

— La statue? pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce qu'elle n'est plus dans la bibliothèque.

Marguerite me regarda avec effroi. Je pris sa stupeur pour un aveu.

— Pourquoi avoir fait cela? repris-je tristement.

— Marc, reprit-elle, je ne te comprends pas, tu es bizarre aujourd'hui! Sais-tu bien que, si je n'étais sûre de toi, à te voir ainsi triste et comme égaré, je m'imaginerais que tu es épris de la statue, et que Fanny avait raison de dire qu'à ma place elle serait jalouse de mon prétendu passé où tu te plais trop à regarder? Allons, oublie un peu cette belle aux yeux d'émail, et vois les miens, qui sont bien vivants et savent dire combien je t'aime!

Je la regardai fixement pour lire jusqu'au fond de son âme. Était-elle jalouse de la statue en effet, et l'avait-elle fait enlever? Mais elle détourna son regard du mien en me disant que mes yeux la troublaient.

Je pris son embarras pour un aveu, et j'en eus un peu de dépit. J'allais même lui faire des reproches, quand je vis Kadour, qui, par discrétion, n'osait s'approcher de nous, mais qui me faisait des signes à la dérobée. Nanniche vint chercher sa maîtresse pour des soins de ménage, et, quand je fus seul :

— Sidi, me dit mon Arabe, moi avoir eu bien peur! Femme de pierre n'est plus dans la salle aux livres; elle tout debout près ton lit et ne pas vouloir retourner à sa

place. Trop lourde, et Dolin trop lâche. Si toi l'as portée là, être fort comme deux ; mais, si toi l'as mise là...

— Est-ce que tu crois qu'elle se promène, toi aussi ?

— Allah est grand ! rien d'impossible à Allah ! répondit-il en regardant le ciel d'un air inspiré.

La statue était, en effet, derrière les lourds rideaux de mon lit ; mais comment se trouvait-elle là ? Qu'importe ? Elle était retrouvée, et j'étais si heureux, que je courus à elle pour l'embrasser ; mais la présence de Kadour, qui restait immobile et me regardait faire, arrêta mon élan. Je l'appelai pour m'aider à la remettre dans la bibliothèque.

— Ah ! sidi, toi pas pouvoir l'emporter tout seul ! Toi l'as donc pas apportée là ?

En effet, comment en aurais-je eu la force tout seul, puisque ce marbre était déjà si pesant pour nous deux ? En la replaçant sur son socle, il me sembla que ses bras cédaient sous la pression, et je crus voir ses joues se colorer. Je ne voulais pas me laisser aller à cette nouvelle fantaisie, et, pour m'assurer que je rêvais encore, je demandai à Kadour de quelle couleur étaient les joues de la statue.

— Roses comme celles de Nanniche, me répondit-il naïvement.

Je n'étais donc pas visionnaire, ou Kadour l'était aussi ! Je sortis précipitamment pour échapper à la foule d'idées plus ou moins impossibles qui venaient ébranler ma raison et renverser l'ordre des choses établies dans la nature.

MARC VALERY A CADANET

29 septembre 1852.

Mon cher ami, je suis bien, bien heureux ! j'épouse Marguerite, ma chère Marguerite. Mon oncle a enfin dit oui.

Il faut que je te dise aussi que je suis riche, très-riche ! un testament m'est tombé du ciel ; mais j'aurai plus tôt fait de t'envoyer tout mon journal, qui te mettra devant les yeux les événements précipités de ces derniers jours, événements qu'il te faut lire d'abord, et auxquels cette lettre-ci fera suite.

C'est hier dans la journée que mon oncle m'a accordé officiellement la main de ma cousine. Il errait dans la maison, toujours morne et abattu. Il n'a pas déjeuné avec nous, et il continuait à garder rancune à tout le monde, mais à moi surtout. L'ayant aperçu au bout du jardin, je voulais tâcher de lui faire entendre raison ; mais il m'a tourné le dos du plus loin qu'il m'a vu et s'en est allé dans la campagne. J'aurais pourtant souhaité le ramener à de meilleurs sentiments et le quitter au moins dans de bons termes, car, sans renoncer à épouser un jour Marguerite, je pensais devoir bientôt quitter de nouveau la maison.

J'ai trouvé au salon le curé que j'avais vu à Chizé. Il était en grande conférence avec madame d'Astafort. Que venait-il faire dans une maison d'hérétiques ? voulait-il confesser madame d'Astafort, qui n'est ni fine ni dissimulée ? était-il envoyé en espion par la marquise ? Dès qu'il me

vit, il vint me serrer la main avec une familiarité toute paternelle et me féliciter de ma brillante et nouvelle fortune. D'où savait-il déjà mes affaires ? Au roulement d'une voiture qui se fit entendre, il courut à la fenêtre et dit que c'était M. de la Chapelaude du ton d'un homme qui voit enfin arriver celui qu'il attendait. La Chapelaude entra d'un air important et demanda à parler sur-le-champ à M. Désormes. Marguerite vint lui dire qu'il était à ses travaux, mais qu'elle l'avait envoyé chercher. Le curé jeta un regard d'intelligence à la Chapelaude, et, disant qu'il saurait bien trouver M. Désormes, il sortit d'un air mystérieux.

Fanny, suivie de Boc, entra un instant après.

— Ce diable de Désormes ! dit familièrement la Chapelaude, il tarde bien, et je suis fort pressé !

— Est-ce quelque chose que je puisse lui dire ? demanda Marguerite.

— Non, mademoiselle ! merci bien. C'est une lettre pour lui. Je viens ici de la part de M. Adalbert Duluc, marquis de Mauvezin.

Il avait décliné avec une telle emphase ces noms et qualités, que je crus avoir mal entendu et les lui fis répéter.

— Duluc ? m'écriai-je en regardant Marguerite.

— Tiens ! oui, Duluc, Duluc ! répondit-elle, frappée comme moi de la ressemblance de ce nom avec celui de l'histoire de Callirhoé.

— Eh bien, oui ! Duluc de Mauvezin ! reprit la Chapelaude. Qu'y a-t-il là de si surprenant ?

— C'est donc un nouveau titre depuis la mort du vieux marquis ? demanda madame d'Astafort.

— Pardonnez-moi, madame, Duluc est son véritable nom. Son grand-père avait pris celui de Mauvezin par

alliance. Ses ancêtres avaient érigé en marquisat un fief de ce nom. Vous le savez bien !

— Laissez-moi donc tranquille ! dit Boc d'un ton péremptoire, il n'y a jamais eu de marquisat dans la famille des Duluc, et celle des Mauvezin est éteinte depuis longtemps. Les Duluc sont gentilshommes, c'est possible, mais moins nobles que les de la Chapelaude.

— Qui en doute ? reprit le petit homme en se rengorgeant. Nous datons de 1103 ; mais cela n'empêche pas Adalbert...

— De n'être ni marquis ni Mauvezin, dit Marguerite en riant.

— Je croyais cependant, dit à son tour Fanny en me regardant, que les ancêtres de M. Duluc remontaient à deux mille trois cent ans et au delà, n'est-ce pas, monsieur Marc ?

— Vous avez raison, lui répondis-je d'un air distrait.

J'étais intrigué et préoccupé de ce message du marquis. Et puis ce nom de Duluc ou Dhu-Lug, dont je n'avais jamais entendu parler qu'en songe, et qui n'était pourtant pas un mystère pour les autres, me rappelait les sensations pénibles et douloureuses de la nuit passée.

Mon oncle arriva enfin avec le curé. Il s'excusa à peine d'avoir fait attendre un homme si anciennement noble que la Chapelaude, lequel lui remit sa missive ; mais, au lieu de l'ouvrir, mon oncle, qui était en humeur de casser les vitres se tourna vers le curé en lui disant :

— Nous allons bien voir, monsieur l'abbé, si c'est une affaire de sacristie manigancée par vous en haine des protestants, ou une résolution du jeune homme ! Que diable ! il n'est pas sot, lui ! il est comme moi, il se soucie des religions comme de rien, et il serait un peu tard, d'ailleurs, pour venir me chanter des scrupules, quand

on savait très-bien d'avance que, comme ma défunte femme, ma fille était de l'Église réformée !

— Je vous ai dit la vérité, monsieur Désormes, répliqua le prêtre avec douceur. On avait espéré que mademoiselle Désormes se convertirait ; mais elle a si formellement déclaré le contraire...

— Ma fille n'a rien à voir là dedans ; elle aura la religion que je lui commanderai d'avoir.

— Mon cher Désormes, vous déraisonnez, reprit la Chapelaude ; on ne force pas les consciences. Madame de Mauvezin est une personne rigide qui n'accepterait pas une fausse conversion. Lisez donc sa lettre.

Mon oncle lut tout haut :

« Mon cher monsieur Désormes, il est certaines explications délicates et pénibles que j'aime à éviter. M. l'abbé Giraud et M. de la Chapelaude vous diront les raisons qui obligent mon fils et moi à retirer la demande que nous avons eu le plaisir de vous faire, dans l'ignorance où nous étions des empêchements qui existaient. Croyez à tous mes regrets et au désir que j'éprouve de garder du reste mes bonnes relations avec vous. »

— Vous voyez bien, dit le curé, que nous sommes ici comme simples ambassadeurs !

— Oui, oui, ajouta la Chapelaude, la commission n'est pas agréable ; mais il fallait bien l'accepter.

Marguerite, blessée de l'espèce de résistance de son père, avait bien envie de dire qu'elle trouvait pour son compte la nouvelle on ne peut plus agréable ; mais M. Désormes ne lui en laissa pas le temps.

— Allons, bon ! il ne me manquait plus que ça ! s'écria-t-il en froissant la lettre avec dépit. Ça devait être,

parbleu ! une catastrophe en entraîne une autre ! Mais le marquis ?

— Le marquis n'a pas une volonté différente de celle de sa mère, répondit le curé, cela est clairement formulé dans la lettre.

— Eh bien, votre marquis et votre marquise, ... dites-leur que je vois bien de quoi il retourne ! c'est à mes écus qu'on faisait les doux yeux ! et à présent qu'on sait...

Je courus à mon oncle pour l'engager à s'observer.

— Ah ! laisse-moi tranquille, toi ! ... tout ça c'est ta faute... Je veux parler devant tout le monde. On peut lui rapporter mes paroles, à ce muscadin, on peut lui dire que je lui faisais beaucoup d'honneur en le prenant pour gendre, et, puisqu'à présent il se rappelle que nous sommes des paysans, ... les paysans se moquent de lui, et, pour n'avoir plus à y revenir, vous lui direz que ma fille épouse son cousin Marc Valery. Je publierai les bans dimanche prochain. Voilà ma réponse.

— Bravo ! cria Boc, voilà qui est bien !

Mon oncle sortit bouillant de colère. Je courus après lui pour l'embrasser et le calmer ; mais lui, me repoussant avec un geste brusque :

— C'est bon ! je n'ai besoin ni de tes consolations, ni de tes remerciements ! Je ne m'exécute pas de bonne grâce, je ne te le cache pas ! Tu es content ? Je ne le suis pas ! Vous vous aimiez ? Tant mieux pour vous ! mariez-vous, et laissez-moi tranquille ! ...

Il était si peu maniable, que j'eus bien envie de le laisser en effet ; mais je sentais que, malgré lui, malgré moi peut-être, je l'aimais comme un naïf que je suis. Je lui montrai tant d'affection, qu'il finit par se calmer. Je lui envoyai Marguerite pour le consoler tout à fait, et, une heure après, ils sont rentrés au salon, où madame d'Asta-

fort, sa fille, le brave Boc, aussi content que si tout men bonheur lui fût arrivé, le docteur et Raoul, se trouvaient réunis.

La Chapelaude et le curé étaient partis. M. Chassepain et M. Lormond venaient d'arriver avec de grosses liasses de papiers et un grand portefeuille. Ils ne s'attendaient pas à trouver les affaires en si bonne voie.

Marguerite était radieuse; elle avait comme une auréole de bonheur autour du front. Elle tenait la main de son père, qui lui souriait.

—Oui, oui, lui disait-il, cajole-moi, flatte-moi, tu as à te faire pardonner ton entêtement et ta désobéissance. J'étais aveugle de ne pas voir que tu me bernais! Je t'en veux pour ça; mais je ne veux pas ton malheur, au bout du compte! D'ailleurs, Marc est un bon cœur, il est riche et décoré, c'est un homme à présent; mais il a manqué de franchise avec moi.

Comme je voulais répondre :

— Assez là-dessus, mon gendre! Embrasse ta femme et rends-la heureuse!

Marguerite m'a sauté au cou et m'a donné un bon grand baiser sur le front, devant tout le monde. Je n'ai pu prononcer un seul mot, mes jambes fléchissaient, je me suis laissé tomber dans un fauteuil, et j'ai fondu en larmes. J'étais trop heureux, mon bonheur m'accablait.

— Allons! allons! me disait mon oncle en me secouant, ne vas-tu pas te trouver mal? Quel effet ça te fait! Allons donc! pas de faiblesse!

— Pardon, mon oncle, je suis si heureux!

Et, me jetant à genoux devant Marguerite :

— C'est que, voyez-vous, elle a été le rêve et le but de toute ma vie...

— Pauvre garçon ! ça fend le cœur, dit madame d'As-tafort, qui pleurait. J'aurais été si heureuse que ce fût ma Fanny qui... Mais il n'y faut plus penser.

Elle vint à moi, et cette bonne grosse femme — car, au fond, elle est vraiment bonne — me demanda de l'embrasser, ce que je fis de grand cœur ; puis, me jetant au cou de mon oncle :

— Je rendrai votre fille heureuse, et vous serez heureux aussi, je le jure, si vous vous laissez aimer.

— Oh ! mon Dieu, du moment que tu es mon gendre, dit-il, tu aurais toujours eu ma fortune. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ça ne change pas grand'chose.

— Ça ne change que de propriétaire, dit en riant M. Lormond.

— Et à quand le jour du mariage ? demanda Fanny, qui était restée froide et impassible debout au coin de la cheminée.

— Mais... répondit mon oncle, nous avons choisi le 15 du mois prochain ; pourquoi prendre un autre jour ?

Raoul, le docteur, les notaires vinrent me serrer la main. Boc me demanda la permission de m'embrasser.

— De grand cœur ! lui dis-je ; je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois mon bonheur.

— Oh ! j'en suis bien heureux moi-même, répondit-il, d'autant plus que j'ai retrouvé ma *Bullade à la Nuit*. Elle est très-jolie ; je vous la lirai ; vous verrez ça !

On s'est mis à table ; le dîner a été fort gai, et, le soir, mon oncle a voulu me parler en particulier. Nous sommes montés dans sa chambre, et, là, il a racheté complètement son mauvais vouloir et les sentiments égoïstes qu'il m'avait montrés jusqu'à ce jour.

— Petit ! me dit-il comme aux beaux jours de ma jeu-

nesse, il y a une chose qui me pèse sur l'estomac, une chose que je pourrais garder pour moi tout seul;... mais, quoique j'aime bien l'argent, je suis un honnête homme. Je n'ai à rendre compte à personne des revenus avec lesquels j'ai amélioré tes propriétés et un peu les miennes...

— Ne parlons pas de cela, mon oncle, lui dis-je en lui prenant la main, puisque nous sommes d'accord!

— C'est bon! mais, quand le vieux Valery fut mort, me croyant l'héritier, j'ai été à Lignièrès, et j'ai apporté plusieurs meubles qui sont ici et que je suis prêt à te remettre si...

— Ils sont bien où ils sont.

— Bon! mais il faut que tu saches que j'ai trouvé aussi une somme d'argent considérable dont il n'est pas question dans le testament. Je l'ai emportée, la croyant mienne; mais, puisque tout t'appartenait, l'argent est à toi...

— Laissons cela, mon oncle.

— Ah! mais non! c'est ton bien. Je l'ai placé à gros intérêts, et ça monte aujourd'hui à près de deux cent mille francs.

— Faites-en cadeau à Marguerite, ce sera sa dot.

— Une dot de deux cent mille francs à la fille d'un millionnaire? Tu veux plaisanter! toute la province se moquerait de moi!

— En ce cas, gardez-les.

— Encore une fois, non! Tiens, je veux me confesser tout à fait. Je suis avare mais généreux, indécis mais résolu. Depuis que tous ces revirements d'argent sont venus me tomber sur la tête, j'ai réfléchi. Je ne veux pas que Marguerite pense que son père ne l'aime point; je ne veux pas être blâmé, être traité de *cancre* par tout le pays. Je

veux faire voir aux marquis que les paysans savent faire les choses grandement. Je veux que M. Mauvezin, tout court, en crève de dépit et de regret. Je donnerai en dot à ma fille le château de Saint-Jean et ses dépendances, tout ce qui est enclos de murs et de fossés. Ça vaut quatre cent mille francs, plus les deux cent mille francs que tu refuses de prendre. Et moi, j'irai habiter ma ferme de Bellevue, ici à côté ; je ferai arranger le petit corps de logis, et je vivrai à mon goût avec les dix-sept mille livres de rente qui me resteront.

— Mais vous serez seul, mon oncle ?

— Bah ! je serai tout près, et, quand je m'ennuierai, je viendrai vous voir.

Là-dessus, nous nous sommes quittés en nous embrassant.

Aujourd'hui, toute une partie de la journée a été employée en conférence d'affaires entre les notaires, qui ont couché ici. Je n'ai plus voulu entendre parler d'argent, et j'ai laissé M. Lormond régler par contrat mes intérêts et ceux de ma future.

Maintenant, mon ami, je te demande comme une preuve d'amitié d'assister à ma noce. Arrange donc tes affaires, demande un congé et viens !

Marguerite, à laquelle j'ai bien souvent parlé de mon cher Cadanet, est très-désireuse de le connaître. Allons, mon vieux, en route ! viens lui montrer ta moustache jaune, ta belle balafre et tes grandes pattes, et lui faire apprécier ton grand cœur. Nous ne voulons pas nous marier sans que tu sois ici. Tu peux y être le 10 ou le 12, et tu y seras, j'en suis bien sûr. Fais part de mon bonheur à nos amis. Toi, je t'embrasse d'un cœur qui est à toi pour toujours... et *depuis toujours* ; c'est mon idée ! MARC.

MARC VALÉRY A CADANET

5 octobre 1852.

Mon vieux camarade, *quoi qu'il arrive*, tu recevras et liras ceci à Saint-Jean ; car je te suppose en route et je désire bien te recevoir, te presser dans mes bras, à moins que...

Trêve aux préambules ! Ceci est encore le journal de ton ami, qui te raconte et te livre sa vie jour par jour, heure par heure, pour ainsi dire.

Pendant trois jours, tout le monde a été occupé ici des préparatifs du bal projeté par M. Désormes, le jour de la chasse, en vue des fiançailles de Marguerite.

— Je ne veux pas en être pour mes frais, a dit mon oncle ; c'est un autre fiancé, voilà tout ! Et, d'ailleurs, je veux des réjouissances dans ma maison, pour que le Duluc ne croie pas qu'on le regrette.

La fête était dans tout son éclat lorsque, rentrant dans la salle de danse après avoir, de la part de Marguerite, donné quelques ordres, je vis M. de Mauvezin faisant le tour de ce qu'on appelle la *tapisserie* et saluant madame d'Astafort.

— Ah ! dame ! me dit celle-ci dès qu'il se fut éloigné, je suis aussi étonnée que vous ! Je ne m'attendais pas à ça par exemple ! Il avait été invité le premier, lui, à Chizé, et à moins de lui faire défendre de se présenter, ... je ne vois pas trop ce qu'on pouvait faire. Il eût mieux valu contremander le bal ; mais M. Désormes ne doute de rien !

— C'est M. Duluc qui ne doute de rien, répondis-je. J'ignore s'il vient ici pour nous braver, en nous prouvant qu'un homme de sa qualité ne peut garder rancune à de petites gens comme nous; mais, si c'est là son intention, il fera bien de ne pas trop la manifester.

Je le vis s'approcher de Marguerite et l'inviter à danser. Elle refusa froidement; il ne montra aucun dépit et s'adressa à une autre.

Je le suivais des yeux avec attention. Fanny, en passant près de moi, me dit tout bas :

— Il faut que je vous parle; sortons !

— Pas à présent, lui répondis-je. Je ne veux pas perdre de vue mon marquis.

Quand il eut dansé pour l'acquit de sa conscience, il suivit les joueurs dans la bibliothèque, et Fanny m'emmena dans la salle à manger, d'où je ne perdais rien de ce qui se passait dans le bal. Marguerite dansait avec Boc-

— Marc, me dit mademoiselle d'Astafort, il faut vous montrer généreux, il faut pardonner à Mauvezin l'audace qu'il a eue de venir ici.

— Ah! je savais bien qu'en dépit de vos railleries sur son compte, vous vous intéressiez à lui!

— On ne s'intéresse pas aux gens qu'on méprise, reprit-elle avec feu. C'est pour Marguerite que je vous implore. Songez au scandale d'une affaire entre vous et celui...

— Celui qu'on lui destinait et qu'elle a repoussé? Où serait le scandale? Mais tranquillisez-vous, Fanny, je n'en veux point au marquis. Il ne m'a jamais bravé en face. Qu'il s'observe aujourd'hui, qu'il laisse croire à tout le monde qu'il est venu se montrer par bêtise et non par arrogance, et j'aurai la patience d'en rire.

— Pauvre Marc! s'écria Fanny, vous ne voyez rien, vous

ne comprenez rien ! C'est la faute de Marguerite : elle eût dû vous avouer son malheur !

— Son malheur !... Quel malheur ? Que voulez-vous dire ?

— La pauvre enfant n'a pas eu le courage de parler. Que voulez-vous ! elle en avait bien envie ; elle vous a dit la moitié de la vérité sur cette nuit d'orage après la chasse...

— Voyons, Fanny, vous aimez à faire souffrir. Frappez donc plus vite et buvez mon sang ! Mauvezin s'est vanté...

— Non, il ne s'est vanté de rien. Il a *confié* seulement, et je l'ai su. Il est bien vrai que Marguerite s'est bravement défendue, qu'elle a cru lui donner des coups de cravache, qu'elle s'est figuré le voir repoussé par son cheval ; mais c'était le garde des Loges qui était aposté là pour l'empêcher de fuir. Après ce grand courage, Marguerite a eu peur ; on a retenu son cheval, elle s'est évanouie, *quelqu'un* l'a portée dans la maison du garde où il n'y avait personne ;... le garde était dehors, il tenait les chevaux...

— Assez, Fanny ! m'écriai-je, assez ! Vous n'en direz pas davantage, j'espère !

— Marc, il faut tout savoir. Je vous l'avais dit, Marguerite est sotte. C'est l'enfant gâté qui se croit tout permis, c'est la fille riche et mal élevée qui s'imagine tout dominer. Elle avait bravé Mauvezin, elle l'avait irrité... Il voulait se venger, il s'est vengé !

— Vous mentez, Fanny, vous mentez effrontément ! Quel est donc l'homme capable d'une pareille infamie ?

— Mauvezin n'a pas cru faire un grand crime. Il devait, il voulait épouser Marguerite ; il croyait qu'après avoir passé une heure dans ses bras, elle ne pourrait plus se dédire. Il l'avait vue incertaine un moment à Chizé. Souvenez-vous... Elle a expliqué cela comme elle a pu ; mais elle n'a pas su se conduire, car, au lieu de se résigner au seul

parti qu'elle eût à prendre après la triste aventure des Loges, elle a déclaré au marquis qu'elle le haïssait et qu'elle n'épouserait jamais que vous : aussi était-il très-mortifié en arrivant ici vers minuit. Ma mère vous l'a dit, il était triste. Il n'a pas voulu revoir Marguerite, qui, de son côté, s'est encore évanouie entre les bras de la petite Nanniche. Certainement, le marquis se reprochait sa conduite, ... et elle est odieuse, j'en conviens ; mais ce qu'il fait ce soir, en venant ici, n'est pas d'un homme sans foi.

— Parce que...

— Parce qu'il sait que Marguerite vous aime et qu'il se présente pourtant devant elle, décidé à réparer ses torts si elle l'exige. Réfléchissez, Marc ! il en est temps encore, et dites à Marguerite de réfléchir... Vous ne pourrez la confesser : elle vous aime, elle mentira jusqu'au désespoir ; mais faites-lui entendre que vous savez tout, et qu'elle ne peut plus appartenir à un autre que celui qui lui a fait violence !

Je le dis à la gloire de l'amour, à l'honneur de ma conscience, je ne crus pas un mot de ce que Fanny venait de me dire. Je la regardai en face, les bras croisés sur la poitrine, et je lui répondis d'un ton glacé :

— Fanny, si tout cela est vrai, je n'en suis pas moins résolu à épouser Marguerite, et il ne dépendrait pas de moi de l'aimer moins que je ne fais ! Si elle a été victime d'une trahison infâme, ... à laquelle vous avez donné les mains, ... elle est encore pure, puisqu'elle n'a pas cessé de m'aimer. Vous voyez bien que vos conseils sont inutiles, et que vous eussiez mieux fait de me laisser tout ignorer !

Fanny étouffa un cri d'agonie. Je lui tournai le dos sans pitié. Ne m'avait-elle pas torturé avec une méchanceté infernale ?

Je courus à la bibliothèque, où le marquis jouait au

whist avec la Chapelaude, Raoul et le docteur. Boc, assis aux pieds de la statue, la contemplait silencieusement. Je regardai quelques instants Mauvezin avec une affectation qu'il ne parut pas remarquer. Une main se posa sur mon épaule ; je me retournai : c'était Fanny, pâle comme la statue. Je m'approchai de Boc et le priai de l'emmener danser : elle s'y refusa.

— Vous voulez rester ? lui dis-je à voix basse. Eh bien, soit !

J'allai fermer la porte en dedans et revins vers la table de jeu. Cette fois, Mauvezin m'avait suivi des yeux, et, comme je me posais en face de lui :

— Ah ça ! me dit-il d'un ton impertinent, à qui en avez-vous ?

— Monsieur Duluc de Mauvezin, lui répondis-je, est-il vrai que vous soyez venu ici avec l'intention d'offrir encore votre nom à mademoiselle Désormes ?

— Si c'était mon intention, je n'aurais de compte à rendre qu'à elle-même ; mais je veux bien vous dire que je ne vais plus sur vos brisées. *Il est trop tard*, mon cher !

Je pensai que ces dernières paroles voulaient être une confirmation des calomnies que Fanny m'avait rapportées, et, avant qu'il eût pu ajouter un mot, je le souffletai si vigoureusement, qu'il retomba sur sa chaise. Il se releva et essaya de se jeter sur moi ; mais je ne lui laissai pas le temps de m'effleurer, je l'envoyai rouler aux pieds de la statue, qui en trembla sur son socle.

Les témoins de cette scène, gens très-pacifiques, voulaient arranger l'affaire ; mais il n'y avait pas moyen, et je ris encore de ce pauvre Boc, qui traitait la chose de *mal-entendu*.

— En voilà assez, messieurs ! leur dis-je ; je suis à la disposition du marquis.

— Demain matin, répondit-il, et à l'épée, car je veux vous tuer. M. de la Chapelaude s'entendra avec vos témoins sur le lieu du combat.

Je laissai le marquis se remettre. Pour moi, j'étais tout remis. Il y avait si longtemps que je brûlais de corriger ce faquin, que je me sentais soulagé. Je pris le bras de Fanny, et je l'invitai à danser. Elle refusait, elle se soutenait à peine; je la contraignis à faire vis-à-vis à Marguerite.

Au bout d'un quart d'heure, le marquis reparut, pâle encore, mais maître de lui-même. On se doutait de quelque chose, on chuchotait en me regardant. Je continuai à danser avec tant d'entrain, que Marguerite n'eut aucun soupçon.

Nous fûmes interrompus par l'annonce du souper. Fanny disparut, et je la vis rentrer, errer quelques instants et s'entretenir près du buffet avec Mauvezin.

S'entendaient-ils contre moi? C'est probable; mais, tout à coup, Fanny jeta un cri, et M. de Mauvezin tomba dans les bras de Dolin, qui était près de lui. Sa figure était livide, ses yeux ouverts, ternes, fixes, comme ceux d'un cadavre. Le docteur le secourut, et il fut bientôt en état de partir. La Chapelaude vint me dire tout bas de sa part que ce n'était rien, et qu'il serait au rendez-vous, fixé par nos témoins au lendemain : onze heures du matin, l'épée, le Terrier-Noir, à mi-chemin de Chizé et de Saint-Jean.

Je me bats dans deux heures. Tu penses bien que Marguerite l'ignore. S'il m'arrive malheur, elle le saura assez tôt. Kadour te remettra le paquet où sont écrites mes dernières volontés.

Il me semble juste de laisser ma fortune à celle qui devait être ma femme, et c'est ce que je fais par un testament que Kadour portera à M. Lormond. J'ai légué à

mon spahi dix mille francs afin de récompenser ce brave garçon, qui a toujours montré beaucoup de dévouement à son chien de chrétien de maître. Tu lui diras de rester honnête homme, sinon mon spectre ira lui tirer les pieds pendant son sommeil. Je n'ai pas oublié non plus M. Boc, ni Dolin, ni Nanniche; ma mort enrichirait au moins quelques pauvres. Quant à toi, je te laisse, outre mes armes, une petite fortune que tu dois accepter par amitié pour moi.

Adieu, mon ami! Nous nous sommes déjà dit ça plusieurs fois en Afrique, ne croyant plus nous revoir, et nous savons que les adieux ne font pas mourir. Si je ne les supprime pas comme des puérilités, c'est qu'ils cimentent l'affection. Je regretterais la vie, je te l'avoue, à cause de Marguerite et à cause de toi; mais nous nous reverrons, j'en suis convaincu. Où? Je n'en sais rien. Je n'ai pourtant pas conscience de mourir aujourd'hui.

Bah! on ne meurt pas, on transmigre, et la mort est le passage d'une vie à une autre... Il me semble qu'on m'a répondu *oui* tout bas, mais si nettement, que je me suis retourné. Il n'y a personne dans la bibliothèque, où je t'écris, à moins que ce ne soit la statue qui ait parlé,... ce qui est invraisemblable!... Je n'ai pas l'esprit à la superstition en ce moment; je me sens très-calme et plein de foi. Adieu, et *de toute façon* au revoir.

Ton ami de tout temps.

MARC.

MARC A MARGUERITE

5 octobre 1852.

Quand tu recevras cette lettre, je ne serai plus. Je n'ai pas besoin de te dire que le seul regret que j'emporte, c'est celui d'être séparé de toi pour quelque temps; mais nous nous retrouverons comme nous nous sommes retrouvés déjà. Notre amour ne date pas de deux ans, j'en suis sûr, et il ne peut finir si tôt. C'est donc une absence que je vais faire, et rien de plus : l'âme n'est pas immortelle seulement; elle est éternelle.

Prends courage, pense à moi, et dis-toi tous les jours, à mesure que tu avanceras dans la vie : « Encore un jour qui me rapproche de celui qui m'aimait plus que lui-même ! »

Si tu avais jamais besoin d'un dévouement à toute épreuve, adresse-toi à mon ami Cadanet, dont je t'ai si souvent parlé; c'est mon vieux Pylade.

Adieu, ma belle fiancée, ma bien-aimée, ma femme chérie ! Je ne regrette que toi, et lui... Le reste est si peu de chose ! Adieu ! courage !

MARC.

JOURNAL DE MARC

6 OCTOBRE. — Mes lettres d'adieu éventuel à ma fiancée et à mon ami terminées, j'étais parti à cheval. Tout en

galopant vers le lieu du rendez-vous, j'ai donné à Kadour, qui m'escortait, mes ordres et instructions pour qu'il eût à remettre ces lettres, à régler mes affaires à Saint-Jean et à partir pour l'Afrique dans le cas où je serais tué.

— Sidi lieutenant, dit-il, pendant que toi battre, moi prier pour toi. Allah est grand ! Allah aimer les spahis !

Je n'étais pas assez absorbé pour ne pas rire de cette protection divine accordée spécialement aux spahis.

J'avais craint d'être en retard, mais j'arrivais avant mon adversaire. Ses témoins, le docteur Thibaut et la Chapelaude, causaient avec Raoul. Quant à Boc, les deux mains dans ses poches, il piétinait dans la rosée et s'impatientait.

— Messieurs, leur dis-je, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre... Mais je ne vois pas les épées.

— Nous avons le choix des armes, répondit sèchement M. de la Chapelaude, et nous nous sommes décidés pour le pistolet.

— C'est comme il vous plaira, repris-je, un peu piqué de son ton pédant ; seulement, on se manque très-souvent au pistolet, et je vous jure que je veux un duel à mort. M. de Mauvezin, souffleté, ne peut être d'un avis différent.

— Nous sommes l'offensé, et nous tirons le premier, reprit le petit homme avec emphase.

— Monsieur, dit le docteur en s'adressant à Raoul, vous voyez ici deux témoins en désaccord. Je ne sais pas si M. de la Chapelaude a mangé une vipère ce matin, il est très-mordant ; mais je trouve singulier que, de sa propre autorité, il dérrange le choix des armes. Hier au soir, nous avons arrêté que la rencontre aurait lieu à l'arme blanche.

— Je suis pour l'épée, s'écria Boc.

— Et moi aussi, ajouta Raoul.

— Et moi, reprit le docteur, j'ai horreur des blessures d'armes à feu ; on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Elles présentent les cas les plus singuliers. D'ailleurs, c'est l'arme des maladroits.

— Adalbert en décidera, répondit M. de la Chapelle. Puisque ses deux témoins ne peuvent s'entendre, il aura, contre l'usage, voix délibérative. Mais pourquoi ne vient-il pas ? Il est déjà onze heures et demie, et je n'ai pas encore déjeuné.

— Il fallait prendre vos précautions, vous allez maigrir, lui dit le docteur.

— C'est impossible ! fit à son tour Raoul.

— Raoul, cria le petit homme en colère, vous m'ennuyez à la fin avec vos quolibets. Je m'en vais !

Je leur demandai si ce rendez-vous était une plaisanterie. Mon adversaire ne venait pas, et un de ses témoins s'en allait sous prétexte d'avoir faim ; mais je leur jurai de retrouver M. de Mauvezin, car je n'entendais pas en rester là avec lui.

— Écoutez, monsieur Valery, dit le docteur, et vous aussi, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à mes témoins avec une sorte de solennité. Nous vous paraissions ridicules, n'est-ce pas, et vous craignez que la scène ne dégénère en comédie ? Eh bien, moi, je ne crois pas à la possibilité du duel, pour aujourd'hui du moins. Je crains à chaque instant d'être appelé pour affaire sérieuse à Chizé. J'y ai reconduit le marquis cette nuit, après la syncope violente dont vous avez été témoin, et, comme il descendait de voiture, il s'est trouvé encore très-malade. Je suis resté près de lui jusqu'à six heures du matin, et je n'ai pu le faire consentir à l'idée de retarder le duel.

Il viendra donc, mort ou vif, à moins qu'on ne vienne me chercher pour me dire qu'il est sans connaissance.

Le docteur parlait si sérieusement, qu'il n'y avait pas moyen de douter. Il n'est point l'ami particulier du marquis, et il ne cherchait pas à faire appel à ma générosité. Raoul, qui ne peut se tenir de railler, même dans les circonstances les plus sérieuses, demanda au docteur si M. de Mauvezin était *malade de maladie* ou d'émotion. La Chapelaude voulut relever avec aigreur cette plaisanterie déplacée ; le docteur lui coupa la parole, et, avec un sang-froid qui lui est propre :

— M. de Mauvezin, dit-il, a fait ses preuves en mille circonstances avec les bêtes de nos forêts. Vous l'avez vu découdre un sanglier, monsieur Valery, vous savez s'il est engourdi ! C'est un diable avec les chevaux, un vrai casse-cou en voiture ; mais il n'est pas sans exemple que des hommes très-braves soient effrayés de cette chose froide et stupidement cruelle qu'on appelle une partie d'honneur. Pour moi, j'avoue avoir fait tout au monde cette nuit pour l'en dissuader, j'ai échoué : donc, la volonté est plus forte chez lui que l'émotion, si émotion il y a. Tout ceci est pour répondre à la question de M. de Vinceux.

— Vous auriez pu ajouter, reprit la Chapelaude, que Mauvezin s'est déjà battu, et qu'il a tué son homme ! La chose a fait assez de bruit, et M. de Vinceux ne l'ignore pas.

— Ce ne serait pas une raison, répliqua l'impassible docteur. L'émotion peut être grande sans paralyser la volonté, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. A présent, messieurs, laissez-moi vous affirmer que le marquis est réellement malade, sérieusement peut-être, et que ce mal subit présente un peu les caractères d'une

petite attaque de choléra. Peut-être aussi, à Saint-Jean, ayant trop chaud, a-t-il bu trop froid : certains tempéraments ne peuvent supporter les boissons glacées. Bref, il est fort souffrant.

— Attendons encore, messieurs, répondis-je, attendons longtemps, s'il le faut, et, si M. de Mauvezin est en état de se rendre ici, je déclare me tenir à sa disposition pour que le duel ait lieu tout de suite ou soit remis à un autre jour.

Cette conclusion n'était pas du goût de la Chapelaude, qui avait faim, et de Boc, qui avait froid ; mais nous n'attendîmes pas plus d'un quart d'heure. Alors une calèche arriva vers nous à fond de train : le marquis en descendit avec aplomb. Il avait assez bonne mine, bien qu'il eût l'œil creusé et que la coloration de son visage me parût étrange. Il ne s'excusa pas d'être en retard, il se contenta de dire au docteur :

— Vous avez expliqué que c'est bien malgré moi... ?

Puis, s'adressant à la Chapelaude :

— Je tiens pour le pistolet. J'ai tant souffert cette nuit, que je ne me porte pas sur mes jambes, mais j'ai encore la main sûre !

On examina les pistolets qu'il avait apportés ; on régla les distances. M. de Mauvezin tira le premier et me visa longtemps. J'ai vu souvent la mort de près ; eh bien, j'avoue que j'ai été ému, mais par une idée fantastique : en voyant devant moi cette tête et cette face d'un rouge vif, ces yeux bleus verdâtres qu'animait je ne sais quelle rage froide, j'ai cru reconnaître, ... j'ai peut-être reconnu Dhu-Lug, celui qui m'a tué dans les forêts d'Ar-Denan, peut-être en ce même lieu où nous nous battions.

J'entendis Raoul crier au marquis :

— Mais tirez donc !

Une balle siffla très-près de mon oreille et alla se loger dans un arbre derrière moi. C'était à mon tour. Je dédaignai de viser comme avait fait mon adversaire; je tirai vite : il s'étendit de son long sur le dos et resta sans mouvement.

On le crut mort. Je ne le pensais pas : on tombe toujours en avant sur la blessure d'une arme à feu qui vous fait face. Le docteur s'empressa de l'examiner : il n'avait aucune blessure. Ma balle avait coupé son col de chemise sans le toucher. Il était évanoui pourtant. Le docteur tint à nous faire constater la prostration du pouls, l'insensibilité de la peau, la roideur des membres. C'était une sorte de catalepsie.

— Si je ne l'avais déjà vu ainsi hier au soir, dit-il, je le croirais mort; mais j'espère le tirer de là encore une fois... Il ne faudrait pourtant pas, ajouta-t-il avec cette gaieté sinistre des vieux médecins, qu'il en prît l'habitude ! La récurrence ne vaut rien.

J'étais étonné de voir qu'en proie à une crise si grave, M. de Mauvezin eût toujours la figure colorée.

— Et moi aussi, ça m'étonne ! dit le docteur en le regardant. Il trempa un linge dans une flaque d'eau pluviale et le porta au visage de son malade. Le linge se couvrit d'une teinte rouge. Le pauvre diable, *malade de maladie* ou de peur, comme dit Raoul, s'était peint les joues comme une femme, pour nous cacher sa pâleur.

— Laissez-moi donc ! me dit Raoul tout bas, je suis sûr qu'il est toujours fardé ! Les dames lui faisaient compliment de ses joues de rose du temps qu'il était frais; mais il a fait une vie enragée à Paris, les roses ont jauni, et le vinaigre anglais les a remplacées une fois pour toutes.

Le marquis a repris entre les mains du docteur un peu de sentiment ; mais il n'était pas en état de parler et n'avait pas l'air de comprendre où il était. Ses témoins l'ont remmené dans sa calèche, et me voici de retour, renonçant à expliquer la bizarrerie de cette ridicule aventure. Le marquis est mal, je n'en puis douter ; mais est-il atteint d'un certain genre de poltronnerie à l'endroit du duel ? Il faudra bien qu'il en revienne et qu'il se décide à mourir d'autre chose que de frayeur. Aussi je ne jette pas au feu mes lettres de *faire part* et mes dernières dispositions. Lâche ou non, M. Duluc tire bien et peut me tuer. Je n'aurai qu'à changer les dates de mon testament et de mes adieux.

Mon cher Cadanet, me voilà triste, affreusement triste ! L'idée de la vengeance, l'espoir du châtement d'un misérable m'ont soutenu depuis l'horrible révélation de cette nuit. Et me voilà retombant sur moi-même ! Ma proie m'échappe, et cette blessure, cette morsure de l'envie, ... cette calomnie, car c'en est une, vient me ronger le cœur.

Non ! elle a menti, cette odieuse fille ! Marguerite est pure, elle se serait débattue jusqu'à la mort... et, d'ailleurs, Mauvezin n'a peut-être pas seulement eu l'idée d'un pareil crime ! Fanny l'aime, elle est jalouse de lui, ... ou elle me hait ; ... ce qu'il y a de certain pour moi, c'est qu'elle abhorre ma pauvre Marguerite ! Et pourtant Marguerite raconte que Mauvezin a voulu la retenir de force, la faire descendre et qu'il lui a pris le pied. Elle a été obligée à une fuite désespérée, elle qui sait à peine manier un cheval ! Elle est tombée brisée de peur, de colère et de fatigue en arrivant. Elle ne m'a pas attendu ce soir-là, elle n'a pas songé à s'inquiéter de mon long tête-à-tête avec Fanny, dont autrefois elle était jalouse ! Le lende-

main, elle était pâle, elle tremblait d'indignation en racontant à madame d'Astafort et à moi l'aventure de la veille. Ce n'était que la moitié de la vérité selon Fanny!... Et quand je pense que tout est possible dans le récit de cette impitoyable créature! Non-seulement possible... mais vraisemblable!

Mais Marguerite est brave et franche. Pourquoi ne m'eût-elle pas dit : « Je suis perdue, mais je suis sans reproche? J'ai été victime d'une fatalité,... outragée par un misérable! Tue-le, venge-moi! »

Oui, sans doute;... mais la plus forte des femmes est faible devant la douleur de celui qu'elle aime! « Elle a craint de vous faire trop souffrir! » disait Fanny. Et puis Fanny l'aura effrayée de l'adresse et du *courage* de ce Mauvezin. Elle aura cru qu'il devait absolument me tuer... Pauvre enfant! comme elle doit souffrir!...

Mais elle ne souffre pas, elle est fraîche, riante, gaie à toute heure depuis que notre mariage est décidé. Elle dansait si follement la bourrée cette nuit! Elle était si peu inquiète de la présence de Mauvezin! Elle l'a regardé avec un dédain si calme lorsqu'il a osé l'inviter à danser! Elle était si confiante dans ma promesse de ne pas le provoquer, qu'elle ne s'est aperçue de rien entre nous!

Non, je suis fou, ce n'est pas vrai! il n'y a rien de vrai! Mauvezin lui-même ne se doute pas de ce dont je l'accuse. Il a été sot, mal appris,... il a bien eu l'intention peut-être de la compromettre : il mérite une leçon, et il ne l'évitera pas ; mais j'ai mal interprété ses paroles : *Il est trop tard!* — Que voulait-il dire? — Rien, sinon qu'il savait à quoi s'en tenir sur le refus de Marguerite, et que M. Désormes l'avait joué. — N'importe! j'ai rompu la glace, il faudra bien que, pour avoir retenu la bride

dans les mains de Marguerite et serré son pied dans les siennes, il morde la poussière pour ne plus se relever, ce Lovelace cataleptique !

6 OCTOBRE. — Non ! je ne dirai rien à Marguerite. Fanny a quitté Saint-Jean avec sa mère le lendemain du bal ; je ne l'ai pas revue, je ne veux pas la revoir. Quand Marguerite sera ma femme, je lui dirai d'éloigner d'elle cette vipère... Ma femme ! Marguerite ma femme ! Le rêve de toute ma vie, le voilà qui se réalise, et une flèche empoisonnée me traverse le cœur !

M. Duluc est toujours très-malade. Le docteur croit tout à fait au choléra. Ah ! s'il allait mourir sans que je fusse vengé !... Vengé de quoi ? d'une mauvaise pensée seulement ? Je n'ai peut-être que de puérils motifs d'aversion. Pourquoi haïr à ce point le rival que l'on supplante ? N'est-il pas assez puni, assez humilié ?

Marguerite semble croire que je ne peux pas avoir de ressentiment contre lui ; elle paraît de si bonne foi ! Ah ! je suis bien coupable probablement envers elle ! Qu'elle ne le sache pas, la pauvre enfant, qu'elle ne se doute jamais de ce que je souffre !

8 OCTOBRE. — Il est toujours dans le même état : de la fièvre, des divagations, aucune pensée suivie. Si j'allais le voir ?... Peut-être que, dans le délire, la vérité lui échapperait... Mais sa mère ne me laisserait pas approcher de lui. Elle sait peut-être que nous nous sommes battus, que nous devons nous battre encore. Je n'ai ni le droit ni le courage de briser le cœur d'une mère.

J'ai été aux Loges, comme en me promenant. Il n'y a là qu'une mesure et un vieux garde si sourd, si décrépité, si stupide, qu'il me paraît incapable d'avoir pu se prêter à un attentat !... Retenir un cheval qui se défendait, il n'en aurait pas eu la force ! J'ai tâché de le faire

causer, il ne comprenait rien à mes insinuations. Il souriait d'un air hébété. Il a un fils, un neveu peut-être ; je n'ai pas songé à lui demander s'il vivait seul...

.
Dolin m'a dit qu'il vivait seul avec sa vieille femme ; leurs enfants demeurent au loin. Ce sont d'honnêtes gens. Donc, Fanny a menti !

Marguerite se plaint de ne pas me voir à toute heure. Je lui réponds qu'elle passe sa vie à essayer des robes et que je suis absorbé de mon côté par mes affaires de succession, dont je ne m'occupe pourtant pas du tout. L'enfant est radieuse de me montrer ses belles toilettes, les cadeaux dont son père tient à honneur de la combler. Fanny lui a envoyé un collier que je lui ai arraché des mains en lui défendant de le porter ; tout ce qui vient de Fanny doit être empoisonné. Ma brutalité a causé de l'effroi et de la stupéfaction à ma chère fiancée.

— Qu'as-tu donc contre Fanny ? Elle a des défauts, c'est vrai ; mais, quand on est heureux, il faut tout pardonner.

Heureux !... Marguerite est heureuse, donc, elle est pure ! Oh ! oui, son cœur est pur comme le ciel ! Si elle eût été profanée, elle ne l'eût pas compris. N'était-elle pas évanouie d'ailleurs ? Je crois et ne crois pas. Quel supplice !

... Je me suis calmé ce soir auprès de la statue. Je l'ai regardée longtemps. Le marbre ! O pureté du marbre ! es-tu donc un si grand mérite ? Qu'importe cette blancheur immaculée dont tu n'as pas de conscience, paisible Callirhoé ? Le prix de la candeur est dans l'âme qui la conserve. Rien n'a souillé celle de Marguerite. Non, elle n'est pas plus profanée que ne le serait cette statue par les embrassements d'un fou !

Était-il fou, celui qui aima Galathée? L'amour du marbre!... Toujours!... c'est une idée fixe, je le sens! L'effroi de la souillure!... c'est un préjugé cruel... ou une injuste rigueur, un instinct sauvage peut-être!... J'aime mieux m'abandonner au doute qui me torture, puisque je ne peux pas le surmonter. Oui, je l'accepte, ce doute affreux, j'en ai le courage; je le brave, et je le foulerai aux pieds. Je serai l'époux heureux et fier de Marguerite. Je ne lui demanderai pas d'aveux humiliants... Je me suis abstenu de toute question qui eût pu altérer la sainte pureté de son imagination, de même je m'abstiendrai de toute plainte qui pourrait navrer son cœur fidèle.

9 OCTOBRE. — Que ce marbre est beau! que cette Callirhoé est chaste! Si, comme Pygmalion, je n'eusse aimé qu'une idée,... une statue,... je ne souffrirais pas les tourments de la jalousie!

.

J'ose à peine confier au papier l'accès de délire que j'ai eu ce matin! N'importe, je dois me rendre compte de ce qui se passe en moi et l'analyser, je l'ai promis à Cadanet. Si c'est une maladie de mon cerveau, il m'aidera à la combattre. Je l'attends avec impatience... Puisse-t-il me railler, me faire rougir de moi-même!

Mais cette statue n'est l'œuvre de personne, c'est celle de Dieu! Quel artiste eût pu jamais imiter à ce point la nature?... N'est-ce point Callirhoé elle-même? La vie ne peut-elle pas avoir été suspendue?

Quel est ce mystère, la vie latente? Ce savant dont j'ai tant méprisé les théories sur le métamorphisme,... il avait raison peut-être, mais il ne voyait que la moitié de la question. Il voyait la substance transformée, il constatait les opérations mystérieuses de la mort... Oui, ce

peut être là une femme qui a vécu, qui a aimé, et que la mort a surprise dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté; mais son âme? son âme qui n'a pu tomber inerte sous les étreintes de la transformation matérielle, son âme qui vit en moi par le souvenir, par la pensée, autour de moi peut-être par la vision et par de mystérieux appels que mes sens traduisent comme ils peuvent... O Callirhoé! si c'est là ton beau corps, et si ton âme errante cherche à revêtir ses anciens organes, l'amour ne pourrait-il faire ce miracle? Ne me l'as-tu pas crié dans mes songes? « Rends-moi ton amour, rends-moi la vie, arrache-moi au néant de la tombe! »

Ces pensées confuses brûlaient mon cerveau. Et, les yeux dans les siens, fasciné par ce regard immobile, je lui disais : « Parle! voyons, parle! » Je me sentis serrer au front comme par une main de fer; tout mon sang reflua vers mon cœur! Ses lèvres remuaient, elle souriait, et sa bouche s'entr'ouvrait pour me laisser voir deux belles rangées de dents blanches; un son de voix que je reconnus pour l'avoir entendu déjà, me parlait dans une langue étrangère que je ne compris pas, et pourtant je crois que c'était de l'osque d'après les mots *souvenir*,... *serments*,... *dieux Cabires*, prononcés dans cette langue. Elle a tendu vers moi sa main droite et m'a montré un large bracelet d'or caché jusqu'ici sous sa draperie de pierre. J'y ai lu les mêmes caractères que ceux gravés sur la plaque de bronze.

— Callirhoé! oui, c'est toi! l'obscurité se dissipe. Je te reconnais et je t'aime toujours!

Et, ne sachant ce que je faisais, je l'ai prise dans mes bras, ma main s'est posée sur un sein qui palpait, les lèvres que j'ai rencontrées sous les miennes étaient chaudes et humides... Ses bras m'ont attiré sur son cœur, et,

ivre d'un bonheur que je ne peux définir, j'ai couvert ce beau corps de baisers brûlants. Puis, éperdu de terreur, hors de moi, je me suis sauvé précipitamment. J'ai couru me cacher dans le bois, comme si j'avais commis un crime. Là, couché dans les bruyères, je suis resté anéanti... Peu à peu le grand air m'a ranimé.

... Le soleil miroitait sur les feuilles. Un sentier de sable blanc, perdu au milieu des fougères jaunies par l'automne, était tout un monde pour les infiniment petits de la création. Des scarabées aux reflets métalliques poursuivaient des mouches d'or qui les défiaient en se tenant immobiles dans l'air par le mouvement précipité de leurs ailes. Un lézard au corps d'émeraude vint prendre un bain de soleil sur le sable, qu'il soulevait en fine poussière. Pas d'autre bruit que le chant des grillons et le frémissement du vent dans les hautes branches.

— Allons ! me disais-je en revenant à la vie réelle, je viens d'éprouver ce qu'on peut appeler une véritable hallucination. Avoir vu remuer ce marbre, avoir cru qu'il me parlait, ... et ce nom de Callirhoé que j'ai lu à côté du mien sur un bracelet imaginaire !

Et Marguerite ? Je l'ai oubliée un instant ; mais aussi c'est sa faute, elle me parle toujours des regards irrités de cette statue, comme si des yeux de verre pouvaient avoir une expression bonne ou mauvaise ! Et Dolin qui prétend l'avoir entendue soupirer, et le vieux Carnat, et moi-même enfin qui ai raconté une foule de sottises ! J'ai trop travaillé, j'ai trop fait de voyages dans le passé, j'ai nourri mon cerveau de recherches indigestes et hypothétiques, et ma pauvre raison cherche à s'envoler. Et puis, j'ai eu tant de tourments ces jours derniers ! Il faut mettre ordre à tout cela. J'enfermerai madame ou mademoiselle Callirhoé quelque part où je ne puisse la voir, et je

ne la regarderai que lorsque je me sentirai calme, très-calme... Je ne veux cependant pas qu'on y touche. Je me sens devenir furieux de jalousie en pensant que quelqu'un portera la main sur cette peau suave et délicate... Mais, encore une fois, ce n'est que le marbre !

J'allai prendre mon cheval à la maison. J'avais besoin de mouvement et de distraction pour me remettre du trouble qui m'agitait. Je poussai au hasard jusque vers Dres-sais, dans ces prés qui bordent l'Indre. J'étais déjà venu en cet endroit, et je me plus à me rappeler qu'il y a deux ans j'avais fait là ma première déclaration à Marguerite. Je pensais au charme de mes premiers battements de cœur pour ma fiancée. Elle occupait seule ma pensée alors, je n'étais pas tourmenté de ces ardeurs incompréhensibles pour Callirhoé, une morte ou une œuvre d'art, la fille de mon imagination à coup sûr.

En revenant à travers les brandes, je vis accourir de fort loin le chien du père Carnat. Quand il fut près de mon cheval, il lui sauta aux naseaux à plusieurs reprises, comme pour l'empêcher d'aller plus avant. Impatienté de ce manège, je mis pied à terre pour lui administrer une correction ; mais, au lieu de fuir, il vint à moi en rampant et me regarda d'un œil vraiment humain. Il me léchait les mains, me grattait avec ses pattes, puis faisait quelques pas, m'attendait et revenait vers moi. Je compris qu'il me demandait de le suivre. Il me mena dans le bois des Aillands, et s'arrêta près d'un taillis d'où j'entendis sortir un chant monotone entrecoupé de soupirs et de râlements. C'était Carnat qui se roulait et se tordait sur la terre comme s'il eût été en proie à l'épilepsie ; il marmottait sur un rythme bizarre le singulier chant du barde Taliezin, traduit en français :

« J'ai existé de toute ancienneté dans les océans, depuis

le jour où le premier cri s'est fait entendre... Je ne suis point né d'un père et d'une mère,... mais du fruit du Dieu suprême, comme les primevères de la montagne et les fleurs des arbres. J'ai été formé de la terre... comme la fleur d'ortie... Par le Sage des sages, je fus marqué dans le monde primitif, dans le temps où je reçus l'existence... J'ai joué dans la nuit. J'ai dormi dans l'aurore... J'étais dans la barque avec Dylan, le fils de la mer, quand, semblables à des lances ennemies, les eaux tombèrent du ciel dans l'abîme. J'ai été pasteur il y a bien,... bien longtemps... J'ai transmigré dans la terre avant d'être savant. J'ai erré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles; dans cent cercles de l'existence, j'ai erré, j'ai transmigré. »

Comment ce centenaire avait-il connaissance de ces paroles? Par tradition sans doute.

Il se roula de nouveau, puis redevint calme. Ses yeux, dilatés outre mesure, se tournèrent vers moi.

— Qu'on me laisse mourir seul, dit-il. J'ai besoin de me souvenir... Ah! vous êtes... le guerrier Marc! Je vous laisse le chien... votre chien, je veux dire; tout ce qui est ici n'est-il pas à vous?... C'est justice! Un grand malheur s'approche... Dans les temps... la grand'fade... Call... Je ne sais plus ce que je dis,... trop vieux... Oui, c'est ça!

Et ses yeux roulaient dans leur orbite d'une manière effrayante.

— Le chien noir,... étrangle,... étrangle!...

Et dans son râle il me sembla lui entendre prononcer :
Dhu-Lug.

Il se leva, et, se redressant de toute sa taille, les yeux tournés vers le ciel et comme si la voix de Dieu l'eût appelé :

— Me voici! dit-il.

Et il retomba mort.

Son chien sauta sur lui, le flaira au visage et poussa un hurlement sinistre, puis il vint en rampant se coucher à mes pieds.

Je revins à Saint-Jean pour avertir d'enlever le corps de Carnat. Son chien n'a pas voulu me quitter. L'analogie du nom de Carnat avec celui du Karnach de mon histoire, cette mort soudaine, ce chant celtique qui me ramenait dans le passé, ce grand dogue noir qui me suivait, comme le faisait jadis le fidèle Dhu, et ce vague souvenir du nom de Callirhoë sur les lèvres du moribond, tout me semble prouver clairement désormais que ce que nous appelons hallucination ou folie doit être quelque autre chose que nous ne savons pas définir, surtout quand la vue, l'ouïe, le toucher, tous les sens enfin et jusqu'au même fait inexplicable vu, entendu ou répété par plusieurs personnes à la fois, sont en jeu comme ils l'ont été autour de moi depuis la découverte de Callirhoë.

A quoi bon se débattre contre l'évidence?... Mais il faut cacher cela et tâcher de n'effrayer personne. Marguerite est trop jeune encore pour être initiée à de tels mystères. Sa raison y succomberait, car la mienne se révolte encore !

Raison, raison ! qui es-tu ? L'habitude d'une dose d'ignorance, d'une masse de préjugés vulgaires... Il faut te soumettre, renouveler ta lumière et ouvrir tes yeux appesantis !

RÉCIT DE CADANET

Je partis de Constantine dès que j'eus reçu la lettre de Marc, et j'arrivai à Saint-Jean le 10 octobre. J'étais au

courant des allures de la maison par ma correspondance avec mon ami. Je connaissais déjà, pour ainsi dire, M. Désormes et sa fille; aussi la présentation ne fut-elle ni longue ni gênante. D'ailleurs, je n'aime guère les cérémonies, et, une heure après, j'étais installé dans la pièce au-dessus de la bibliothèque.

Marc me parut très-calme, ce qui ne laissa pas de me surprendre d'après tout ce qu'il m'avait écrit et tout ce qu'il me raconta. J'avais craint un peu d'exaltation chez lui, et je trouvai, au contraire, un homme raisonnant et analysant froidement les écarts de son imagination. Il était bien plus tourmenté des insinuations de mademoiselle Fanny sur le compte de Marguerite que des manifestations amoureuses et chimériques de la statue. Le malheur dont il soupçonnait sa fiancée d'avoir été victime n'était pour moi qu'une atroce invention de sa rivale. Marc était trop absorbé et trop préoccupé pour s'apercevoir des soupirs et des regards enflammés de mademoiselle d'As-tafort; mais je l'avais vue à Saint-Jean le jour de mon arrivée, et j'avais été frappé de sa manière d'être. Dès le lendemain, je rassurai Marc sur ses folles inquiétudes, et, comme il doutait encore, je le poussai à s'expliquer franchement avec sa fiancée, qu'il était, du reste, bien décidé à épouser quand même.

J'allai chercher mademoiselle Désormes en lui disant que Marc avait sur le cœur un gros chagrin dont il n'avait pas voulu me faire part, mais qu'elle seule devait connaître et pouvait dissiper. Je les laissai ensemble, et, quand Marc vint me rejoindre, il me dit, tout rayonnant de joie et de bonheur, que cette charmante enfant était si pure, qu'elle avait été bien longtemps avant de comprendre ses inquiétudes, et qu'il n'était pas même sûr qu'elle les eût comprises.

Je voulais aussi qu'il tirât au clair son affaire avec M. de Mauvezin. Attendre après le mariage pour faire peut-être une veuve dès le lendemain me paraissait plus cruel que de se battre tout de suite. J'allai à Chizé; je commençai par porter à la marquise les respects de mademoiselle Désormes et de Marc, qui m'en avaient chargé. Elle les accepta froidement, mais poliment. Je vis son fils : il était pâle et maigre, assis devant la cheminée; il regardait d'un œil terne, presque abruti, le feu qui s'éteignait. Faire battre un moribond ne me parut pas possible.

— Venez-vous me présenter les excuses de M. Valery? me dit-il d'une voix faible.

— Non, monsieur, je venais prendre vos ordres.

— Je n'aurai bientôt plus d'ordres à donner à personne; vous voyez ces braises qui se consomment? Voilà où j'en suis.

Je cherchai à le reconforter, mais ce fut inutile.

— Ce n'est, me dit-il, ni l'amour ni la jalousie qui m'ont mis dans cet état. J'avais renoncé à mademoiselle Désormes, je n'en voulais à personne qu'à son imbécile de père, et je comptais ne m'en venger que par l'indifférence quand j'ai été pris, torturé par cet affreux mal. Je veux faire ma paix avec les vivants avant de m'en aller. Dites à M. Valery que je lui pardonne de m'avoir cherché une querelle d'Allemand. Il faut qu'on l'ait trompé, qu'on ait inventé quelque propos. Dites-lui que je jure sur l'honneur n'avoir jamais témoigné le moindre dépit contre lui ou contre mademoiselle Désormes.

— Il ne s'agit pas tant de cela, lui dis-je, que d'une tentative que vous auriez pu faire, le soir d'une certaine chasse, pour prolonger un tête-à-tête avec mademoiselle Désormes contre le gré de cette jeune personne.

— Je ne sais, reprit-il, comment il a plu à mademoi-

selle Désormes d'interpréter ma conduite ; mais, sur l'honneur, voici ce qui est arrivé. Il est bien certain que j'avais profité de l'occasion pour la séparer du groupe qui chevauchait avec nous. Je voulais lui faire ma déclaration et voir si ses taquineries étaient une coquetterie à mon adresse ou à celle d'un autre. Autorisé par son butor de père à lui faire ma cour, je désirais interrompre son galop échevelé sous la pluie, et, j'avouerai tout, compromettre un peu ma promesse. N'était-ce pas mon droit ? Jusque-là, elle n'avait pas dit non quant au mariage.

— Mais elle n'avait pas dit oui, répondis-je, et, d'ailleurs, il faudrait savoir jusqu'où vous comptiez l'étendre ; ce prétendu droit !

— Ah çà ! dit M. de Mauvezin en élevant un peu sa voix affaiblie, personne ne m'accusera, j'espère, d'avoir eu l'idée d'un viol ? Cela rentrerait dans la cour d'assises, et jamais un Mauvezin...

— Il suffit, monsieur, et, s'il en est ainsi, M. Valery retire son offense et il la regrettera vivement, j'en réponds pour lui.

— Soit ! n'en parlons plus, dit-il en poussant un profond soupir. J'aurais mieux fait d'épouser...

— Mademoiselle d'Astafort ? Il en est temps encore, monsieur.

Je hasardais cette question à cause d'un doute que j'avais dans l'esprit. Le jeune homme se troubla et me dit naïvement :

— Tiens ! est-ce que vous savez ?... J'y ai songé ; j'ai eu tort d'y renoncer. Eh bien, si je revenais à la santé, je ferais peut-être bien de réparer ;... j'ai eu des torts !... mais me les pardonnera-t-elle ?

— Si elle ne les pardonne pas, repris-je, vous aurez au moins fait votre devoir.

Je lui souhaitai une meilleure santé, et, de retour à Saint-Jean, je donnai à Marc les explications de M. de Mauvezin en lui affirmant qu'elles étaient sincères. Elles lui ôtèrent, comme on le pense bien, un grand poids de la poitrine.

La veille du jour de la signature du contrat, M. Désormes et sa fille ont été chez madame d'Astafort. Marc a dû rester pour s'entretenir enfin réellement de ses affaires avec M. Lormond. Profitant de l'occasion pour voir le pays, j'ai suivi à cheval la voiture de mes hôtes. Les dames de Dressais ne nous attendaient pas, aussi leur a-t-il fallu une grande demi-heure pour s'habiller avant de nous recevoir. Madame d'Astafort avait endossé la fameuse robe de soie puce et le médaillon conjugal. Mademoiselle Fanny, mise plus simplement, en robe noire et col blanc rabattu sur une cravate rouge, était vraiment une jolie femme.

Après quelques minutes à dire des riens, où je retrouvais les manières communes et l'inépuisable faconde de la grosse dame décrite dans le journal de Marc, j'ai suivi ces demoiselles dans des prairies au bord de l'Indre. Les deux amies étaient passées devant. Mademoiselle Désormes s'arrêtait de temps en temps pour cueillir une fleur ou une herbe aquatique. Je cherchais aussi des plantes pour aller faire l'aimable auprès de la future de mon ami, quand un grand cri me fit lever la tête ; mais je ne vis que la robe noire de mademoiselle d'Astafort au milieu des oseraies. Je courus au bord de la rivière, profonde et rapide en cet endroit. Fanny, muette, immobile, regardait fixement un ruban bleu qui flottait au-dessus de l'eau. Le bouillonnement qui surgissait du fond de la rivière me fit comprendre que mademoiselle Désormes était tombée là. Je ne pris pas le temps de le deman-

der à sa compagne, et j'allais me jeter à l'eau quand je vis apparaître la tête blonde de Marguerite, que je n'hésitai pas à empoigner par les cheveux. J'attirai sur la berge la pauvre enfant, qui se débattait sans comprendre ce qui venait de lui arriver. Elle suffoquait, et je ne savais que faire. Je beuglais comme un taureau pour appeler M. Désormes, qui me fit l'effet d'un père bien négligent, et je donnai au diable mon ami Marc, qui aurait dû être là. Sa fiancée reprit courage, regarda autour d'elle, vit ma veste de spahi, me prit pour Marc, et, cachant son joli visage tout mouillé sur ma poitrine, elle fondit en larmes. Cette crise était salutaire. Elle me reconnut bientôt et me demanda pardon de sa méprise. C'est bien la première fois que cela m'arrive, et je suis flatté que mon museau de singe ait été confondu un instant avec celui d'Antinoüs. Je lui demandai comment elle était tombée là, si c'était en voulant cueillir une fleur. Elle me répondit qu'elle avait glissé, et que Fanuy, voulant la retenir, l'avait poussée bien maladroitement. Je regardai alors Fanny, que dans mon trouble j'avais oubliée, et je la vis étendue sur l'herbe. Marguerite me dit :

— Voyez comme elle a du chagrin !

Et elle me pria de la secourir.

Fanny n'était qu'évanouie, si toutefois elle n'en faisait pas la grimace, et mademoiselle Désormes réclamait plus de soins. Je la ramenai à la maison pour qu'on la réchauffât et la fit changer de tout. Quant je l'eus remise à son père, je courus chercher Fanny. Celle-ci était assise au bord de la rivière et regardait la place où avait disparu sa compagne.

— Elle est sauvée ! lui dis-je brusquement.

Elle poussa une exclamation de joie qui ressemblait à un cri de colère. Aurait-elle voulu se défaire d'une rivale ?

Je ne pus me défendre de ce soupçon ; mais je n'en fis rien paraître.

Nous sommes repartis pour Saint-Jean dès que mademoiselle Désormes a pu se remettre en route ; à mi-chemin, nous avons rencontré Marc, qui venait au-devant de nous. Après lui avoir raconté ce qui s'était passé, je lui demandai s'il en avait été averti, pour accourir d'un air si effaré.

— J'ai eu le pressentiment d'un malheur, me dit-il ; j'étais plongé dans les papiers d'affaires avec M. Lormond, quand j'ai entendu dans la bibliothèque un rire éclatant qui a surpris le notaire autant qu'il m'a effrayé. J'avais reconnu le rire de Callirhoé, je me souvenais de ses menaces, et je tremblais qu'il ne fût arrivé un malheur à Marguerite.

— Allons, voilà que tu divagues ! lui dis-je ; c'était Nanniche !

— Non, il n'y avait là personne ! N'importe, tu as sauvé Marguerite !

Il m'embrassa avec effusion, comme si j'avais fait quelque chose de bien beau en ne laissant pas périr sa fiancée.

Pendant que le docteur Thibaut, appelé auprès de mademoiselle Désormes, assurait qu'elle ne se ressentirait pas de l'accident, je questionnai M. Lormond, qui m'affirma avoir également entendu le rire d'une femme dans la bibliothèque, ce qui ne m'a pourtant pas persuadé que la statue s'en fût mêlée.

Le 15 octobre, le mariage fut célébré à la municipalité. Marc et Marguerite, étant protestants, furent mariés par le pasteur. On mangea toute la journée, on dansa et on joua toute la nuit. Mademoiselle d'Astafort était très-bien mise et très-belle. Elle était si calme, que je me repro-

chai mes soupçons. Elle quitta le salon vers deux heures du matin. Madame Marguerite Valery ne songeait nullement à se retirer, au grand déplaisir de quelques farceurs de province qui ménageaient aux époux de petites plaisanteries de *haut goût*. Ces messieurs se virent forcés de quitter le bal avant que la mariée eût renoncé à danser. J'étais monté me coucher, je dormais au son des violons et au bruit des contredanses qui allaient leur train en bas, quand Marc vint m'éveiller. Il était très-agité et tenait une lettre.

— Voici, dit-il, ce que Nanniche vient de me donner de la part de Fanny, avec injonction de ne me remettre ce billet qu'au moment où j'irais rejoindre ma femme.

— C'est quelque plaisanterie de noces, lui dis-je.

— Lis, et tu verras!

« Saint-Jean, 15 octobre.

« Marc, c'est une morte qui vous écrit, car, lorsque vous lirez cette lettre, je ne serai plus. Vous devez savoir la véritable cause de mon suicide, et je veux vous faire ma confession entière.

« Marc, il y a deux ans, vous deviez être mon époux. Dès que je vous ai vu, je vous ai aimé; mais Marguerite a profité de tous les avantages de la beauté, de la coquetterie et de la fortune pour vous rendre sourd et aveugle à tout ce qui n'était pas elle. Après votre départ, je cachai ma douleur, je fis taire ma jalousie, et je feignis l'amitié pour Marguerite afin de m'entretenir de vous avec ma rivale. C'était encore un bonheur! Elle me lisait quelques passages de vos lettres, et je comprenais bien que vous

n'aimeriez jamais qu'elle. Par dépit, par désespoir, j'ai essayé de donner le change à l'amour que vous m'inspiriez. J'ai voulu aimer M. de Mauvezin, je me croyais aimée de lui. Et puis j'ai vu qu'il était un misérable : il recherchait la main de Marguerite ! J'étais outrée, dégoûtée de tout. Je méprisais tous les hommes. J'ai reçu avec indifférence la nouvelle de votre retour ; mais, en vous voyant, toute ma passion pour vous, toute ma rage contre Marguerite se sont réveillées plus impétueuses et plus invincibles que jamais. J'ai bien senti que je n'avais jamais aimé *l'autre* ! Alors je l'ai aidé dans ses projets, je l'ai encouragé à rechercher Marguerite ; j'ai tâché de lui persuader qu'elle avait du goût pour lui. Oh ! si, le soir de la chasse, il avait eu un peu plus d'esprit et de courage !... comme j'aurais été vengée ! Je me serais mise en travers de votre chagrin, et j'aurais tant fait, que vous m'auriez épousée, ... par dépit peut-être, mais j'aurais été à vous !... Mauvezin, pour n'avoir pas su vous enlever le cœur ou la main de votre bien-aimée, m'était devenu odieux. J'ai voulu d'un seul coup empêcher un duel où vous pouviez être tué, et le punir pour mon propre compte, car moi seule, en d'autres temps... L'histoire des Loges est arrivée l'année dernière... C'était aussi après une chasse... Marguerite n'y était pas... Il jurait de m'épouser. J'ai châtié mon séducteur par le poison ; il mourra ! Quant à mademoiselle Désormes, cet éternel obstacle dans ma vie, je me serais débarrassée d'elle par le même moyen, si je n'eusse été retenue par les liens du sang, car elle est ma sœur ! Ma mère, me voyant irritée contre Marguerite au point d'avouer mes projets de vengeance, a cru devoir me révéler ce beau secret pour la sauver. Ah ! pourquoi l'a-t-on secourue avant-hier ? L'occasion était si belle et la rivière si profonde ! Oh ! alors,

Marc, nous n'aurions été que vous et moi dans la vie, et je vous aurais tant aimé !

» J'ai espéré jusqu'au dernier moment que votre mariage serait rompu ; puis j'ai voulu me convaincre pleinement de mon malheur en assistant à vos noces. Je me plaisais dans ma souffrance, je la savourais en disant : « Dans une heure ou deux, j'en finirai avec la vie ! »

» Maintenant, quand même Marguerite ne serait plus, vous ne pourriez jamais aimer une fille deux fois criminelle, et je sens que je dois vous être odieuse... C'est pour cela que je meurs en me disant, comme la jeune druidesse de votre légende : « Peut-être, un jour, vous retrouverai-je, et alors vous aimerez la malheureuse et coupable Fanny, qui vous accuse devant Dieu de tout le mal qu'elle a fait par amour pour vous, mais qui sera purifiée par la mort qu'elle s'impose ! »

» Adieu, adieu ! soyez heureux, si cela est possible, dans cet affreux monde !

» Il est inutile de savoir ce que je suis devenue. Adieu ! Marc, je vais mourir en serrant sur mon cœur ce collier algérien qui me vient de toi. Adieu ! je t'aime.

» FANNY. »

Cette lettre de mademoiselle d'Astafort ne me parut que trop sérieuse. Je dis à Marc :

— Il n'y a pas de noces qui tiennent, il faut chercher cette malheureuse fille, la sauver malgré elle.

Nous nous sommes informés auprès de Nanniche. Elle nous a dit avoir vu, vers deux heures du matin, mademoiselle d'Astafort monter dans la chambre qu'elle avait l'habitude d'occuper lorsqu'elle venait à Saint-Jean. A trois heures, mademoiselle Fanny l'avait appelée, lui avait remis cette lettre pour M. Valery, et l'avait congédiée en

disant qu'elle allait se coucher. Nous sommes montés à sa chambre, sans donner l'éveil dans la maison ; je pensais la trouver agonisant sur son lit. La clef était en dehors et la porte fermée. Marc l'ouvrit résolument et entra. Il n'y avait personne... Sa toilette de bal était éparsée sur les meubles, le lit intact. Nous courûmes dans le parc, au bord de l'étang ; mais comment chercher un cadavre au fond de l'eau par une nuit obscure?... Nanniche, qui s'était inquiétée de nos questions, avait cherché à sa manière. Elle accourut nous dire que Fanny devait être sortie à cheval, vu que son amazone n'était pas dans l'armoire. Aux écuries, Kadour m'apprit qu'en effet elle était partie à cheval à trois heures et demie. Il n'avait pas été surpris de cette promenade si matinale, Fanny étant déjà sortie seule plusieurs fois avant le jour lorsqu'elle habitait Saint-Jean. Elle s'était dirigée sur Dressais. Nous montons à cheval, suivis de Kadour. Il était cinq heures : la fugitive avait une heure et demie d'avance sur nous ; mais, en nous hâtant, nous espérions la rattraper. Elle n'était pas à Dressais, et sa mère, qui couchait à Saint-Jean, n'y était pas rentrée. Nous revînmes sur nos pas jusqu'à Ardentes, où nous apprîmes qu'on avait entendu, sur les quatre heures du matin, le galop d'un cheval qui se dirigeait sur Jeu-les-Bois ou la Verrerie. Dressais étant sur le chemin de la Verrerie, comme elle n'y était point passée, elle s'était donc dirigée sur Cluis par Jeu-les-Bois et la route d'Aigurande. Nous arrivâmes à Cluis vers neuf heures ; nos chevaux avaient onze lieues dans les jambes. Pendant qu'ils mangeaient l'avoine, j'allai aux renseignements. Une amazone ne court pas le pays toute seule sans attirer l'attention ; je sus qu'elle était passée depuis deux heures et avait pris la direction d'Orsennes. Elle gagnait sur nous ;

il est vrai que nous avons perdu du temps en allant à Dressais pour revenir à Ardentes et refaire encore la moitié du même chemin. Nous repartîmes ; mais, à la bifurcation de la route d'Argenton, comme nous ne savions plus que faire, une petite paysanne nous dit l'avoir vue se diriger au pas vers les Touchards. Là, on ne sut ce que nous voulions dire ; nous retournâmes, cherchant toujours quelque piste révélatrice, lorsque Kadour me montra un fer sur le bord du fossé, près d'un chemin qui monte et va aboutir aux Chocats. Nous suivîmes sur la terre humide la trace du cheval déferré.

Le chemin que nous suivions était vertigineux ; il surplombe la Creuse, qui gronde au milieu des rochers à six cents pieds au-dessous, et je pensais qu'une voiture qui verserait en cet endroit roulerait jusque dans la rivière sans aucune chance de s'arrêter sur cette pente herbue et glissante ; le petit parapet de terre n'était même pas une garantie bien sûre pour les cavaliers. De plus, je remarquai qu'il était fraîchement écrasé par un pied de cheval. Je me penchai et vis une longue écorchure dans le gazon au bord du précipice, et en bas, sous nos pieds, au bord de la Creuse, un cheval mort que deux paysans regardaient. Je ne pouvais reconnaître, vu la grande distance, si c'était la monture de Fanny ; mais j'eus l'intuition qu'elle s'était tuée là en se précipitant dans l'abîme.

En un temps de galop, nous fûmes au Pin ; la population était en émoi, et quelques paysannes se pressaient avec curiosité devant la porte du presbytère sans oser y entrer. J'appris qu'on y avait apporté la *dame* que son cheval venait de tuer et que nous cherchions sans doute. Nous entrons ; c'était mademoiselle d'Astafort en effet, couchée sur un matelas, le corps caché sous des couver-

tures. Elle était pâle ; la face ensanglantée, les yeux hagards, elle respirait encore. Un médecin me prit par le bras et me dit tout bas :

— Il n'y a rien à faire, elle est perdue ! ayez du courage !

Et il sortit.

Ce brave docteur nous avait pris pour le mari et le frère de la mourante..

Fanny reconnut Marc, voulut faire un mouvement pour lui tendre la main ; mais elle poussa un cri déchirant et retomba affaissée sous la douleur. Je crus qu'elle était morte. Marc s'agenouilla près d'elle, les assistants en firent autant et récitèrent à demi-voix des prières. Quelques minutes après, elle rouvrit les yeux et dit à mon ami avec une voix à peine distincte :

— Merci ! vous étiez venu pour me sauver... Inutile... c'est fini !... Donnez-moi un baiser... le premier et le dernier... Vous ne pouvez refuser à une morte...

Et, dans un suprême effort, elle entoura la tête de Marc de son bras droit, l'autre était brisé ; ses lèvres, déjà froides, effleurèrent les lèvres de celui qu'elle avait si cruellement aimé ; elle murmura un mot inintelligible, poussa un faible soupir, et sa tête se renversa en arrière.

Marc se releva, il était aussi pâle que Fanny. Je n'étais pas précisément gai, c'est toujours une chose navrante que de voir mourir une femme jeune et belle ; mais, dans mon âme et conscience, Fanny avait bien fait d'en finir avec une vie de rage et de folie. S'était-elle vantée de crimes imaginaires ? Mauvezin n'était pas mort ; mais le docteur Thibaut ne pouvait pas affirmer que le poison ne fût pour rien dans son affaire.

Les gens de l'endroit attribuèrent la mort de Fanny à un accident.

— Son cheval aura pris peur, disaient-ils ; il se sera jeté du côté du ravin, et, en glissant sur la pente de gazon, aura roulé jusqu'au fond du précipice.

Un petit chevrier qui gardait ses bêtes dans les rochers avait vu passer au-dessus de sa tête femme et cheval, qui ne s'arrêtèrent que sur les cailloux du torrent.

— C'était, disait-il, comme deux boules qui rebondissaient sur les rochers.

Les quinze lieues que nous avons faites tout d'une traite, pour arriver un quart d'heure trop tard, avaient épuisé nos chevaux. Aucun moyen de transport dans ce hameau perdu ; nous avons dû y passer la nuit, et, le lendemain, après les formalités à remplir, nous avons pu faire porter le corps de la malheureuse Fanny à Dressais. Nous l'y avons précédé pour avertir sa mère, qui ne savait rien encore et qui la faisait chercher partout. Pauvre femme ! quelle scène affreuse ! Je suis resté auprès d'elle. Marc est retourné à Saint-Jean pour apprendre à sa femme et à son beau-père le malheur qui venait d'arriver et que nous avons attribué, nous aussi, à un accident.

M. Désormes et sa fille vinrent aussitôt assister madame d'Astafort. Madame Valery, ignorant que Fanny fût sa sœur, trouva de bonnes paroles à dire pour consoler autant que possible la malheureuse mère ; mais je vis bien, au chagrin et aux larmes silencieuses de M. Désormes, qu'il pleurait une fille et non une étrangère. Quand nous revînmes à Saint-Jean, il était plus de minuit.

Le lendemain, j'ai été témoin d'une scène non moins

terrible ; mais je ne veux pas empiéter sur les événements et je laisserai parler Marc, que j'interrogeai sévèrement à quelques jours de là. Voici ce qu'il me raconta :

— Dès que ma femme et mon beau-père furent partis pour Dressais, j'étais tellement brisé par les émotions et par la fatigue de la veille, qu'à huit heures du soir je me suis jeté tout habillé sur mon lit. Je n'ai pu dormir, j'ai entendu sonner neuf heures, puis dix, et, comme le dixième coup achevait de vibrer, on a frappé à la porte qui communique de ma chambre à la bibliothèque. J'ai cru que c'était ma chère femme. J'étais étonné de la voir revenir sitôt de Dressais et accourir avec tant de vaillance pour la première fois dans mes bras ; mais sa pureté est si grande, que je ne devais songer qu'à la bénir d'une telle confiance. Je voulais m'élancer à ses genoux, j'étais comme paralysé. Elle entrait sans lumière : craignant qu'elle ne se heurtât contre quelque meuble, je lui criai de prendre garde.

» — J'y vois clair, répondit-elle avec un accent singulier.

» Je m'étais levé. Je la cherchais à tâtons dans la chambre. Tout à coup, j'entendis craquer effroyablement le lit que je venais de quitter ; je crus qu'il venait de se briser. J'y courus, je me sentis enlacer par des bras froids comme du marbre.

» — Mon Dieu ! comme tu as froid ! m'écriai-je.

» — Oui, dit-elle, j'ai froid, bien froid, réchauffe-moi ! Fanny aussi a froid maintenant.

» Et elle se mit à rire comme avait ri la statue. J'ai eu peur, j'ai cru reconnaître le fantôme de Callirhoé, et, tout tremblant, je lui ai demandé qui elle était.

» — Ta femme, ta vraie femme ! Dis-moi que tu m'aimes, que tu n'aimeras que moi !...

» Ses membres souples, mais glacés, s'enlaçaient à moi comme des serpents ; ses baisers passionnés semblaient vouloir me ravir l'âme.

» — Jure-moi donc que tu m'aimes, disait-elle en m'étreignant avec rage, jure-le-moi... devant Dieu... devant les dieux Cabires!...

» — Quelle singulière idée ! lui dis-je.

» Mais, croyant comprendre enfin que tout ce que j'avais pris pour des hallucinations n'était qu'un jeu de ma femme, qui finissait par se dévoiler, je lui fis tous les serments, je me livrai à tous les transports de la passion, mais sans savoir si j'étais éveillé ou si j'étais la proie d'un rêve délirant. Pourtant, j'entendis minuit sonner et le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant le perron. Depuis ce moment, je ne me rappelle rien jusqu'à celui où le jour parut, et avec lui l'horrible réalité. La femme qui dormait à mes côtés n'était pas Marguerite, c'était Callirhoé!... Je cherchai à la réveiller... Réveiller le marbre!... Ses bras immobiles, étendus au-dessus de sa tête, ne bougeaient pas ; ses paupières, closes à tout jamais, ne pouvaient se soulever ; ce cœur de pierre ne palpitait plus. C'était la statue ! mais dans une tout autre pose que celle qu'on lui connaissait. Aucun voile ne cachait plus ses formes admirables. J'étais anéanti, je regardais fixement cette Vénus antique qui vivait quelques instants auparavant, et, m'adressant à elle :

» — La vie, qu'est-ce donc ? Le passé et l'avenir ne sont-ils pas des mots vides de sens ? L'éternité, voilà le présent. Mort ou vivant, qu'ai-je fait depuis que je t'ai quittée ? Parle, puisque pour toi le temps et la mort n'existent pas ! Réponds...

» Mais elle était muette, glacée, pétrifiée. La reporter

sur son piédestal était impossible ; cette pose voluptueuse ne permettait plus qu'elle se tint debout, et que penserait-on d'ailleurs de cette circonstance inexplicable ? Il fallait la cacher, la faire disparaître. Tu connais ce cercueil gallo-romain qui est dans la bibliothèque ; j'en ai soulevé le couvercle de pierre, et, avec des efforts inouïs, des forces décuplées par le désespoir, j'ai porté Callirhoé jusque-là. Je suis certain que c'était elle, et je l'y ai enfermée ; puis, la dalle remplacée, je suis sorti sur la brande en cherchant comment j'expliquerais la disparition de ce démon, de cet ange... J'étais stupidement absorbé dans la recherche d'une explication impossible lorsque tu es venu me chercher ! »

Tel fut le récit de Marc. Je reprends le mien à partir du jour qui suivit cette étrange nuit.

Ce jour-là, dès le matin, M. Pillepuce et un Anglais de ses amis étaient venus pour voir la précieuse découverte de Marc. Je sais que cet Anglais avait fait des offres d'argent assez considérables à M. Désormes pour avoir la statue en sa possession ; mais Marc avait toujours refusé ; cette proposition l'avait même irrité au point que Marguerite s'était promis de congédier les acheteurs la première fois qu'ils reviendraient.

J'étais sorti pour me promener, lorsque je rencontrai Marc, dont l'air soucieux et sombre me surprit. Avait-il passé la nuit auprès de sa femme ? Je n'osai le lui demander. Lui-même semblait craindre les questions, et, d'un ton à la fois contraint et agité, il me parla des tristes événements de la veille et prononça plusieurs fois le nom de Fanny.

J'étais soucieux moi-même de voir son mariage inauguré sous de si sombres auspices, et je m'efforçai de le

distraire en lui parlant de l'Afrique. Il me répondit par complaisance, il ne m'écoutait pas, et parlait au hasard, comme s'il eût oublié Saint-Jean et Marguerite. Je lui rappelai que l'heure du déjeuner approchait, et, bien que j'eusse de la répugnance à lui parler de la statue, je crus devoir l'avertir de la visite de l'Anglais qui demandait à la voir. Marc haussa les épaules, et, sans répondre, reprit avec moi le chemin de la maison. Il était déjà près de midi, et madame Marguerite ne venait pas déjeuner. M. Désormes appela Nanniche pour savoir ce que faisait sa fille ; mais la femme de chambre, qui n'avait pas osé, par discrétion, entrer le matin chez sa maîtresse, revint dire qu'elle n'était pas dans son appartement, et que son lit n'annonçait pas qu'elle se fût couchée.

On chercha Marguerite sans pouvoir la trouver. M. Pillepucé et l'Anglais causaient tranquillement dans le jardin avec Marc, qui semblait calmé. Il leur disait avoir envoyé la statue à Paris. Je lui fis part de mon inquiétude au sujet de sa femme. Il quitta aussitôt ces messieurs, et nous la cherchâmes ensemble. En passant dans la bibliothèque et en voyant la statue sur son socle, il devint pâle et poussa un cri d'effroi. Je lui demandai ce qu'il avait, je le pressai de questions, il ne répondait rien et semblait chercher à rassembler ses idées. M. Désormes et moi étions seuls avec lui.

— Étrange ! étrange ! disait-il comme un homme qui rêve tout éveillé. Comment Callirhoé est-elle ici ?

— Qu'y a-t-il là d'étrange ? lui dis-je.

— Mais alors, cria-t-il avec effroi et en courant au sarcophage antique, qui donc est là dedans ?

Et il souleva avec une force surhumaine la large dalle de pierre qui recouvrait une femme... C'était la sienne !

— Ma fille ! cria M. Désormes, morte ! morte ! Étouffée ! Malheureux, tu l'as tuée !

Marc était resté immobile, d'une main soutenant le couvercle et de l'autre cherchant à retirer le corps de sa jeune femme. M. Désormes se jeta sur elle et l'emporta en sanglotant.

Mon pauvre ami laissa retomber la dalle, qui se brisa ; puis il partit d'un éclat de rire effrayant, un rire de fou. Pillepuce et l'Anglais, sans rien savoir, étaient accourus au bruit.

— Comment ! lui dit M. Pillepuce, vous nous disiez que la statue était à Paris, et la voici ! Voyons, si vous en voulez cent mille francs, M. Wilson est prêt à vous les compter !

— La statue ? cria Marc en proie à un véritable accès de démence, et en saisissant une hache celtique en cuivre, lourde comme une masse ; la statue ? Vous voulez acheter la statue ?

Il était si effrayant, que l'Anglais s'enfuit dans le salon ; le chimiste se rejeta dans un coin en voyant Marc brandir cette arme redoutable, dont il frappa la statue au front. Du premier coup, la tête vola en éclats ; puis il s'acharna à briser le torse, les bras, et ce ne fut bientôt plus qu'un tronçon informe. A chaque coup de marteau, il criait :

— Malheur ! malheur à toi, Callirhoé ! Sois détruite à jamais ! sois anéantie !

L'œuvre d'art réduite en poussière, il courut à la plaque de bronze.

— Plus de serment ! disait-il, plus de dieux Cabires ! Plus rien, rien que le néant !

Quand il eut fini son œuvre de destruction, il jeta son arme, me regarda, et me dit avec plus de calme :

— Ah ! tu étais là, Cadanet ? Tu vois, je romps avec le passé, je tue ma folie ! Je suis de sang-froid maintenant ! Et si ces messieurs, ajouta-t-il avec un sourire navrant, veulent un échantillon de la *grand'fade*, qu'ils l'emportent ; ils s'assureront si c'est une femme pétrifiée.

Je me tournai vers M. Pillepuce, qui, la loupe à la main, restait absorbé dans la contemplation muette d'un fragment de la statue.

— Regardez, me dit-il, ce filet rose dans le marbre ! Ne dirait-on pas d'une veine ?

— Taisez-vous ! lui dis-je. Emportez tous les échantillons que vous voudrez. Le moment est mal choisi pour bâtir des théories. Allez-vous-en ! Vous voyez bien qu'on ne peut s'occuper de vous.

Ils nous laissèrent ; mais je ne pus me délivrer du chien noir, qui ne quittait plus Marc, et qui, flairant les débris de la statue, poussait des hurlements épouvantables. Le désespoir inexplicable de cette bête me troubla, je l'avoue, et j'eus peine à me défendre des superstitions auxquelles Marc était en proie. Je réussis enfin à mettre le chien à la porte, et, revenant à mon ami :

— Si ta femme est morte, lui dis-je, je n'entends pas que tu te fasses sauter la cervelle.

— Sans elle, tout m'est indifférent ; tu feras de moi ce que bon te semblera.

Et mon pauvre ami fondit en larmes. Je le laissai pleurer.

Madame Valery avait repris connaissance ; mais elle fut entre la vie et la mort pendant quarante-huit heures. Le docteur nous annonça enfin le surlendemain qu'elle était sauvée. Elle demanda son mari. Elle n'avait aucun souvenir, aucune notion du meurtre qu'il avait failli commet-

tre. Elle l'apprit plus tard, en même temps que la destruction de la statue. Loin d'en vouloir à Marc, elle parut vivement satisfaite de la vengeance qu'il avait tirée de sa rivale imaginaire. Depuis, elle a bien voulu me raconter ce qui s'était passé dans la nuit qui faillit lui être si fatale, et voici son récit exact :

— Nous étions revenus de Dressais à minuit. Mon pauvre père avait tant de chagrin, qu'il n'a pas su me cacher les liens qui l'attachaient à Fanny. Je suis restée près de lui, cherchant à le consoler jusqu'à trois heures. Le voyant un peu plus calme et résigné, je l'ai quitté pour rentrer chez moi. J'étais moi-même très-troublée et brisée par les émotions de la veille. J'eus envie de descendre près de Marc ; j'étais inquiète de lui, je craignais qu'il ne fût malade, et j'avais bien le droit d'aller le voir ; mais je ne sais quelle sottise peur s'empara de moi : je restais clouée debout, mon flambeau à la main, sans oser prendre une décision, lorsque, dans le silence de la nuit, un rire sinistre qui semblait traverser les airs me glaça de terreur. Je m'imaginai que c'était l'âme de Fanny qui planait autour de Saint-Jean, je tombai à genoux et je priai pour elle. J'entendis sonner quatre heures, et, un instant après, un second rire plus prolongé et plus effrayant que le premier me sembla venir du donjon ou de la chambre de Marc. J'eus le pressentiment qu'il était malade, en proie à quelque crise nerveuse. Alors, tremblant de tous mes membres, je descendis précipitamment ; mais, avant d'oser pénétrer dans sa chambre, je prêtai l'oreille. Le plus profond silence régnait de nouveau dans la maison et chez lui. Ce silence, au lieu de me rassurer, m'effraya davantage. Marc était peut-être évanoui ? J'ouvris résolument la porte, et ma lumière s'éteignit ; il me sembla cependant

voir une forme blanche en face de moi, et je sentis une main glacée qui me serrait le bras comme dans un étau. La douleur fut si violente, si rapide, que je n'eus pas la force de crier et que je perdis connaissance. Ce qui s'est passé jusqu'au lendemain dans la journée, où je me suis retrouvée dans mon lit et entourée de soins, je l'ignore. Voilà ce qui est arrivé, à moins que je ne l'aie rêvé !

Quand madame Valery fut tout à fait remise, le docteur Thibaut me prit à part, et, me parlant de l'aventure de Marc :

— C'est, je l'espère, dit-il, une crise passagère du cerveau ; mais il faut l'empêcher de retomber dans cet état presque voisin de la folie. Vous avez de l'empire sur lui, obtenez qu'il cesse toute étude absorbante et forcez-le de se distraire ; il faut l'éloigner de Saint-Jean pour un certain temps, l'enlever à ce milieu qui lui retrace sans cesse des hallucinations et des événements douloureux. D'ailleurs, sa femme a également besoin de changer d'air. Emmenez-les en Afrique, et qu'ils y passent quelques mois.

Je suivis les conseils du docteur, et nous partîmes dans les premiers jours de novembre. Le père Désormes resta avec Dolin ; madame d'Astafort, bravant le *qu'en dira-t-on?* vint lui tenir compagnie. Marc loua une jolie habitation à la porte d'Alger, à Mustapha-Supérieur, et, depuis que la statue est détruite, c'est-à-dire depuis dix ans, il n'a donné aucun signe d'exaltation. Sa bonne et charmante femme, aujourd'hui mère de famille, vient tous les ans avec lui, ses deux garçons et sa fille, passer l'hiver près de nous. L'aîné est mon filleul ; il sera un militaire et mon héritier, puisque je reste vieux garçon.

Marc vient de prendre sa retraite avec le grade de colonel et la croix d'officier. Il serait parvenu aux plus hauts

grades, s'il fût resté au service ; mais il préfère surveiller ses propriétés, dont le père Désormes, qui a été s'installer à Bellevue, ne s'occupe plus guère. Le fidèle Kadour est retourné au désert : les dons généreux de son maître ont fait de lui un homme important dans sa province ; mais le plus curieux, c'est que, grâce à son contact avec Marc dans le temps de ses crises, il a pris des idées étranges et passe pour devin, sinon pour prophète, parmi ses coreligionnaires.

M. de Mauvezin, après plus d'un an de souffrances et de langueur, est revenu à la vie ; mais sa santé est altérée pour toujours, et sa figure porte les traces d'une vieillesse prématurée. Bien qu'il chasse encore le sanglier de temps en temps, des roses de son teint et de ses succès dans le monde il n'est plus question.

Les débris de la statue ont été enfouis dans l'hypogée. Noiraud vit toujours ; mais il est si vieux, qu'il est devenu tout gris. Je n'ai jamais vu de chien si hargneux : il déteste tout le monde, excepté Marc et les oies de la basse-cour, qu'il prend sans doute pour celles du Capitole.

Je ne suis pas superstitieux ; donc, je n'ai jamais cru que les visions de Marc eussent une valeur sérieuse. Pourtant, d'autres personnes ayant partagé ses émotions et un peu ses visions à propos de la statue, je me suis demandé souvent si Fanny n'avait pas joué volontairement et secrètement un rôle dans ces aventures. L'imagination de Marc aurait fait le reste, et il n'y aurait là rien d'étonnant ; ses études obstinées, deux blessures à la tête, le chagrin, l'amour... Quant à ses croyances, je me les suis fait expliquer par lui, et, si je ne les adopte pas sans réserve, j'avouerai qu'elles me plaisent et que je les trouve belles et bonnes.

L'année dernière, pendant que j'étais à Saint-Jean, Marc eut la curiosité de faire fouiller le sol de l'hypogée, et ses recherches ne furent pas infructueuses. A quatre pieds sous terre, nous découvrîmes quelques planches de chêne, incrustées d'ornements de métal, qui recouvraient un squelette d'homme; sept statuettes de bronze, représentant des hommes dont quelques-uns avaient des têtes d'animaux, étaient couchées en travers sur le mort, comme si elles eussent voulu le maintenir à cette place. Le crâne, recouvert d'une longue chevelure brune, était coiffé d'un casque de cuivre orné d'ailes de même métal; des colliers d'or et des bracelets entouraient les ossements, blancs comme de l'ivoire.

— Me voilà, dit Marc, tel que j'ai été enseveli il y a deux mille trois cents ans! et je reconnais les Cabires!

— Parles-tu sérieusement? lui dis-je.

— Pourquoi non?

— Marc! Marc! prends garde! Depuis dix ans, ta raison n'a pas reçu la moindre atteinte. J'ai envie de donner au diable les fouilles et les recherches.

— Tranquillise-toi, mon ami, répondit-il; ma raison est à l'abri de tout maintenant. Ce corps peut être le mien, comme il peut être celui d'un individu qui portait un nom semblable au mien et avec lequel je n'ai jamais eu de rapports. Nul ne peut dire en voyant la dépouille d'un autre homme: « Je n'ai pas habité cette demeure, » car nous avons tous habité ce monde. Écoute-moi, et tu comprendras ma croyance, qui est celle de nos pères les Celtes, la plus belle et, selon moi, la plus vraie des sciences métaphysiques.

» D'après la religion des druides, qui furent, comme tu sais, les maîtres de Pythagore, il y a trois phases néces-

saires à toute existence : le commencement dans *A nnewn*, la transmigration dans *A bred*, la plénitude dans *Gwynfyd*, et sans ces trois états nul ne peut exister, excepté Dieu.

» C'est dans la période d'*A nnewn*, les ténèbres, l'abîme sans fond, le chaos, qui renferme les germes de toute vie à l'état d'involution, que se manifeste la vie, vie débile, qui se développe, s'agite et s'éteint pour transmigrer dans *A bred*, le cercle des voyages, c'est-à-dire la période qui enveloppe tout l'ordre naturel où tout être animé procède de la mort. Ce cercle, l'homme le traverse : nous sommes dans *A bred*, mais nous devons nous efforcer de mériter le passage immédiat dans *Gwynfyd*, le cercle du bonheur, c'est-à-dire la période où tout être animé procède de la vie. L'homme le traversera. Nous irons dans ce paradis. Nous pouvons cependant être retardés par des migrations nombreuses, recommencer l'existence humaine ou redescendre jusqu'à l'animalité, et même retomber jusque dans le chaos d'*A nnewn* pour recommencer de nouveau à transmigrer dans *A bred*.

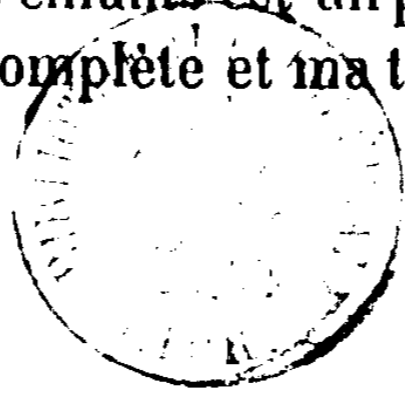
» *Ceugant* est le cercle de l'infini, où, excepté Dieu, il n'y a rien de vivant ni de mort. Nul être que Dieu ne peut y résider ni le supporter. Notre pensée ne pénètre ni l'immensité sans bornes, ni l'éternité, ni l'incommunicable du *Ceugant* : c'est l'absolu. Si nous y arrivons, nous serons absorbés sans doute par la Divinité.

» Ne nous occupons donc que d'*A bred* et de *Gwynfyd*, ou de *Gwynfyd* et d'*A bred*, car ils peuvent se déverser l'un dans l'autre. Dans *A bred*, l'homme a la liberté de choisir entre le bien et le mal. C'est une période d'épreuves, de combats, où il doit arriver à vaincre ses mauvaises passions, se défaire des instincts grossiers apportés par lui

des migrations inférieures. Il peut les vaincre par l'étude, l'effort de l'amour et de la force morale, s'il veut s'élever vers *Gwynfyd*, où la science, la conscience de son âme et de son individualité, le souvenir et la plénitude de l'amour lui seront rendus, et, en outre, le pouvoir de retourner temporairement dans *A bred*, mais avec les privilèges d'un habitant de *Gwynfyd*, afin qu'il puisse ajouter de nouvelles connaissances aux trésors de sciences déjà accumulés par le souvenir de ses existences passées, et faire progresser la notion de Dieu, source d'un bien tellement infini, qu'un temps viendra où *A bred* sera détruit et où le mal rentrera dans le néant.

» C'est pourquoi je me suis imaginé avoir été dans *Gwynfyd* et avoir rapporté dans *A bred* le souvenir de mes existences antérieures. Je l'ai cru, je ne le crois plus; je sens bien que je n'ai jamais quitté la période des transmigrations. Mon erreur a failli me coûter cher, elle était une orgueilleuse suggestion de cette curiosité trop ardente que la jeunesse porte dans ses études. Songe qu'à seize ans j'avais été jeté, par la nécessité de gagner ma vie, dans les recherches ardues d'un vieux savant allemand. Je fus lancé en plein dans les plus terribles problèmes à un âge où la prudence manque et où le jugement ne retient pas assez l'imagination. J'ai failli être victime de mes efforts pour raviver cette mémoire personnelle des temps passés qui, si elle existe pour quelques-uns (j'en doute!), n'est qu'une exception bien rare. Pourtant, comme l'âme humaine a des facultés mystérieuses dont il n'est pas aisé de fixer la limite, il est fort possible que la mienne ait ressaisi quelques étincelles dans cette nuit brumeuse de ses existences antérieures; mais on peut comparer ces visions incohérentes à celles que nous présentent les son-

ges. Quand je leur donnais une suite logique, j'étais à mon insu emporté par la logique de l'invention. D'autres fois, l'imagination seule m'entraînait à des rêveries dont mes sens subissaient le contre-coup : c'est l'hallucination! Là est le danger, mon ami, c'est le seuil de la démence, et, dès que l'homme en ressent les premiers vertiges, il doit s'arrêter ; car, au delà de la folie, il rencontrerait la mort de l'esprit, l'idiotisme. Sois donc en repos, une fois pour toutes, sur mon compte. Je suis dans *Abred*, j'y dois cultiver mon intelligence, dont la raison est le gouvernail. Je ne l'abandonnerai plus aux mains légères et perfides de la fantaisie. Le soin de rendre ma femme heureuse et d'élever sagement mes enfants est un préservatif qui a rendu ma guérison bien complète et ma tâche bien facile. »



FIN